This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Google This is a digital copy of a book thaï was prcscrvod for générations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's bocks discoverablc online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose légal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other maiginalia présent in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journcy from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we hâve taken steps to prcvcnt abuse by commercial parties, including placing lechnical restrictions on automated querying. We also ask that you: + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use thèse files for Personal, non-commercial purposes. + Refrain fivm automated querying Do nol send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character récognition or other areas where access to a laige amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for thèse purposes and may be able to help. + Maintain attributionTht GoogX'S "watermark" you see on each file is essential for informingpcoplcabout this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it. + Keep it légal Whatever your use, remember that you are lesponsible for ensuring that what you are doing is légal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countiies. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can'l offer guidance on whether any spécifie use of any spécifie book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liabili^ can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps rcaders discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full icxi of ihis book on the web at|http: //books. google .com/l

Google A propos de ce livre Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne. Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public. Les notes de bas de page et autres annotations en maige du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains. Consignes d'utilisation Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages apparienani au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de: + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial. + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter Nous encourageons pour la réalisation de ce type de

travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile. + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas. + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère. A propos du service Google Recherche de Livres En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adressefhttp: //book s .google . coïrïl

The text on this page is estimated to be only 29.00% accurate

I

The text on this page is estimated to be only 12.72% accurate

U CAMPAGNE DE 1796 EN ITALIE I TKâ.DTTIT £> S r. ' A. X, r. s: M À N Z> fcvec une carte PARTS LIBRAIRIE MILITAIRE DE L. BAUDOIN lUPRlMBUR-BDITEUR SO, Rne et Paasage Daapblne, 30

The text on this page is estimated to be only 7.00% accurate

- 4.

The text on this page is estimated to be only 15.71% accurate

OLAXJSEWITZ LA CAMPAGNE DE 1796 EN ITALIE

nu PREFACE DU TBADUCTBCR. resteront en présence dans FeDgagement final. Ce dernier n'estplus, très souvent, qa'nne formalité. Il a semblé qoe ces quelques observations étaient nécessaires pour ne pas laisser le lecteur sous Tinfluence exclusive des critiques formulées par Tillustre écrivain, quand elles sont contraires aux fidts établis par la Correspondance même de Napoléon.

OUAtJSEA^iXZ LA CAMPAGNE DE 1796 EN ITALIE » t Les événements de cette campagne de 1796 en Italie' ont un caractère de grandeur qui nous séduit ; mais autant nous désirons en connaître l'exacte filiation, découvrir les causes qui ont conduit chaque crise à son dénouement, autant, en revanche, leur histoire nous laisse peu satisfaits, et' la tâche est ingrate d'en essayer un aperçu, si superficiel qu'il soit. Jomini a exposé cette campagne dans la deuxième édition de son Histoire des guerres de la Révolution^ mais, comme il le pouvait, avec des sources insuffisantes ; aussi bien son récit est-il lui-même insuffisant, incomplet, obscur, plein de contradictions, bref, tout ce que ne doit pas être un exposé logique des faits et de leur enchaînement. Au moins nous donne-t-il les chiffres les plus véridiques que nous ayions concernant les Français, ainsi que les motifs de leurs résolutions les plus importantes. Les Autrichiens, au contraire, ont publié bien peu de chose dans leur journal militaire (1), concernant les emplacements de leurs troupes, les objets qu'ils ont poursuivis ou les raisons gui les ont fait agir, c'est-à-dire tout ce qui a quelque importance ; et ils nous laissent encore dans une telle ignorance, niie telle confusion, que leur relation est tout bonnement, à Dotre avis, un ramassis de morceaux incohérents. ^^^^ (i) Œsterreiehisché'MiUtar'Zeitschrift. i

2 LA CAMPAGNE DE 1796 EN ITALIE. Les mémoires de Napoléon, dont od était endroit d'attendre la lumière sur Tensemble de la campagne, ont déçu toute espérance. Les événements du temps passé n'apparaissent au prisonnier de Sainte-Hélène que comme un rêve, et que peut-on moins demander a un rêve que la précision? Du reste, Tabsence complète de sincérité enlève toute valeur à ses souvenirs, dès qu'il est question d'eOectifs. Les motifs même de ses résolutions et les considérations qui auraient dû donner à ces mémoires une valeur toute particulière, sont gâtés, sont perdus par cette fausseté systématique (i). Pour voir combien Bonaparte était peu au courant des détails, jetez un coup d'œil sur les pièces justificatives de son ouvrage, lesquelles sont simplement les réponses de ses généraux aux questions qu'il leur posait ; il commence par demander au général Ménard sous les ordres de qui il était à Montenotte (2) ! Le reste est à l'avenant (3). Voilà où l'on en est ; et l'aperçu suivant de cette remarquable campagne, au lieu des données positives qu'on pourrait lui demander, ne peut fournir que quelque chose de beaucoup plus vague ; au lieu d'explications vraiment historiques, on n'y trouvera que des présomptions. (1) Les rapports de Bonaparte au Directoire ont été publiés à diverses reprises, et notamment dans la Campagne du général Buonaparte en Italie pendant tes années rr et \j par un officier général^ que possédait Clausewitz ; ils ne sont obscurs qu'en ce qui concerne les combats de Lonato, qui pouvaient être élucidés d'une part au moyen de certaines pièces de la Correspondance inédite^ d'autre part grâce aux relations autrichiennes. Les Mémoires de Napoléon n'étaient inexacts qu'au point de vue des effectifs, que Jomini fournit avec assez d'approximation. Si Clausewitz s'en était donné la peine, il aurait pu reconstituer très suffisamment cette campagne, et il commet des erreurs matérielles qu'il devait éviter. (%) Ces questions n'ont pas été posées par Napoléon, mais par Mon* tholon lui-même, sans doute après son retour de Sainte Hélène. Leur ton ^ul indique qu'elles n'émanent pas d'un supérieur. Gomment Clausewitz s'y est-il trompé ? (3) L'histoire de cette campagne par le major général Decker, parue pluaiapd 4)ue toutes les autres, n'est pas plus utilisable que le reste et ne mérite pas plus de confiance. (Note de fauteur.)

CHAPITRE PREMIER Forces et emplacements des troupes françaises. La fin de la campagne de 179S avait laissé les Français en possession de la rivière de Gènes, ainsi que de]a crête de I^Âpennin, qui en forme la ceinture. Les Autrichiens occupaient les pentes orientales de cette chaîne. La force et les emplacements des troupes françaises étaient, à la fin de mars, les suivants : Armée dltalie. — Elle se composait des divisions : Laharpe 8,000 hommes. Hasséna 9,000 — Augereau 8,000 — Sérurier 7,000 — Macquard 3,700 — Ganiier 3,300 — Cavalerie 4,000 — Total 43,000 hommes, qui ne disposaient pas de plus de 60 canons (1). (1) Le 10 avril, Tarmée d'Italie comprend ; Avant-garde commandée par Masséna (divisions Laharpe et Meynier) 18,000 hommes. Division Augereau (moins la brigade Rusca, détachée avec la division Sérurier) 7,300 — Division Sérurier (y compris la brigade Rusca) 12,000 — 1» division de cavalerie (Loano) 3,000 — Artillerie, etc ; 1,700 — Total (à reporter) 42,000 hommes.

4 CHAPITRE PREMIER. Au commencement d'avril» les trois premières divisions étaient dans la Rivière, de Savone à Loano. Laharpe avait poussé jusqu'à Voltri une brigade commandée par le général Cervoni, dont le mouvement menaçait les Génois de manière à appuyer une demande d'emprunt que le Directoire faisait en ce moment à leur gouvernement. Cette brigade ne comptait donc pas, à vrai dii^e, dans le rassemblement principal des forces françaises. Ces trois divisions avaient, d'autre part, occupé la crête de l'Apennin, entre les différentes sources dé la Bormida, par de petits postes qui s'y étaient retranchés en partie. On ne découvre l'existence de ces postes qu'au cours des événements, de sorte qu'on reste dans l'ignorance sur leur nature, le jeu de leurs soutiens, aussi bien que sur Timportance attribuée à cette défense des montagnes (1). La division Sérurier était placée vers les sources du Tanaro Report 42,000 hommes. Division Macquard 3.700 — — Garnier. 3,100' — 2« divisioc de cavalerie (Oneille) i ,800 — Total de Tarmée d'opérations. . . 50,600 hommes. Divisions de la côte 10,400 — Total GÉNfiRAL 61,000 hommes. (1) On ne comprend pas cette observation de Clausewitz quand on sait qu*il avait entre les mains la Correspondance inédite de Napoléon Bonapartey où il y a 12 lettres de Masséna, 2 de -Marmont, 9 de Rusca et de Sérurier, relatives aux avant-postes. En particulier, la lettre de Masséna du 30 mars (page 26) énumère les positions occupées par ses deux divisions, et ses autres lettres (pages 23, 26, 30, 31, 37, 38, 39, 40, 41» 50, 51) montrent les reconnaissances et les perfectionnements incessafnts dont il s'occupait, ainsi que les modifications apportées chaque jour d'après les mouvements de Tennemi. On remarquera que Bonaparte n'avait pas organisé une ligne d'avantpostes au sens propre jdu mot : chacun des postes occupés dans la montagne (Stella, Monte-Legino, etc:) était gardé par plusieurs bataillons (1500 à 4,000 hommes), et il n'y avait pas en seconde ligne, de Savone à Loano, le tiers de Tavant-garde; Augereau avait 7^000 hommes sur la côte, mais Rusca et Sérurier avaient leurs 12,000 hommes en première ligne. L'armée était déployée et non concentrée derrière une ligne d'avantpostes.. Son front 'était de 80 .kilomètres. . > 1 >

FORCES ET EMPLACEBCENTS DES TROUPES FRANÇAISES. 5 et dans la vallée supérieure de cette rivière, La cavalerie cantonnait sur la côte en arrière de Tinfanterie. Les deux divisions Macquard et Garnier étaient cantonnées dans les vallées qui conduisent aux cols de Tende et de Cerise ; on peut les considérer comme un corps détaché en vue de relier Tarmée d'Italie a Tarmée des Alpes. Cette armée des Alpes, aux ordres de Kellermann, était forte de 20,000 hommes, et occupait les débouchés de la Savoie et du Dauphiné. En outre, les Français avaient encore deux divisions de réserve, comprenant 20,000 hommes, dans le comté de Nice et la Prqvence. Elles servaient de dépôts et de garnisons dans les ports menacés par les Anglais et assuraient le maintien de la paix à Tintérieur. Bonaparte fut mis à la tête de Tarmée d'Italie proprement dite, dont les deux autres étaient indépendantes (1). L'armée française était dans le dénuement le plus complet au point de vue de Talimentation et de l'équipement. C'est cette situation même que sut exploiter un général de 28 ans, entreprenant au plus haut degré, et dont il se servit pour obtenir l'offensive d'une suprême énergie par laquelle il ouvrit la campagne. (i) Les divisions de la côte, au nombre de trois et non de deux, avaient été réduites par Bonaparte à l'efiectif de 10,400 hommes, y compris une demi-brigade (16* légère) en route pour rejoindre Tarmée d'opérations. Ces divisions faisaient partie de l*armée d'Italie et ne constituaient pas une armée indépendante comme celle des Alpes. Le mouvement de troupes opéré du 4 au 10 avril, de Tarrière à Tavant, à la faveur de Tamalgame et par des opérations peu apparentes, est une des parties les plus remarquables de la manœuvre.

CHAPITRE II Les Alliés. La . principale armée autrichienne, sous le commandement personnel de Beaulieu, comprenait 32,000 hommes. (Dont 1500 cavaliers napolitains.) Le corps de liaison autrichien, sous le général Colli 5,000 — Les troupes sardes, également sous Colli. 20,000 — Total 57,000 hommes, avec i48 pièces, sous le commandement supérieur de Beaulieu. La principale armée autrichienne était divisée en aile droite et aile gauche. L'aile droite, sous Argenteau, se composait des brigades : Liptay é bataillons. Ruccavina 4 — Pittoni 7 — Sullich 5 — et 2 escadrons. Total 20 bataillons et 2 escadrons. L'aile gauche, sous Sebottendorff, comprenait les brigades : Kerpen 5 bataillons. Nicolletti 6 — Rosselmino 4 — Schubirks » — 18 escadrons. Napolitains »i — i5 — Total 15 bataillons et 33 escadrons. Comme le tout, formant 35 bataillons et 33 escadrons.

.LES ALLIES. 7 comptait 27,000 hommes d'infiinlerië et 3,000 cavaliers, l'ef* fectif moyen du bataillon devait être de 700 à 800 hommes; de sorte qu'Argenteau avait de 15,000 à 16,000 hommes, Sebottendorff, i 6,000 a i 7,000. Seulement ce n^étaient pas les effectifs réels : Tarmée autri^chienne avait, à la fin de mars, environ 7,000 malades, soit un cinquième de l'effectif ; de sorte que le corps de CoUi n'avait pas plus de 20,000 hommes ; l'aile droite du corps principal, 12,000 ; l'aile gauche, 14,000, et le tout ne faisait pas plus de 46,000 hommes. Pour trouver quelque chose de précis à dire sur la situation des Autrichiens, nous sommes déjà très embarrassés quand il ne s'agit que du fait matériel ; c'est bien pis s'il nous faut parler de leurs intentions et de leur caractère. Force est alors de nous contenter d'une ébauche des plus vagues. Colii s'était établi d'abord sur les contreforts septentrionaux des Apennins, comme une sorte d'avant-garde (i), tandis que les troupes autrichiennes prenaient leurs quartiers d'hiver sur le Pô et jusque sur l'Adda. On en était encore là à la fin de mars. Au commencement d'avril, Argenteau, qui se trouvait avec 2 brigades du côté d'Acqui, fut poussé plus en avant, et Colli appuya à droite. Ce dernier prit alors position près de Ceva avec le gros de ses forces, soit 8 bataillons, laissant 4 bataillons à Millesimo, avec Provera,.pour se relier avec Argen(1) L'armée sarde était absolument distincte et indépendante de Karmée autrichienne ; celte division organique des forces alliées explique, pour beaucoup, la conduite de leurs chefs et le succès de Bonaparte. Les ayant - postes austro-sardes formaient non pas une ligne continue, mais en quelque sorte deux cercles ayant leurs centres à Ceva et Acqui, et se coupant sous un angle très aigu à De{;o. L'armée sarde ne pouvait pas être assimilée à une avant-garde de Tarmée autrichienne ; elle avait sa mission propre : défendre le Piémont pied à pied et couvrir Turin jusqu'au jour où il plairait au Roi de traiter avec la France. L'armée autrichienne, ne pouvant se ravitailler ni recevoir de renforts par Turin, devait garder sa communication avec Milan. Il était donc impossible de réunir ces deux armées et de leur faire prendre une ligne d^opërations unique.

8 CHAPITRE II. teau, 2 bataillons à Murialto, des avant-postes vers Garessio, et ayant encore deux détachements de flanqueiirs : Tan i droite, vers Mondovi ; l'autre à gauche, vers Pedagera. Argenteau s'établit entre Ovado, dans la vallée de l'Orba, et Cairo, sur une ligne d'environ 10 lieues à vol d'oiseau, qui pouvait bien avoir IS lieues de développement en suivant les chemins. Il n'avait pas avec lui, tout d'abord, la moitié de ses troupes; au moment où la campagne commencera, il n'en aura guère plus de la moitié, soit 11. bataillons et 2 escadrons; le reste paraît n'avoir pas encore quitté les plaines du Pô. Il s'ensuit qu'il ne formait qu'une espèce de ligne d'avant-postes, car lorsque 6,000 à 7,000 hommes sont ainsi répartis sur un front de 15 lieues, dans un pays de montagnes ; que la ligne coupe vallées et contreforts, et qu'on veut tenir chaque vallée, chaque contrefort avec quelque chose, on peut juger à quel point tout est émietté en bataillons et en compagnies. Le poste le plus important était Sassello, occupé par 3 bataillons, et où Argenteau se tenait de sa personne. L'aile gauche autrichienne, qui s'était rassemblée yers Pozzolo-Formigaro, envoya 4 bataillons jusque sur la Bocchetta et 2 bataillons jusqu'à Gampo-Freddo. Une grande partie de ces détachements était encore en route pour venir de ses quartiers d'hiver du Milanais. Pour se faire une idée claire de la situation des alliés par rapport au terrain dans la première semaine d'avril, il faut se la figurer comme il suit : Pendant l'hiver, les Français étaient restés maîtres de la crête de l'Apennin; à vrai dire, ils ne l'avaient occupée durant la mauvaise saison que par de petits postes ; mais enfin ils pouvaient la considérer comme leur appartenant ; sans cette crête, ils n'auraient pu se maintenir dans l'étroite bande de terre de la Rivière. Les alliés, de leur côté, jugèrent que la .situation des Français, ainsi resserrés, favorisait singulièrement leur propre offensive; ils trouvèrent bon de se maintenir sur les pentes septentrionales de la montagne, pour ne pas agrandir d'eux-mêmes le terrain dont disposaient les Français,

LBS ALLIÉS. '-9 ne pas leur fournir ainsi des moyens de subsistance et ne pas leur faciliter Virruptioa dans les plaines du Piémont. Tout en prenant leurs quartiers d'hiver dans les plaines de la Lombardie, ils laissèrent donc le corps de Colli dans la montagne et Argenteau en soutien, avec la moitié du sien, à Acqui. Quand vint le printemps, Beaulieu poussa Argenteau plus avant dans la montagne pour préparer son offensive et couvrir, comme une ligne d'avant-postes renforcée, le rassemblement du reste de l'armée vers Acqui et Novi. C'est ainsi qu'une moitié de l'armée alliée se trouvait au contact des Français, dans une formation très disséminée, tandis que l'autre se rassemblait. encore à plusieurs journées en arrière. C'est, le 17 mars que Beaulieu arrive à Alexandrie pour prendre Je commandement, ce qui suffit à montrer que le rassemblement aUait seulement commencer. Une telle situation, qui avait été engendrée, comme on le voit, d'une façon assez naturelle, n'aurait pas encore amené de bien grands malheurs, si l'on avait choisi pour le gros une position de rassemblement beaucoup plus en arrière, et s'il avait été recommandé aux troupes avancées de se retirer à la première attaque sérieuse de l'ennemi. En négligeant de prendre des dispositions défensives de ce genre pour le cas où son adversaire attaquerait avant lui, Beaulieu a certainement commis une grosse faute. Il n'y avait pas de raison pour organiser une position de quelque étendue ; mais cette armée avait la rage des cordons, et elle se cristallisa dans les positions d'expectative qu'elle avait fait prendre à une partie de ses forces, tenant le moindre piton et le moindre sentier par une espèce de cordon; on voit bien, dans sa propre relation, quelle importance les grands et petits états-majors attribuaient à tous les détails topographiques, et avec quel soin ils en tenaient compte. A défaut d'autre plan de défense, tout semblait reposer sur la résistance de chaque localité et sur le secours faible et tardif que chaque poste pouvait prêter à son voisin. Telle était la situation dans laquelle se trouvaient les deux

10 CHAPITRE U. armées au moment où la campagne allait' s'ouvrir, comme nous le verrons, par une offensive simultanée des deux adversaires; c'est sur cette situation des uns et des autres que devaient reposer leurà plans respectifs. . Les Français se trouvaient, grâce aux positions stratégiques qu ils avaient prises et conservées depuis un an, dans una situation où ils ne pouvaient demeurer longtemps. Ils ne pouvaient songer à faire toute une campagne avec une zone de manœuvres resserrée entre la mer et la montagne, où ils ne disposaient que d'une seule route, accolée à la côte, constamment inquiétée par la flotte anglaise, et d'une communication unique, située tout à fait à leur gauche. Le moindre succès de Tennemi de ce côté les menaçait d'un désastre complet. La situation des alliés était devenue dangereuse, grâce à leurs propres fautes.. La moitié de leur armée formait une chaîne de postes qui, sur un développement de 12 à IS milles, tenaient tous les contreforts et toutes les vallées de l'ÂpenniD, et n'étaient reliés entre eux que par des communications précaires; on ne pouvait espérer qu'ils se défendraient avec succès contre une attaque énergique; bien plus, il était a craindre qu'on ne perdît plusieurs de ces postes isolés, et même des bataillons entiers.

CHAPITRE III Comparaison des deux années et des deux généraux* Tandis que rarmée française manquait de tout, Tannée autrichienne devait être abondamment pourvue; tout bien pesé, on peut conclure de sa force en artillerie, de la richesse de ses cantonnements, ainsi que de ses procédés administratifs, qu'elle n'a pas dû manquer du nécessaire, quoi qu'en disent les nombreuses relations qui attribuent au manque d'approvisionnements de toute sorte l'ouverture tardive de la campagne. Mais quant à cette abondance où les écrivains français nous montrent les alliés, pour produire un contraste plus sensible avec la misère de leur propre armée, il ne faut pas se figurer qu'elle ait jamais été de nature à influer avantageusement sur l'esprit des troupes et le fonctionnement de la machine. Les alliés avaient encore pour usage de tenir leurs troupes dans cet état de famine systématique habituel aux armées du XVIII* siècle. L'abondance ne régnait que pour les mille détails plus ou moins inutiles de paquetage et d'équipement dont s'encombraient les préjugés de l'ancienne armée ; elle ne contribuait pas au bien-être du soldat. Bien au contraire, celui-ci était en proie, dans son service sur les hautes chaînes ou dans les rudes vallées de l'Apennin, à la misère, à la fatigue et au découragement ; si l'on en croit les rapports des témoins oculaires (1), cette situation, jointe aux combats malheureux de (I) Lettres d^ltulie. Contribution a P histoire et à la description des

 la campagne précédente, mettait le soldat autrichien dans des dispositions déplorables. Qu'on songe à l'état, aux dispositions, à la valeur propre des deux armées : avec des bandes affamées, déguenillées, mais aux passions exaltées, convoitant avidement les marmites italiennes (et voilà bien ce qu'était l'armée française), il est clair qu'on pouvait entreprendre plus qu'avec les mercenaires autrichiens, abattus, n'ayant plus conscience d'eux-mêmes, et que rien ne pouvait encourager, ni le passé, ni le présent, ni l'avenir. Nous n'en faisons ni un sujet de louange ou de blâme, ni surtout une question de race; nous découvrons simplement dans la situation même le germe d'où sont sortis les événements (!)• En ce qui concerne les généraux, la comparaison n'était pas moins désavantageuse. Bonaparte avait 27 ans, Beaulieu 72. Le premier venait.de s'ouvrir une carrière briUaate, où, à force d'audace et de témérité, il pouvait tout gagner et n'avait rien à perdre; l'autre était au bout de la sienne. Bonaparte avait une forte éducation classique, et les plus grands évéâements de Thistoire du monde s'étaient déroulés sous ses yeux; Beaulieu était formé par soixante années du pédantisme ofQ-> ciel, le plus proprç à déprimer l'intelligence et le caractère. Bonaparte pouvait considérer les maîtres de la France comme ses égaux, eux qui avaient dû leur existence à son épée le 13 vendémiaire; Beaulieu était le serviteur d'une antique maison impériale et l'instrument d*un conseil aulique lourd. et empesé. Bonaparte connaissait l'Apennin comme sa poche. armées autrichiennes en Italie dans tes campagnes de 1794, 1795, 1796 CM797. Lorsqu'un livre est écrit à un point de vue assez mesquin, avec un tas de jérémiades, comme Test celui-ci, on ne peut. asseoir sur lui un jugement d'ensemble, parce qu'il attribue trop d'importance à des détails ; mais on peut cependant en tirer parti, quand c'est justement le détail que l'on a en vue. {Note de Cauteur,) (1) Il ne semble pas que cette observation soit juste. Les troupes autrichiennes ont montré constamment une valeur et une énergie irréprochables.

 13 car il y avait joué un rôle important dans la campagne de 1794 ; pour Beaulieu, la montagne et son genre de guerre étaient chose toute nouvelle. Au reste, Beaulieu n'était pas un homme médiocre ; il n'avait pas seulement combattu avec distinction aux Pays-Bas, ce qui lui avait valu l'honneur d'être appelé à ce commandement, mais encore il ne manquait pas d'énergie, et il s'élevait notablement au-dessus du niveau des officiers de carrière ; mais ce n'était pas suffisant dans le cas présent. Cela ne lui suRit même pas à gagner d'emblée la confiance de son armée; il semble, au contraire, qu'un souffle de cabale et d'indiscipline s'y soit élevé dès son arrivée. Qu'il en était autrement, — et c'est par la que nous voulons finir, — du côté de Bonaparte 1 A la première revue qu'il passa, il dit à ses soldats : (c Soldats, vous êtes nus, mal « nourris ; le gouvernement vous doit beaucoup, il ne peut « rien vous donner. Votre patience, le courage que. vous « montrez au milieu de ces rochers, sont admirables; mais ils M ne vous procurent aucune gloire, aucun éclat ne rejaillit sur M vous. Je veux vous conduire dans les plus fertiles plaines « du monde. De riches provinces, de grandes villes seront en a votre pouvoir ; vous y trouverez honneur, gloire et richesses. a Soldats d'Italie^ manqueriez-vous de courage ou de cons« tance? » • Était-il possible qu'une pareille allocution à de pareils soldats manquât son effet, surtout venant d'un jeune homme plein de talent et de résolution? Ne devait-il pas exciter un véritable enthousiasme et devenir, du coup, le dieu de son armée? Bonaparte n'a jamais rien écrit ni rien fait de mieux que cette vigoureuse exhortation.

CHAPITRE IV Les États italiens. Quoique les hostilités eussent lieu sur le territoire de Gènes, cette ville restait pourtant dans une sorte de neutralité, que lui valaient sans contredit ses fortifications. Les autres États de l'Italie du Nord, Parme, Modène, Toscane, Lucques, Venise, quoique leurs gouvernants fussent attachés aux Autrichiens, s'abstenaient cependant par frayeur de prendre part à la guerre ; ils croyaient ainsi rester neutres, quoiqu'il fût facile de prévoir que les Français ne tiendraient aucun compte de cette neutralité. ' Dans le Sud de l'Italie, le pape avait avec la France des relations très tendues, quoique encore paciBques, tandis que le roi de Naples avait fourni un corps de 1500 cavaliers à Beaulieu,

CHAPITRE V Plan d'opérations. Les deux généraux voulaient Tun et l'autre passer à TofFensive, mais, à vrai dire, suivant des conceptions bien différentes. L'offensive de Beaulieu n'avait pour but que de chasser les Français de la Rivière, de s'emparer des Alpes maritimes, de diminuer le front à défendre, de pousser jusqu*à la mer et de se lier plus étroitement avec les Anglais. Si l'on y réussissait^ on espérait afBrmer cette prise de possession par une guerre de postes en montagne, et même, le cas échéant, inquiéter les Français jusqu'en Provence. Dans des circonstances ordinaires et contre un général ordinaire, ce projet n'aurait rien eu d'irréalisable, et, Tannée précédente, le même plan avait été exécuté à peu près par le général de Vins. Ce plan ressemblait à tous ceux qu'on forme lorsqu'on fait la guerre sans y chercher la solution radicale. Mais, en face de lui, représentez- vous Bonaparte, et tel que nous avons appris à le connaître depuis ; franchement, il est bien naturel de voir cette pauvre attaque tomber à plat devant la puissance de son adversaire, puis conduire aux complications les plus déplorables. Mais on ne concevait pas encore Bonaparte, et l'ère nouvelle n'était pas encore ouverte pour les armes françaises. Les campagnes de 1793, 1794 et 179S, dans les Alpes, avaient présenté des alternatives de succès et de revers; la défaite de Loano, en 1795, pouvait se comparer aux autres événements du même genre; A la vérité, lés Fran* çais avaient remporté des succès inaccoutumés dans les Pays»

16 CHAPITRE V. Bas ; mais le cabinet de Vienne savait bien que des causes politiques y avaient fortement contribué; en revanche, la campagne de 1795 sur le Rhin avait été assez favorable aux armes autrichiennes. Tenez compte de tout cela, et vous trouverez bien naturel que le gouvernement autrichien ne s'attendît pas aux coups décisifs qui vinrent le surprendre dans l'Apennin ; il se croyait en droit d'attendre un résultat médiocre de ses efforts médiocres. Bonaparte venait de recevoir du Directoire l'ordre de passer à l'offensive, et, s'il ne l'avait pas reçu, il se le serait donné lui-même. Sa proclamation dit tout à ce sujet. Il avait besoin d'argent, de vêtements, de chevaux, de vivres, et tout cela se trouvait dans les plaines de la Lombardie. L'armée ennemie, lors même qu'elle eût été plus forte d'un tiers que la sienne, comme il peut bien l'avoir cru, n'était pas en mesure de se rassembler pour faire face à une attaque subite ; il avait le droit de compter la détruire en détail, car, en montagne, l'assaillant peut toujours réussir quand on ne lui oppose qu'une défensive absolue; enBn, c'était une armée coalisée ayant deux lignes de retraite différentes : il pouvait espérer rompre l'alliance par un premier succès et partir de là pour en remporter d'autres. Ces idées se présentaient trop spontanément à Bonaparte pour qu'il eût besoin d'attendre des ordres supérieurs. Au reste, il appartient bien à l'histoire de cette campagne de dire qu'elles étaient contenues implicitement dans l'instruction envoyée à Bonaparte par le Directoire : Détacher la Sardaigae de l'alliance autrichienne, l'agrandir aux dépens du Milanais pour en arriver à une alliance défensive et offensive avec elle, tel était le but qu'on lui indiquait. Mais le moyen le plus rapide pour y arriver, ce serait, lui disait-on, d'atteindre et d'éloigner d'abord les Autrichiens, les plus puissants • des deux alliés . Il faudrait donc frapper les coups les plus violents sur les Autrichiens et ne faire, du côté de Ce va et des Piémontais, que le strict nécessaire pour la sécurité de son flanc gauche ; les' Autrichiens seraient ensuite refoulés sur le Pô et le MiIa->

PLAN d'opérations. 17 nais conquis. TeUes sont les idées essentielles de Tinstruction assez confuse, et quelque peu semée de contradictions, que le Directoire signa le 6 mars, et qu'il faut naturellement attribuer au seul Carnot. L'idée fondamentale de porter ses coups de préférence sur Tarmée autrichienne, parce qu'elle était son principal adversaire, mérite certes beaucoup d'éloges ; elle sort du chaos des errements stratégiques de Tâge précédent ; mais il ne faut pas chercher encore dans cette instruction une logique et une clairvoyance absolues ; et, même comme amplitude, ce qu'elle projette d'entreprendre et d'exécuter a été dépassé de beaucoup par les proportions grandioses de ce qui s'est accompli dans la réalité. Nous sommes obligés de nous arrêter un instant sur cette idée fondamentale, car nous rencontrons ici une des questions les plus importantes de la stratégie : quelle attention mérite le centre de gravité des forces ennemies? La fraction la plus importante et le centre de gravité de l'armée alliée se trouvaient bien du côté des Autrichiens ; ce n'est pas douteux. Mais quel intérêt ce fait peut-il avoir par lui-même? Aux yeux des Directeurs il en a un très grand ; ils comptent qu'une victoire sérieuse sur les troupes autrichiennes paralyserait la Sardaigne et la contraindrait à traiter ; il leur semble qu'il sufBt d'autoriser le général à exercer une pression insignifiante du côté des Sardes. Bonaparte, qui a fait reproduire cette instruction dans ses mémoires avec quelques petites notes éminemment méprisantes, traite ces considérations d'ineptie parfaite. Cette exécution sommaire nous engage plus vivement encore à discuter ce point d'après nos principes ; bien qu'il soit passé de mode depuis longtemps de considérer le général Carnot comme le stratège par excellence, gardons-nous de nous laisser égarer par les dédains d'un grand capitaine. Il est nécessaire d'élucider ici la corrélation intime qui peut exister entre les éléments que nous considérons, et nous ne nous laisserons pas troubler par l'éclat d'un grand nom. Si les Français avaient possédé la supériorité numérique nécessaire pour repousser d'emblée les Autrichiens, non seu2

 lement hors de la Loinbardie, mais encore du Frioul, et même au delà des Alpes de Carynthie, et pour marcher sur Vienne, ce seul fait aurait certainement sufQ a décider la cour de Turin à faire sa soumission, sans que rien fût tenté directement contre elle. Il n'est pas un homme raisonnable qui, en examinant la situation telle qu'elle était en 1796, ne soit de notre avis. Mais à supposer même que ce fût le cas, aurait-on pu négliger complètement d'observer les Sardes et tourner toutes ses forces contre les Autrichiens ? On l'aurait pu si la situation géographique avait été autre : si, par exemple, la monarchie sarde avait été située près de l'Autriche, ou, du moins, ne s'était pas trouvée voisine de la base d'opération des Français. Mais cet État s'étendait en travers de leur ligne de communications, exactement sur les derrières de leur armée, qu'il séparait de la France ; il n'avait qu'à appuyer le doigt pour boucher cet étroit précipice de la Rivière, où passait la ligne de communications des Français. On n'aura jamais à craindre, évidemment, une opération de grande envergure, comportant des difiïcultés, des sacrifices, de la résolution, de la part d'un ennemi secondaire, quand l'ennemi principal sera battu; on pourra même, en général, le négliger presque entièrement; mais ici, sans bouger, rien qu'en organisant un service de patrouilles, il pourrait faire un tort sensible; nous voilà donc obligés, de toute façon, de diviser nos forces ; il faudra charger un détachement, aussi faible qu'on voudra, mais enfin qui ne soit pas tout à fait disproportionné, d'exercer sur lui une pression qui l'amène à modifier son attitude, pression qui, en tout autre cas, se produirait simplement par la force des choses. En conséquence, lors même que le succès aurait pu s'obtenir en se bornant à frapper constamment les forces autrichiennes, on ne l'eût pas atteint sans laisser un détachement secondaire en face des Sardes. Mais l'armée française n'avait pas la supériorité vouhie pour être sûre de vaincre les Impériaux; un échec était encore possible, et si l'on faisait entrer cette possî

PLAN d'opérations* 19 bilité en ligne de compte, la puissance sarde se trouvait naturellement prendre une importance d'un tout autre ordre. Que l'armée française ne poursuivît pas Je cours de ses victoires, ses communications avec la patrie prenaient bien plus d'importance, exigeaient plus de sollicitude ; qu'elle fût battue et dût évacuer Tltalie, les Sardes pouvaient amener sa ruine. Dans le cas présent, du reste, les Autrichiens étaient encore, au début, la puissance principale, celle où résidait le centre de gravité de l'ensemble ; leurs mouvements pouvaient, jusqu'à un moment donné, réagir sur ceux des Sardes ; mais, ce moment passé, la dépendance étroite cesserait, l'influence du centre de gravité général deviendrait plus faible, plus incertaine, insufBsante, et, dès lors, il faudrait considérer l'armée sarde comme une masse indépendante, que n'atteindraient pas les coups frappés sur l'armée autrichienne. Résumons nos conclusions : Tant que les deux armées restaient sur un même théâtre d'opérations et dans un voisinage immédiat, les Autrichiens étaient, sans conteste, le groupe où résidait le centre de gravité ; ils le seraient restés pour toute la campagne, s'il n'avait pu arriver qu'ils fussent entièrement chassés de l'Italie, et les Sardes tout à fait isolés. Mais, que l'armée française les ramenât jusque sur le Mincio ou l'Adige, ils perdaient alors cette propriété que nous envisageons, parce qu'ils se séparaient des Sardes ; l'action de ceux-ci devenait indépendante, et, par leur situation, ils avaient plus d'importance que les Autrichiens, Mais, dans la réalité, les Français n'avaient pas la supériorité qui autorise précisément notre première hypothèse ; ce qui pouvait leur arriver de plus heureux, c'est que les Autrichiens fussent chassés du Milanais. Ce succès aurait-il ému la Sardaigne au point de l'amener à rester immobile, puis à traiter? La chose est très douteuse, et le chef de l'armée française ne pouvait se contenter de cette présomption pour garantir la sécurité de son armée. Dans une pareille incertitude sur les dispositions politiques de la cour de Turin, il ne pouvait pas,

 après un succès qui eût rejeté les Autrichiens au delà du Pô, laisser 10,000 hommes sur 40,000 en face de CoUi, et passer le fleuve avec 30,000 ; il ne pouvait pas chasser les Autrichiens du Milanais, passer le Mincio, investir Mantoue, atteindre TAdige, tandis que, dans son dos, 30,000 a 40,000 Sardes, maîtres d'une foule de places fortes bien closes, se feraient les bons portiers de ses communications si précaires. Voilà ce que Bonaparte appelle une absurdité, et il a pleinement raison, et tout ce que dit Tinstruction du Directoire sur la nécessité de ne pas perdre ses forces du côté des Sardes et de les rassembler contre les Autrichiens, manque de justesse et de clarté ; c'est un vrai galimatias. Une victoire sur les Autrichiens aurait pu être poursuivie jusque sur le Pô ; mais il devenait alors nécessaire d'en remporter une autre sur les Sardes et de la couronner, autant que possible, par une paix ou un armistice. Une puissance secondaire ne mérite qu'une indifférence absolue quand on peut la battre du même coup que la plus importante ; mais, quand tel n'est pas le cas, il convient de se jeter sur elle dès qu'on le peut, avec la majeure partie de ses forces, parce qu'elle cédera immédiatement et sera réduite à traiter. C'est ainsi, pensons-nous, qu'il faut envisager la question et choisir le but attribué à la fraction principale d'une armée, du moins en ce qui dépend du centre de gravité des forces ennemies. Mais la position de ce dernier ne fait pas tout ; il faut tenir compte aussi des résultats immédiats qu'on entrevoit. En principe, ceux-ci seront plus grands lorsque l'action de la masse principale se poursuivra dans une direction unique ; mais ce n'est pas d'une nécessité absolue ; par suite de circonstances particulières, on peut se promettre une vic« toire bien plus féconde en agissant dans une direction secondaire. Cet avantage particulier, à portée de la main, peut prévaloir sur le résultat général encore éloigné. Il y avait, à ce point de vue, de nouvelles raisons pour qu'on se tournât, un jour ou l'autre, contre les Sardes. Les Autrichiens pouvaient

PLAN d'opérations. 21 se retirer; leurs troupes étaient meilleures, plus solides que celles des Sardes ; il n*y avait donc pas à attendre, d'une action contre eux, les mêmes trophées et le même anéantissement des forces adverses qu'en s'en prenant aux Sardes; ceux-ci étaient déjà acculés à leur capitale, et, si le roi ne saisissait pas vivement Toccasion de traiter, Topinion publique menaçait de le renverser. Le jugement de Bonaparte est donc, à notre avis, et au point de vue où nous nous sommes placés, parfaitement justifié.

CHAPITRE VI Ouverture de la campagne. Bonaparte arriva à Nice le 27 mars. Plusieurs mesures importantes d'ordre administratif lui prirent quelques jours ; il se mit ensuite à la tête de tout le quartier général, qui n'avait presque pas quitté Nice depuis deux ans et s'y était quelque peu rouillé, et il suivit avec lui toute la route de la Corniche, sous le feu des navires anglais, faisant sentir ainsi ce que la situation avait de précaire. Le 9, il arrive à Savone, résolu à prendre immédiatement Toffensive. Il décide de franchir les montagnes, entre les sources de la Bormida, avec les 3 divisions qui cantonnent de Savone à Loano. C'est là que se soudent les Alpes et l'Apennin, dans une dépression qui laisse les Alpes à TOuest et l'Apennin à l'Est. Avec ces 3 divisions, qui, déduction faite des malades, comptaient environ 25,000 hommes (i), il va tomber sur le centre des Autrichiens, battre les corps qui lui sont opposés là et séparer ainsi les deux ailes (2) ; pendant ce temps, Sérurier (1) Nous faisons abslraction ici des malades pour les deux partis, et nous nous en tenons aux chiffres du début ; en effet, la proportion des malades n'aura pas dû être très différente dans les deux partis (ou, du moins, nous ne voyons jamais rien qui puisse le faire supposer), et dans chaque action il n'y a lieu de considérer que le rapport des forces en pré^ sence. {Note de l*auieur,) (2) Bonaparte n'attaque pas le centre des Autrichiens ; il se porte dans le vide laissé entre les Sardes et les Impériaux. Il ne sépare pas les deux ailes de Beaulieu, mais déborde et écrase sa droite aventurée à Montenotte, en la prenant en flanc.

OUVERTURE DE LA CAMPAGNE. 23 descendra dans la vallée du Tanaro de Garessio sur Ceva, pour fixer CoUi (1). Pour ce qu'il aura à faire ensuite, Bonaparte s'en remet aux circonstances (2). Au moment où le général français décide cette attaque et en ordonne les mouvements préparatoires, Beaulieu déclenche la sienne avant même d'avoir fini de rassembler son armée. Le général GoUi, qui avait fait la guerre dans cette région depuis plusieurs années, proposait ce qui suit à Beaulieu : En défalquant la cavalerie, inutilisable en montagne, et quelques déta* chements nécessaires, on avait 38,000 hommes ; qu'on les jetât, en deux colonnes, de Gairo et Ceva, dans la direction de Loano, considéré comme le centre des positions françaises, et qu'on enlevât leur droite. G'était, sans contredit, le meilleur plan possible pour une attaque sérieuse. Il promettait les plus grands résultats, avait toutes les chances possibles de réussir et, en cas d'insuccès, présentait le minimum de risques. En somme, Beaulieu avait pour base toute l'Italie, et il était bien impossible aux Français de menacer cette base tant soit peu sérieusement par leur droite, en partant d'un étroit défilé comme la Rivière ; la concentration de la plus grande partie des forces sur le centre était donc sans danger ; d'ailleurs, quand on est concentré, on a tout â espérer dans la bonne for* tune et peu â craindre dans la mauvaise. Beaulieu rejeta ce plan. Il voulait restreindre encore pjus (1) Sérarier ne fixe pas GoIH en descendant sur Ceva. Au contraire, ce qui immobilise Tarmée sarde, c*est la présence des Français entre Garessio et Ormea, d*où ils peuvent descendre sur Mondovi et couper la commu

 son entreprise, diriger ses efforts exclusivement contre l'aile droite des Français, que, d*après la présence de Cervoni à Vollri, il croyait étendue jusque-là et un peu en Tair. Il pensait ainsi : !• Intercepter toute relation des Français avec Gênes, dont il craignait la faiblesse ; 2^ Se relier immédiatement avec Tamiral Jcrvis, qui croisait le long de la côte ; 3® Ne pas s'engager lui-même contre la masse principale des Français et, par conséquent, risquer moins en ne s'attaquant qu'à une fraction subordonnée. Les deux premiers de ces résultats ne présentaient évidemment qu'un intérêt très secondaire ; quant au dernier, il avait sa contrepartie : le danger que l'ennemi obtint, d'un autre côté, la solution radicale que Beaulieu ne cherchait pas. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que Beaulieu prononce son attaque avant que son armée ne soit concentrée, car son premier combat est livré le 10 avril, et il semble que, le 15 et le 16, des troupes venant de Lombardie sont encore arrivées à Acqui. Le motif de cette hâte était d'abord sa préoccupation de Gênes, qui aurait, certes, pu se tirer d'affaire toute seule, mais dont la pusillanimité se voyait bien plus menacée par Cervoni qu'elle ne Tétait réellement ; d'un autre côté, les Autrichiens avaient gardé du temps passé l'habitude de ne penser qu'à des résultats partiels d'un côté ou d'un autre, dans des entreprises partielles comme celle qu'ils avaient en vue ; aussi ne trouvaient-ils rien d'inquiétant à mettre celles-ci en train avant de disposer de toutes leurs forces (1). (1) Il est important de remarquer que Beaulieu essayait d'enlever les deux divisions de Masséna en pays de montagnes avec des forces tout au plus égales à celles de ce dernier. Gela dispense de rechercher d'autre cause à son insuccès.

OUYERTURE DE LA CAMPAGNE. SS Ainsi nous trouvons les deux généraux sur le point de procéder à leur attaque. Beaulieu devance son adversaire de deux jours, et, du 10 au 15 avril, se déroule une série de combats qui portent le nom collectif de bataille de Montenotte et de Millésime, et qui sont comparables, par leurs conséquences générales, aux victoires les plus décisives.

CHAPITRE VII Combat de Voltii, le 10 avril. Beaulieu s^était porté, le 10 avril, avec 10 bataillons et 4 escadrons, divisés en deux colonnes, contre Taile droite des Français ; il voulait les attaquer de deux côtés i la fois, les repousser avec pertes, et, comme on le dit volontiers, les culbuter. Il les culbuterait aussi loin que pourraient aller ses 8,000 hommes. La colonne de l'aile gauche (5 bataillons et 4 escadrons, sous le général Pittony) suivit la route de la Bocchetta jusqu'à Conegliano et se rabattit de là sur Voltri. L'attaque fut exécutée le lendemain. L'autre colonne, avec laquelle marchait Beaulieu, comprenait 6 bataillons sous Sebottendorf. Elle prit par CampoFreddo et tomba dans le flanc gauche de Cervoni par les mon^ tagnes. Son avant-garde, composée d'un bataillon, sous le colonel Wukassowitch, attaqua les postes qui couvraient le flanc gauche des Français, les refoula et prononça elle-même, le soir, dans l'obscurité, une attaque sur Voltri. Cervoni fut ainsi amené à se retirer pendant la nuit, laissant à Voltri 10 offlciers et 170 hommes (probablement blessés). Ce fut tout le résultat de cette attaque. Cervoni poursuivit sa retraite le H jusque vers Savone, puis jusqu'à la Madonna de Savone, où il se réunit à la division Laharpe.

COMBAT DB VOLTRI, LE 10 AVRIL. 27 Aucune relation ne fait savoir jusqu'où les troupes de Beaulieu s'avancèrent le long de la côte. Beaulieu était à Voltri, et conférait avec Nelson (1). (i) Les troupes de Sebottendorf s'arrêtèrent à Yoltri le iO au soir» Elles y restèrent inutiles jusqu'au 16, jour où commencèrent les marches de concentration vers Acqul.

CHAPITRE VIII Combat de Montèlagiiio, le 11 a^vriL Argeoteaa reçut le 9, de Beaoliea, Tordre de se porter le lendemain sor Montenotte et de chasser les Français des hauteurs environnantes, qu'ils n'occupaient que faiblement La possession de ces hauteurs assurait, aux yeux de Beaulieu la liaison immédiate de sa gauche et de son centre, et lui permettait de prendre ses résolutions ultérieures d après les circonstances. Argenteau, avec tous ses postes, ne crut pas pouvoir employer plus de 6 bataillons à cette attaque, et, comme il appela, pour couvrir son flanc droit, deux bataillons de Sassello, on voit que ceux-ci y étaient demeurés. Ces deux bataillons ne prirent pas part au combat, et les six bataillons avec lesquels il se porta en avant pouvaient faire de 3,000 à 4,000 hommes. Ce ne fut que le 1 1 , à trois heures, qu'il les porta sur Montenotte, sans doute parce que la journée du 10 s'était passée à les rassembler. Argenteau ne rencontre sur les hauteurs que de petits postes, qui se retirent presque sans résistance et se groupent sur un contrefort élevé qui court de Montenotte vers Savone le Monte-Legino. Là, sur une petite crête étroite, se trouvaient quelques retranchements abandonnés. Les Français y furent rassemblés par le colonel Rampon, envoyé en soutien avec 2 bataillons de la division Laharpe. Cet ofBcier se jette avec

COMBAT DE MOliTELEGIMO, LE 11 AVRIL. 29 ses 1200 hommes dans les retranchements et leur fait jurer, sous le feu de l'ennemi, de mourir plutôt que de quitter leur poste. Tous les efforts tentés alors par les Autricliiens, auxquels il pouvait rester de 2,000 à 3,000 hommes, ne purent avoir raison de sa résistance. La nuit vint, et ils durent se replier sur les hauteurs en arrière. L

CHAPITRE IX Combat de Montenotte, le 12 avril. Quand Bonaparte vit, le 11, Beaulieu s'avancer dans la Rivière et Argenteau occuper Montenotte, il résolut de passer immédiatement à rofTensive ; il la prononça avec les 3 divisions Laharpe, Masséna et Augereau, contre Argenteau, pour écraser ce dernier aussi complètement que possible par sa supériorité numérique et par une attaque enveloppante. Dans la nuit du 11 au 12, les 3 divisions de Bonaparte se mettent en mouvement. Laharpe gravit le Monte-Legino, s'arrête en arrière de la redoute, et le 12, au point du jour, attaque Argenteau de front. Masséna, avec lequel marchait Bonaparte, passe un peu plus à gauche, par Altare, et déborde immédiatement le flanc droit des Autrichiens. Plus à gauche encore, Augereau a atteint, dès le 11, les hauteurs de SanGiacomo; il se porte sur Cairo, pour prononcer un mouvement de plus grande envergure, et, conversant ensuite à droite, donner la main à Masséna (1). Donc, au point du jour, Laharpe attaque de fronL Le brouillard favorise le mouvement de Masséna ; il ne trouve (1) Augereau n*attaque pas. U va occuper avec ses 6,000 hommes, les 5,000 hommes de Joubert et Dommartin, 1500 artilleurs et 500 cavaliers, la position centrale de Carcare et Cairo entre les Sardes et les Autrichiens. Il n*est pas destiné d*emblée à exécuter un grand mouvement tournant autour de ces derniers. Une fois Cairo occupé, il agira d'après les circon* stances.

 qu'un bataillon à Ferreiro (1), couvrant le flanc droit de l'ennemi, le culbute et tourne complètement Taile droite de d'Argenteauy qu'il prend absolument à revers, pendant que celui-ci fait une vigoureuse résistance de front. Aussitôt que d'Argenteau s'en aperçoit, il laisse 2 bataillons devant Laharpe, pour se dégager par derrière ; mais il est trop tard ; il est obligé de se jeter en désordre dans la vallée de TErro et ne s'échappe qu'avec 700 hommes vers Ponte-Invrea. Les Autrichiens n'auraient perdu dans ce combat, à les en croire, que 300 morts et blessés à peine et 400 disparus. Pourtant, comme, de leur propre aveu, 2 bataillons entiers ont été perdus et que, des 3 autres, il n*a échappé que 700 hommes, leur perte totale a dû être de 2,000 à 3,000 hommes ; cela n'empêche pas que quelques-uns d'entre eux se soient retrouvés plus tard sous les drapeaux. Argenteau ne se replia pas avec les débris de sa division sur Sassello, où il avait 4 bataillons, ni sur Dego, où il avait 2 bataillons et demi, mais entre ces deux localités, et vint à Paretto, près de Spigno, sur la route d'Acqui. La division Augereau n'avait pu prendre part à ce combat. Le résultat de cette combinaison stratégique avait été que Masséna et Laharpe, soit 14,000 à 15,000 hommes, avaient combattu 3,000 à 4,000 Autrichiens. Aussitôt que Beaulieu voit Argenteau engagé sérieusement, le 11, il envoie le colonel Wiikassovitch avec 3 bataillons sur le Mont-Pajole, où celui-ci arrive le 12. N'y trouvant pas trace de l'ennemi, il pousse, le 13, jusqu'à Sassello, où 7 bataillons se trouvent ainsi réunis. Il n'aura cependant plus que 5 bataillons quand il marchera sur Dego, et Ton ne peut discerner s'il en a réellement laissé 2 à Sassello, ou s'il y a eu quelque erreur dans les situations fournies par les relations autrichiennes pour les jours précédents. (1) Clausewitz veut dire sans doute Ga di Ferro ; mais c'est au Bric Castlas que Maaséoa a attaqué.

32 CHAPITRE IX. Beaulieu lui-même se hâte maintenant de gagner Acqui, point de rassemblement de son armée. Si nous jetons un regard sur la répartition de la principale armée autrichienne, le 13, nous trouvons, d'après les relations autrichiennes, qu'il y avait : 7 bataillons à Sassello, 4 — à Dego (y compris les 2 écharpés à Montenotte), 2 — à Mioglia, 1 — à Paretto, 1 — à Malvicino. Total : 15 bataillons, dont 3 appartenant à l'aile gauche et 2, à ce qu'il semble, au corps de CoUi. Quant aux 7 bataillons restants de l'aile gauche, nous pouvons admettre, ou qu'ils étaient encore dans la Rivière, ou qu'ils étaient en retraite sur Acqui. Nous apprenons plus loin que 3 bataillons étaient en marche sur Spigno, pour venir au secours de Dego. . En tout, 25 bataillons; il en reste encore 10, qui ont dû se rassembler alors vers Acqui, ou qui n'avaient peut-être pas encore rejoint du tout. Bonaparte ne connaissait certainement pas la répartition actuelle des troupes autrichiennes. Il supposait seulement que des détachements importants se trouvaient à Dego et Sassello, parce que ces points avaient toujours paru être les centres d'où rayonnaient les postes envoyés par les Autrichiens dans la montagne, et que Dego était sérieusement retranché. C'est là-dessus qu'il basa ses dispositions pour la suite de ses mouvements. . Laharpe reçut Tordre de poursuivre l'ennemi vers Sassello, pour fixer sur lui l'attention des troupes qui s'y trouvaient ; il se rabattrait ensuite dans la vallée de la Bormida, pour coopérer à l'attaque de Dego. Masséna continuait avec 9 bataillons sur Dego, qu'il devait attaquer, le 13, de concert avec Laharpe. Bonaparte se dirigea de sa personne sur Garcare avec

COMBAT DE MONTBNOTTE, LB 12 AVRIL. 33 les troupes d'Augereau et une fractioD de la division Mas-* séna. Le 1 2 au soir, les troupes françaises étaient ; Laharpe, vers Sassello; Masséna, avec 9 bataillons, devant Cairo; Bonaparte, avec une partie des divisions Masséna et Augereau, à Carcare ; Une partie de la division Augereau vers Cossaria et en face de Millésime ; Sérurier, dans la vallée du Tanaro, à Garessio,

CHAPITRE X Combat de Millesixno, le 13 avril. Colli n'avait pris aucune part aux combats du 11 et du 12. Il avait ordre d'occuper Tennemi de son côté par de fausses attaques ; le reste était laissé à son initiative. Il est impossible d'analyser en détail les mesures que prit alors ce général; ce que la relation autrichienne en rapporte est un tel fatras de renseignements incomplets sur la répartition des divers bataillons, qu'on ne peut leur trouver une signiQcation satisfaisante (1). Contentons-nous donc de savoir que, le 12, le général Provera, qui était à Salicetto avec 4 bataillons, en détacha quelques compagnies pour se porter à Cossaria, vieux château près de Millésime, sur le contrefort qui sépare les deux Bormida. Il y prit position le 13 avec 1800 hommes. Le 13, d'après les calculs de Bonaparte, Dego devait être attaqué par Masséna et Laharpe, et lui-même allait se tourner contre Millésime. Masséna reçut, dans la nuit, l'ordre d'attaquer; mais une de ses brigades étant retenue à Cairo par Bonaparte, et Laharpe n'ayant pas encore paru à midi, il se jugea trop faible pour entreprendre seul l'attaque de Dego ce (1) Les mouvements de Golli sont très simples et se réduisent à peu près à rien. Ne pouvant quitter Mondovi sans ouvrir à Sérurier et Macquart la plaine du Piémont et le chemin de Turin, il ne porta vers Millésime que quelques bataillons d*élite pour recueillir ses avant-postes, et il évita de s*engager. Sans la résistance de Provera dans la position exceptionnelle de Gosseria, Âugereau n^aurait pas livré de véritable combat avant d*atteindre Geva.

COMBAT DE MILLESIMO, LE 13 AVRIL. 35 matia-là. Il ne se mit en mouvement que vers midi et n^employa cette journée qu'à une reconnaissance, pendant que sa division stationnait à la Rochetta, à une demi-lieue de Dego. Bonaparte attaquait alors Provera avec 2 brigades ; Âugereau s^était emparé des abords de Millésime au point du jour ; Bonaparte s'avança également, et Provera se vit attaqué de tous les côtés à la fois, de telle façon que toute retraite lui était devenue impossible ; il lui fallut se jeter dans le vieux château de Cossaria, perché sur un piton élevé. Quoiqu'il fût en ruines, c*était encore un réduit qu'on ne pouvait enlever en un instant. Tandis que, vers CoDgio, Bonaparte était occupé avec une brigade à repousser les attaques de quelques troupes de secours envoyées par CoUi, Augereau tenta plusieurs assauts, aussi sanglants qu'inutiles. La nuit vint, la journée ayant pour résultat que l'aile gauche de CoUi avait été chassée de ses positions et laissait sou noyau bloqué avec Provera dans le château de Cossaria.

CHAPITRE XI Premier combat de Dego« le 14 avril. Comme od l'a vu, Argenteau s*était retiré le 12 avril à Paretto, laissaat à Mioglia 2 bataillons, qui pouvaient compter quelques centaines d'hommes. Il reçut à Paretto une dépêche par laquelle le général Roccavina, qui se trouvait blessé à Dego, le pressait instamment de secourir en toute hâte ce poste dangereusement menacé. Argenteau transmit cette demande à Acqui, où Beaulieu venait d'arriver, et objecta en même temps qu'il ne se trou* vait pas en état, avec quelques débris épuisés, de faire un effort sérieux pour sauver Dego. Toutefois, il reçut de Beaulieu, le 13, l'ordre de faire tout ce qui serait en son pouvoir pour tenir Dego quelques jours encore et couvrir Acqui de ce côté. Beaulieu le prévenait en même temps que 3 bataillons étaient en marche vers Spigno pour renforcer Dego. Le général Colli fut invité par Beaulieu à agir contre le flanc gauche de Tennemi qui attaquait Dego. Argenteau envoya donc à Wûkassovitch, dans la nuit du 13 au 14, Tordre de marcher par Sassello au secours de Dego avec 5 bataillons, et de tomber sur le flanc de l'ennemi. Les 3 bataillons qui passaient par Spigno arrivèrent encore à temps^ le 14, pour prendre part à l'action. Telle était, le 14, la situation de la garnison de Dego, quand Bonaparte se tourna contre elle. Il avait laissé Augereau devant Provera. Après l'échec d'une tentative de Colli pour se porter de Cengio au secours de Provera, celui-ci, manquant de vivres

PREMIER COMBAT DE DBOO, LE 14 AVRIL. 37 et d*eau, dut se rendre. Ainsi se termina le combat de Millésime, qui coûta vraisemblablement aux Autrichiens 2,000 à 3,000 hommes tués, blessés ou prisonniers. 3,000 ou 4,000 alliés y avaient combattu contre 8,000 à 10,000 Français. Bonaparte s^était retourné contre Dego avec les troupes de son centre. Le 14, il se produisit donc, sous sa direction personneUe et dans Tenthousiasme produit par la capture de Provera, une vigoureuse attaque enveloppante contre les retranchements défendus par 7 bataillons et 18 pièces. Nous n'oserions pas afBrmer que les 3 bataillons de renfort envoyés de Spigno aient été là dès le matin. Comme, d'après la relation autrichienne, ils ont dû partir à trois heures du matin, on pourrait le croire ; mais, d'un autre côté, les diverses relations s'expriment ailleurs de manière à faire supposer que, quand ils parurent, il n'y avait plus moyen de rétablir le combat. Ârgenteau avait reçu, le 14, la fausse nouvelle d'une retraite de Masséna accomplie le 13, ce qui l'avait engagé a rester immobile. Vers deux heures, entendant le canon, il rompit avec ses 2 bataillons de Paretto et Malvicino, et envoya l'ordre à ceux de Mioglia de marcher aussitôt sur Dego. Il n'arriva naturellement que pour voir sa position de Dego tomber aux mains de l'ennemi ; les bataillons de Mioglia arrivèrent plus tard encore. Ainsi la garnison de Dego fut presque anéantie ; la relation autrichienne elle*méme dit que les 7 bataillons y furent à peu près complètement pris et les 18 canons perdus. * Ârgenteau, avec ce qui put être sauvé, ainsi que les 3 bataillons de secours que Beaulieu envoya encore le 13 par Spigno, battirent en retraite par Spigno sur Acqui. . ,

CHAPITRE XII Second combat de Dego, le 15 avril. L'ordre qu'Ârgenteau avait envoyé à Wûkassovitch, dans la nuit du 13 au 14, portait : « Dego étant menacé par Tennemi, le colonel fera demain matin une diversion vers Dego » . L'expression « demain matin » avait été employée par inattention, car Tordre était daté du 14, à une heure du matin. Le colonel Wiikassovitch ne le reçut qu'à six heures du matin ; il avait à marcher huit heures, à ce que prétend la relation autrichienne ; mais nous avons peine à le croire, la distance à vol d'oiseau étant d'un mille et demi. Il crut donc qu'il s'agissait de la matinée du 15. Il s'ensuit qu'il resta immobile le 14, jusqu'à ce que, vers midi, il entendît la canonnade de Dego et reçût un second ordre d'Ârgenteau. Il se mit donc eii marche avec S bataillons, soit 3,000 hommes. Au dire des Autrichiens il marcha toute la nuit, et le 15, au petit jour, il arrivait à une Jieue de Dego. Tenons-nous-en à ce dernier fait et laissons à l'auteur de la relation autrichienne la responsabilité de ses opinions géographiques. Pendant sa marche de nuit, Wûkassovitch apprit la défaite des Autrichiens à. Dego ;. à Mioglia, il enleva 1 officier français et 30 hommes, qui lui donnèrent Dego comme occupé par 20,000 Français. La retraite sur Sassello lui était encore ouverte ; mais un vif sen* timent de son devoir le poussait au danger, et il voulait du moins se renseigner par lui-même. Il poursuivit sa marche, et il paraît l'avoir dirigée de façon à arriver au Nord de Dego, contre la route de Spigno et le flanc droit de l'avant-garde

SECOND COMBAT DE DSGO, LE 15 AVRIL. 39 française envt)yée de ce côté. II Tattaque ; celle-ci, étonnée de voir un ennemi important venant de Sassello, croit sans doute avoir tout le corps de Beaulieu sur les bras, fait mauvaise contenance, et Wûkassovitch, excité par ce succès, enhardi par la frayeur de l'ennemi, pénètre tout d'une traite jusqu'aux retranchements, que ses troupes même demandent énergi-* quement à enlever. D'après la relation, les retranchements étaient alors derrière lui ; mais comme ils se composaient en partie d'ouvrages fer« mes, les Français pouvaient, encore s'y défendre. Aussitôt après le succès de Dego, Bonaparte avait ordonné à la division Laharpe et à la bilgade de réserve Victor (dont on entend parler ici pour la première fois) (1) de se reporter à gauche, par Salicetto, sur Ceva, où Augereau refoulait et - poursuivait les troupes de Colli, après avoir pris Provera. Bonaparte pensait avoir fait assez contre Beaulieu pour le moment et s'être donné assez d'air pour se tourner du côté de Ceva, contre Colli, lui infliger une défaite et procurer ainsi plus de sécurité a sa gauche. Ce n'était donc pas 20,000 hommes qu'il y avait à Dego, au moment où Wiîkassovitch tentait son audacieuse attaque, mais seulement la division Masséna, dont l'efiTectif, abstraction faite des détachements et des pertes, ne dépassait pas 6,000 hommes. Wûkassovitch n'hésite pas à mettre à profit ses succès, l'effroi de Tennemi et l'enthousiasme de ses propres troupes pour achever son œuvre et changer la défaite en victoire. II attaque et prend les retranchements avec 19 pièces. Masséna rassemble ce qu'il peut ramener au combat de ses troupes en fuite et les reporte en toute hâte contre la position des Autrichiens ; mais c'est en vain : ses hommes sont démoralisés et ne valent plus rien. (1) La brigade Victor faisait partie de la division Augereau. Elle se trouva former la réserve générale le 15 et les jours suivants.

40 CHAPITRE XII. A Tannonce de cette attaque contre Masséna, Bonaparte, qui avait passé la nuit à Carcare, crut aussi avoir affaire à toutes les forces de Beaulieu ; il ordonna à la division Laharpe et à la brigade Victor de revenir sur leurs pas en toute bâte, et se rendit lui-même auprès de Masséna, qu'il rejoignit vers une beure. II ordonna sur-le-cbamp une nouvelle attaque des retrancbements. Les Autricbiens se battirent avec une bravoure remarquable; mais comme Wûkassovitch ne voyait rien venir d'Acqui et qu'il ne se trouvait pas un bataillon autrichien à 6 lieues à la ronde, il fallut céder au nombre. Wûkassovitch reperdit tous les canons qu'il avait repris et fit sa retraite par Spigno sur Acqui, ayant perdu la moitié de son effectif. Le résultat des combinaisons stratégiques de Bonaparte, pour les combats de Dego, avait été que 15,000 à 20,000 Fran* çais y avaient battu 3,000 à 4,000 Autrichiens. Bonaparte pensa n'avoir plus rien à craindre de Beaulieu après cette nouvelle défaite infligée aux Autrichiens, et il se retourna du côté de CoUi.

CHAPITRE XIII Résultats de ces premières rencontres. Les Autrichiens évalueDt leurs pertes dans ces six combats à environ 6,000 hommes ; mais ils ne comptent pas les 4 bataillons sardes qui furent presque entièrement perdus a Dego. On peut, sans grande exagération, évaluer avec Jomini la perte totale à 10,000 hommes. Cet écrivain ajoute 40 canons; c'est plus difficile à admettre, car, en dehors des 18 pièces de Dego, les relations françaises ne parlent pas de nombreux canons enlevés à l'ennemi ; cependant, sa grande impartialité en matière d'effectifs ne nous permet pas de trop en douter. Du reste, pour une force de 30,000 hommes, c'est encore très admissible : cela représente pour chaque arme à peu près le tiers de Teffectif et c'est sensiblement l'équivalent de ce qu'aurait coûté une grande défaite. Au moral, le déchet n'était pas à beaucoup près le même. Les soldats autrichiens avaient conscience d'avoir lutté partout contre un adversaire deux ou trois fois plus nombreux; ils attribuaient cela a la supériorité numérique générale des Français, dont ils se faisaient, comme cela arrive toujours, une idée exagérée. Ils voyaient en même temps que leurs forces avaient été très éparpillées; mais ils l'attribuaient à des circonstances fortuites ou aux fautes du commandement, choses qu'on eût pu éviter et qui n'auraient pas existé dans une bataille générale. D autre pan, la surprise de Dego apparaissait comme un brillant fait d'armes au milieu de cette série

 de petites défaites; en sorte qu'il n'y avait pas un soldat autrichien qui ne fût certain de battre aisément les Français en rase campagne (1). Si, au contraire, les deux armées s'étaient battues en plaine, et si les Autrichiens avaient été complètement vaincus par un ennemi nettement inférieur en nombre, toute illusion se serait dissipée* Cependant, les troupes qui avaient fait perdre à Tarmée autrichienne 10,000 hommes et 40 canons n'étaient, en somme, que les divisions Masséna et Laharpe, la brigade Victor et quelque peu de cavalerie, en tout, à peu près 20,000 hommes. Nous voulons montrer par là qu'une grande victoire a tou^ jours une plus grande portée qu'une série de petits combats, alors même que ceux-ci font subir à l'ennemi les mêmes pertes. S'il est vrai que l'effet moral de ces défaites fut réellement inférieur à celui d'une bataille rangée, il faut dire aussi que la victoire fut beaucoup plus facile pour les Français ; que le plan adopté était, par essence, bien moins aléatoire qu'une bataille rangée. Par le fait, à la façon dont les choses se sont passées, il n'y avait pas possibilité que les Autrichiens en sortissent vainqueurs ; au contraire, en face de leurs 30,000 hommes et 140 pièces, les Français, qui n'avaient pas 30 canons, n'avaient guère de chances de vaincre en bataille rangée. Le succès final résultait donc essentiellement des avantages procurés aux Français par les combinaisons stratégiques, grâce auxquelles chaque action était si bien préparée, que son issue ne pouvait manquer d'être heureuse. On peut dire, en conséquence, que la stratégie eut en cela une part considérable, une influence comme elle en a rarement ; qu'elle a même décidé presque à elle seule du résultat. A vrai, dire, ce ne fut pas tant grâce aux opérations très habilement combinées des Fran(4) Il est difficile de concilier cette haute opinion du moral de l'armée autrichienne avec celle qui a été donnée dans le chapitre III.

RÉSULTATS DE CES PREMIÈRES RENCONTRES. tô çàis qu'aux fautes énormes des* Autrichiens. Bonaparte agit vivant des plans très simples, et ce sont, en somme, les meilleurs quand on a en vue des résultats bien décisifs. Il faut surtout admirer cette énergie, cette soif de vaincre, avec lesquelles il passait d^une entreprise à Tautre. Il n*en apparaît que plus nettement que les Autrichiens n'avaient pas de plan du tout, ou, du moins, n'avaient pas un plan capable de se plier à la situation où ils se trouvèrent; et puis ils étaient dans un état de dissémination sans exemple, dont on n'a pas donné et dont on ne peut s'expliquer la cause. Par le fait, on a rarement vu quelque chose de pareil dans une armée qui n'était nullement figée d'avance en un cordon inerte. . Des 32,000 hommes dont se composait l'armée de Beaulieu, il en prend 7,000 à 8,0U0 pour faire une attaque partielle contre la droite française; 3,000 à 4,000 hommes, au centre, fournissent une coopération tout à fait secondaire ; et, pendant ce temps, 5,000 à 6,000 hommes restent en postes isolés sur les pentes de TApennin et 14,000 à 15,000 en sont encore à se rassembler vers Acqui. Une telle répartition ne pouvait jamais être que très périlleuse et n'aurait présenté aucun avantage, lors même que l'adver-f saire fût resté absolument inerte; mais dès que celui-ci pas-r sait à une contre-attaque vigoureuse ou à une offensive stratégique, on était exposé aux plus grands dangers ; il ne restait plus qu'à abandonner ce projet d'attaques partielles, et, pour obtenir une revanche possible et même encore vraisemblable, à se rassembler dans une position très en arrière ; ici, les circonstances paraissaient indiquer Acqui. Quand, le 11, Beaulieu apprit la résistance du Monte-Legino par la violente fusillade dont le bruit lui arrivait, et en fut surpris au point d'abandonner son offensive et de courir de sa personne à Acqui, c'était à Sassello et à Dego qu'il aurait dû aller, et c'est de cette position centrale qu'il aurait fallu donner les ordres pour la retraite. On était hors d'état, dès le 11, de prévenir l'échec qu'oç

 éprouva le 12 à. Montenotte ; c*est qu'à la forte résolution de rennemi, on a*en opposait qu'une très faible, a demi formée ; impossible de ne pas expier cette infériorité par un sacrifice ; mais les autres désastres pouvaient être évités. A Dego, Beaulieu aurait pu envisager parfaitement Tensemble de sa situation dès le 12; il pouvait ordonner, dès lors, à CoUi et à Provera de se réunir à Ceva et d'éviter des affaires décisives en se retirant sur Mondovi. Quant à ses nombreux détachements, il pouvait les acheminer sur Acqui, où ils seraient arrivés le 13. Les Français ne pouvaient guère parvenir à Acqui avant le 14 ou le 15, et il ne fallait pas compter sur un combat important en ce point avant le 15 ou le 16. . D'ici là, Colli aurait probablement eu le temps de rejoindre. Comptons 2,000 hommes perdus à Montenotte, 2,000 qui n'étaient pas encore arrivés, tenons compte de quelques détachements nécessaires : Beaulieu pouvait bien rassembler 20,000 hommes à Acqui. Avec cela, et dans la bonne position que paraît offrir Acqui, il n*y avait rien à craindre. Il est très probable que Bonaparte se serait tourné contre Colli avec la majeure partie de ses forces et n'aurait envoyé qu'une division à la poursuite de Beauliea ; c'était l'occasion à saisir sur le champ pour reprendre l'offensive et regagner le terrain perdu. Qu'il en allât autrement, on avait, du moins, gagné le temps de réunir l'armée principale et de combiner des entreprises ultérieures avec Colli. Au lieu de suivre une marche aussi simple, Beaulieu court le 11 à Acqui, y reste dans Tignorance de tout ce qui se passe, tient de même ses subordonnés dans l'ignorance de ses intentions et, naturellement, ses ordres arrivent tous trop tard. Outre le fractionnement général de son armée, il laisse subsister l'éparpillement de la division d'Argenteau ; il compte sur la résistance de ses petits postes, sur des attaques combinées, sur l'arrivée opportune des détachements latéraux, sur des diversions, et cela avec des communications très difBciles, pour arrêter l'ennemi deux ou trois jours. De pareils moyens

RÉSULTATS DE CBS PREMIÈRBS RENCONTRES. 45 ne réassissent que coDtre un ennemi très timoré et exigent surtout qu'on ait tout le temps voulu ; seulement, Beaulieu n'avait pas affaire à un adversaire timoré, et quant à ce qui est du temps, on voit au premier coup d*œil que pas une des opérations projetées ne pouvait aboutir. Examinons seulement les résultats stratégiques obtenus sur la position de Dego : 4 bataillons y sont attaqués le 14; 3 accourent à leur aide, de Spigno, mais arrivent trop tard pour être utilisés complètement ; Argenteau ne survient avec ses 2 bataillons qu'après le dénouement ; les 2 bataillons de Mioglia arrivent plus tard encore; Beaulieu en envoie 3 autres d'Acqui, le 14, et ils ne rejoignent que pendant la retraite vers Montalto ; enfln, Wu* kassovitch arrive, avec 5 bataillons, vingt-quatre heures trop tard. Ainsi, voilà 19 bataillons mis en mouvement pour cette localité, sur lesquels on n'en a réellement engagé que 4, le 14, et 5, le 15. Mais Beaulieu se rend si peu compte de ce qui peut lui réussir que, le 15 avril, au reçu de la dépèche annonçant le succès de Wûkassovitch, il envoie encore à CoUi et Provera (dont la capitulation, signée depuis vingt-quatre heures, ne lui était pas encore connue) l'ordre de seconder le plus énergiquement possible Wûkassovitch, et il ajoute : « Je me porte en hâte moi-même à Dego, et il va dépendre de cet instant de faire une heureuse campagne » . C'est un noyé qui se raccroche à un fétu de paille. Quand une armée a entrepris de se porter à Tattaque, qu'elle n'est pas rassemblée à cet effet et qu'elle est attaquée par l'ennemi dans cette situation, il lui reste à choisir entre deux partis : ou bien elle continuera son offensive dans l'espoir d'en tirer des avantages qui l'emportent sur ce qu'elle perdra ailleurs ; ou bien elle évitera les coups décisifs et cherchera à se rassembler en arrière. Elle peut prendre le premier parti quand eUe est sûre de frapper le centre de gravité de l'ennemi avec des forces supérieures ; il faut s'en tenir au second si l'ennemi seul peut avoir cet espoir. Ne pas avancer résolument, ne pas reculer franchement, mais ordonner de

 . Douvelled combinaisons qoi feront altaqoer ici, se défendre là, compter enfin qu'on ne raccrochera tant bien que mal à de brillantes inspirations, ce n'est qu'une demi-mesure, la pins trompeuse et la plus néfaste que le général puisse adopter ; on la qualifierait déjà ainsi en plaine ; mais, en montagne, c*est de la folie. Telle est pourtant la conduite que nous voyons tenir aux Autrichiens (1). ' Il y a manifestement ici tant de choses inexpliquées et inintelligibles, qu'il serait intéressant et instructif au plus haut point de rechercher dans les archives autrichiennes les rapports de l'époque et tâcher de combler les principales lacunes. On verrait sans doute alors que la chose n'a pas été si dépourvue de raisons qu'elle le paraît ; aussi la publication de (I) Bonaparte est d*avis également que fieaalien ne devait pas se rassembler vers Dego, mais bien en arrière à Acqni. D dit dans ses Mémovres, 4* partie, page ^1 : « Lorsque vous êtes chassé d*une première position, il faut rallier vos colonnes assez en arrière pour que Tennemi ne paisse pas les prévenir ; ear ce qui peut vous arriver de plus fâcheux, c'est que vos colonnes soient attaquées isolément avant leur n§union« » Sa discussion aboutit aux mêmes conclusions que la nôtre, pour ce que Beanlieu aurait dû faire, mais Bonaparte agit comme la plupart des critiques ; il prend les choses en bloc et n'entre pas dans l'analyse méticuleuse des circonstances les plus particulières et de leurs relations les plus intimes ; il est cependant nécessaire d'en venir là quand on veut mettre en présence, dans une étude critique, un principe de théorie avec an fait historique. 11 ne s'agissait pas ici pour Beaulieu d*une première position perdue ; car il était en marche et n'avait pas de position ; il n'était pas question non plus de se concentrer à Dego, car il parait avoir voulu le faire bien plutôt vers Acqui et Novi ; ce qu'il y avait, c'est qu'il croyait encore pouvoir conserver un point très fort, comme Dego, avec un détachement ; il croyait aussi que l'ennemi parvenu à Dego et qu'il pensait être une colonne isolée, pouvait en être chassé en combinant des actions décousues, comme celles d'Argenteau et Wûkassovitch sur Dego. Entre la manière dont Bonaparte traite la question et celle dont nous l'avons exposée dans les pages précédentes, le lecteur jugera laquelle rend le plus exactement l'opération considérée, et il appréciera lequel des deux aphorismes, celui de Bonaparte ou le nôtre, s'y applique le plus directement. (Note de ^(auteur,)

 ces documents ne nuirait-elle en aucune façon à Tarmée autrichienne (4). (i) On peut le dire d'une façon absolument générale de toutes les campagnes où Ton ne voit qu'une s^rie de fautes : elles ne sont jamais, dans leur contexture intime, oe qu'elles semblent à la galerie. Les acteurs du drame, lors même qu'ils dépendent des plus mauvais généraux, ne sont pas dénués d'idées saines, et ne feraient jamais toutes les absurdités que le vulgaire et les critiques militaires leur imputent à' tort et à tray^r$. La majorité de ces derniers seraient stupéfaits s'ils voyaient les mobiles ioimédiats de chaque acte, et s'y laisseraient prendre tout comme le gênéral qu'ils jugent en ce moment à moitié idiot. Certainement des fautes ont été commises, mais elle se trouveut habituellement plus loin de la surface, dans les erreurs du jugement et les faiblesses du caractère. Cellesci n'apparaissent pas comme telles au premier coup d'œîl, mais on finit par les découvrir et par les déterminer, en comparant les ordres donnés par le vaincu à ses sous-ordres avec l'exécution. Cette découverte de la Vérité est permise à la critique ; on ne doit pas lui en faire un motif dé blâme ou de ridicule ; c^est là sa tâche spéciale, bien plus aisée, c^la va sans dire, que la conception opportune au moment de l'action. Aussi est-ce une folie que l'habitude prise par toutes les armées de s'instruire le moins possible sur leurs désastres militaires ; les choses sont toujours plus excusables ainsi que quand on les voit à la diable. (Note de Cauteur.)

The text on this page is estimated to be only 25.66% accurate

CHAPITRE XIV Conaidôratlons sur le obangement de Iront de Bonaparte contre Colll. Nous nous sommes longuement étendus dans le chapitre V sur la direction à prendre par le général français après une victoire décisive. Cette victoire avait été obtenue et lui aurait permis d'atteindre le Pô s'il avait voulu. Nous pensons que la née par ce fleuve était le point indiqué pour exéirersioo de sa masse principale. Le général frani autrement. Il conversa plus tOt, permit à Beaumbler à Acqui ses troupes dispersées et se porta Ceva, contre Colli. porte d'établir si oui ou non Bonaparte a commis ce n^est pas pour le cas particulier en lui-même, it n'aurait probablement pas été dîfTérent, mais à itérêt de cette question qui revient si souvent et bien des cas, d'une importance capitale. emment la même que ci-dessus (chap. V), sauf itreint ici dans des limites plus étroites, qu'il s'agit ;raDd espace et de moins grands résultats. B de gravité de l'ensemble se trouvait dans l'armée et si Bonaparte ne cessait de diriger ses coups sa retraite au delà du Pô devait entraîner la olli ; en revanche, il n'y avait pas lieu d'admettre attaque contre Colli obligeait celui-ci & céder, les seraient forcés, de ce chef, à repasser le Pô ; il , supposer que Beaulieu mettrait à proilt l'absence

du gros des forces françaises pour réparer ses pertes et secourir son subordonné. Il ne faut pas dire que ces pertes l'avaient mis hors d'état d'agir efQcàcement ; leur étendue ne lui permettait pas une résistance sérieuse, si les Français le prenaient pour objectif; mais il en était tout autrement dès qu'ils marchaient contre Colli. Si Beaulieu ne fît rien de tel, la faute en est à la dispersion inutile et inouïe de ses troupes et à son indécision ; il ne fallait escompter ni l'une ni l'autre dans les calculs. Bonaparte ne craignit pas ce retour offensif de Beaulieu, et l'événement a prouvé qu'il avait bien jugé son adversaire. Bonaparte explique sa conversion contre Colli par le danger que celui-ci faisait courir à son flanc. Nous avons la conviction, déjà, exprimée plus haut, que la retraite de Beaulieu au delà du Pô aurait amené celle de Colli par la force des choses; pour s'en convaincre, il suffit de voir que ce dernier courait le danger d'être coupé de Turin. Laissons même cette consi-: dération de côté ; personne ne nous persuadera que Colli se fût trouvé en état, pendant le peu de jours nécessaires pour repousser Beaulieu au delà du Pô, de faire un tort sérieux à l'armée française en la prenant en flanc. Nous ne pouvons donc pas croire à la justesse d'une pareille explication (1). Si Bonaparte poursuivait l'armée autrichienne le 16 jusqu'à Acqui et en chassait les débris par delà le Pô, il ne pouvait plus craindre d'attaque de Beaulieu pendant qu'il s'en prenait à Colli ; et ce dernier, s'il ne se retirait pas alors au plus vite, fournissait l'occasion de lui infliger un désastre complet. Seulement, il n'est pas douteux que ce général se serait (i) Il est difficile de laisser passer une pareille critique sans la discuter. Si Bonaparte avait poursuivi d*at>ord Beaulieu avec Masséna et Augereau, il fallait qu*il laissât Sérurier à Carcare et à Millésime pour contenir Colli, ou bien qu'il accablât les Autrichiens avec toutes ses forces. Dans le premier cas, il combattait chacun de ses adversaires avec des forces inférieures ; dans le second, il abandonnait sa communication avec Savone aux Piéroontais, et Tarmée française n'avait de munitions que pour un premier combat contre Beaulieu. 4

 retiré; et voilà probablement pourquoi Bonaparte, dans sa soif de victoires et de trophées, se tourna imm^iatement contre loi. n u'y avait plus de grande victoire i espérer sur Beaulieu; ce dernier avait sans doute repassé le Pô ; mais en se portant sur-le-champ de Dego contre Colli, avant que celui-ci connût toute Tétendue du désastre de Beaulieu, on pouvait encore espérer des résultats comme Montenotle, Dego, etc. Si c'est là ce qui a décidé Bonaparte, nous ne blâmerons pas le parti qu*i] a pris ; en avançant la date de sa conversion contre Colli, il s*est procuré de plus grands succès ; sa conduite n'aura pas été la plus prudente ; elle a été hardie ; mais oser davantage, pour atteindre de brillants résultats, ce n'est pas une faute. Par le fait, les opérations contre Colli, tout en procurant un armistice, n'ont pas donné immédiatement, par elles-mêmes et en elles-mêmes, les résultats briUants que Bonaparte en espérait ; mais cela n'est pas pour changer notre jugement, car la tactique ne tient pas toujours ce que la stratégie était en droit de promettre.

CHAPITRE XV Combat de Geva, le 19 avril. C*est ici que commencent les opérations contre Colli, que Bonaparte exécuta avec les 3 divisions Sérurier, Augereau et Masséna, pendant que Laharpe prenait une position d'observation en face des Autrichiens. Ce qu'on appelle la bataille de Mondovi, et qui porta le coup le plus décisif, n'est qu'un combat de retraite, et il faut encore donn^ le nom collectif de bataille au groupe des combats du 19, du 20 et du 22 contre Colli. Dès la capitulation de Provera, Augereau avait pris pour point de direction Monte-Zemolo et refoulé Colli sur Ceva. Il arriva devant cette ville le 16. C'est là que Sérurier, descendant la vallée du Tanaro, Gt sa jonction avec lui. Colli avait à peu près 15,000 hommes (au dire des Autrichiens, 13,000, mais, sans doute, d'après une situation journalière et, par conséquent, défalcation faite des malades, des hommes de service, etc.); il prit position avec 8,000 hommes derrière Ceva, en plaça 4,000 à un mille au Nord, près de Pedagiera, et garda une réserve de 3,000 hommes près de Mondovi. Le reste de ses troupes était sans doute détaché plus à l'Ouest, dans la montagne, vers le col de Tende, etc. Ce que Gt Bonaparte le 16 et le 17, avec les 2 divisions de son aile droite, n'est dit nulle part (1); le 18, nous trouvons (I) Le 16, Bonaparte craint une offensive de Beaulieu, et le fait obser* ver par Laharpe et Masséna, laissés à Sassello et Dego pour explorer les routes d*Acqui. Apprenant dans la soirée que les Autrichiens sont par

82 CHAPITRE XY. Masséna à Mombarcaro, Laharpe à San Benedetto, tous deux dans la vallée du Belbo : le premier, en marche vers CoUi ; Tautre, observant les Autrichiens (1). Le quartier général de Bonaparte est a Salicetto, sur la Bormida; la brigade de réserve Victor, à Cairo, pour couvrir les derrières. Tous ces points ne sont qu'à un mille de Dego. Les deux journées du (6 et du 17 ont dû être employées, en partie à poursuivre les Autrichiens, en partie à se reposer, chose nécessaire peut-être après une telle somme de marches et de combats. Bonaparte ordonne seulement qu*Augereau attaquera le front de Colli à Ceva et à Pedagiera; que Sérurier tournera sa droite par Montebasilico ; que Masséna se portera en arrière de sa gauche, pour passer le Tan^ro à Castellino (2). Les Sardes résistèrent bien aux attaques d'Augereau dans leurs redoutes de Ceva; mais ColU se rendait compte des mouvements tournants par lesquels on allait le cerner, et il ordonna en temps utile la retraite sur une position choisie derrière la Cursaglia. Le combat de Ceva eut-il lieu le 19? Nous ne saurions Tafflrmer (3) ; nous le supposons, parce que Jomini ne fait arriver le quartier général de Bonaparte à Salicetto que le 18. Le 20, nous trouvons Colli dans une ti*ès forte position, sur les hautes berges à pic de la Cursaglia, sa droite à Madonna de Vico, son centre à Saint- Michel, sa gauche vers Lesegno (4). tout en retraite sur cette ville, et qu*Augereau a échoué devant Ceva, il ramène Laharpe à Dego et poste Masséna à Mombarcaro pour déborder la gauche de Colli et le séparer de Beaulieu. Le 47, il va attaquer le camp retranché de Ceva, mais le trouve évacué et l'occupe sans coup férir. Le 18, il porte Augereau et Sérurier contre Colli. Le 19, a lieu le 'combat de la Cusaglia. (1) Mombarcaro et S. Benedetto sont deux villages voisins et désignent la même position militaire. Masséna y est seul ; Laharpe reste à Dego. (2) Masséna ne s'est porte que jusqu'à Mombarcaro, et ce mouvement a suffi pour faire craindre à Colli d'être tourné. (3) C'est le 16 qu' Augereau échoue devant Ceva. ' (4) C'est le 17 que Colli s'établit sur la Cursaglia.

CHAPITRE XVI Combat de la Ciirsaglia, le 20 avril (1).

Bonaparte ordonna d'attaquer sur-le-champ. Sérurier attaquerait de front Taile droite ennemie, avec la brigade Guyeux au pont de Torre ; le centre, avec la brigade Fiorella au pont de Saint-Michel ; Taile gauche, avec la brigade Dommartin à Lesegno (2). Augereau avait à franchir le Tanaro en aval du confluent de la Cursaglia et à tourner la gauche. Masséna n'est pas là. Il n'a pu venir à bout de passer le Tanaro débordé à Casteîlino, et il est retourné jusqu'à Ceva, d'où il arrivera le lendemain (3). Cette attaque, ordonnée sur-le-champ et sans connaissance suffisante du terrain, ne donna pas de bons résultats. (1) Cest le 19 qu'a lieu le combat de la Cursaglia. (2) Cette brigade appartenait d*abord, semble* t-il, à la division Masséna ; mais il ne faut pas s'attendre, dans cotte partie de la campagne, à trouver un ordre de bataille permanent ; d'une part les écrivains militaires n'en donnent pas, d'autre part Bonaparte parait avoir constamment fait passer des éléments d'une division à une autre, et môme traité parfois les brigades comme des divisions, c'est-à-dire comme des unités de premier ordre. Notre ignorance paraîtra excusable quand on lira dans le 4^ volume des Mémoires de Napoléon une foule de réponses des généraux Ménard, Rampon,etc., à des questions posées par Bonaparte lui-même, et qui sont tontes de la force de celle-ci : — Le général Ménard était-il ou n'était-il pas sous les ordres de Masséna le jour de Montenotte ? {Note de faïUeur.) (3) Masséna n'est jamais venu à Casteîlino, et n'a pas fait la contremarche inutile que Clausewitz lui impute. C'est Augereau seul qui se présente le 19 sur le Tanaro, en aval de Lesegno.

84 CHAPITRE XYI. Dommartin trouva les ponts coupés à Lesegno, et il n'avait rien pour en établir. Âugereau ne réussit pas mieux à passer le Tanaro que Masséna le jour d'avant. Au centre, il est vrai, Sérurier, à la tête de la brigade Fiorella, franchit le pont ; mais Colli étant accouru avec quelques troupes de réserve, il fut rejeté sur Tautre rive, non sans subir de grosses pertes. La gauche, sous Guyeux, parvint seule à franchir la Cursaglia en amont de Torre et repoussa la droite ennemie. Cela ne paraît cependant pas avoir eu beaucoup d'inDuence sur la situation de Colli. Ce général avait donc remporté, le 20, une sorte de victoire. Cinq jours s'étaient écoulés depuis le dernier combat de Dego; on pouvait commencer peu à peu à attendre le retour et l'intervention subite de Beaulieu ; le baron Latour, parlant en son nom à la cour de Turin, avait promis son concours pour bientôt; les troupes françaises étaient quelque peu découragées par le combat du 20, et ces fatigues incessantes les avaient épuisées ; le général français attendait Beaulieu sur son flanc droit d'un moment à l'autre ; bref, c'était une sorte de crise, et les choses paraissaient dans cet état d'incertitude qui a coutume de précéder les retours de fortune (l). (1) Colli avait eu 20,000 hommes, dont 15,000 disponibles, et avait subi des pertes sérieuses ; il venait de détacher 4,000 hommes pour garder le cours du Tanaro, de Lesegno à Cherasco. Il ne lui restait guère que 9,000 hommes à Saint-Michel, et c*est ce qui avait encouragé à l'attaquer avec la seule division Sérurier. D^autre part, les Impériaux avaient commencé leur concentration sur Acqui depuis deux jours ; ils ne pouvaient l'achever que le 20, et ne deviendraient dangereux que le 24 ou le 25. Bonaparte avait donc 40,000 hommes contre 9,000 Piémontaia, et sa situation n'était nullement critique. Il a pu y avoir une certaine émotion au quartier général parce que, pour la deuxième fois, le désordre et le pillage avaient mis les troupes à la merci d'un retour ofiensif de l'ennemi^ et qu'on sentait la nécessité de rétablir la discipline par tous les moyens.

CHAPITRE XVII Combat de Mondovi, le 22 avril (1). Sur ces entrefaites, Bonaparte réunit, le 21, à Lesegno, un conseil de guerre, dans lequel il analysa minutieusement la situation ; les généraux français la tenaient pour perdue, si, malgré la fatigue et le découragement des troupes, on ne tentait immédiatement une nouvelle attaque sans laisser aux choses le temps d'empirer (2). Cette résolution adoptée, on disposa les forces comme il suit pour Tattaque du 22 : Sérurier devait se porter contre l'aile droite avec les 3 brigades qui, le 20, s'étaient trouvées étalées sur tout le front. Une nouvelle division, formée provisoirement sous le commandement du général Ménard (3), avec les brigades MioUis et Pelletier, devait se porter au centre contre Saint-Michel ; Masséna, ayant rebroussé sur Lesegno, par Ceva, fut renforcé de la brigade Joubert pour attaquer Taile gauche de Colli; Augereau tenterait de gagner les communications de l'ennemi pcLT Castellino. (1) Le combat de Mondovi eut lieu le 21 avril. (2) S*il y eut un conseil de guerre à Lesegno, après réchec de SaintMichel, ce ne fut que pour expliquer aux divisionnaires les mouvements à exécuter le 20 en vue de l'attaque du 21. La communication était prise par Ormea ; il devenait inutile de garder la route de Savone. Laharpe vint donc de Dego à San Benedetto relever Masséna, qui descendit à Lesegno pour renforcer Sérurier. (3) Meynier et non Ménard.

56 CHAPITRE XYU. Le général Colli avait réuni environ 10,000 à 12,000 hommes sur sa position derrière la Cursaglia ; il croyait avoir a faire à un ennemi deux ou trois fois supérieur, et, en réalité, les 4 divisions qui opéraient contre lui faisaient bien 20,000 hommes, cavalerie comprise. Il ne pouvait espérer voir réussir toujours ce qui avait réussi une fois le 20 ; il ne devait pas chercher une action décisive sur la position qu'il occupait ; si, de leur côté, les Français la cherchaient, il n'y avait qu^à se retirer. Si la situation s'améliorait, ce ne pouvait être que par une action combinée avec Beaulieu ; il importait donc uniquement de gagner du temps jusqu'à la rentrée en scène de ce dernier. Colli ordonna de né pas attendre l'attaque que l'ennemi préparait pour le 22 et d'abandonner la position pendant la nuit, mais pour en occuper une autre en deçà de Mondovi, à un mille de là ; cette dernière lui paraissait assez forte pour s'y arrêter quelques jours, évacuer Mondovi et attendre l'approche de Beaulieu. Les Français, se portant à l'attaque au point du jour, remarquèrent, à leur grande joie, que la position sur laquelle ils allaient, non sans appréhension, essayer leurs forces pour la seconde fois, était abandonnée ; Bonaparte ordonna sur-lechamp d'entamer la poursuite dans la plaine de l'EUero et de se jeter sur l'ennemi partout où on le rencontrerait. Les troupes de Colli s'étaient un peu attardées dans leur retraite. Sérurier les atteignit bientôt vers Vico ; les bataillons que Colli lui opposa à la hâte ne remplirent pas leur mission; ce général, sans avoir eu le temps de s'établir sur la position pmjetée, se vit assailli, tout près de Vico, par les divisions Sérurier et Meynier, et rejeté en désordre sur cette position même. L'attaque contre celle-ci s'ensuivit immédiatement. Au début, la résistance opposée à Dommartin, vers le centre, au lieu dit le Briquet^ parvint à l'arrêter; mais les brigades Guyeux et Meynier entourèrent la position, puis le centre fut enfoncé à son tour; Colli dut se retirer à travers Mondovi,

COMBAT DB MONDOYI, LE 32 AVRIL. 57 avec une perte de 1,000 hommes et de 8 pièces de canon, et continuer sa retraite jusqu'à Fossano. Une charge trop aventarée de la cavalerie française, sous le général Stengel, fut repoussée par celle de Tennemi et coûta des pertes sérieuses et la vie même de ce général.

CHAPITRE XVIII Armistice avec les Sardes. A la nouvelle du combat malheureux de Moudovi, et vu le peu de secours qu*elle pouvait attendre de Beaulieu, la cour de Turin résolut de faire des propositions d'armistice et de paix. Bonaparte reçut, dès le 23, les ouvertures de CoUi en vue d'un armistice, et l'avis que le roi de Sardaigne envoyait quelqu'un à Gênes pour charger l'agent français, dans cette ville de faire des propositions de paix au Directoire. Bonaparte avait évidemment tout intérêt à cesser les opérations contre la Sardaigne pour se tourner contre Beaulieu ; en outre, on pouvait prévoir que l'armistice allait aboutir i une paix séparée, ce qui était conforme aux intérêts et aux vues du gouvernement français. Il s'agissait seulement pour Bonaparte de consolider les avantages obtenus contre les Sardes par une garantie qu*il poserait comme condition de l'armistice. 11 choisit pour garantie leurs forteresses piémontaises, que les Français pourraient utiliser comme base de leurs opérations au delà des Alpes et de l'Apennin. Bonaparte répondit le 24 au général Colli qu'il croyait, certes, à une paix entre les deux puissances ; mais qu'il ne pouvait s'appuyer sur une donnée aussi incertaine pour marcher à de nouvelles victoires ; il fallait donc que le gouvernement sarde lui livrât deux des trois places d'Alexandrie, Tortone et Coni, à son choix. Si l'on considère qu'il y avait un parti républicain à Turin et que l'esprit même de l'armée

ARMISTICE AVEC LES SARDES. S9 sarde était douteux, enfin que les Français étaient à deux étapes de Turin, ces exigences paraîtront très modérées. Bonaparte entrevoyait la possibilité d'enlever toute la Lombardie aux Autrichiens, s'il ne leur laissait le temps de se reconnaître ; il n'avait pas un moment à perdre, puisque Beaulieu se remettait en mouvement. On estimera donc que cette modération était parfaitement sage; on ne s'en étonnerait pas, du reste, si l'on n'était habitué à trouver les généraux français de la Révolution éminemment présomptueux et impré* voyants. Mais, afin que cette présomption même ne fit pas défaut, le général français vint ajouter à ces exigences la demande inouïe que le corps auxiliaire autrichien, détaché sous les ordres de Colli, lui fût livré comme garantie. On peut croire que ce fut une simple mystification, dont Bonaparte essaya l'efl^et sur le gouvernement sarde, car il n'insista pas.

CHAPITRE XIX Mouvements Jusqu'à la signature de l'armistice. Bonaparte Qt franchir l'ElIero à son armée le 2«3, et le 24, dirigea Masséna sur Carrù, Sérurier sur la Trinité de Fossano, Augereau vers Cherasco, Laharpe restait à San-Benedetto. Beaulieu se mit enfin en marche vers Nizza délia Paglia ce même jour, 24 avril, avec 16 bataillons et 24 escadrons; il laissait 7 bataillons et 6 escadrons du côté d'Âcqui pour couvrir son flanc. Comme il prit ses dispositions pour cette marche le 23, on peut admettre qu'il la fit en raison de la retraite de Colli, le 21 et le 22 ; la réunion des deux armées sur le Tanaro, quelque part vers Alba, en était le but. Les événements de Mondovi et les propositions d'armistice des Sardes eurent vite coupé le fil de la liaison projetée. Le 25, Sérurier se porta devant Fossano et échangea des coups de canon avec Colli, sur quoi celui-ci continua sa retraite le soir vers Turin et atteignit, le 26, les environs de Carmagnola. Le 25, les Français occupèrent Fossano avec la division Sérurier, Cherasco avec la division Masséna, et Alba avec la division Augereau. Le 26, ces 3 divisions furent réunies à Alba (1), et Bona(1) Elles restèrent jusqu*au 29 à Fossano, Cherasco et Alba. Une brigade de la division Séruner fut envoyée vers le col de Tende pour assurer la liaison avec Macquart et le faire rejoindre en toute hâte. 11 n*y avait pas lieu dMnvestir Coni, dont la cession ne faisait déjà plus de doute.

 parte se trouva ainsi posté entre CoUi et Beaulieu. Une brigade détachée contre Coni se réunit devant cette place aux généraux Macquard et Garnier, pour l'investir ; le général Vaubois, qui commandait Taile droite de Tarmée des Alpes, reçut de Bonaparte l'ordre de se porter sur Saluces.

CHAPITRE XX Clauses de Farmistice. Le 26 arriva la réponse du général CoUi; le roi de Sardaigne consentait à rendre Coni et Tortone ; le 28, Tarmistice fut signé. Les principales clauses étaient : i^ Cession de Coni et de Tortone ou (en attendant qu'on disposât de cette dernière) d'Alexandrie ; 2^ Cession de la citadelle de Ceva ; 3® Tracé d'une ligne de démarcation le long de la Stura, puis du Tanaro, jusqu'à Âsti ; de là, par Nizza à la Bormida, puis le long de celle-ci jusqu'au Tanaro en aval et au Pô ; 4<> Autorisation accordée aux Français de passer le Pô a Valenza (qui était en dehors de cette ligne). Trois mois après, le 15 mai, la paix entre la France et la Sardaigne fut signée à Paris. Cette capitulation de la cour de Turin, après une campagne malheureuse, n'est pas un événement bien extraordinaire dans l'histoire des alliances ; elle est doublement justifiée quand on pense à la situation du peuple et de l'armée.

CHAPITRE XXI Situation après Taristice, Les 40,000 hommes qui formaient Tarmée sarcle se trouvèrent ainsi disparaître du théâtre des opérations ; la situation de l'armée autrichienne devint alors si précaire, qu'on pouvait prévoir la perte de la Lombardie jusqu'au Mincio ou à l'Adige. L'armée que Bonaparte allait opposer à Beaulieu ne comptait que 30,000 hommes, mais l'armée de Kellermann en comptait aussi 20,000 ; en admettant qu'il en fallût quelques-uns pour garder la frontière, on pouvait toujours en prélever 15,000 pour grossir l'armée d'Italie; c'était donc 45,000 hommes que celle-ci pouvait mettre en ligne contre Beaulieu. Ce général avait reçu quelques renforts; il possédait 30 bataillons et 44 escadrons, soit environ 26,000 hommes ; il faut y ajouter encore 4,000 à 5,000 hommes, qui avaient été fournis comme renfort à Tarmée sarde, que Beaulieu avait repris, et qui ne paraissent pas être compris dans l'eiTectif ci-dessus. Il y avait donc une disproportion marquée. Il est hors de doute que la supériorité morale de l'armée française devait être évaluée tout aussi haut. Mais un autre élément vient peser aussi d'un grand poids dans la balance, c'est la situation de l'Italie. Les gouvernements des États italiens étaient tout dévoués à l'Autriche ; mais la volonté de quelques gouvernements faibles ne pouvait être d'aucun secours. Les peuples pouvaient aussi, autant que l'influence du clergé se ferait sentir, être animés contre les Français d'une fureur de fanatiques ; l'avenir le fit bien voir ; mais on n'en fut là que quand on eut appris à connaître leurs méfaits ; en attendant, il se formait un parti puis

64 CHAPITRE XXI. sant, dévoué à leurs idées républicaines et espérant en une régénération grandiose de l'Italie. Ce parti accueillit le général français comme le Messie, et Ton s'attendait à voir ses proclamations enflammer l'Ilalie tout entière et menacer les gouvernements d'un formidable cataclysme. Dans de pareilles conditions, il semblait qu*au point de vue de Tintérêt général il fût de la plus haute importance que les Autrichiens sp maintinssent sur le cours supérieur du Pô, la Sesia ou le Tessin, et couvrissent indirectement la basse Italie; mais leur situation matérielle et morale était manifestement trop défavorable, et Tesprit des populations contribuait à rendre cette mission plus dirflcile, car les places situées sur les derrières, telles que Milan, etc., étaient celles qui avaient besoin des garnisons les plus fortes. Au contraire, si les Impériaux se retiraient jusqu'au delà du Mincio ou de TAdige, la basse Italie était perdue pour les opérations politiques et militaires ; mais la situation des Autrichiens devenait bien meilleure: à part le contingent de 2,000 cavaliers napolitains, les gouvernements italiens n^a* vaient rien pu faire pour soutenir la guerre ; l'armée autrichienne perdait donc peu de chose; il était probable, en revanche, que les Français allaient se trouver plutôt affaiblis que renforcés, car il leur faudrait détacher des troupes en Italie pour couvrir leurs opérations politiques et militaires. Tout bien pesé, on réfléchit que le gouvernement autrichien eût mieux fait de prescrire à Beaulieu l'évacuation de la Lom* hardie jusqu'au Mincio, où il aurait pris position. Cette province était perdue à n'en pas douter ; quelque énergique que pût être la résistance des Autrichiens, quelque cher qu'ils fissent payer chaque progrès de Tennemî, il fallait s'attendre à de nouvelles défaites, à de nouvelles fautes, de nouvelles preuves d'incapacité; le moral des troupes françaises s'en trouverait encore exalté, l'honneur des armes autrichiennes tomberait plus bas encore. Or le moral et le prestige prennent deux fois plus d'importance quand a la guerre vient se lier un conflit d'opinions.

SITUATION APRÈS L*ARinSTICE. 65 A ces considérations générales s'en ajoute une plus particulière, relative à la base stratégique, des Autrichiens. Elle était comprise entre le Tyrol et la mer Adriatique, et le front correspondant s'étendait de Gênes aux Alpes suisses. De la sorte, les Autrichiens une fois repoussés sur la rive gauche du Pô, leur flanc gauche était menacé stratégiquement, parce que leur base était très étroite et que la force de leur armée, ainsi que tout le reste, ne permettait pas de rendre menace pour menace. Le général autrichien allait se trouver entraîné par là dans des difficultés absolument inextricables, et l'avenir l'a bien fait voir.

CHAPITRE XXII Le plan de Bonaparte. Bonaparte n'ignorait aucun des avantages de sa situation ; non seulement il se sentait entraîné en Lombardie, mais déjà il donnait libre cours à son imagination, comme il la fait si souvent par la suite. Il écrivait, le 28 avril, au Directoire : a Si vous ne vous accordez pas avec le roi de Sardaigne, « je marcherai sur Turin... ; en attendant, je marche demain tt sur Beaulieu; je l'oblige de repasser le Pô, je le passe imméa diatement après lui, je m'empare de toute la Lombardie, et, « avant un mois, j'espère être sur les montagnes du Tyrol, « trouver l'armée du Rhin et porter, de concert, la guerre a dans la Bavière. « Ordonnez que 15,000 hommes de larmée des Alpes « viennent me rejoindre ; j'aurai alors une armée de « 45,000 hommes, et il est possible que j'en envoie une partie « sur Rome. » Bonaparte oublie que les relations avec Naples sont hostiles ; avec Rome, très tendues ; avec les autres États, incertaines ; il y avait donc lieu de les changer du tout au tout pour assurer les derrières de l'armée française (1); pour cela, il (1) Glausewitz soutiendra, au contraire, dans les chapitres 31 et 32, qu*il était inutile d*agir dans l'Italie centrale pour garantir la sécurité de Tarmée. On peut donc réfuter cet argument en invoquant Fauteur luimême. Il semble que Bonaparte n*ait jamais considéré les puissances ita

LE PLAN DE BONAPARTE. 67 fallait avoir du temps, et, de plus» pendant ce temps, détacher une partie de l'armée pour appuyer Faction diplomatique par des démonstrations. Il oubliait aussi qu'il y avait nombre de petites places à investir en Lombardie : Pizzighettone, la citadelle de Milan, Brescia, etc. ; que Mantoue était une grande place, très importante, pourvue sans doute d'une forte garnison ; qu'on ne pouvait la laisser derrière soi sans un corps d'investissement considérable (1) ; qu'on ne pouvait négliger Venise et la route principale venant d'Autriche, celle de Villach, si Ton pénétrait en Tyrol par la vallée de TAdige (2). Quand et avec quelles forces Bonaparte eût-il pu apparaître dans le Tyrol, après avoir satisfait à toutes ces exigences? Et quels périls dans la situation stratégique d'une pointe ainsi aventurée I Le Directoire rejeta ces idées extravagantes, et nous verrons que Bonaparte lui-même n'y pensa plus jamais (3). liennes comme dangereuses, et que ses expéditions sur Livourne, Bologne, Tolentino, etc., aient eu surtout pour but de poun^oir aux besoins de Tannée. La chose est prouvée, du moins, en ce qui concerne Texpédition de Tolentino. En tous cas, Bonaparte a pensé, jusqu'au mois d*août, à rejoindre Moreau, et les États de l'Italie centrale ne lui semblaient pas assez redoutables pour l'arrêter dans cette voie. (1) Il a fallu 12,000 hommes pour faire le siège régulier de Mantoue, mais le corps de blocus est descendu parfois jusqu'à 6,000 et même 4,000 hommes. (2) C'est la crainte d'être assailli par la route du Frioul qui a empêché Bonaparte de marcher sur Innsbrûck dès que Wurmser eut porté une partie de ses forces sur la Brenta ; mais jusqu'après la bataille de Castiglione, il n'y avait rien à craindre de ce côté, où l'Autriche n'avait pas de forces disponibles. Glausewitz aurait dû se rappeler cet argument au moment où il signale le projet d'offensive de Bonaparte sur Trieste. (3) Bonaparte répète son intention de traverser le Tyrol et de rejoindre Moreau dans des termes tels, qu'il est impossible, aujourd'hui, de douter que ça ait été le but essentiel de ses opérations jusqu'à l'offensive de Wurmser. Sa proclamation du 14 juin, aux Tyroliens, est une preuve formelle qu'il pensait traverser leurs montagnes avant peu. U fallut l'arrivée des 60,000 hommes de Wurmser et surtout l'envoi d'un corps d'armée autrichien sur la Brenta, pour renverser ce projet.

CHAPITRE XXIII Beaulieu passe le Pô. Beaulieuy à la nouvelle des négociations entamées en vue de l'armistice, s'était rapproché, le 27, d'Alexandrie; il y resta avec le gros de son armée, ayant un second corps à Acqui et un troisième à Pozzolo Formigaro. A la nouvelle de l'armistice, Beaulieu forma le projet hardi de s'emparer par surprise des trois citadelles de Valenza» Tortone et Alexandrie avec sa cavalerie. Il réussit à Valenza, échoua devant les deux autres places. Beaulieu avait peut-être espéré se maintenir dans le triangle formé par ces trois places, par conséquent sur la rive droite du Pô. Par le fait, ce triangle a assez l'air d'un bastion stratégique, propre à tenir l'adversaire en respect et à couvrir ainsi la Sesia et le Pô inférieur. Les choses se fussent probablement passées de la sorte, si Beaulieu avait été un Turenne et Bonaparte un Montecuculli ; mais contre un Bonaparte commandant une armée révolutionnaire, c'était un moyen illusoire ; il aurait eu vite fait de déchirer cette toile d'araignée et Beaulieu se serait trouvé emporté par quelque avalanche. Le coup de main sur Alexandrie et Tortone ayant échoué, Valenza ne pouvait servir à rien toute seule ; Beaulieu l'abandonna, y passa le Pô le 2 mai, rompit les ponts et prit position avec son gros à Cogna, Valeggio et Lomello ; il comptait défendre de là, non la ligne du Pô, mais celle de l'Agogna, ayant son aile gauche sous le général Rosselmini à Sommo, sur la route de Voghera à Pavie, entre le Pô et le Tessin ; les

BEAULIEU PASSB LE PÔ. 69 avant-postes de son aile droite étaient sur la Sesia, ceux de sa gauche sur le Pô et un détachement de flanqueurs surveillait ce fleuve jusqu'à Olona. Cette position n'était vraiment pas de nature à remplir aucun des buts que se proposait le général autrichien. Elle faisait face à TOuest, par où Tennemi n'arrivait pas ; elle se Qait, pour la sécurité de ses flancs et de ses derrières, à une neutralité que les Français ne respecteraient pas ; elle reposait enfin essentiellement sur la conviction, inspirée par Bonaparte lui-même, qu'il passerait à Valenza. Cependant, comme dans cette position le gros de l'armée autrichienne comprenait 20,000 hommes, sur un espace de 4 milles, entre Sommo et Lomello, et que la position des Français entre Alexandrie et Voghera menaça jusqu'au 6 le cours du Pô en amont du Tessin, on ne peut pas dire que cette position fût absolument mauvaise. Peut-être eût-il été préférable de prendre une position centrale vers Pavie ; on eût ainsi tenu une plus grande partie du Pô et l'on aurait défendu le Tessin au lieu de TAgogna.

CHAPITRE XXIV Bonaparte passe le Pô. Bonaparte n'avait fait insérer, dans la convention de Cherasco,]a clause du passage à Valenza que pour tromper Beaulieu. Il était clair que les Impériaux seraient obligés de se reporter d'autant plus loin que lui aurait passé le Pô plus à TEst, ety en même temps, il tournait un plus grand nombre des rivières qui descendent des Alpes. Cela dépendait de lui, car il était le plus fort, le vainqueur, et pouvait faire la loi à son ennemi. Pourtant, Tamplitude de son mouvement avait des limites. 11 ne pouvait pas aller jusqu'à la mer Adriatique et passer de ce côté, de manière à rejeter les Autrichiens du premier coup derrière FAdige. 11 lui fallait toujours s'arrêter aux environs de Mantoue, et il ne pourrait pas, à une peireille proximité des Autrichiens, considérer le Milanais comme une conquête définitive. Le Milanais serait tombé forcément en son pouvoir, s'il avait pu rejeter les Autrichiens au delà des montagnes ; mais il n'en était pas ainsi ; il fallait pénétrer réellement dans cette province, déloger les garnisons autrichiennes et les autorités militaires qui pouvaient y être restées, investir Pizzighettone et la citadelle de Milan, et s'arrêter là pour s'y préparer une zone de manœuvre. Bonaparte pouvait ne pas agir ainsi et poursuivre sa marche à travers tous ces obstacles ; mais, chemin faisant, il lui faudrait faire des détachements, et ce serait un mal. Ainsi, le mouvement débordant sur la gauche autrichienne était limité. Il y avait à cela une autre raison plus puissante encore. Le

 Pô est une barrière considérable, et l'armée française avait bien le personnel d'un équipage de pont, mais sans le matériel; elle ne pouvait que se servir des bateaux trouvés sur les lieux ; il lui importait donc beaucoup d'exécuter son passage sans l'emporter de haute lutte, c'est-à-dire en un point où elle De se heurterait pas à des forces sérieuses. Bonaparte jugea préférable, pour atteindre ce résultat, de ne pas mettre toute son armée en marche vers le cours inférieur du Pô ; il résolut de tenir l'ennemi en éveil par des démonstrations dans la zone où celui-ci attendait déjà son attaque et se préparait à la défense ; pendant ce temps, un détachement réussirait à passer le fleuve en aval, et l'armée entière l'y suivrait en toute hâte. Cette conception restreignait encore bien plus l'amplitude du mouvement, car, plus le point de passage serait éloigné des deux armées, moins on pourrait compter réussir la surprise. Dans cet ordre d'idées, Bonaparte ne pensait même pas pouvoir se porter jusqu'à Crémone, ce qui lui aurait donné l'avantage de tourner l'Adda et de couper, à Crémone même, la principale route de Mantoue ; c'est sur Plaisance qu'il arrêta son choix, déterminé par le détail des localités ; en pareille matière, c'est toujours à elles qu'il faut demander la meilleure solution. Le passage du Pô par Bonaparte s'explique donc par les raisonnements stratégiques les plus simples et les plus décisifs ; ce sont, à n'en pas douter, ceux qu'il a faits lui-même, peutêtre sous une autre forme. 11 y avait encore, penseront beaucoup de nos lecteurs, un danger à craindre : c'était celui qui menaçait les communications, si, pendant cette marche de flanc, Beaulieu s'était porté sur Pavie. Il n'est pas impossible que cette considéraition ait influé aussi sur la décision du général français; mais nous la considérons comme inadmissible. La ligne de communication des Autrichiens était, de son côté, aussi menacée que celle des Français ; or, l'armée française, nous l'avons déjà dit, avait la supériorité matérielle et morale, riuitiative des opérations ; elle n'avait donc à envisager que

72 CHAPITRE XXIV. les avantages résultant pour elie-même de la f&cheuse situation où elle allait mettre les communications ennemies. Quand se déciderait-on à prendre un parti, si l'on s'avisait de supposer toujours l'équilibre rétabli entre les deux adversaires, au lieu de se demander, au bout du compte, d*où doit venir l'initiative (I)? Peu de temps après l'armistice, Bonaparte avait remis son armée en marche vers la région d'Alexandrie et de Torlone. Sans entrer dans plus de détails, nous la trouvons, le 4 mai, sur les emplacements suivants : Sérurier à Alexandrie et Valenza ; Masséna à Tortone et Sale ; Augereau à Castellanio ; Laharpe à Voghera, avec avant-garde à Casteggio. Cette disposition menaçait évidemment d'une tentative de passage à Valenza. La division Laharpe, avec son avant-garde, paraissait seule prête à s'élancer; mais elle ne menaçait que la région immédiatement en aval de Pavie. C'est le 6 qu'elle s'élança. Bonaparte, à la tête de 3,000 grenadiers et 1500 cavaliers, fit une marche forcée sur Plaisance, atteignit cette ville le 7 et traversa sur les bateaux recueillis le long de la rive droite du Pô. Les Autrichiens avaient sur l'autre rive 2 escadrons, qui furent vite repoussés. L'armée suivit promptement cette avant-garde, atteignit le point de passage dès le 7 ; mais, par suite du peu de bateaux dont elle disposait, il fallut les journées du 7, du 8 et du 9 pour qu'elle passât tout entière. (1) Clausewitz a parfaitement explique le choix de Plaisance pour le passage du Pô, en disant qu'un mouvement plus étendu ne permettait pas de surprendre l'ennemi. Ce point une fois établi, il n'y avait plus à discuter la possibilité de choisir Crémone et de faire intervenir le détail des localités.

CHAPITRE XXV Combat de Fombio, le 8 mai. La marche des Français le 4 mai Gt réfléchir Beaulieu au danger couru par sa gauche; alors commence de son côté une suite de mouvements et de détachements, qu'il faut bien considérer comme représentant la défense du Pô; le combat de Fombio les 7 et 8 mai termine cette crise et a pour résultat la perte de la ligne du Pô. Nous ferons de notre mieux pour suivre Tordre chronologique. 4 mai. — Informé sans doute que Tavant-garde française de Casteggio fait un mouvement vers la droite, Beaulieu envoie le général Liptay avec 8 bataillons et 8 escadrons à Belgiojoso ; celui-ci arrive le 5 et occupe le Pô jusqu'au Lombro. Le 6, Liptay va jusqu'à Porto -Morena, près du Pô, à moitié chemin entre le Lombro et l'Olona. Beaulieu se porte à Grupello dans l'intention de se retirer en arrière du Tessin. Il envoie Colli avec 4 bataillons et 2 escadrons à Buffalora. Wukassovitch va à Valeggio. Le détachement de Buffalora ne peut être motivé par rien, si ce n'est par l'idée vague de couvrir Milan. L'armée de Beaulieu est éparpillée maintenant sur 12 milles. Le 7, Beaulieu va à Pavie, y reste quelques heures et va ensuite avec 7 bataillons et 12 escadrons à Belgiojoso, ce qui fait une marche de 5 milles. Il a donc eu probablement connaissance de la marche non seulement de Tavant-garde, mais de la division La Harpe elle-même vers Plaisance.

74 CHAPITRE XXV. Sebottendorf resta à Pavie avec 6 bataillons et 6 escadrons pour faire évacuer le magasin ; il ne put d'ailleurs y réussir, Wukassovitch suit l'armée principale jusque derrière le Terdoppio. Liptay est poussé entre le Lombro et TÀdda. Beaulieu envoie le colonel Wetzel renforcer Liptay à CorteOlona. Ce jour-là, l'armée autrichienne, abstraction faite du détachement de BufTalora, se trouvait donc étendue sur un front de 8 milles depuis Fombio, où va Liptay, jusqu'au Terdoppio; elle était fractionnée en 5 détachements : Wukassovitch, Sebottendorf, Beaulieu, Wetzel, et Liptay, et pourtant l'instant décisif approchait. Nous avons vu que, le 7, Bonaparte passait à Plaisance avec l'avant-garde, et que La Harpe suivait. Les deux escadrons sur lesquels il tomba étaient la pointe de Liptay. Ce général, qui a 8,000 hommes (1), apprend le 7, pendant sa marche vers le Lombro, que le passage est commencé ; il presse sa marche ; à Guarda-Miglio, à 2 lieues du point de passage dans la direction de Casal-Pusterlengo, il tombe sur la pointe des Français; par un combat acharné qui ne flnit qu'à la nuit close, il les repousse jusqu'auprès du fleuve. Le général Liptay craint alors de se heurter à des troupes trop nombreuses, et se retire dans la nuit jusqu'à Fombio. Si vraiment le général Liptay avait 8,000 hommes, comme la relation autrichienne le dit, il est extrêmement douteux qu'il se soit trouvé à ce moment une force française notablement supérieure à la sienne sur la rive gauche du Pô. Mais il est très vraisemblable qu'en vertu du proverbe : Tel maître, tel valet, ce général avait fait beaucoup de détachements. Il lui restait peut-être à peiûe le strict nécessaire pour (1) Au dire de la relation autrichienne elle-même, bien qu'on se demande comment 8 bataillons et 8 escadrons formaient encore un pareil effectif. [Note de rauieur.)

 qu'en attaquant très énergiquement, il parvînt à écraser les Français, pour qui c'était une affaire de vie ou de mort. 8 mai. — A une heure, Bonaparte se porte en trois colonnes contre Liptay ; deux d'entre elles le coupent de Beaulieu et Casai Pusterlengo d'une part, de Codogno et Pizzighettone de Tautre, pendant que la troisième l'attaque de front. Les Français peuvent avoir engagé 10,000 à 12,000 hommes. Après un combat très vif, dans lequel Liptay perd 600 hommes, ce dernier se retire par Co3ogno, surtout à cause de la crainte qu'il éprouve d'être coupé de Pizzighettone, objectif de sa retraite ; du reste, il lui faut déjà se frayer un chemin à travers des détachements ennemis. La Harpe poursuit jusqu'à Codogno; Dallemagne, avec les, grenadiers, jusqu'à Pizzighettone; Bonaparte revient à Plaisance. Le corps de Liptay se dissout presque entièrement. Trois bataillons ont été si maltraités dans le combat qu'il leur faut se retirer à Lodi; 3 bataillons et 5 escadrons sont envoyés en exécution d'ordres antérieurs à Casai Maggiore, point où la route de Mantoue à Parme traverse le Pô ; il garde 2 bataQlons et 3 escadrons à Pizzighettone. Beaulieu avait l'intention de pousser ce jour-là jusqu'à Santa-Cristina, à deux lieues plus loin sur sa gauche, pour pouvoir de cette position centrale appuyer Sebottendorf à sa droite, ou Liptay à sa gauche ; il pensait rompre aussitôt après la soupe, mais dans la matinée il apprend le combat du 7 et se met en marche sur Ospedaletto avec 9 bataillons et 12 escadrons. Ospedaletto est à 4 milles de Belgiojoso, sur la route de Crémone, et à un mille seulement de Casai Pusterlengo. Il partait donc à l'heure même où, à 6 milles de là, le général Liptay était attaqué et battu dans le combat qui décidait de la situation. Le général Beaulieu ne pense pas qu'il soit encore temps de rappeler à lui Sebottendorf et CoUi, mais il paraît craindre qu'une partie de l'armée française ne se porte vers Milan en passant le Tessin ; il s'estime assez fort, réuni à Liptay ; ce qui

 lui fait 13,000 à 14,000 hommes, pour culbuter ce qui a déjà passé à Plaisance. Dans sa marche sur Ospedaletto, Beaulieu disperse encore ses forces comme il suit : i bataillon vers Senne, i — vers Somaglia, 2 — vers Fombio, 2 — et 4 escadrons vers Codogno, 3 — et 8 — seulement à Ospedaletto. Le but de cette prodigieuse dispersion est expliqué en ces termes dans la relation autrichienne : Pour assurer le flanc droit du côté du Pô et préparer l'attaque générale, ces bataillons devaient soutenir et renforcer le corps du général Liptay, en quelque endroit qu'ils le trouvassent. Le soir à Ospedaletto, Beaulieu reçut de Liptay une dépêche qui avait subi un long retard ; elle annonçait qu'il était encore à Fombio et avait repoussé l'attaque de l'ennemi; mais plus avant dans la soirée les patrouilles lui apprirent que Liptay était battu et Codogno occupé par Tennemi. Beaulieu résolut alors de se frayer un chemin jusqu'à Liptay le lendemain 9, au point du jour. Le général Schubirts, qui commandait, semble-t-il, les 2 bataillons détachés vers Codogno, se trouvait avec eux et avec 4 escadrons près de ce village; c'était en quelque sorte l'avantgarde de Beaulieu; entre-temps, ce général avait tenté une attaque de nuit, pour bousculer la division La Harpe. Cette attaque réussit, mais il semble qu'elle n'ait rencontré que les avant-postes de la division La' Harpe. Les Autrichiens prétendent avoir pris là 6 canons ; les Français n'en parlent pas. Les Autrichiens ne purent cependant pas s'emparer complètement de Codogno, et le général Schubirts dut se retirer le 9 au matin sur Casai Pusterlengo. Le général La Harpe fut tué dans ce combat de nuit par ses propres troupes. La nouvelle de cette heureuse attaque du général Schubirts confirma le général Beaulieu dans son projet d'ofTensive. Il

COMBAT DE FOMBIOy LE 8 MAI. 77 envoya à Liplay, Schubirts, et Pittoni, l'ordre d'assaillir de tous côtés à 3 heures du matio les troupes ennemies de Codogno et de Fombio. Mais Beaulieu constata bientôt qu'aucun officier ne pouvait plus parvenir à Liptay, ce qui lui Qt abandonner toute idée de prolonger la résistance ; il ne pensa plus qu'à ramener son armée derrière TAdda. Il envoya Tordre à CoUi de passer par Milan, de laisser une garnison dans la citadelle et de franchir l'Adda à Cassano ; à Sebottendorf, de rallier Wukassovitch et de marcher au plus vite sur Lodi, où il se dirigea lui-même le 9. Bonaparte laissa son armée immobile le 9. Il n'avait pas encore de pont sur le Pô; il n'en eut que le 10, et il était toujours occupé à faire passer sa cavalerie et son artillerie. Cet arrêt permit à Beaulieu d'atteindre le pont de Lodi sans de nouvelles pertes avec ses propres détachements (c'est le seul nom qu'on puisse donner à un corps ainsi émietté) et de rallier à soi par ce pont, Sebottendorf et Wukassovitch. Bonaparte employa la journée du 9 à imposer au duc de Parme, avec lequel la France n'était pas en guerre, un traité par lequel il prélevait sur le duché une contribution de 2 millions.

CHAPITRE XXVI Combat de Lodl, le 10 mai. Le 10, Bonaparte se porta sur Lodi à la tête des grenadiers et suivi par la division Masséna ; Augereau venait un peu en arrière. La division La Harpe, placée provisoirement sous le commandement de Ménard, resta du côté de Pizzighettone ; celle de Sérurier marcha sur Pavie, pour s'assurer la possession de cette place; elle devait se porter de là sur Milan. Beaulieu avait si peu l'idée de s'arrêter derrière l'Adda, que dès le 9 au soir il partait pour Crema avec 6 bataillons et 10 escadrons, laissant 4 bataillons et 4 escadrons sous le général Schubirts à Lodi, pour attendre Sebottendorf et poursuivre ensuite sur Crema. Le 10, à 11 heures, les dernières troupes de Sebottendorf étaient arrivées et après le départ de Schubirts, Lodi contenait 12 bataillons et 12 escadrons, soit 12,600 hommes (1). Le 10, les forces autrichiennes sont réparties comme il suit : (1) Ce chiffre fourni par la relation autrichienne est encore extraordinaire, car la même relation donne pour le total de l'armée autrichienne en mai 35 bataillons et 44 escadrons comprenant 26,000 hommes seulement. Il y a là une contradiction évidente, d'autant plus bizarre que la relation est tirée des pièces officielles autrichiennes. [Note de rautewr.)

COMBAT DE LODI, LE 10 MAI. 79 it bataillons et 16 escadrons à Lodi, 10 — 14 — Crema, 2 — 3 — Pizzigheltone, 3 — 5 — Casalmaggiore, 4 — 2 — Cassano. Total — 31 bataillons et 40 escadrons. Il manque encore, puisque Tarmée autrichienne comptait 35 bataillons et 44 escadrons, une force de 4 bataillons et 4 escadrons, dont l'emploi n*est pas expliqué dans la relation autrichienne. Sebottendorf ne doit s'arrêter sur TAdda que 24 heures environ, pour procurer aux troupes au moins une journée de sécurité pendant laquelle elles se reposeraient de leurs marches forcées. Il a chargé 3 bataillons de Croates de défendre les ponts de TÂdda et a placé là 14 pièces ; 5 bataillons et la cavalerie sont un peu en arrière en réserve. 3 bataillons sont détachés à Credo, à une lieue en aval de Lodi, où se trouve un second passage (probablement un bac ou un gué). 1 bataillon et 2 escadrons sont restés au delà des ponts, à Lodi, pour recueillir Wukassovitch. Qui aurait cru qu'avec de telles dispositions, l'honneur des armes autrichiennes allait subir un échec dont il y a peu d'exemples dans l'histoire! 7,000 hommes et 14 pièces pour défendre un pont de 300 mètres de long, sur une rivière infranchissable ! Qui n'aurait cru cette position inattaquable ? C'est un véritable malheur pour l'histoire militaire que d'ignorer presque entièrement le menu détail de ce combat et celui des localités; c'est en efTet un événement à peu près sans égal. On trouverait pourtant la clef du mystère, soit dans les localités mêmes, soit dans le détail des dispositions prises, et rissue en paraîtrait sans doute moins merveilleuse. Wukassovitch semble avoir atteint le pont de Lodi sans encombre avec son arrière-garde, et l'avoir passé, quoique vivement poursuivi (1). Le bataillon et les 2 escadrons de la (1) Lettres cTltalie.

 rive droite se retirèrent aussi, sans être serrés d'assez près pour que l'ennemi passât à leur suite. L'artillerie autrichienne tenait encore en respect celle des Français. Malheureusement, grâce à tous ces mouvements, on n'avait pu couper le pont, et, du reste, cela ne paraissait pas plus nécessaire que ce n'était faisable. Bonaparte ayant à combattre aux portes de la ville le bataillon qu'on y avait laissé, conclut de la présence même de ce bataillon que le pont ne devait pas être coupé; il courut donc de sa personne jusqu'au débouché, et 6t aussitôt, sous la mitraille ennemie, mettre en batterie 2 pièces de son avantgarde tout contre le pont (et vraisemblablement un peu à couvert) aQn d'empêcher les travaux de destruction. Une batterie imposante fut constituée sur les parties du mur d'enceinte qui faisaient face au pont. Un feu effroyable fut ouvert sur l'artillerie autrichienne, qui, entièrement découverte, paraît en avoir beaucoup souffert et fut contrainte de retirer ses pièces quelque peu en arrière pour échapper à des salves de mitraille très efficaces. La situation resta stationnaire pendant quelques heures, jusque vers 5 heures de l'après-midi (d'après les mémoires de Bonaparte); on se canonnait de part et d'autre. Bonaparte résolut alors d'enlever le pont de vive force. La seule disposition prise pour faciliter cet assaut était l'envoi du général Beaumont avec un parti de cavalerie à une demi-lieue en amont; là, vers Mozzanica, il trouverait un gué par lequel il pourrait prendre en flanc avec son artillerie la droite autrichienne. Ce passage présenta plus de difflcultés que Bonaparte ne l'avait pensé, et le général Beaumont ne put pas coopérer utilement à l'attaque; on peut supposer, cependant, que la nouvelle de cette tentative produisit déjà chez les troupes autrichiennes un commencement d'hésitation. Bonaparte forma une colonne serrée de 3,500 grenadiers, qu'il cacha derrière l'enceinte de la ville, tout près du pont et plus près, dit Bonaparte, de l'artillerie autrichienne que l'infanterie ennemie elle-même. Dès qu'il remarqua un ralentisse

 ment dans le feu des batteries ennemies, il ébranla cette colonne et la lança vivement sur le pont. La colonne hésita au début, mais plusieurs généraux se jetèrent à sa tête, soulevèrent Tenthousiasme de la troupe et poussèrent au pas de course jusqu'au bout du pont. Il semble cependant qu'au milieu un nouvel arrêt se soit produit, car un essaim de tirailleurs se laissa glisser du pont dans la rivière, ayant remarqué que de ce côté elle était presque à sec. Cet exemple fut rapidement imité, et le débouché de la colonne s'en trouva facilité (I). Cette relation, empruntée au rapport officiel de Bonaparte, est obscure et présente quelques contradictions. Nous ne sommes plus en mesure d'élucider cet événement ; de plus amples informations sur les localités pourront le permettre dans l'avenir, mais il est présumable que quelque détail matériel aura facilité l'entreprise. En tous cas, il est certain que l'infanterie et l'artillerie autrichiennes étaient matériellement et moralement très abattues par la série de défaites qu'elles avaient subies, et qu'épouvantées par l'audace sans exemple de l'attaque, elles n'ont pas fait leur devoir. La division Masséna suivait les grenadiers et était suivie par (1) Le récit de Jomini, extrait de la Campagne du général Bonaparte en Italie pendant les années rr et Y jtar un officier général^ n*est, à proprement parler que le récit môme de Bonaparte au Directoire et s'exprime comme il suit (t. VIll, p. IS'S) : M Celte redoutable masse de grenadiers, ayant le 2* bataillon de carabiniers en tète, s*élança au débouché du pont; la mitraille que 20 pièces vomissaient dans ses rangs, y causa un moment d'incertitude, et le rétrécissement du défilé pouvant chanp^er cette incertitude en désordre, les généraux se mirent à la tôte des troupes et les enlevèrent avec enthousiasme. Parvenus au milieu du lit, les soldats français s'aperçoivent que le côté opposé, loin d'offrir autant de profondeur que Tautre, pouvait presque se passer à pied sec. Aussitôt une nuée de tirailleurs se glisse au bas du pont et avec autant d'intelligence que de courage se jette sur l'ennemi pour faciliter la marche de la colonne. Ainsi favorisée, celle-ci redouble d*ardeur et de confiance, se précipite au pas de charge sur le pont, le franchit à la course, aborde et culbute dans un instant la première ligne de Sebottendorf, enlève ses pièces et disperse ses bataillons, etc. » (Note de l'auteur.) 6

 la division Augereau, qui ne faisait que d'arriver ; les bataillons autrichiens furent repoussés sans peine et les batteries enlevées. Sebottendorf rallia son infanterie à Fontana sous la protection d'environ 20 escadrons de cavalerie ; il se retira en bon ordre sur Benzona, à mi-chemin de Crema, puis dans la nuit à Grema; il avait perdu 2,000 hommes et 15 pièces de canon. Les divisions françaises n'inquiétèrent pas sa retraite comme on aurait dû s'y attendre : elles furent arrêtées, soit par le manque de cavalerie, car cette arme y était peu nombreuse, soit par la fatigue des troupes; cependant on ne peut guère admettre ce dernier argument, car il y a 4 milles 1/2 de Plaisance à Lodi, et la majeure partie des troupes avaient passé le Pô le 7 et le 8.

CHAPITRE XXVII Considérations. — Beaulieu. Ce qu'on appelle la bataille de Lodi termine provisoirement les opérations de Bonaparte contre Tarmée autrichienne puisqu'il ne la poursuit pas, ainsi que nous allons le voir, et s'occupe d'autre chose. Nous allons nous livrer à quelques réflexions sur les événements survenus depuis l'armistice. Nous avons déjà dit (chap. XXI) qu'il eût mieux valu retirer immédiatement l'armée autrichienne en arrière du Mincio. On conçoit aisément qu'il n'en fut pas ainsi parce qu'on ne pouvait en donner Tordre à Vienne, et qu'un simple général dans la situation de Beaulieu pouvait difQcilement prendre sur lui une mesure comme l'évacuation du Milanais. Mais aucune considération ne pouvait excuser la position prise par Beaulieu à Valeggio derrière l'Agogna. Ses principales préoccupations devaient être de couvrir Milan aussi longtemps que possible, mais surtout d'assurer sa retraite sur le Mincio et notamment par la route de Mantoue. Il fallait penser que le territoire de Parme ne couvrait pas suffisamment son flanc gauche, que la route de Mantoue se trouvait derrière son aile gauche et tout près du Pô ; en conséquence, il y avait lieu de considérer le Pô, en aval du confluent du Tessin, comme sa ligDe de défense par excellence ; au contraire la défense du Pô «Q amont du Tessin avait moins d'importance non seulement parce qu'elle était moins menacée, mais surtout parce qu'elle était de moindre conséquence pour lui. Il semble qu'en amont

 il ait choisi comme ligne de défense cette rivière elle-même et non le Pô. Dans ces conditions, il valait mieux s^en tenir au Tessin, c'està-dire avoir sa masse principale vers Pavie. Une fois là, si les Français s'étaient portés au nord, vers Milan, il en était plus près qu'eux et pouvait encore prendre une position d'arrêt à son gré ; si les Français se tournaient vers Test pour passer le Pô en aval, il disposait de la route de Mantoue, parallèle au fleuve; celui-ci a dans cette région 700 à 800 pas de largeur, et, vu la pénurie des Français en matériel de ponts, il pouvait espérer défendre la ligne du Pô avec succès dans une certaine mesure. Nous disons a dans une certaine mesure » , car il faut se figurer exactement la situation de Beaulieu. Il avait 26,000 hommes; il pouvait en attribuer 40,000 à son adversaire, car si les renforts de Tarmée des Alpes ne lui étaient pas encore parvenus, du moins le voisinage de cette armée lui permettait-il de garder tout son monde avec lui. On a dû penser du côté des Autrichiens que les Français avaient au moins 80,000 hommes dans les Alpes et l'Apennin, et cela avec quelque raison, comme nous l'avons vu dans le chapitre I; il n'était pas exagéré, dès lors, de penser que Bonaparte pourrait passer le Pô dans les premiers jours de mai avec 40,000 hommes. Or une supériorité numérique de deux cinquièmes permet de se faciliter un passage de rivière par des démonstrations très efGcaces. Les troupes françaises étaient lancées à toute volée dans la victoire et le bonheur, ayant à leur tête un jeune général plein de talent et d'ardeur; on devait prévoir qu'il allait agir avec beaucoup d'audace et d'énergie ; la défense du Pô perdait de ce fait une de ses chances de succès, celle qui influe pour plus de moitié sur l'efficacité d'une défense de rivière ; je veux dire la préoccupation qu'a l'assaillant de se trouver dans une situation trop dangereuse, sentiment qui contribue plus que tout au monde à tenir en échec les généraux ordinaires par excès de prudence et les empêche d'obtenir aucun résultat.

CONSIDÉRATIONS. — BEAULIEU. 85 Il ne faut donc pas dire, en voyant Beaulieu derrière un fleuve comme le Pô, que Catinat et Vendôme l'ayant défendu avec succès contre Eugène, il était en mesure d'en faire autant contre Bonaparte. Enfin l'armée autrichienne n'avait pas, il est vrai, subi de défaite en bataille rangée; mais elle avait éprouvé une série -de malheurs qui l'avaient incontestablement démoralisée, et, en particulier, elle avait perdu toute confiance dans son général. Tout cela considéré, la situation de Beaulieu essayant de défendre le Pô était assez difficile, car s'il ne réussissait pas, il courait toujours le risque d'être entraîné dans une série de complications des plus graves. C'était déjà une entreprise difficile que de défendre le Pô ; de plus, la position de Valeggio n'était pas la meilleure, enfin la manière dont Beaulieu comprit la défense, et notamment la série de mouvements qu'il exécuta à partir du 4, diminuèrent de plus en plus ses chances de succès. Nous nous permettrons ici deux remarques générales sur la défense d'un grand fleuve. La défense immédiate d'une barrière fluviale importante, comme les grands fleuves d'Europe en forment une dans le dernier tiers de leur cours, n'est pas aussi inefficace qu'on Ta souvent prétendu. Nous entendons par défense immédiate celle qui a pour but d'interdire à l'ennemi de faire passer toutes ses forces, et de l'attaquer avant qu'il n'y soit parvenu, avant même que son pont ne soit établi. Nous ne visons donc pas ici naturellement la défense des berges, qui se fait çà et là par suite de quelque particularité locale, mais ne peut être caractéristique de l'ensemble. La défense immédiate des cours d'eau., telle que nous l'avons définie, consiste donc toujours, si l'ennemi tente le passage, à engager une bataille ou du moins un grand combat entre des fractions importantes des deux armées; le cours d'eau ne joue d'autre rôle dans ce combat que de nous assurer toujours une situation plus avantageuse. C'est là que doivent tendre tous les efforts, et, comme nous le verrons, il n'est pas si rare d'y réussir sur les grands fleuves; aussi est-ce

 posture vîs-à-vîs de lui. L'intérôt du défenseur n^est donc pas d'avoir du monde sur les lieux dès le premier moment ou du moins le plus tôt possible ; c^est au contraire d Y avoir le plus de monde possible vers la fin de la crise que traverse l'assaillant. Cette considération doit éloigner toute idée de détachements répartis le long du fleuve ; quiconque a quelque connaissance de la guerre sait quelle perte de temps représente le rassemblement de fractions dispersées, et comme il faut peu compter que des troupes venues de points différents agiront avec ensemble. Réunissez sur un même point 20,000 hommes que vous destinez à la défense d'un cours d'eau; vous savez que vous pouvez les amener en 6 a 8 heures « infailliblement » en tout point de passage éloigné de 3 milles, par exemple, et que leur action dans le combat se produira avec unité et sans gros malentendus. Il ne faut donc rien détacher des masses qui doivent produire Faction décisive, qu'une légère chaîne de surveillance formée de postes de cavalerie ; leur force sera si peu de chose qu^on peut la négliger au point de vue du combat En tenant le corps d'armée près du fleuve, on se donnera les avantages suivants : on aura de moins grands parcours à efifectuer (la perpendiculaire au lieu de l'oblique) ; les routes qui longent le fleuve dans les deux sens sont souvent meilleures que les transversales qui y conduisent; enfin le fleuve s'en trouve mieux surveillé, surtout parce que le général en chef est sur les lieux et voit de ses propres yeux ce qui passe sur les rives. Dans de pareilles circonstances, on n'a pas besoin d'avant-postes a grande distance, le fleuve donne une sécurité suffisante. Pour savoir à quel chifl're s'élèvera l 'effectif, ou, ce qui revient au même, a quoi se réduira le nombre des corps en lesquels on fractionnera l'armée, on calculera d'abord le temps qu^il faut à l'assaillant pour jeter son pont, et le nombre d'hommes que les bateaux trouvés dans le pays lui permettent de passer en attendant. Le temps qu'il faut a l'assaillant pour jeter un pont déter

 mine rintervalle entre les corps ; en divisant la longueur du front à surveiller par celui-ci, on trouve le nombre et conséquemment la force des corps; celle-ci, comparée à TefTectif que Tennemi peut faire passer avant d*avoir fini son pont, indique le résultat qu'on peut attendre de la défense du cours d'eau. Supposons que le temps nécessaire à rétablissement du pont soit d'au moins 36 heures (il n'y a que sur des cours d'eau de faible largeur qu'on peut faire à moins) ; les corps chargés de défendre le fleuve peuvent, dans ce cas, tenir chacun un front de 6 à 8 milles, c'est-à-dire qu^on peut laisser entre eux des intervalles de 6 à 8 milles. Chacun d'eux se trou* vant en effet au milieu du front à défendre, aurait à faire au plus 3 i 4 milles d'un côté ou de l'autre ; c'est donc 6 à 8 heures de marche qui peuvent se trouver perdues si le passage est surpris de nuit, et à peu près autant pour porter la nouvelle; on peut compter qu'on sera toujours arrivé au bout de 24 heures, soit 12 heures avant l'achèvement du pont. Pour un front total de 20 milles environ il faudrait trois corps; si l'armée est de 50,000 hommes, chaque corps comptera environ \ 6,000 hommes. Si l'on a commencé par enlever ou détruire tous les bateaux, l'assaillant ne parviendra guère à passer une troupe équivalente à celle-là en moins de 24 heures; en tout cas, il n'aura jamais transporté sa cavalerie ni son artillerie. Le résultat le plus probable est que le défenssur rencontrera 10,000 à { 2,000 hommes d'infanterie ennemie, pourvus de très peu d'artillerie ou de cavalerie et sans pont. Nous n'avons, il est vrai, tenu aucun compte des attaques simulées; mais d'abord, elles sont très difficiles et peu efficaces sur de grands fleuves où il ne reste pas de bateaux; en second lieu, dans l'organisation que nous recommandons nous avons attribué à chaque corps un secteur déterminé; une attaque simulée est alors moins à craindre, car si l'un des corps s'est porté de son côté, celui d'à côté découvrira l'attaque véritable. Mais S0,000 hommes en état de défendre un fleuve sur une

CONSIDÉRATIONS. — BEAULIEU. 89 longueur de quelque 20 milles, dans des conditions ordinaires, voilà certes un événement digne d'attention en stratégie. Appliquons cela au général Beaulieu; nous arrivons aux conclusions suivantes : du moment où l'armée française appuyait à droite, il pouvait garder la moitié de ses troupes à Pavie, pour surveiller aussi le Tessin, du reste peu menacé; Liptay aurait eu non pas un simple détachement, mais l'autre moitié (12,000 h.) à Porte-Morena ; ce général pouvait ainsi, dès le 7 au soir, livrer combat avec 12,000 hommes aux Français qui avaient passé en barque; Beaulieu aurait eu toutes ses forces le 9 au matin ; à ce moment les Français n'avaient pas de pont, et leur passage en bateau n^était même pas Gni. Une attaque désespérée -aurait pu avoir des conséquences magniGques, capables de rétablir toute la campagne. Si ce résultat est meilleur encore que nous ne l'avions laissé entrevoir plus haut en examinant la situation de Beaulieu, c'est que Bonaparte avait 30,000 hommes et non 40,000. La faute capitale de Beaulieu fut l'éparpillement de ses forces depuis BuiTalora jusqu'à Casalmaggiore. Il fit là ce qui se fait si souvent : il prit la défense du Pô et du Tessin pour le Am/, alors que c'était seulement le moyen de livrer une bataille ou un grand combat dans des conditions favorables. Si les Français avaient eu réellement la pensée de s'étendre jusqu'à une extrémité de la ligne, Beaulieu n'en aurait été que mieux placé, au centre, pour ce cas particulier. Bonaparte, dans ses mémoires, voit la position à prendre par Beaulieu vers Stradella, un peu en aval de Pavie, à cheval sur le fleuve, avec deux ponts et de fortes têtes de pont. Bonaparte se met à la place de Beaulieu, mais en gardant sa propre supériorité. A la place de Beaulieu, si son adversaire avait voulu se diriger sur Plaisance, il se serait porté sur ses derrières, comme il le Qt dans la vallée de la Brenta. Bonaparte dit que, devant de pareilles dispositions, il n'aurait pas osé franchir le fleuve en aval de Stradella de crainte d'être pris à revers. Il me semble cependant que Bonaparte en a osé bien d'autres dans sa vie. Beaulieu, qui ne pouvait plus regar

 der soD ennemi en face en rase campagne, aurait hésité à bon droit avant de se lancer dans une défense aussi artistique et aussi indirecte, qui risquait de le faire enlever par son adversaire et de faire couper toutes ses communications. En outre, on ne gagnait pas grand^chose à empêcher Bonaparte de pas* ser en aval de Stradella ; il n^en passait que plus facilement en amont de Pavie ; quant à Beaulieu, au moment où il aurait pu vouloir prendre de pareilles dispositions, qui lui auraient demandé plus d^une heure, il ne pouvait pas savoir de quel côté le général français pensait se diriger. Je ne vois rien à blâmer dans ce qu'on appelle la bataille de Lodi, ni dans les mesures prises par Beaulieu au delà de TAdda. La honte de Lodi ne retombe que sur les troupes, ou peut-être aussi sur les dispositions du général Sebotlendorf. Le général Jomini, en reprochant si vivement d'avoir conservé un bataillon et deux escadrons sur la rive droite, nous paraît avoir fait une singulière confusion entre deux cas bien différents. Quand un général, en voulant absolument défendre un point quelconque d'un cours d'eau, prend position sur la rive ennemie, il ne peut avoir en vue que de se constituer une tête de pont d'où il débouchera ultérieurement. Fût-on même dans ce cas, c'est une disposition dangereuse, et il vaut mieux, si on a le temps, construire deux ou trois redoutes, et n'y laisser que deux ou trois bataillons. En toute autre circonstance, l'idée de rester sur la rive ennemie est si déraisonnable que nous ne croirions pas qu'elle puisse venir à l'esprit de personne, si l'histoire militaire n'en offrait tant d^exemples (Montereau, 1814). Mais les mesures prises à Lodi n'ont rien à voir avec ce dernier cas. On ne conçoit pas qu'un homme sachant la guerre s'en étonne ou en fasse un reproche. Quand on veut rallier son arrière-garde, il faut bien conserver les ponts, et, si on conserve les ponts, il n'y a pas à hésiter : il faut laisser de l'autre côté un détachement qui recueillera Tarrière-garde ; une troupe a sa retruite bien mieux couverte par une autre troupe que par elle-même, tout le monde le sait, lorsqu'il faut traverser des endroits dif

 ficiles, tels qu^un déGlé ; celle qui prend position à cet effet n^aura du reste pas plas de peine à passer que celle qui arrive ; s'il est à craindre que Tennemi passe sur leurs talons, il faut le prévenir de quelque autre façon. Jamais et nulle part au monde on n'a fait autrement.

CHAPITRE XXVIII Bonaparte. En ce qui concerne le général français, il y a trois questions que nous pouvons nous poser. La première concerne le point de passage. — Nous avons déjà montré (chap. XXIV), ce qui avait pu empêcher Bonaparte de franchir le Pô plus en aval ; mais nous n'avions pas voulu interrompre trop longtemps le récit des événements; nous allons reprendre cette question. Le lecteur s'est peut-être dit qu'en passant à Crémone, Bonaparte aurait gagné directement la grande route de Mantoue, que les Autrichiens se seraient vus coupés de cette place, qu'elle serait restée sans moyens de défense sufBsants et aurait vite succombé, euGn que dans tous les cas on eût évité l'attaque un peu risquée du pont de Lodi. Ceux qui font encore ces objections ne sont vraisemblablement pas convaincus par ce que nous avons dit au chapitre XXIV et il faut leur montrer qu'ils commettent là de nombreuses erreurs. Si Bonaparte était arrivé à Crémone avant les Autrichiens, il aurait intercepté la route directe de Mantoue ; mais, pour couper entièrement son adversaire d'une forteresse aussi vaste, il fallait investir complètement cette dernière, c'est-àdire s^établir solidement sur les deux rives du Mincio. Les Autrichiens avaient à faire, au maximum, deux étapes de plus que lui, en passant par le chemin le plus long, celui de Brescia; or les Français auraient bien perdu deux jours à passer le Pô, TOglio, le Mincio, et à effectuer l'investissement. Il ne fallait donc pas pas compter qu'on couperait complète

 ment Beaulieu de Mantoue. Du reste, Bonaparte a admis qu'il n*aurait pas grand mal à passer TAdda, et il se trouvait, sur la route directe de Mantoue, à Plaisance aussi bien qu'à Crémone. Nous avons déjà fait observer que Plaisance était plus près de lui d*une grande étape (4 milles). Elle est en outre sur la rive droite, tandis que Crémone est sur la rive gauche. Plaisance était donc mieux disposée pour favoriser le passage; elle se trouve dans un rentrant très prononcé du fleuve, capable de couvrir les divisions déjà passées; enQn Crémone pouvait être occupée par l'ennemi, et Pizzîghetlone, qui en est proche, pouvait devenir gênante. Telles sont les raisons qui motivèrent, nous semble-t-il, le choix du général français ; et ce serait bien mal comprendre l'attaque de Lodi, que d^ voir une compensation à ce qu'on avait laissé échapper auparavant. La seconde question à se poser est la suivante : n'eût-il pas été possible de franchir l'Adda dans sa partie inférieure, de façon que non seulement on aurait coupé aux Autrichiens la route directe de Mantoue, mais qu'on aurait môme menacé leur ligne de retraite sur Brescia? Bonaparte lui-même n'aurait peut-être pas estimé que ce fût bien malaisé. Néanmoins on en appréciera toute la difficulté, en pensant qu'il n'avait pas eu le matériel nécessaire pour passer rapidement le Pô, que la seule compagnie de pontonniers de son armée restait indispensable à Plaisance, que le pont de Pizzighettone, dont les Français ne pouvaient disposer, était le seul en aval de Lodi, et enQn que l'Adda n'est pas une rivière à passer sur un pont de chevalets ou sur quelques pauvres radeaux. Du reste, le dessein, ou plutôt le principal désir de Bonaparte, était de battre les Autrichiens. Dès le 8, ils s'étaient avancés contre lui par Casal-Pusterlengo en détachements assez sérieux ; rien de plus naturel que de se porter au-devant d'eux sur la route de Lodi, et, comme ils se retiraient, de les poursuivre.

d4 CHAPITRE XXYIU. S'il ne s*y mit pas dès le 9, c'est que ses troupes n'avaient pas uni de passer le Pd, et que le pont n'était pas achevé ; dans cette situation, il avait intérêt a gagner du temps plutôt qu'à hâter l'engagement. Nous arrivons enfin à l'attaque du pont de Lodi. Elle s'écarte tellement de tous les procédés habituels, et paraît avoir si peu de raison d'être, qu'on se demande s'il faut la blâmer ou non. Si elle n'avait abouti qu'à un échec sanglant, il n'y aurait qu'une voix pour la traiter de faute insigne ; mais le succès vient précisément nous avertir de ne pas nous prononcer à la légère; il nous montre qu'il y a là matière à réflexion. Pour nous, nous passerons d'autant moins cette action sous silence, que nous trouvons à étudier ici, bien isolé, un élément de la guerre, et particulièrement de la stratégie, qui est, selon nous, de la plus haute importance; nous voulons parler de la puissance morale de la victoire, et de la manière dont son action se manifeste en sens opposé chez les deux adversaires. Bonaparte est ivre de victoire ; il se trouve dans un état d'exaltation où l'espérance, l'ardeur, la confiance élèvent l'âme au-dessus des calculs ordinaires du raisonnement; il voit son adversaire fuir devant lui, plein de consternation, de trouble et d'épouvante ; il n'y a presque rien qui lui paraisse impossible dans un moment pareil ! Ce n'est pas là une présomption blâmable ; ce n'est pas de l'étourderie, de la légèreté. C'est un sentiment que font naître son assurance et son activité, en lui répondant de ses conceptions et de ses actes. Quand l'homme a constaté combien est réelle la puissance de ses facultés, qu'il a vu ses idées vérifiées avec une admirable justesse, il est pris d'un entliousiasme naturel pour ses actions et pour ses œuvres. C'est ainsi que le poète et l'artiste se grisent du succès de leurs ouvrages; le général ressent les mêmes transports, mais, se sachant moins exposé à se faire illusion, il n'en est que plus fortement et plus vivement exalté. Cette exaltation est un développement des passions et des sentiments aux dépens de la froide raison. Mais on ne fait pas

BONAPARTE. 95 la guerre avec le raisonnement seul, et l'action à la guerre n'est pas une simple affaire de calcul ; c'est Thomme tout entier qui fait la guerre, et c'est tout entier aussi qu'il relève de la science et de ses critiques. Figurons-nous Bonaparte arrivant ainsi au pont de Lodi, et ne nous étonnons plus alors si lui, à qui tant de choses viennent de réussir contre ces mêmes Autrichiens, tente un coup de main sur ce pont; s'il y lance deux mille Français, braves, grisés par le vin et par les paroles ; s'il veut jeter l'efTroi par une audace sans exemple, et cueillir ici, sous l'égide de cette terreur, des lauriers comme nul général et nulle armée n'en ont obtenus. Et s'il réussit I quelle idée ce fait d'armes incroyable donnera-t-il à l'Europe étonnée de ce général victorieux et de son armée, en comparaison de son adversaire abattu, qui perd Tesprit et le courage ? Enfin que risque-t-il en cas d'échec? Une perte de 300 ou 400 hommes; les critiques timides de quelques subordonnés, et une humiliation qu'il effacera en peu de jours. L'audacieux Bonaparte a pleinement réussi dans son entreprise, et les conséquences en ont été celles que nous lui avons attribuées. Jamais, sans contredit, fait d'armes n'a soulevé en Europe autant d'étonnement que ce passage de l'Adda. Un enthousiasme énorme transporta les amis des Français et de leur général. Quant à nous, ne mesurons pas sa portée morale à la place qu'elle a tenue dans l'opinion, mais à ses effets immédiats. Peut-être viendra-t-on dire : l'attaque de Lodi n'a pas de raison d'être au point de vue stratégique ; Bonaparte pouvait tout aussi bien occuper ce pont le lendemain matin. Alors c'est qu'on n'a plus en vue que les lois géométriques de la stratégie. Mais l'influence morale n'a-t-elle pas aussi sa place en stratégie? S'il est un homme qui en doute encore, c'est qu'il n'a pas su embrasser la guerre dans toute sa complexité, ni en pénétrer l'âme. Bonaparte, dans son rapport, qualifie ce combat pour la possession d'un pont, cette attaque contre un simple détache

96 CHAPITRE XXVIII. ment, de bataille de Lodi, bataille illustrée par la prise de 20 canoQS et de plusieurs milliers de prisonniers. Porté a de telles proportions, ce combat a bouleversé TEurope, faisant nattre ici la joie et le bonheur, là la honte et la terreur, ailleurs enfin la circonspection et la crainte. C'est bien là ce que Bonaparte voulait tirer de cette attaque de vive force, car il n'a entrepris ensuite aucune opération nouvelle; il s'est arrêté quatre jours à Lodi, parce qu'il ne voyait plus rien à faire pour le moment contre Beaulieu, et que ses regards se tournaient d'un autre côté (1). (I) Clausowitz fait parfaitement ressortir le caractère du combat de Lodi, sa violence, et Tintention arrêtée d'exercer une action morale décisive sur Beaulieu. Mais il le justifie par une explication métaphysique dont Tétrangeté même nous invite à trouver quelque chose de plus positif. S*il avait pu lire toute la correspondance de Bonaparte avec le Directoire, il aurait trouvé Texplication naturelle des problèmes qui se posaient ici : il aurait vu combien une rupture avec le Piémont était encore possible, comme elle préoccupait Bonaparte, et comme il tenait à rester à portée de fondre sur Turin, sans avoir Beaulieu sur ses talons. Cette situation l'obligeait à battre siérieusement les Autrichiens, à s'assurer qu'ils fuyaient au delà du Mincio,età revenir dans le Milanais. Le 10 mai, Bonaparte bat les Impériaux; le il, il les croit en retraite et ne bouge pas; le i2, il apprend qu'ils font mine de s'arrêter près de Crémone; il leur court sus, les fait fuir au delà du Mincio. et cette fois revient à Milan. Peut-on supposer qu'il s'arrête dans le Milanais pour reposer son armée et pour orjçaniser, exploiter le pays? Ce sont là évidemment des choses importantes, mais qui n'ont pas un caractère d'urgence, que l'on peut faire quelques jours plus tôt ou plus tard, sans inconvénient. Les quatre marches qui restaient à faire pour chasser Beaulieu de l'Italie et investir Mantoue n'avaient pas grande importance si l'on ne songeait qu'à l'exploitation du Milanais; elles en avaient beaucoup si l'on tenait à rester à proximité du Piémont.

CHAPITRE XXIX Bonaparte occupe le Milanais. Les divisions françaises furent dirigées : celle d'Augereau à la poursuite des Autrichiens par Crema, celle de Masséna par la rive gauche de l'Adda sur Pizzighettone; enQn celle de Sérurier quitta la route de Pavie pour venir investir Pizzighettone par la rive droite de TÂdda^ Quant à Tancienne division La Harpe, on ne sait ce qu'elle est devenue; les troupes qui la composaient ont dû être réparties entre les trois autres, celles de Sérurier, d'Augereau et de Masséna, car à partir de ce moment l'armée d'Italie ne comprend plus que ces trois-là. Beaulieu avait continué par Pizzighettone et Crémone sa retraite vers l'Oglio; il passe cette rivière le 14 mai, et la fait tenir par une arrière-garde, pendant qu'il se retire par Mantoue derrière le Mincio. Pizzighettone, ayant une garnison de quelque 200 hommes, se rend dès que Beaulieu a passé (probablement le 11 mai) ; 2 divisions françaises se portent alors à Milan, celle de Masséna par la route directe, celle d'Augereau par Pavie; Sérurier reste à Crémone pour observer les Autrichiens. Bonaparte jugea inutile de poursuivre immédiatement ces derniers jus-* qu'au Mincio, qu'il croyait dangereux de franchir si tôt. Il voulut d'abord être plus sûr du Milanais, et jugea raisonnable de faire sentir sa force aux villes de Pavie et de Milan ; la première parce qu'elle était lé siège d'une université célèbre et avait une grande influence sur l'opinion, la seconde 7

98 CfitAPITRE XXIX. parce qu'elle était la capitale. On peut mettre eu doute le bienfondé de ces raisons données par Bonaparte lui-même. Une poursuite ininterrompue des AutrichioDS jusqu'au Mincio et au delà ne leur aurait pas permis de s'arrêter, et par suite aurait forcément changé la situation de Mantoue. N*eût-on pu s'opposer au renforcement de la garnison que, du moins, tout se serait fait à la hâte ; les quinze jours qu'on accorda à cette place ont eu sans doute une importance considérable pour son réapprovisionnement en vivres et pour d'autres mesures préparatoires. Au contraire, le retour dans le Milanais n'était vraiment pas bien utile, les désordres ultérieurs auraient peut-être été moindres si l'on avait laissé moins de temps aux divisions pour pilier les habitants, et surtout si cet arrêt et ce mouvement de recul n'étaient venus appuyer les bruits de renforcement de l'armée autrichienne. Mais enQn, il faut bien se dire que s'il nous vient à l'esprit de faire une pareille critique, c'est à Bonaparte que nous le devons. Cette rapidité de poursuite que nous réclamons ici, ce n'est que par lui que nous en avons idée; elle lui était peut-être inconnue à lui-même lors de sa première campagne (1). Augereau passa donc par Pavie, où il laissa une garnison de 300 hommes dans le château. Le 14 il rejoignit Masséna à Milan, où Bonaparte fit, le 15, son entrée solennelle. Le général Colli avait jeté 1800 hommes dans la citadeUe, Bonaparte chargea le général Despinoy de les y assiéger. Pendant que Bonaparte s'occupait des parties essentielles de l'administration civile et militaire, et passait un traité avec le duc de Modène, les troupes cantonnèrent dans le Milanais pendant 8 jours environ. Elles y jouirent du premier repos qui leur eût été accordé depuis le commencement de la campagne. (1) Bonaparte avait déjà compris toute Timportance des poursuites sans trêve ; il avait écrit, dès 1795 : « La promptitude à suivre la victoire est u un sûr garant du succès ». S'il n*a pas mené battant son adversaire jusqu'à Vérone, c'est qu'il avait des raisons décisives pour ne pas dépasser l'Adda.

BONAPARTE OCCUPE LE MILANAIS. 99 Dès le 23 mai, elles furent rassemblées sur TAdda (1). Le 24, Bonaparte lui-même était à Lodi, lorsqu*il reçut la nouvelle que des troubles venaient d'éclater dans le Milanais. Les vols, les méfaits, le pillage, les cruautés qui étaient alors habituelles dans Tarmée française (2), les lourdes contributions et réquisitions qui furent prescrites, et les tendances révolutionnaires qui menaçaient de tout bouleverser, avaient allumé contre elle dans toutes les classes de la société une haine à peu près générale ; son parti était affaibli ou intimidé. Le clergé s'était donné beaucoup de mal pour exciter cette haine à se traduire par des actes ; de fausses nouvelles annonçant l'arrivée de Condé par la Suisse avec 60,000 hommes pour renforcer Beaulieu, ou un débarquement des Anglais à Nice, firent le reste, de sorte qu'en maint endroit on sonna le tpcsin et que l'armée française fut menacée d'un soulèvement général sur ses derrières. A Milan même il y eut quelques troubles; mais Pavie surtout était en pleine insurrection ; plusieurs milliers de paysans armés s'étaient jetés dans ses murailles, avaient forcé la garnison française à rendre le château et l'avaient désarmée. Bonaparte revint aussitôt à Milan avec un bataillon, 300 cavaliers, et 6 pièces d'artillerie à cheval ; il y arriva le 24 au soir. Là, l'ordre fut vite rétabli ; il fut assuré par les moyens

(1) Bonaparte apprend le 21 que la paix avec la Sardaigne est signée. U met ses troupes en mouvement le 22.

(2) Le général Dallemagne, de la division La Harpe, qui fut envoyé devant Pizzighettone, écrit le 9 mai à Bonaparte : « J*ai fait, Général, de « vains efforts jusqu*à ce jour pour arrêter le pillage. Les gardes que j'ai « établies ne remédient à rien, le désordre est à son comble.

CHAPITRE XXX Bonaparte passe le Mincio.— Ctombat de Borghetto le 30 mal. Beaulieu avait continué sa retraite sans interruption par Rivalta sur Roverbella, derrière le Mincio. Il jeta 20 de ses meilleurs bataillons dans Mantoue, pour en renforcer la garnison, qui se trouva portée à 13,000 hommes; cela fait, il voulut essayer de défendre la ligne du Mincio. Son armée avait reçu quelques renforts, et, en y comprenant la garnison de Mantoue, comptait 42 bataillons avec 31 escadrons, soit 31,000 hommes. De ce nombre, quelques milliers d'hommes se trouvaient au nord du lac de Garde, vers Riva, et même près des sources de TAdige, dans le Mûnsterthal, à Taufers, d'où le général Laudon exerçait sur les Grisons une surveillance bien iautile. A la fin de mai, la répartition des troupes en arrière du Mincio était la suivante : Le général Liptay avec 4,500 hommes formait Taile droite, tenait Peschiera, dont il s'était emparé en chassant la garnison vénitienne, et avait ses avant-postes sur la Chiese. Mêlas à Oliosi, avec 4,500 hommes (était considéré comme formant réserve générale). Sebottendorf à Valeggio, avec , . 6,000 — (formait le centre). (k>lli, avec 4,500 hommes de la garnison de Mantoue. . 4,500 — et quelques cavaliers, formait l*aile gauche à Go!to, avec 5,000 — Total 20»000 hompfies«

 fallait la considérer comme un simple engagement d'arrièregardé. Cette circonstance était la situation précaire de la ligne de retraite. En continuant sa retraite, Beaulieu ne devait pas se diriger sur le Frioul, mais sur le Tyrol, c'est-à-dire suivre la vallée de TAdige, qui était la voie la plus directe ; du Mincio à rEtschthal, le chemin le plus court est celui de Castelnovo ; c'était donc celui dont Beaulieu ne devait se laisser couper à aucun prix ; or il ne se trouve pas en arrière du front du Mincio et perpendiculairement à lui, mais il s'étend au contraire du côté de l'aile droite et presque dans son prolongement. C'est ce qui obligea le général Beaulieu à se tenir avec son gros entre Valeggio et Peschiera. Peut-être jugeait-il que le cours du Mincio au-dessous de Valeggio était d'une importance secondaire, et, dans le cas où les Français l'auraient franchi de ce côté, il trouvait peut-être avantageux de se porter * contre eux de manière à les faire combattre le dos à Mantoue ; mais un tel projet le conduisait à ne pas se servir des 4,000 ou 5,000 hommes laissés à Goïto et détachés de Mantoue ; ou plutôt à agir sans aucune liaison avec eux, ce qui ne donne jamais de bons résultats. Du reste, si concentré qu'eût été Beaulieu, il ne se serait pas trouvé en état d'opposer aux Français, au moment de leur passage, plus de 10,000 à 42,000 hommes, et il ne pouvait guère espérer, si l'ennemi passait à Valeggio ou plus haut, que le corps de Goïto prît part utilement au combat décisif. Il n'en était pas moins naturel que Beaulieu tentât de défendre le Mincio ; il pouvait encore arriver qu'il y livrât un combat heureux, et puis on ne sait jamais avec quel degré d'appréhension l'ennemi abordera un cours d'eau dont il voit la défense préparée, et s'il ne croira pas y trouver plus d'obstacles qu'il n'y en a réellement. On n'avait à remplir qu'une condition essentielle : ne pas risquer de trop grosses pertes en cas d'échec, et elle coïncidait avec la condition primordiale de toute bonne défense : tenir ses forces bien concentrées. Sur de grands cours d'eau, on peut espérer atteindre l'assaillant avant qu'il ait achevé d'établir un pont ou fait passer

 des forces assez considérables ; on peut se fier à la barrière que forment les eaux, et se tenir sur le bord, mais ce n'est déjà plus le cas sur une rivière comme le Mincio. La défense était obligée de prendre position à une ou plusieurs lieues en arrière, sur les hauteurs, et s^atlendre & trouver le pont achevé quand elle arriverait au point de passage ; il lui restait l'avantage d'attaquer Tennemi adossé à la rivière, ne disposant pas encore de tous ses moyens, et n'ayant de retraite possible que par un seul point. C'est le principal résultat qu'on puisse se proposer dans la défense des petites rivières. Il ne consiste plus tant à interdire le passage au gros de l'ennemi, qu'à profiter de ce qu'il est très à l'étroit dans le moment qui suit son passage. La quantité de routes dont il dispose pour sa retraite donne au défenseur une réelle supériorité, tandis que l'assaillant ne peut que rentrer dans l'œuf d'où il est sorti. Malheureusement, Beaulieu, nous Tavons vu, ne pouvait précisément pas jouir de cet avantage (1). Le fractionnement et la dispersion des forces sont moins excusables encore dans la défense des rivières moyennes, comme le Mincio, que dans celle des grands fleuves; ici surtout, ayant à défendre un front si peu étendu, ils étaient absolument à éviter; l'armée, sauf la garnison de Peschiera et une chaîne de petits postes, devait être rassemblée en un point unique, et ce point aurait été judicieusement choisi vers Oh'osi, où Mêlas se trouvait avec la réserve, A notre avis, il convenait de prendre les dispositions suivantes pour la défense du Mincio : i • Retirer tous les avant-postes de la rive droite ; 2^ Couper tous les ponts ; 3^ Donner à Peschiera une garnison d'environ 2,000 hommes; 4^ Avoir sur le Mincio une chaîne de postes comptant 2,000 hommes environ ; (1) En revanche, la place de Peschiera était une sérieuse garantie pour son aile droite et pour sa ligne de retraite.

BONAPARTE PASSE LE lUNCIO. — COMBAT DE BOROHETTO.

iOS 5® Détacher à Goïtô 4,000 à 8,000 hommes de la garnison de Mantoue; 6® Choisir pour le gros, soit 10,000 à 12,000 hommes, un emplacement voisin d'Oliosi. Nous verrons quelles mesures toutes différentes prit Beaulieu, quels en furent les résultats, et ceux qu'auraient donnés les dispositions que nous venons d'indiquer. A la fin de mai, comme nous Tavons dit, Bonaparte s'était porté par Brescia sur le Mincio avec les trois divisions Masséna, Augereau et Sérurier, et la réserve de cavalerie de Kilmaine, Le 29 mai, Kilmaine était à Castiglione, Augereau à Dezenzano, Masséna à Montechiaro, Sérurier à Monza. Bonaparte envoya un petit détachement vers Salo. comme pour menacer d'un mouvement vers Riva et le Tyrol, et de manière à attirer les forces autrichiennes de ce côté, mais ce fut sans grand effet. Ses troupes se mirent en marche le 30 mai à 2 heures du matin vers le Mincio, Kilmaine, Sérurier et Masséna sur Borghetto, Augereau sur Monzambano et Péschiera. Les premiers devaient forcer le passage à Borghetto, et Augereau chercherait à intervenir plus en amont, soit pour couper réellement la retraite sur Castelnovo, soit pour menacer seulement de le faire. Le général autrichien Beaulieu se trouvait alors au quartier général de San-Giorgio, sérieusement indisposé; il semble qu'il en soit résulté un grand défaut d'unité, une sorte de désarroi dans la conduite de son armée. Il s'ensuivit, d'après la relation autrichienne, qu'à la nouvelle de l'arrivée des Français on passa du fractionnement déjà excessif, dont nous venons de parler, à une défense uniforme de tout le cours du Mincio, pour laquelle on égrena aussi bien la réserve de Mêlas que le centre de Sebottendorf. Le 29 au soir, ils étaient dispersés de la façon suivante :

 ]*aile gauche; on aurait pu s'attendre, du moios, à ce qu'il en dit quelque chose daus ses mémoires. Quoi qu'il en soit, il est certain que nous ne trouvons pas ce jour-là cette ardeur à tirer parti des avantages obtenus, dont l'invention, pour ainsi dire, appartient à Bonaparte. Il Qt avancer le 3 juin la division Masséna sur Vérone ; il se porta devant Mantoue avec les divisions Sérurier et Âugereau, s'empara le 4 du fort Saint-George et bloqua la place sur ses cinq avenues. Masséna poursuivit le général Beaulieu dans la vallée de TAdige jusqu'à Rivoli; puis le général autrichien se retira jusqu'à Caliano, entre Trente et Roveredo. Cette fois encore, les Autrichiens ne renoncèrent pas à se disperser en une multitude de détachements, allant à droite jusqu'aux Grisons, à gauche jusqu'à la vallée de la Brenta.

tenant leurs fusils au-dessus de leurs têtes, et ayant de l'eau jusqu'aux aisselles. Les Autrichiens avaient aussitôt envoyé une seconde compagnie, mais ni Tune ni l'autre ne paraissent avoir fait une grande résistance. Naturellement Tunique pièce qui se trouvait près du pont fut bientôt réduite au silence ; il n'est pas surprenant que la localité même de Borghetto ait été évacuée, et qu'on n'ait pas empêché longtemps les Français de rétablir le pont. Les Autrichiens se replièrent sur le Monte Bianco et de là sur Valeggio ; la pointe de Tavant-garde française en vint aux mains dans ce village même avec les Autrichiens en retraite. La cavalerie autrichienne parvint cependant à se donner un peu d'air par quelques belles charges. Bonaparte ne poursuivit pas bien vivement au début. D'abord il n'avait que peu de troupes avec lui, et s'occupait de faire rétablir le pont; peut-être aussi ne lui déplaisait-il pas que le centre autrichien s'attardât un peu de ce côté, parce qu'Augereau, plus en amont, pouvait gagner le temps de pousser de l'avant et d'arriver à la route de Castelnovo (1). Pendant que les postes autrichiens de Borghetto, Valeggio et Oliosi se rassemblaient et tenaient tête aux Français sous (1) Le 30, Augereau devait se porter dans la direction de Peschiera ; poar attirer Tennemi de ce côté, il devait s'avancer jusqu'à un petit lac situé à 3 kilomètres de cette ville; arrivé là, il tournerait brusquement à droite vers Castellaro, et se porterait sur la rive gauche du Mincio à la suite de Kilmaine. Cet ordre fut ponctuellement exécuté. Le 3i, Augereau fut chargé de remonter de Valeggio sur Peschiera, et de prendre cette ville. Kilmaine devait poursuivre Tennemi sur la route de Castelnovo, et Masséna se portait plus à Test. l\ était recommandé à Kilmaine de protéger Augereau contre un retour offensif de Beaulieu. Augereau était en arrière, et non en avant de Kilmaine. En résumé, Bonaparte voulait non pas couper Beaulieu du Tyrol, mais l'y refouler. Désireux de se porter par Innsbrûck à la rencontre de Moreau, il ne voulait pas laisser d'ennemis en Vénétie. La mollesse de la poursuite du 30 s'explique tout naturellement parce que les Français avaient fait une grande marche de nuit avant le combat, et ne pouvaient recommencer à faire cinq ou six lieues dans la journée. Clausewitz ne réfléchit pas que, le 29 au soir, Augereau et Masséna étaient sur la Chiese.

110 CHAPITRE XXX.]*aile gauche ; on aurait pu s'attendre, du moins, à ce qu*il en dit quelque chose dans ses mémoires. Quoi qu'il en soit, il est certain que nous ne trouvons pas ce jour-là cette ardeur à tirer parti des avantages obtenus, dont l'invention, pour ainsi dire, appartient à Bonaparte. Il Qt avancer le 3 juin la division Masséna sur Vérone ; il se porta devant Mantoue avec les divisions Sérurier et Augereau , s'empara le 4 du fort Saint-George et bloqua la place sur ses cinq avenues, Masséna poursuivit le général Beaulieu dans la vallée de l'Adige jusqu'à Rivoh; puis le général autrichien se retira jusqu'à Caliano, entre Trente et Roveredo. Cette fois encore, les Autrichiens ne renoncèrent pas à se disperser en une multitude de détachements, allant à droite jusqu'aux Grisons, à gauche jusqu'à la vallée de la Brenta.

7 escadrons, et crut devoir d'abord tenter une attaque sur Valeggio; il avait l'intention de venir en aide à Beaulieu, mais il se rendit compte bien vite qu'il n'y avait plus à y pen-; ser, et le soir il Qt sa retraite sur Yillafranca; il la continua dans la nuit par Sonna sur Bussolengo, où son infanterie passa TÂdige en bateau, la cavalerie ayant été dirigée de son côté sur Castelnovo. Naturellement, CoUi fut au courant de la situation plus tard encore que Sebottendorf. Lui aussi essaya d* abord de marcher avec tout son monde sur Valeggio; mais dès qu'il eut constaté la retraite de Beaulieu, il renvoya son infanterie à Mantoue ; quant à lui, il se porta avec sa cavalerie sur Castelnovo par Yillafranca ; il arriva à la nuit et se réunit a Hohenzollern et Liplay. Les pertes des Autrichiens sont évaluées dans leur relation a 600 hommes et 4 pièces de canon. Les causes de leur insuccès sont trop évidentes pour qu'il y ait lieu de les détailler. Ce n'est que dans des circonstances particulièrement favorables, et en des points déterminés, qu'on peut tenter de défendre directement la berge d'une rivière ; ce n'est jamais sur toute l'étendue d'une ligne de défense. Sur le Mincio, qui n'est guère, au point de vue de la largeur, qu'une rivière de troisième ordre, c'est une chose inexcusable ; quand on en arrive au point de n'avoir plus à l'endroit le plus important, comme ici à Borghetto, qu'un bataillon et une pièce isolée, il est permis de dire au sens le plus strict du mot qu'on a oublié TA B C de la guerre ; il est, en effet, élémentaire au possible de savoir qu'une pièce de canon employée seule contre une colonne ennemie, sera écrasée par la supériorité du feu, et comptera pour rien. D'ailleurs, il est douteux que Tindisposition de Beaulieu ait été pour quelque chose dans la conception de ces ordres, car ils étaient bien dans l'esprit de ce qui avait été fait jusque-là. Au contraire, on pourrait être tenté de croire que c'est Tindisposition du général français qui Ta empêché de mieux profiter de cette rupture de la ligne autrichienne pour couper

The text on this page is estimated to be only 24.99% accurate

110 CHAPITRE XXX. J'aile gauche; od aurait pu s'attendre, du moios, à ce qu'il eu dît quelque chose dans ses mémoires. Quoi qu'il eo soit, il est certain que nous ne trouvons pas ce joup-là cette ardeur à tirer parti des avantages obtenus, dont l'invention, pour ainsi dire, appartient à Bonaparte. 11 Qt avancer le 3 juin la division Masséna sur Vérone ; il se porta devant Mantoue avec les divisions Sérurier et Àugereau, s'empara le 4 du fort Saint-George et bloqua la place sur ses cinq avenues. Masséna poursuivit le général Beaulieu dans la vallée de l'Adige jusqu'à Bivoli; puis le général autrichien se retira jusqu'à Caliano, entre Trente et Roveredo. Cette fois encore, les Autrichiens ne renoncèrent pas à se disperser en une multitude de détachements, allant à droite jusqu'aux Grisons, s gauche jusqu'à la vallée de la Brenla.

CHAPITRE XXXI L'Italie méridionale. Militairement parlant, le sort de la péninsule était Bxé; il restait aux Français à arrêter leurs intentions à son égard. Ils étaient en bons termes avec la Toscane, dont le grand-duc avait reconnu la République ; cependant les Français trouvaient gênante et inquiétante Tadmission des Anglais dans le port de Livourne. Avec Rome, il n'y avait pas de guerre à proprement parler, mais les relations étaient hostiles. L'ambassadeur français Basseville avait été assassiné en janvier 1793, et les Français n'avaient pas trouvé, depuis lors, l'occasion de se fdre accorder une réparation suffisante; de plus, le pape avait multiplié les protestations contre tout ce qui s'était fait en France pour les affaires ecclésiastiques ; il avait pris une attitude franchement hostile. Avec Naples on était en guerre ouverte, puisqu'un corps de cavalerie napolitaine se trouvait à l'armée de Beaulieu. 11 était donc naturel, dans un moment où rien en Lombardie n'exigeait toutes les forces de l'armée, d'en employer une partie à améliorer la situation dans les États de Tllalie péninsulaire, soit en contraignant leurs gouvernements à la paix, soit en les renversant pour républicaniser le pays. Nous disons simplement que c'était désirable, car il est bien certain ^ue ce n était pas absolument nécessaire; l'armée française pouvait continuer la guerre dans la haute Italie sans que les relations avec l'Italie méridionale cessassent d'être douteuses.

 Elle les aurait du reste continuées, si les Autrichiens avaient paru prêts à engager de nouvelles forces sur TAdige. Les armées des gouvernements de Rome et de Naples étaient trop faibles pour faire courir le moindre danger aux Français dans la haute Italie. D'autre part, si ces derniers continuaient à être victorieux, ces deux États n'auraient garde de bouger. Le Directoire s'était déjà occupé de la question de Tltalie méridionale; dès le 14 mai, à Lodi, Bonaparte avait reçu une lettre dans laquelle se trouvait exposé d'une manière vague et indécise ou plutôt simplement esquissé, un plan pour la suite des opérations en Italie. Ce plan consistait à fractionner l'armée d'Italie, qui comprenait environ 40,000 hommes. Une première partie, sous les ordres de Bonaparte, entrerait dans l'Italie péninsulaire, et il semblait (du moins d'après ce que dit Bonaparte dans ses mémoires) que ce fût pour révolutionner cette région. L'autre moitié de l'armée, sous les ordres de Kellermann, devait pendant ce temps assiéger Mautoue et tenir la ligne de l'Adige. L'unité du commandement étant ainsi raffermie, on le renforcerait encore en donnant de nouveaux pouvoirs aune auto.rite qui existait dans les armées de la République : les commissaires du gouvernement attachés aux généraux en chef, qui exerçaient sur eux une sorte de surveillance politique et qu'il fallait considérer comme représentant le gouvernement dans les cas urgents, recevraient le pouvoir de requérir des renforts dans l'armée voisine. Ainsi le commissaire du gouvernement près l'armée de l'Italie méridionale pourrait, le cas échéant, faire expédier une partie de ses troupes à l'armée de la haute Italie, s'il y était invité par son collègue de celle-ci. Rien de plus curieux que le ton timide, hésitant, sur lequel la note du Directoire du 7 mai fait connattre ces vues et ces dispositions au général vainqueur; on y sent la crainte de le blesser au plus haut degré, de lui déplaire, et de l'amener, soit à se démettre sur-le-champ de ses fonctions, soit à opposer une résistance ouverte, deux choses également dangereuses pour un gouvernement faible.

 On a trouvé ce plan du gouvernement français absolument incompréhensible, et Ton a cru qu'il ne fallait y voir que le désir de briser la puissance d'un général qui commençait à être dangereux pour la République. Nous pensons que cette explication est aussi invraisemblable qu'inutile. Quand le Directoire conçut ce plan, il ne connaissait que les victoires remportées dans TApennin et l'armistice avec la Sardaigne; comment serait-il devenu jaloux en si peu de temps d'un général qui s'était conduit avec modération et avec respect? Au fond le Directoire ne veut que ce que Bonaparte luimême jugera nécessaire quelques semaines plus tard ; c'est-àdire, après avoir chassé les Autrichiens des plaines de la Lombardie, entreprendre avec l'excédent de ses troupes une expédition sur Livourne, Rome et Naples, pour expulser les Anglais de l'une, et contraindre les autres à la paix. Jusqu'où il faudrait aller, le temps qu'il faudrait, les troupes nécessaires, ils n'en savaient encore rien ni Tun ni l'autre. Le Directoire voudrait envoyer la plus grande partie de l'armée des Alpes grossir l'armée d'Italie, et pense en employer ensuite la moitié à cette tâche. Bonaparte, lui, estime qu'on pourrait y sufBre avec quelques divisions échelonnées; la différence n'est pas grande. Mais le Directoire donnera à chacune des deux armées un commandement indépendant ; Bonaparte, au contraire, voudrait tout garder, et voilà pourquoi il représente l'expédition dans la péninsule comme secondaire et affirme que son commandement doit être subordonné à celui de l'armée d'Italie. Du reste, intérêt personnel à part, Bonaparte avait absolument raison ; les deux théâtres d'opérations sont si connexes, que l'unité du commandement y est indispensable, et qu'il serait risible de vouloir en exercer le commandement supérieur de Paris. Mais on voit souvent des sottises de cette force-là, et le Directoire a été certes dépassé plus de cent fois dans cet ordre d'idées par d'autres cabinets. Le Directoire pensait peut-être qu'il serait nécessaire d'aller jusqu'à Naples; Naples est à 80 milles de Mantoue; si l'on 8

 perd de vue que les deux armées avaient une base commune, resserrée entre le Piémont et la mer, une pareille distance pouvait bien faire naître Tidée de rendre les deux généraux indépendants. Le choix du général Bonaparte pour commander l'armée de la péninsule pourrait bien être dû à ce que le Directoire venait de rejeter le plan de Bonaparte pour une marche ininterrompue jusqu'en Allemagne (dans la môme lettre du 7 mai); Carnot pouvait donc craindre que si ce général continuait à commander l'armée de Tltalie septentrionale, on ne pût l'empêcher de pénétrer malgré tout dans les Alpes. Bonaparte fut, comme nous le voyons dans ses Mémoires (3® partie, page 185) exaspéré de cette ingratitude du Directoire. Dans sa réponse du 14 mai, il se contente de montrer quelque déplaisir et de faire ressortir la faute qu'on commettrait en divisant le commandement. Le Directoire répondit à cette lettre avec un embarras visible et presque comique : « Vous paraissez désirer, citoyen général, dit sa note du 28 mai, de continuer à conduire toute la suite des opérations militaires de la campagne actuelle en Italie. Le Directoire a mûrement réfléchi sur cette proposition et la confiance qu'il a dans vos talents et votre zèle républicain ont décidé cette question en faveur de l'affirmative. Le général en chef Kellermann restera à Chambéry, etc. »

CHAPITRE XXXII Considérations. La question de savoir si l'expédition dans la péninsule avait sa raison d'être, et dans quelle mesure, est trop intéressante au point de vue stratégique et trop peu évidente pour qu'on ne s'y arrête pas. De telles questions ont inGniment plus d'importance à la guerre que les emplacements des différents corps dans des moments où ils ne vont pas combattre; elles ont bien plus de portée, plus d'envergure, et forment la partie de beaucoup la plus importante de la stratégie. Quand le Directoire décida l'expédition dans la péninsule, les armées étaient encore dans la partie supérieure du bassin du Pô ; il est vrai qu'il dit très expressément dans ses lettres à Bonaparte (lettres du 7, deux lettres du 45 et lettre du 28 mai) qu'il ne peut en être question avant que Beaulieu ne soit complètement écrasé et son armée dispersée par une poursuite sans relâche. Il entend par là : jusqu'à ce qu'on l'ait repoussé dans les Alpes du Tyrol, et il a raison; mais que savait-il des renforts que les Autrichiens feraient passer d'Allemagne en Italie? La défection des Sardes ne pouvait-elle pas décider le gouvernement autrichien à grossir son armée d'Italie aux dépens de celle du Rhin ? Dans ce cas, ces renforts seraient arrivés à la &Q de juin, juste au moment où la moitié de l'armée française eût été à 50, 60 ou 80 milles du Pô. Les événements du mois d'août ont bien prouvé qu'on n'aurait pas été de force à résister sur le Mincio avec ce qui serait demeuré.

116 CHAPITRE XXZII. Le Directoire croyait-il qu'au moment où il serait avisé de la mise en route des renforts, il aurait le temps de rappeler Tarmée de la péninsule? La situation politique en aurait beaucoup souffert, et, de plus, cette armée serait probablement arrivée trop tard. Même à l'époque tardive où Wurmser apparut, une armée qui aurait fait une expédition du côté de Naples n'aurait jamais eu le temps d'en être revenue. Par conséquent, il n'aurait jamais fallu songer, à notre avis, à pousser une expédition jusqu'à Naples; et, quant à une pointe sur Rome et sur Livourne, on ne pouvait pas apprécier à Paris, au commencement de mai, si l'on serait en état de la faire. Il y a là une obscurité complète dans le plan du Directoire, et tout y est confusion quand les deux dernières lettres disent d'une part, que Kellermann devra entrer dans le Tyrol et menacer l'Allemagne; de l'autre, que les Autrichiens font probablement déjà (Gn mai) partir des renforts de l'armée du Rhin pour l'Italie; qu'on va profiter de ce moment pour dénoncer l'armistice qui dure encore en Allemagne, enfin que le défaut de magasins obligera à attendre la moisson I A quoi un pareil galimatias de projets et d'idées peut-il servir à un général? Ce bavardage est Técueil où sombre toute direction, supérieure des opérations. Celle-ci ne devrait et ne peut qu'orienter les opérations du commandant des troupes, suivant les grandes lignes politiques qu'elle a adoptées, et il faut le faire avec beaucoup de clarté et de précision. Quand Bonaparte, ayant passé le Mincio, dirigea une partie de ses forces vers la Toscane et les États de l'Église, il pouvait envisager beaucoup mieux sa situation. Beaulieu était repoussé dans les Alpes ; Bonaparte savait que 30,000 hommes de l'armée du Rhin devaient venir le renforcer, mais ils n'étaient pas encore partis et ne pouvaient paraître avant six semaines. Il fallait procéder aux préparatifs du siège de Mantoue ; il pouvait donc occuper le temps disponible en pénétrant avec une de ses divisions dans les Légations; une autre (Vaubois), qui lui arrivait de l'armée des Alpes, serait dirigée

CONSIDÉRATIONS . 117 sur Livourne. Ces deux expéditions sufOsaient amplement pour ce qu'on voulait faire à Livourne et pour contraindre le Pape à traiter ; elles ne compromettaient pas autant qu'une expédition poussée jusqu'à Rome, et, a fortiori^ jusqu'à Naples ; car elles n'éloignaient pas les troupes françaises à plus de 20 milles de Mantoue. En voyant les plans antérieurs si vagues du Directoire et de Bonaparte se réduire à ces dispositions si bien subordonnées à l'objectif essentiel, nous n'avons plus rien à dire; il faut admirer cette sage économie des forces. Mais si l'on avait projeté des opérations dans la péninsule sous le seul prétexte qu'il fallait couvrir son flanc et ses derrières, c'est le prétexte même que nous refuserions d'admettre, car les flancs et les derrières n'étaient pas menacés dangereusement et cette pré*tendue couverture eût livré le front à une défaite certaine (i). (i) La différence essentielle entre les projets du Directoire et de Bonaparte n*est pas dans les dispositions militaires, mais dans le but : Le Directoire voulait un remaniement complet de l'Italie péninsulaire, ce qui aurait absorbé entièrement et retenu les forces qu'on y aurait une fois consacrées. L'avenir a bien montré ce que devait durer une expédition politique en Italie. Bonaparte va simplement occuper la Romagne, indispensable à la sécurité de ses opérations, parce qu'elle touche au Mantouan et qu'elle séparera l'Autriche du Pape, et, en second lieu, il va lever des contributions pour entretenir la guerre et préparer l'offensive dans le Tyrol, à laquelle il a entin fait consentir le Directoire. Les troupes chargées de cette expédition peuvent être rappelées d'un moment à l'autre, ce qui n'aurait pas lieu si elles avaient été chargées de révolutionner Rome.

CHAPITRE XXXIII Exécution. Bonaparte porta la division Masséna à l'effectif de 12,000 hommes environ, avec lesquels elle fut chargée d'observer Beaulieu dans la vallée de TAdîge. Sérurier continua le blocus de Mantoue sur les deux rives du Mincio avec 10,000 hommes ; Augereau, avec un effectif à peu près égal, se mit en marche sur Bologne et passa le Pô à Borgoforte, le 14 juin. Avant même que Bonaparte eût commencé son mouvement, arriva le S juin, à Brescia, le duc de Belmonte, chargé de faire des propositions d'armistice au nom du roi de Naples. On voit par là comment les succès précédents avaient leur effet jusque dans Tltalie méridionale, comment tous ces États pouvaient être vaincus indirectement dans la haute Italie, et comme il y avait peu à craindre leur intervention sur les derrières de l'armée. Bonaparte consentit d'autant mieux à l'armistice, que la cavalerie napolitaine, détachée a l'armée de Beaulieu, fut, aux termes du traité, cantonnée dans le pays de Brescia, par conséquent laissée pour ainsi dire en otage aux mains des Français. En outre, on pouvait espérer que l'expédition dans les Légations aurait, de ce chef, des effets plus complets. Bonaparte se rendit en personne à Milan pour presser l'ouverture de la tranchée devant la citadelle, et alla ensuite le 17 à Tortone; pendant ce temps, une colonne de 1200 hommes, sous le colonel Lannes, marchait sur Arquata; des

EXÉCUTION. 119 troubles des plus sérieux avaient éclaté de ce côté, avaient interrompu les communications « et quelques détachements français avaient été désarmés. On châtia ces désordres par le fer et par le feu, et Ton prit des otages; une sévère admonestation fut adressée au Sénat de Gênes pour empêcher que le fait ne se renouvelât. Bonaparte se rendit alors à Bologne par Modène; la division Augereau était arrivée à Bologne le 19 juin. Dès le 23, un plénipotentiaire du pape vint signer un armistice. Il portait que la paix allait être négociée à Paris, que les Français occuperaient, jusqu'à la signature, Bologne, Ferrare et Âncône, enQn que le pape fournirait une contribution de 21 millions de francs, des chevaux, etc., et cent objets d'art. Bonaparte quitta Bologne le 26 et entra à Pistoja avec la division Vaubois, qui arriva à Livourne le 29. On mit la main sur les marchandises anglaises, qui rappor* tèrent 12 millions au Directoire, puis, Vaubois laissa une garnison de 2,000 hommes et le reste des troupes repassa TApennin et le Pô pour rejoindre l'armée sur TAdige. La division Augereau en fit autant ; elle avait trouvé à Urbino et à Ferrare des canons dont 70 furent envoyés au parc de Borgoforte pour le siège de Mantoue. Augereau ne laissa qu'un bataillon dans la citadelle de Ferrare, et ce fut tout pour la rive droite du Pô; on avait rencon» tré, en effet, dans toutes les grandes villes, des dispositions si favorables à la cause française, que les gardes nationales qui y avaient été organisées suffisaient à en assurer la possession. A la fin du mois de juin, la division Augereau avait rejoint Tarmée. ^ Le 27 juin, la citadelle de Milan avait capitulé.

 Rivoli, et tenaient les points principaux du cours de TAdige sur ce front. Ils formaient le centre de Tarmée d'observation. Augereau, avec 5,000 à 6,000 hommes, était à Legnago et surveillait l'Adige en amont et en aval de cette place. Il formait Taile droite. Sauret avait 4,000 à S,000 hommes sur la rive occidentale du lac de Garde et dans la vallée de la Chiese ; il formait l'aile gauche. Despinoîs avait une réserve d'environ 5,000 hommes vers Peschiera et surveillait aussi l'Adige en aval, de Vérone à Zevio. La réserve de cavalerie (15,000 à 16,000 chevaux) était à Valeze, entre Legnago et Vérone. L'armée d'observation se composait donc en tout de 32,000 à 33,000 hommes, et ses emplacements étaient tels, qu'elle pouvait se rassembler en deux jours, soit entre l'Adige et le Mincio, soit entre le Mincio et la Chiese. Sérurier formait le corps de siège avec 10,000 à H, 000 hommes.

CHAPITRE XXXV VTunnser vient délivrer Mantone. Beaulieu avait quitté le commandement de Tarmée autrichienne dès le mois de juin, laissant Tintérim au général Mêlas, et il était parti en voyage a la Qn du mois. Sur le Rhin, Jourdan avait dénoncé l'armistice à la fin de mai, et avait poussé jusqu'à la Lahn; il y avait été battu par l'archiduc Charles et forcé de repasser le Rhin. Trois semaines après, le 23 juin, Moreau passait le Rhin, à Strasbourg, avec l'armée de Rhin et Moselle. Au moment où l'archiduc Charles était engagé contre Jourdan, et avant même que l'armistice ne fût dénoncé sur le haut Rhin, le gouvernement autrichien avait prescrit au général Wurmser de passer en Italie avec des renforts, et d'y prendre le commandement; l'armée du haut Rhin devait passer sous les ordres de l'archiduc Charles. En conséquence, Wurmser partit pour le Tyrol au milieu de juin avec 2S,000 hommes de l'armée du haut Rhin. Eq outre, des renforts sérieux lui furent envoyés de l'intérieur, de sorte que les forces disponibles en Italie s'élevèrent à 60,000 hommes, dont i 0,000 furent laissés à l'intérieur (sans doute dans le Tyrol et la Carynthie). Wurmser arriva à Trente avec ces renforts au milieu de juin ; il était donc resté en route quatre semaines, La distance d'OiTembourg dans la forêt Noire, à Trente, étant de 60 milles environ, le temps qu'il mit n'a rien d'extraordinaire; ce n'était pas tant de la hâte

 qu^il fallait pour réussir, que de bonnes dispositions dans un autre ordre d'idées. Wurmser résolut de combiner son attaque d'après un plan de son chef d'état-major, le colonel Weirotter; ce plan consistait à déboucher de la montagne en deux colonnes qui suivraient les deux rives du lac de Garde. La colonne principale, forte de 32,000 hommes, sous le commandement direct de Wurmser, descendrait la vallée de TAdige; la colonne secondaire, forte de 18,000 hommes, sous Quasdanowitch, passerait par Riva et Salo, sur la rive occidentale du lac de Garde. Les raisons de cette division en deux colonnes, que nous étudierons de plus près dans la suite, étaient sans contredit : 1* Ne pas rester sur une seule route avec des forces aussi considérables; se donner une base plus étendue; 2^ Entraîner les Français à se diviser aussi ; 3* Menacer leur ligne de retraite et dégager ainsi Mantoue par une simple manœuvre ; 4" Dans le cas où celle-ci manquerait son effet, augmenter les résultats de la victoire sur laquelle on comptait. L'exécution de ce plan produisit une série de combats, livrés du 29 juillet au S août, que l'on désigne par la dénomination collective de bataille* de Castiglione. Nous allons les étudier dans l'ordre chronologique.

CHAPITRE XXXVI Combats de Rivoli et Salo, le 29 Juillet.

Masséna avait occupé avec 15,000 hommes la vallée de TAdige entre Vérone et Rivoli, c'est-à-dire qu'il tenait deux positions principales, celles de Vérone et de Rivoli. Cette dernière se trouve dans un élargissement de la vallée, sur un pla* teau séparé des montagnes voisines, qui constitue une très forte position, à cheval sur une route secondaire qui suit la rive droite de l'Adige. La route principale longe la rive gauche; elle passe à un mille en arrière de la position de Rivoli, dans la Chiusa, gorge étroite barrée par un petit fort. Il existe encore bon nombre de chemins moins importants, mais parfaitement utilisables, ai> moins pour Tinfanterie. Trois a quatre d'entre eux passent sur le monte Baldo, qui est la crête principale entre l'Adige et le lac de Garde, et qui entoure aussi le plateau de Rivoli. Plusieurs chemins passent également sur les crêtes de la rive gauche de l'Adige, contreforts du massif du monte Molare, et mènent directement à Vérone. Ces voies assez nombreuses, en somme, dont il faut tenir les unes et surveiller les autres, l'étendue du plateau de Rivoli, où la principale position de défense a un développement de plusieurs lieues, une hauteur qui domine le fort de la Chiusa, tout cela concourt à rendre la défense de cette région impraticable contre des forces supérieures ; le défenseur court toujours le danger, s'il tient trop longtemps, de perdre toute ligne de retraite. Bonaparte comptait donc sur une vigoureuse résistance dans

la vallée de l'Adige pour gagner le temps nécessaire aux mouvements de ses troupes ; mais une défense acharnée de la. vallée de TAdige n'aurait répondu ni à ses intentions, ni à la lettre même de ses instructions. Augereau, à Legnago, observait la route de la Brenta ; Sauret, à Salo, celle de la rive occidentale du lac de Garde ; Masséna devait surveiller et couvrir la route principale qui -passait par Rivoli. Bonaparte voulait avant tout que la résistance de ces corps lui donnât le temps de rassembler le gros de ses forces en un point donné, et d^offrir le combat à Tendroit qui lui semblerait présenter le plus d'avantages. La route de Rivoli était naturellement la plus importante; aussi la division de Masséna était-elle la plus nombreuse; sa position était du reste assez forte pour donner l'occasion de livrer un combat heureux, si on la soutenait en temps utile. Masséna avait son quartier général à Bussolengo. On ne sait rien de la répartition de ses troupes, si ce n'est que les avant-postes de la position de Rivoli se trouvaient près de Brentino, au lieu dit la Corona; de nombreux chemins conduisant au plateau de Rivoli grimpent par là sur le contrefort du monte Baldo, appelé le monte Magnone. La défense de ces points devait constituer la première résistance. Le plateau de Rivoli était fortiOé, Ayant encore détaché dans la vallée de la Brenta une petite troupe chargée de détourner l'attention de l'ennemi, Wurmser descendit la vallée de l'Adige en deux colonnes principales et plusieurs colonnes secondaires. Davidovich, avec l'aile gauche, suivait la route de la rive gauche jusqu'à Dolce ; là il jetterait un pont, par lequel il se porterait à l'attaque du plateau de Rivoli sur la rive droite. Il détacherait le général Meszaros par le monte Molare, droit sur Vérone, et le général Mitrowsky de Dolce sur la Chiusa. La deuxième colonne principale, sous le commandement personnel de Wurmser, franchissait le monte Magnone et arrivait directement sur le front de Rivoli ; il y avait, plus à droite, une colonne secondaire sous les ordres de Mêlas, qui

 devait passer par Luraini et le monte Baldo proprement dit, pour arriver entre la position de Rivoli et le lac de Garde. L^armée principale de Wurmser était donc divisée en cinq colonnes sur un front de trois à quatre milles. Qu'elle eût eu affaire au gros de Tarmée française, c'était plus qu'il n'en fallait pour être battue, mais elle arrivait avec 30,000 hommes contre les 8,000 à 10,000 de la division Masséna ; les deux colonnes principales seraient tombées à plus de deux contre un sur les Français pour peu que ces derniers eussent mis quelque obstination dans leur défense. Aussi Masséna, voyant ses avant-postes attaqués le 29 juillet, à trois heures du matin, ne résista-t-il que juste assez pour les recueillir; ce ne fut pas sans subir des pertes assez sérieuses, semble-t-il, tant en morts et en blessés qu'en prisonniers et canons laissés à l'ennemi, qu'il se retira sur Piovezzano (entre Rivoli et Castelnovo) où il arriva un peu avant la nuit. Pendant qu'il en était ainsi du côté de l'armée principale, Quasdanowitch arrivait à Salo le 29. Le général Sauret fut battu dans un combat assez vif, et le général Guyeux, cerné avec un bataillon, fut obligé de se jeter dans une grande maison près de Salo. Quasdanowitch poussa jusqu'à Gavardo et envoya le général Klenau à Brescia, où il surprit la garnison : quatre compagnies, un escadron et plusieurs généraux y furent faits prisonniers. Sauret se replia sur Desenzano.

CHAPITRE XXXVII Bonaparte se tourne contre Quasdanoivltch. Bonaparte avait son quartier générale Castelnovo. Il règne une certaine incertitude sur ses décisions et ses mouvements du 29. Les divisions Kilmaine et Despinois ont dû être rassemblées à Castelnovo, et Augereau a dû recevoir d'abord l'ordre de remonter FAdige pour tomber dans le flanc gauche de l'ennemi. Il n'y a pas trace de l'exécution de cet ordre ; il a dû être contremandé ; quand il fut donné, Bonaparte devait encore avoir l'idée qu'il pourrait porter la défense dans les montagnes. Quant aux divisions Kilmaine et Desploois, il est singulier que le lendemain elles soient à Villafranca, tandis qu'il eût été naturel de les laisser à Castelnovo pour recueillir la division Masséna, si elles y avaient été le 29. Il est certain que Bonaparte, ayant su par des rapports plus détaillés que la division Masséna avait été assez maltraitée le 29, reçut des renseignements où l'on exagérait peutêtre les forces de Wurmser; qu'aussitôt après, il apprit l'arrivée d'une colonne presque aussi forte par Salo et Gavardo, laquelle avait battu Sauret et dont la cavalerie galopait déjà sur la route de Milan ; il vit la nécessité d'une concentration absolument générale. Si nous ne voulions tenir compte que des faits avérés, nous dirions : Bonaparte prit, le 30, la résolution non seulement de lever le siège de Mantoue, mais encore de ne pas perdre de temps à sauver les parcs, et de planter là les 120 pièces

arsenaux étrangers, de rassembler son armée et de la porter tout entière sur l'une ou l'autre des deux masses ennemies séparées par le lac de Garde ; il se porta d'abord contre Quasdanowitch, parce que ce dernier était le plus faible et surtout parce que, son armée arrivant derrière les Français, on pouvait l'attaquer sans faire courir aucun danger aux communications en cas d'échec (1). Cette manière d'expliquer simplement les choses est en contradiction avec l'anecdote racontée plus tard par Augereau, quand il se fut brouillé avec Bonaparte, à savoir que, le 30 juillet 1796, dans un conseil de guerre tenu à Roverbella, ce fut surtout Augereau qui soutint la proposition d'attaquer l'ennemi, tandis que Bonaparte, d'abord découragé, ne songeait qu'a se retirer au sud du Pô. Les partisans de Bonaparte ont déclaré que cette histoire était fausse ; le 30 au soir, il y avait eu à Roverbella une sorte de conseil de guerre, ils ne le contestent pas ; mais ils prétendent que Bonaparte avait voulu simplement y éprouver les dispositions de ses généraux. Par le fait, il est bien invraisemblable que Bonaparte, qui ne perdait pas la tête si facilement, l'eût perdue dans une circonstance qu'il voyait venir depuis des semaines et à laquelle il était tout préparé. D'autre part, un général en chef de 27 ans, récemment promu, tiré de l'obscurité depuis un an à peine, n'avait pas avec ses généraux de division (1) Bonaparte était, le 29, à Brescia ; il y apprit d'abord l'arrivée de Wurmser à Rivoli et ordonna la concentration de Masséna, Despinoy et Kilmaine à Castelnovo, Augereau venant derrière eux à Villafranca. Apprenant ensuite les combats de Salo et de Gavardo, il donne contreordre et appelle Despinoy à Desenzano pour soutenir Sauret. Le 30, il passe à Desenzano et donne Tordre à Sauret et Despinoy de reprendre Salo le lendemain, puis continue vers Castelnovo. N'ayant pas assez de forces pour livrer bataille à Wurmser, avec les seules divisions Masséna et Augereau, il se rapproche de Mantoue pour utiliser la division Sérurier. 11 a déjà l'idée de tenir les deux armées ennemies séparées, car il appuie constamment sa gauche à Peschiera, sur le lac de Garde. Son centre est à Roverbella; sa droite, à Gastellaro.

129 l'allure que prit plus tard TEmpereur, et il est assez naturel qu'il ait jugé nécessaire de s'entendre avec eux jusqu'à un certain point dans une pareille crise. Il s'était déjà passé quelque chose d'analogue sur la Cursaglia. La décision de Bonaparte ne nous apparaît pas aussi précise et aussi rapide que nous aimerions à nous l'imaginer ; mais ce n'est pas une raison pour se permettre de rabaisser son mérite. La guerre n'est pas si théâtrale qu'on se le figure habituellement. Le 30 juillet, nous trouvons les forces françaises rassemblées comtne il suit : Masséna à Castelnovo ; Augereau avec une brigade de Sérurier à Roverbella ; Despinois et Kilmaine à Villafranca. Sérurier, avec ses deux autres brigades, est occupé à lever le siège et se tient prêt à la retraite sur Borgoforte et Marcaria, pour couvrir la route de Crémone. Sauret reste le 30 à Desenzano. Les Autrichiens de Quasdanowitch poussent sur la Chiese, à Ponte-San-Marco et Montechiaro, pendant que leur aile gauche est encore occupée à assiéger Guyeux à Salô ; celui-ci, comme nous l'avons dit, cerné le 29 avec un bataillon, s'était jeté dans une grande maison. Ce que fît ce jour-là la principale armée autrichienne, on n'en sait rien ; elle a marché certainement sur Mantoue, mais, comme elle n'y arrive que le 1®' août et qu'il n'y a que deux étapes jusque-là, ses mouvements ne sont pas suffisamment expliqués pendant ces trois jours. Les Français passent le Mincio dans la nuit du 30 au 31 juillet Dans la nuit du 30 au 31, la division Masséna vient à Peschiera, Augereau à Borghetto, et ils passent le Mincio. Masséna laisse sur le Mincio le général Pigeon avec un millier d'hommes ; Augereau laisse le général Vallette (1).
(1) La division Masséna vient seule sur le Mincio, dans la nuit du 30 au 31 . Cest alors que Bonaparte apprend T arrivée à Brescia d*une division 9

130 CHAPITRE XXX VJI. Deuxième combat de Salé, le 31 juillet Masséna se dirige sur Lonato, Augereau sur Montechiaro. Bonaparte se porte en hâte à Desenzano. Il ordonne au général Sauret de courir à Salô dégager le général Guyeux qui s'y est défendu le 29 et le 30 avec beaucoup de valeur, et tient contre toutes les attaques des Autrichiens, malgré le manque de vivres. Sauret part, tombe sur l'aile gauche des Autrichiens, qui ne s'attendait pas à être attaquée, la bat, dégage Guyeux, puis se retire le !•' août dans une position entre Salô et Desenzano (1). Premier combat de Lonato, le 31 juillet Le général Despinois paraît le premier à Lonato, mais il est obligé de céder à la supériorité numérique d'Ocskay, qui vient d'arriver, et qui le maltraite assez sérieusement ; bientôt surviennent les brigades Dallemagne et Rampon, de la division Masséna, sous la direction de Bonaparte. L'avantage du nombre passe aux Français, et Ocskay est obligé de se retirer avec une perte de 500 à 600 hommes. Quasdanowitch, voyant ses deux colonnes battues à Salô et ennemie, qui menace sérieusement sa retraite, et qu'il est urgent de battre d*abord ; c*est dans la journée du 31 que Kilmaine et Augereau sont rappelés de Roverbella et Castellaro vers Montechiaro, et que Sérurier reçoit Tordre de lever le siège en détruisant son matériel. Us marchent le 31, la nuit du 31 juillet au 1*' août, et arrivent, exténués, le 1*' dans la journée, à firescia et à Marcaria. Le général Valette appartenait à la division Masséna. (1) Le 31 juillet, Sauret et Despinoy se portent de Desenzano vers Salô, pour dégager Guyeux. Ils sont 7,000 à 8,000 hommes. Arrivés à Lonato, ils aperçoivent une brigade ennemie débouchant de Ponte-San-Marco ; Despinoy l'attaque pendant que Sauret continue sa marche sur Salô, débloque Guyeux et revient à Desenzano, craignant d*être cerné à son tour. Le combat de Lonato est livré par Despinoy avec les 5* et 32* (généraux Bertin et Dallemagne). Bonaparte n*y a pas assisté; il était alors à Roverbella.

BONAPARTE SE TOURNE CONTRE QUASDANOWITCH.

131 Lonato, reconnaît qu'il a affaire au gros des forces françaises; il n'attend pas l'arrivée d'Augereau à Monlechiaro, et se retire à Gavardo. Bonaparte marche toute la nuit du 31 au 1®' avec les divisions Augereau et Despinois sur Brescia ; il y arrive à 8 heures du matin et en chasse sans peine les Autrichiens. Ce dernier mouvement a quelque chose d'excentrique et d'extraordinaire. Bonaparte a probablement cru trouver là un corps autrichien important qu'il surprendrait et couperait de la Chiese. Il se trouva que ce fut un coup d'épée dans l'eau ; dès lors, il ne laissa que la division Despinois et revint le 2 août à Montechiaro avec la division Augereau (I).

(1) La première chose à faire, pour Bonaparte, était de remettre la main sur sa communication et âes magasins. Son avant-garde seule est arrivée à Brescia. Le reste de la colonne s*est couché sur place, exténué, le long de la route de Montechiaro à Brescia. Quasdanowitch était d'ailleurs à Brescia avec des forces sérieuses ; mais il a disparu à rapproche de Bonaparte. Si i*on avait tourné sa gauche en se portant d'abord sur Gavardo, il aurait rejoint Wurmser par Marcaria en écrasant la division Sérurier. Le 2 août, Bonaparte se concentre sur la Chiese, entre Desenzano, Castiglione et Mezzane, prêt à faire face au Nord ou à l'Est. Il ne peut, sans danger, s'engager dans la montagne à la suite de Quasdanowitch.

CHAPITRE XXXVIII Wurknser passe le Mincio. Le 1" août, pendant que Bonaparte marche sur Brescia, que Quasdanowitch se reforme vers Gavardo et Salô, Wurmser arrive sur le Mincio et entre dans Mantoue délivrée. Il prend position avec une partie de ses troupes le long de la rivière, envoie son avant-garde a Goïlo avec Liptay et une partie de la garnison de Mantoue à la poursuite des deux brigades de Sérurier sur les routes de Marcaria et Borgoforte. Wurmser a dû croire l'armée française en pleine déroute ; le siège paraissait avoir été levé avec beaucoup de précipitation et dans une grande confusion ; lartillerie de siège et tous les attirails étaient abandonnés, le général Sérurier en re^ traite. On eût dit une chambre dont le propriétaire vient de s'enfuir précipitamment et où l'on trouve tout dans le désordre où il Ta laissé. La joie et l'étonnement se partageaient le cœur des Autrichiens. Wurmser pensait que c'était le résultat de sa supériorité numérique, de son attaque enveloppante, et de ses heureux combats du 29 à Rivoli et Salô ; il croyait tenir une victoire complète et pensait avoir atteint son but. En conséquence, il resta tranquille le 2 à Mantoue et se contenta de faire continuer la poursuite du vaincu par Liptay, de Goïto sur Castiglione. Ce ne fut que dans la soirée du 2 qu'il apprit avec étonnement que Quasdanowitch avait été attaqué sur tous les points et rejeté sur Gavardo avec des pertes considérables. Le retard que ce renseignement mit à lui parvenir s'explique par le fait que les Français étaient entre Quasdanowitch et lui.

CHAPITRE XXXIX Bataille de Lonato, le 3 août. Bonaparte avait bien repoussé le général Quasdanowitch, mais il ne l'avait pas battu à fond, et ne lui avait pas, a fortiori^ infligé une défaite qui le mît définitivement hors de cause. Les avantages obtenus n'étaient certes pas à mettre en balance avec la perte des parcs de siège. Les choses ne pouvaient en rester là; il fallait encore frapper un coup décisif; restait seulement à Bxer si ce serait d'abord contre Wurmser ou une seconde fois contre Quasdanowitch. * Premier combat de Caatiglione, 2 août On en était là quand, le 2 août, les arrière-gardes de Masséna et d'Augereau furent délogées. Celle de Masséna, sous le général Pigeon, attaquée près de Peschiera, se retire en bon ordre sur Lonato. Au contraire, le général Valette est chassé de sa position de Castiglione dans un tel désordre qu'il plante là la moitié de ses troupes et porte la frayeur à Montechiaro. Il fut cassé sur-le-champ par Bonaparte. Cette défaite du général Valette annonce le retour de Wurmser ; d'après le rapport de Bonaparte au Directoire sur la bataille de Lonato, livrée le 3 août, on croirait que l'armée française fit face en arrière ce jour-là sur ses positions et se battit contre des divisions isolées de Wurmser. La chose n'est pas aussi simple. Le 3 août, il y eut deux combats principaux, à Castiglione et à Lonato, et beaucoup d'autres moins importants sur toute la ligne de Brescia à Salô ; mais on ne les a

 pas encore tirés de la confusion extraordinaire dans laquelle les a laissés le premier bulletin de victoire du général français ; la relation du journal militaire autrichien s'arrête à la retraite dans le Tyrol, et d'ailleurs personne n'est jamais arrivé à dissiper un doute quelconque avec des documents officiels autrichiens. Le général Jomini, dans son Histoire des guerres de la Révolution, a composé un récit qui diffère de la relation ofRcielle française sur ce point obscur, sans cependant y mettre une limpidité parfaite. En particulier, on ne sait ni mieux ni plus mal contre qui Bonaparte s'est battu à Lonato, si c'est contre une fraction du corps de Quasdanowitch ou de celui de Wurmser (1). Nous nous contenterons d'exposer la chose telle qu'on , la connaît à l'heure actuelle, sans nous perdre en discussions inutiles ; il surgira certainement dans l'avenir quelques renseignements tirés des archives autrichiennes qui viendront dissiper la confusion sur les points essentiels. D'après Jomini, les choses se seraient passées de la façon suivante : Deuxième combat de Lonato. Deuxième combat de Caatiglione, le 3 août. Bonaparte pense, le 2, que Quasdanowitch a été repoussé, mais qu*il faut le rejeter plus loin encore dans les montagnes. Il consacre à cette mission S,000 à 6,000 hommes sous le général Despinois. Ils doivent s'avancer le 3 : Guyeux sur Salô ; Despinois, de Brescia sur Gavardo ; Dallemagne, par Piétro, formera la liaison entre les deux ; l'adjudant général Herbin, passant par Saut'Osetto, menacera le flanc droit de l'ennemi. Telles sont les dispositions contre Quasdanowitch. (1) Clause witz sait cependant bien que c*est la brigade Ocskay, faisant partie de la division de Quasdanomtch, qui s*est battue le 3, à Lonato, contre Masséna. Il le dit dans le récit qui va suivre. Ocskay était arrivé devant Lonato dès le 2 au soir, passant inaperçu entre Guyeux et Despinoy, et ne les voyant pas.

BATAILLE DE LONATO, LE 3 AOUT. 135 Du côté opposé, comme on a perdu Castiglione, il est nécessaire de reprendre cette localité. Augereau, renforcé par la division de cavalerie de Kilmaine, y attaquera donc Liptay. Bonaparte restera au centre, à Lonato, avec la division Masséna, et se portera, suivant les circonstances, aux points où sa présence sera nécessaire. Augereau sort vainqueur de son combat contre Liptay. Celui-ci est soutenu, il est vrai, par quelques troupes envoyées du corps principal de Wurmser, et sa résistance. est opiniâtre ; mais Augereau reste cependant supérieur en nombre et l'oblige à abandonner ses positions où il s'établit à son tour. Au contraire, l'attaque des Français contre Quasdanowitch ne réussit pas. Ce général croit devoir faire encore une tentative pour se porter sur le Mincio et s'y joindre à Wurmser, de manière à se trouver à ses côtés s'il était aux prises avec Bonaparte. Il se porte donc en avant et accable de sa supériorité numérique les faibles colonnes du général Despinois. Il s'ensuit que Despinois est rejeté avec pertes sur Brescia, que Dallemagne s'échappe péniblement vers Rezzato (sur la route de Lonato à Brescia) et qu'une colonne de Quasdanowitch, sous Ocskay, arrive à Lonato. Cependant le général Guyeux a atteint Salô. Le général Ocskay tombe d'abord à Lonato sur Tavantgarde (ou plutôt î'arrière-garde) de Masséna, commandée par le général Pigeon ; elle est rejetée avec de grosses pertes, perd trois canons et le général Pigeon est fait prisonnier. A ce moment, Bonaparte arrive à Ponte-San-Marco avec la division Masséna. Il a pris une formation régulière et très dense; les Autrichiens veulent le déborder des deux côtés; il enfonce leur centre, les sépare, oblige leur aile gauche à reculer sur le lac de Garde^ Elle s'y serait trouvée tout à fait isolée, si la tête de la réserve autrichienne, sous le prince de Reuss, ne l'avait dégagée. Mais cette aile gauche, poursuivant alors sa retraite sur Salô et Gavardo, trouve les aventfes de la montagne tenues en parti par Guyeux, de sorte que beaucoup de

 et s'étant avancé jusqu'à Goïto, Bonaparte pouvait espérer lui livrer bataille sur la rive droite de cette rivière; s'il s'y dérobait, il serait rejeté dans la montagne et Ton ferait une poursuite sans trêve dont on pourrait espérer de nombreux trophées. Bonaparte résolut donc de marcher contre Wurmser, le 5. S'il attendait un jour, c'est que ses troupes s'étaient déjà battues le 3, ou qu'il y avait beaucoup de choses à reconstituer et à réorganiser; peut-être, enfin, voulait- il faire concourir à l'action les deux brigades de la division Sérurier, qui s'étaient retirées vers le Pô, et il y fallait du temps. Le général Fiorella, qui les commandait par intérim et se trouvait, semble-t-il, avec leur gros à Marcaria, reçut le 4 l'ordre de se reporter pendant la nuit sur Guidizzolo pour être prêt à agir le S. Combat de Govardo, le 4 août. Ainsi, le 4 août, Bonaparte se trouvait avec la division Masséna à Lonato; Âugereau et Kilmaine à Castiglione; Fiorella se mettait en marche sur Guidizzolo, et Guyeux tombait de Salô sur le général Quasdanowitch à Gavardo; celui-ci, un peu dérouté, et menacé subitement dans son flanc droit par SaintOsetto, se décida à continuer sa retraite sur Riva, et se réunit au prince de Reuss à la Rocca d'Anfo, près du lac d'Idro (1). Wurmser employa aussi la journée du 4 à rallier quelques (1) On s'expliquera mieux la retraite de Quasdanowitch, le 4, en remarquant : Jo Que ce général n'avait jamais engagé toute sa division ensemble et que la brigade Ocskay avait été anéantie le 3 ; 2^ Que Bonaparte fit renforcer Guyeux et Despinoy par une partie de la division Masséna. C'est ce renfort qui décida du succès le 4, et le 5 il était revenu pour la bataille de Castiglione, suivi par la moitié de la division Despinoy. Où serait l'avantage d'une position centrale, si l'on ne portait ses forces tour à tour contre ses deux adversaires, et si l'on partageait d'avance, une fois pour toutes, son armée en deux parties opposées respectivement aux deux armées ennemies ?

138 CHAPITRE XXXIX. détachements. Mais où était-il? Était-ce encore à Goïlo? Où Liptay avait-il pris position? on n'en sait rien. Ce dernier était sans doute resté à Solférino, sur le champ de bataille da lendemain. Pendant que Bonaparte avait son quartier général a Lonato, le 4, apparurent devant cette localité les trois bataillons isolés, dont nous avons parlé, avec leurs trois pièces de canon. Ils n*avaient pu pénétrer du côté de Gavardo, et s'étaient décidés à revenir vers le Mincîo, espérant y rencontrer Wurmser, ce qui aurait pu encore leur arriver s'ils avaient eu le bonheur de ne pas se heurter à de trop forts détachements ennemis. Ils dirigèrent leur marche le 4 sur Lonato, ne croyant probablement pas y trouver ces mêmes troupes contre lesquelles ils s'étaient battus la veille. Ne les ayant pas rencontrées dans la campagne (la division Masséna était peut-être cantonnée dans des villages ou au bivouac à quelque distance de Lonato), ils sommèrent hardiment les occupants de Lonato de se rendre. Or c'était Bonaparte lui-même; il n'avait, il est vrai, que 1200 hommes, mais, dans les circonstances où il se trouvait, il traita cette sommation de pure insolence, et menaça de tout faire fusiller, s'ils n'avaient posé les armes dans huit minutes, ce qu'ils firent.

CHAPITRE XL Bataille de Castiglione, le 5 août. Bonaparte rappela encore à lui deux demi-brigades de la division Despinois et se porta, le 5 au matin, sur Solférino. Il y trouva le général Wurmser, avec environ 25,000 hommes, ayant pris position, l'aile droite à Solférino, l'aile gauche sur la route de Mantoue à Brescia, le front perpendiculaire à cette dernière, par conséquent bien placé pour recevoir en plein dans le dos un corps qui arriverait de Marcaria par Ceresara et Guidizzolo. Au point du jour, Fiorella était parvenu à Guidizzolo; Bonaparte pouvait donc avoir à peu près 30,000 hommes, en admettant qu'il en eût perdu 4,000 ou 5,000 les jours précédents et, qu'il en eût détaché 6,000 à 7,000 contre Quasdanowitch, et en retranchant ces nombres de son effectif du début. La division Augereau formait l'aile droite, Masséna la gauche, Kilmaine était en échelons en arrière de l'aile droite, et Fiorella avait reçu pour point de direction Cavriana, sur les derrières de Wurmser. En attendant l'arrivée de Fiorella, la première attaque des deux divisions ne fut guère qu'un combat démonstratif avec peu de monde (i); le gros restait en arrière, formé eji colonnes. Les Autrichiens crurent trop tôt (1) Ce ne fut pas un combat démonstratif, mais un mouvement de retraite. Bonaparte se déroba jusqu'au moment où il entendit le canon de Sérurier. A cet instant précis, toute l'armée fit demi-tour et se porta à Tattaque.

CHAPITRE XLI Retraite de Wurniser dans le TyroL A coup sûr, cette bataille décidait de la campagne ; quoiqu'elle ne fût pas un désastre pour Wurmser, elle donnait des résultats positifs, car ce général ne pouvait évidemment plus songer à la défense du Mincio ou de toute autre position dans la plaine lombarde. Il était trop faible pour en prendre une à proximité de Tarmée française, et puisqu'il ne fallait pas découvrir le Tyrol, il ne restait qu'à rentrer dans la vallée de TAdige. Mais, comme il arrive souvent à la guerre, dans le premier moment, Wurmser n'aperçut pas bien clairement les conséquences inévitables des événements qui venaient d'avoir lieu ; il fit travailler à la hâte à un camp retranché près de Peschiera, mais la division Masséna l'attaqua dès le 6 et les Autrichiens en furent chassés avec une perte de 500 hommes et 10 canons. Wurmser se hâta alors de rentrer dans le Tyrol. Il renouvela la garnison de Mantoue, la porta à Teffectif de 4 5,000 hommes, et se retira dans la vallée de TAdige. Les Français le poursuivirent d'abord avec leurs cinq divisions ; mais Bonaparte employa la division Sérurier à se faire rouvrir les portes de Vérone par le gouverneur vénitien de cette place, puis à reprendre l'investissement de Mantoue. Le 7, la division Masséna vint reprendre son ancienne position à Rivoli en repoussant Tarrière-garde de Wurmser. Wurmser prit position à Ala et s'y relia avec Quasdanowitch. Il avait encore fait occuper La Corona et d'autres

142 CHAPITRE XLI. points du Monte Baldo, qu'il fallut abandonner aux Français le 11 avec? pièces de canon. En même temps, à Touest du lac de Garde, 0 fallait évacuer le poste de la Rocca d'Anfo (12 août). Wurmser revint à Trente, laissant son avant-garde à Roveredo. Bonaparte laissa Masséna dans la vallée de FAdige et renvoya Augereau dans la plaine. N'ayant plus de parc de siège et ne pouvant en reconstituer, il fallut renoncer à reprendre le siège régulier et se contenter de bloquer Mantoue. Ainsi se termina le second acte de cette merveilleuse campagne.

CHAPITRE XLII Résultat stratégique final. Avant de porter un jugement motivé sur l'offensive autrichienne et la forme qu'elle avait revêtue, sachons d'abord au juste ce qu'elle a donné et ce qu'elle n'a pas donné ; en d'autres termes, quel a été le résultat stratégique final de cet acte. Mais cela, nous ne pouvons le faire qu'en voyant la place qu'il tient dans l'ensemble de la campagne. Au mois de juillet, Mantoue était en danger d'être prise d'assaut ; c'eût été la perte d'une garnison de 14,000 hommes et d'une grande place, qui, à elles deux, étaient en état de retenir l'armée française en Italie, et de lui interdire, par conséquent, toute offensive dans la montagne et contre les États autrichiens. Telle était l'importance de cette place pour les Autrichiens dans la défensive ; une autre partie de son importance venait de son rôle dans l'offensive. Ils avaient peu de chance, en effet, si Mantoue avait appartenu aux Français, de reconquérir la Lombardie par une bataille heureuse; tout pivotait d'abord autour du siège de Mantoue ; que Mantoue, au contraire, restât à eux : une victoire les menait au moins jusqu'au Tessin, et ils se retrouvaient maîtres de Milan. Quand le cabinet de Vienne décida de faire passer des renforts d'Allemagne en Italie, il y avait équilibre en Allemagne entre les deux adversaires, et cette décision était motivée par l'importance prépondérante de Mantoue. Le cabinet de Vienne pensait évidemment que, si l'on parvenait à dégager Mantoue, on ne tarderait pas non plus à

 reconquérir le Milanais, et, en effet, c^était assez probable ; on en tirerait encore bien d'autres avantages, surtout en ce qui concernait Tattitude politique des États italiens, laquelle était autrement intéressante. Cette considération devait donner plus d'importance encore aux opérations en Italie. Eh bien , quel résultat avait-on obtenu ? C'en était ua qu'on n'aurait guère prévu : Mantoue était délivrée du siège, par conséquent du danger ; le premier objectif était donc atteint, mais les autres étaient manques. Ce premier objectif devait évidemment être considéré comme l'essentiel, mais enfin les Autrichiens l'avaient peut-être acheté trop cher par la perte de 50 à 60 pièces de canon et d'environ 10,000 hommes, même en défalquant de ce chiffre les pertes de l'adversaire. Du reste, les Autrichiens se retrouvaient à la fin de l'acte dans la même stituation qu'auparavant. Mantoue avait donc perdu toute valeur offensive pour le moment au point de vue autrichien ; mais sa valeur défensive restait entière, et, dans la situation présente, c'était de beaucoup l'essentiel. En Allemagne, la situation était tout autre. Quoiqu'il ne se fût produit aucun événement décisif, la balance paraissait pencher fortement contre l'Autinche. Les armées étaient parvenues en Franconie et en Souabe jusque sur les hauteurs de Ratisbonne; toutes les rencontres qui avaient eu lieu avaient tourné au désavantage des Autrichiens. L'archiduc Charles se préparait, il est vrai, à tirer profit de l'attaque multiple de ses adversaires pour tomber sur Jourdan avec des forces supérieures ; mais on est bien peu certain, en pareil cas, d'obtenir une solution décisive, et le gouvernement autrichien ne pouvait guère compter, non plus, que s'il y en aVait une, elle serait en sa faveur. La personne même du général était une mince garantie, car c'était la première campagne où il commandât. Représentons-nous au vif la situation des affaires en Allemagne au milieu du mois d'août ; il y avait réellement peu d'apparence pour le gouvernement autrichien que les progrès des Français lui fissent bientôt atteindre leur but ; mais il était

RÉSULTAT STRATÉOIQUE FINAL. 14S assez vraisemblable qu'ils poursuivraient leur marche sans événement décisif, et qu'ils menaceraient dans quelques semaines Vienne et le cœur de la monarchie autrichienne. Si le gouvernement autrichien ne voulait pas se laisser imposer Ja paix par cette menace, une grande bataille était le seul moyen de résistance possible, et, en cas de défaite, il fallait «'attendre à de tout autres conditions. Il y avait donc là un danger sérieux et pressant, en face duquel la situation militaire en Italie perdait beaucoup de son importance. On a certainement quelque peine à se Ggurer le danger si grand sur le Danube, maintenant qu'on sait par quelle brillante solution on allait y parer ; mais nous ne pourrions faire entrer cette dernière en ligne de compte que s'il avait été possible de la prévoir; or nous sommes convaincu qu'il n'y ■avait que peu ou pas de raisons pour le faire. L'archiduc €harles n'était pas plus, fort que ses deux adversaires ; il avait, au contraire, une vingtaine de mille hommes de moins qu'eux ; tous les efforts de la défense avaient jusqu'alors été .malheureux, et il ne s'agissait pas encore d'une de ces retraites volontaires au cœur de la patrie qui peuvent porter si haut la force de la défense. Du reste, c'était là un moyen encore inconnu. La défection des gouvernements souabe et saxon vers cette époque, montre comme il restait peu d'espoir. Mantoue n'étant plus un sujet d'inquiétude, le théâtre d'opérations d'Italie perdait momentanément toute importance ; rien n'eût été plus naturel que de porter en Allemagne, non seulement toutes les réserves disponibles, mais. même la moitié de l'armée de Wurmser, forte encore de 40,000 hommes, pour prendre Moreau à revers. De cette façon on pouvait livrer à ce général, à la fin d'août ou au commencement de septembre, une bataille décisive dont Tissue aurait été bien peu douteuse. Si le danger avait été détourné ainsi du -cœur de la monarchie autrichienne, les deux armées françaises d'Allemagne auraient été contraintes de repasser le Rhin, et il était temps alors de sauver Mantoue. iO

RÉSULTAT STRATÉGIQUE FINAL. 147 Cela posé, il s'ensuit que le principal résultat de cet acte du drame reste à l'avantage des Autrichiens; pour qu'il donnât à Bonaparte une victoire complète, il aurait fallu que celui-ci couvrît directement le siège, ou du moins qu'il sauvât son parc, ou enfin qu'il eût compensé cette perte par une victoire telle, qu'il eût été libre de poursuivre l'armée autrichienne l'épée dans les reins à travers le Tyrol jusqu'en Allemagne. Aucun de ces résultats ne fut obtenu; j'en conclus donc que la situation de l'armée française d'Italie ne s'est pas améliorée mais a empiré entre le 29 juillet et le il août.

CHAPITRE XLIII Considérations sur l'attaque de IVurniser et la défense de Bonaparte. L'admiration que ce second acte de la campagne a excitée sur le moment et dans la suite laissa le génie de Bonaparte aussi hors de doute que les fautes du général autrichien. Et pourtant, c'est ce général toujours battu qui a atteint son but. On ne s'en est pas aperçu d'abord, mais maintenant c'est un fait acquis. Voici donc une grosse contradiction qu'il nous faut lever avant tout, Wurmser a été constamment battu, c'est un fait; il a donc forcément commis de grosses fautes, c'en est la conséquence forcée. Nous nous occuperons tout à l'heure de ces fautes. Quant à la contradiction, il faut, pour qu'elle disparaisse, cesser de croire à l'infaillibilité du général français, ou bien à la possibilité de remplir sa tâche. En y regardant de plus près, c'est son infaillibilité qu'il faut écarter. La manœuvre de Bonaparte a été originale, foudroyante, conduite avec une grande décision et une activité sans exemple ; on peut la dire brillante ; elle n'a cependant pas été logique et pouvait compromettre à jamais la tâche qu'il avait à remplir. Nous avons vu que les Autrichiens avaient un double but : dégager Mantoue et remporter une victoire qui leur aurait donné le Milanais. Bonaparte avait la double mission correspondante : se maintenir sur le Mincio et couvrir le siège. Avec 44,000 hommes, investir et assiéger une place dont la

garnison était de 12,000 hommes; couvrir le siège contre une armée de 50,000 hommes, et cela sur un théâtre d'opérations très désavantageux, au centre de la courbe décrite par les Alpes, lesquelles étaient tenues par l'ennemi et d'où il menaçait les flancs et les communications, c'était une tâche infiniment difficile si l'adversaire avait eu à cœur de sauver la place ; pour une armée d'observation, c'était un rôle presque impossible. Il est vrai que les Autrichiens n'avaient pas une supériorité numérique à décider du résultat par la seule puissance du nombre, et à l'accentuer en même temps par un mouvement tournant, comme il semble qu'ils en aient eu l'idée ; s'ils restaient unis, sans faire de mouvements tournants stratégiques, ils avaient une telle supériorité sur les forces disponibles de Bonaparte, que celui-ci avait bien peu de chances d'être vainqueur; si, au contraire, ils faisaient un mouvement tournant, il était impossible à Bonaparte d'éviter la levée du siège. Ce fut évidemment la colonne envoyée sur la Chiese qui obligea Bonaparte à planter là le siège et à- porter son champ de bataille sur la rive droite du Mincio. Il n'y avait pour le général français qu'un moyen de parer à tout, c'était de se retrancher dans une ligne de circonvallation. Si décrié et démodé que fût ce procédé, la supériorité numérique des Autrichiens aurait dû l'y ramener et l'engager à examiner si cette solution ne répondait pas aux circonstances. Nous remettrons à la conclusion de la campagne de plus amples développements à ce sujet, nous jugerons alors notre procédé en percevant bien l'importance stratégique du but poursuivi ; le lecteur sentira bien que la conduite à tenir doit dépendre uniquement de ce but et non des préférences du général pour tel ou tel mode d'action (1). Comme Bonaparte

(1) Clausewitz a mérité cet éloge du s^énéral Pierron : « Le premier il a fait voir qu'un plan d'opérations doit prendre avant tout pour objectif 1* armée ennemie, viser à frapper à coups redoublés les forces organisées

 n'apercevait pas l'ensemble de la campagne, il n'accordait pas assez d'importance à la seconde partie de sa tftche ; sa prédilection pour les choses positives brillantes et puissantes l'entraînait dans une voie qui ne lui permettait pas de la remplir. Uo regard jeté sur l'ensemble de la campagne, sur la succession des événements, nous fera voir les choses sous une autre face : nous nous serons fait instruire par Thistoire. Jusqu'ici, la critique ne l'a jamais fait ; elle nous a montré ainsi à quel point elle est liée par des idées préconçues, au lieu de se laisser guider par les faits. Bonaparte, jeune comme il Tétait, et placé comme il l'était pour juger la situation, était bien excusable de ne pas prévoir tout ce que nous avons vu se réaliser ; mais c'est assez pour faire tomber sa réputation d'infaillibilité. Nous pouvons donc dire, pour résoudre la contradiction apparente dont nous parlions : ou bien la t&che de Bonaparte touchait à l'impossibilité, et il n'est pas étonnant que les fautes de son adversaire et ses propres victoires ne lui aient pas suffi pour l'accomplir; ou bien c'était la voie même qu'il avait choisie qui ne pouvait le conduire au but; alors, si éclatants qu'aient été ses exploits, il a commis une faute et c'est cette faute même qui est cause de ce résultat malheureux. Telle est, nous l'avons dit, notre conviction absolue ; nous Texpriraons d'autant plus nettement que nous voyons ici un de Tadversaire jusqu*à leur destruction, car alors tout tombe : positions, places fortes, etc. ; tandis que si le plan cherche un autre but, il reste faux et compliqué, attendu que les plus savantes manœuvres ne sont qu'une promesse, tandis que la victoire sur la principale armée ennemie est un résultat qui prime tout, qui répare tout. » Ici, Glausewitz renie sa doctrine : Pour éviter de lever le siè;;e de Mantoue, il exposerait la communication et risquerait le salut de l*armée. Et après tout, en quoi le fait de lever le siège était-il si grave en luimême ? S*il a eu des conséquences si funestes et si durables, c*est parce qu'il n*a pas été prévu de longue main et qu'on n'a pas su évacuer le matériel d'artillerie. Si, à l'approche de Wurmser, on avait fait filer ses canons, au lieu de redoubler le bombardement, on aurait pu reprendre le siège le 8 août et l'on eût été maître de Mantoue avant la fin du mois.

cas exceptionnel dans la guerre telle que nous la comprenons; c'est le cas où des victoires éclatantes manquent un but qu'un moyen bien simple aurait atteint sans fracas. Passons au plan offensif des Autrichiens. D'après ce que nous avons dit, ils avaient le choix entre deux solutions bien différentes. Ils pouvaient se porter à la fois sur le front et le flanc des Français pour les contraindre par une simple manœuvre à lever le siège et peut-être à se retirer plus loin encore ; ou bien ils pouvaient descendre TAdîge avec toutes leurs forces, livrer sur la rive gauche du Mincio une bataille décisive; leur grande supériorité (S0,000 contre 38,000} semblait leur assurer la victoire qui aurait sauvé Mantoue et leur eût probablement rendu le Milanais. Si les Autrichiens avaient adopté la première solution, il convenait d'éviter tout engagement décisif avec le gros de l'armée française et de se contenter de dégager la place, soit avec le corps de Wurmser, soit avec celui de Quasdanowitch, enfin de se retirer devant Bonaparte tant qu'il les suivrait. Ce n'était pas une tâche difficile. Revenons, en eflet, sur les événements : nous voyons très bien, par exemple, que Quasdanowitch, prévenu de la présence de Bonaparte par le combat de Lonato du 31 juillet, combat qui ne décidait rien, pouvait se retirer à Gavardo, puis se contenter de progresser avec précaution ; de même Wurmser pouvait éviter facilement la bataille décisive de Castiglione du 5 août. L'histoire militaire présente bien peu de cas où le succès puisse être obtenu à coup sûr, comme ici, par une simple manœuvre ; mais les Autrichiens voulaient absolument une grande victoire, et par une confusion d'idées qui n'est que trop fréquente, ils mêlé* rent les deux solutions. Us voulurent combattre et vaincre tout en manœuvrant. Nous disons une confusion d'idées, parce que la manœuvre stratégique comporte quelque chose de particulier, autre chose qu'un plan d'attaque un peu plus compliqué que d'habitude; son essence est précisément de chercher le résultat sans engagement décisif, sans bataille ni victoire.

 Mais les Autrichiens voulaient une décision complète. Dans ce cas, ce qu'il y avait de plus siinple était de descendre avec toutes leurs forces par la vallée de l'Adige ; ils étaient sûrs alors de ne pas perdre l'avantage de leur supériorité numérique. C'est toujours par le plan le plus simple qu'il faut commencer, et il ne faut s'en écarter que si les circonstances l'exigent absolument. Or pour quelles raisons les Autrichiens n'ont-ils pas adopté ce plan le plus simple? Probablement pour celles que nous avons déjà données au § 34 : 1® On ne voulait pas s'engager sur une seule route avec des forces aussi considérables. Il est certainement plus agréable d'avoir derrière soi deux grands débouchés qu'un seul, quand on traverse des montagnes, mais ce n'est pas d'une absolue nécessité ; il ne s'agissait pas ici de s'entasser sur une route unique; nous avons vu que Tarmée autrichienne qui descendait l'Adige formait quatre ou cinq colonnes. Certes, 50,000 hommes seraient bien passés, s'ils en ont fait passer 32,000. Il ne s'agissait pas non plus de base stratégique, car ils avaient assez de lignes de retraite sur la Brenta et le Frioul. Dans de telles circonstances, il était tout à fait impardonnable de mettre entre les deux colonnes un obstacle comme le lac de Garde, simplement pour être plus au large ; 2° Engager l'ennemi à diviser ses forces. Cette raison ne signiQe rien, car acheter la division des forces ennemies au prix de la sienne propre ne fait rien gagner. Nous n'en parlerions pas si nous ne savions, par des milliers de relations, que ce semblant de raisonnement vient embrouiller la plupart des plans stratégiques ; 3® Menacer la ligne de retraite de l'ennemi ; cette raison se réduit à une idée de manœuvre ; elle aurait pu avoir quelque valeur si l'on avait pensé envoyer sur la Chiese un petit détachement, si petit qu'il n'eût pas fait défaut à la bataille décisive et par conséquent n'eût pas été une cause de défaite. Mais, nous l'avons déjà dit, quand le gros des forces va se battre, il ne peut pas manœuvrer ;

Enfin 4® Obtenir de plus grands résultats en cas de victoire ; ce prétexte ne pouvait se justifier qu'avec une grande supériorité matérielle ou morale. PJus grand est le but poursuivi, plus grand est le danger; c'est une loi universelle, mais qu'on se rappelle rarement ou dont on tient peu de compte. Si Ton n'a guère d'échec à craindre, on peut songer à obtenir des résultats plus importants ; mais la probabilité du succès est la première garantie à posséder. Certes, le général a le droit de déterminer la fraction de probabilité qu'il consent à sacrifier, en d'autres termes ce qu'il veut bien risquer ; mais son audace grandit dans chaque cas particulier, en raison de la conscience qu'il a de sa force. Si Wurmser avait été un jeune héros, fier de son génie, aspirant aux succès les plus brillants, on ne dirait pas, en cas d'erreur, qu'il a commis une faute, mais qu'il s'est prisé trop haut. Mais le plan d'attaqué autrichien était un factum d'une nature tout objective, composé par le chef de l'état-major général, et ne sortant en aucune façon de l'âme du chef ; les raisons objectives pouvaient seules influer sur la décision; il ne s'agissait pas d'audace, mais tout bonnement de calcul et d'intelligence. Si l'armée autrichienne avait compté 20,000 hommes de plus, on aurait pu accepter la marche par les deux rives du lac de Garde; car on aurait eu S5,000 hommes descendant la vallée de l'Adige pour offrir à Bonaparte une bataille d'où il ne pouvait sortir vainqueur; pendant que 13,000 hommes se seraient saisis de la route de Milan, et, en cas de victoire, auraient procuré de plus nombreux trophées. Mais la plus grande supériorité numérique permise aux Autrichiens, toutes leurs forces réunies, était de 50 à 33; c'était juste assez pour leur donner une probabilité de succès appréciable ; dans ces conditions, séparer leurs forces de manière à ne plus pouvoir les réunir au moment décisif, était une faute signalée. — AfTaibli par ce fractionnement et aspirant cependant à une solution décisive, Wurmser en arrive à combattre, le 5 août, les 30,000 hommes de Bonaparte avec 25,000. La comparaison du moral des deux armées lui donnait-elle donc un espoir

CHAPITRE XUV La défense de Bonaparte. La défeDse de Bonaparte, dans les circonstances où il se tronvait le 29 juillet, est un des plus beaux exemples qu'offre Fhistoire militaire. Ne pouvant couvrir le siège, la décision qu^il prit le 30 (ou le 34 , on ne sait pas au juste) non seulement de le lever, mais de ne pas s'inquiéter de tout son parc de siège, cette décision avait le grand mérite de ne pas être une demi-mesure, laquelle eût été plus funeste que tout. La seconde résolution, repasser le Mincio pour attaquer avec toutes ses forces la colonne qui le menaçait à revers, était la plus simple et la meilleure ; il y joignait Tidée que l'autre colonne autrichienne le suivrait en passant le Mincio et lui fournirait l'occasion de la battre avec la même troupe qui venait de battre la première. Il est impossible de rien imaginer de mieux; d'une part, on recherchait un événement qui, s'il tournait bien, assurerait aux Français la possession de la Lombardie; d'autre part, on n'avait jamais à courir de grand danger ni à se montrer très audacieux, mais on était aussi prudent qu'on peut l'être en cherchant la vic^ toire. Si, dans l'exécution, ces combinaisons n'apparaissent pas aussi Nettement et simplement qu'on le désirerait pour en concevoir la théorie, il ne faut pas, nous l'avons dit, y rien voir qui diminue le mérite de Bonaparte ; à la vérité, sa décision aurait pu être prise plus tôt et mieux préparée, mais il faut se dire qu'il n'avait pas encore passé par l'école de la grande guerre et ne s'était pas fait de doctrine pour les cas les plus

CHAPITRE XLV Seconde offensive de Wurmaer. Bonaparte reste trois semaines sur TAdige. Nous avons déjà montré au § 42 que Tarmée française avait besoin, à la Gn de ce second acte, d'attaquer les Autrichiens. Dans un moment où deux armées exécutent des offensives entièrement distinctes, laisser la troisième inactive pendant X[ueique temps aurait été une faute capitale, car l'emploi simultané de toutes les forces est le principe de toute offensive stratégique. Avant que Wurmser ne fît sa première attaque dans les plaines de la Lombardie, le Directoire ne voyait dans le mouvement de son armée d'Italie sur Trente et Bolzen qu'un alignement stratégique avec l'armée de Moreau, qui devait avoir son aile droite à Insprûck. Mais un pareil alignement n'a de signiQcation nette que comme symptôme de l'emploi simultané et uniforme des forces. Wurmser étant battu et rejeté sur le Tyrol, le Directoire, dans l'ivresse de ses victoires, n'y vit d'abord que la continuation de l'alignement avec une moisson plus abondante, une marche plus rapide vers le résultat ûnal. Mais quand, au milieu d'août, il lui vint quelque inquiétude au sujet de ses affaires d'Allemagne, il aperçut enûn le nœud de la question : a 11 devient même instant, disaient-ils dans « une lettre non datée mais qui fut écrite entre le 15 et le 23, a que vous attaquiez Tennemi et que vous le chassiez devant a vous. L'armée de l'archiduc Charles, grossie de quelques Ai renforts, venue de la Galicie et de l'intérieur de l'Autriche,

 « s'est crue assez imposante pour attaquer celle que commande ce le général en chef Moreau, et pour lui livrer entre Neresheim « et Donauwerth une bataille dont le succès, qui paraît avoir « été un moment douteux, s'est décidé en notre faveur. Si le a général Wurmser obtenait un instant de repos, il pourrait a détacher quelques troupes qui, jointes aux forces de Tarchi^ 0 duc Charles, s'opposeraient aux entreprises de l'armée du « Rhin et la combattraient peut-être avec avantage » . Le Directoire appuie donc sur ce point, que Bonaparte pénètre dans le Tyrol, gagne l'Inn, suive pied à pied l'armée de Wurmser, la bouscule et la détruise. Bonaparte, lui, a un autre projet : il veut marcher sur Trieste, détruire la ville et le port, et de là menacer le cœur de la monarchie autrichienne. Ce projet assez digne d'un Mongol est évidemment le fruit de sa prodigieuse exaltation et du sentiment qu'il n'a plus à craindre aucune armée autrichienne. Pour qu'une armée française marche sur Trieste, laissant Tennemi à Trente et à Venise dans des dispositions douteuses, il faut qu'elle soit dévorée par le désir de se mettre dans une mauvaise passe, et de se battre dans les conditions les plus dangereuses. Pendant que le moderne Attila eût marché sur Trieste, l'armée autrichienne pouvait déboucher par la vallée de la Brenta, le couper entièrement de sa base d'opérations, s'il ne voulait pas lâcher sa proie, et lui imposer, avec des forces supérieures, une bataille à fronts complètement renversés. A notre avis, elle pouvait faire mieux encore : se porter contre Moreau et réunie à l'archiduc écraser l'armée de Rhin et Moselle. 11 n'en est pas moins vrai que le plan de Bonaparte aurait pu avoir d'énormes conséquences. Les gouvernements savent rarement faire des sacrifices à propos, et se racheter d'un plus grand mal au prix d'un moindre. Les Autrichiens auraient tout organisé en vue de couvrir Trieste ; au lieu de songer à répondre par une autre offensive, ils auraient dirigé sur ce point toutes leurs forces disponibles pour finir par arriver trop tard et se faire battre en détail. Si l'on ne pensait pas à agir sur

les derrières de Bonaparte par le Tyrol, celui-ci était sur la route de Laybach, en mesure de prendre une position mena* çante pour Vienne. Bonaparte proposait sans doute ce but à son activité, pour rester plus longtemps son propre maître. Le Directoire rejeta ce plan, avec beaucoup de ménagements, il est vrai, mais à plusieurs reprises. Cependant, jusqu'au commencement de septembre, il ne se produisit rien. Bonaparte, à qui on avait accordé 20,000 hommes de renfort provenant des armées des côtes ou des Alpes, voulait les attendre. Il rapporte à ce sujet qu'il y avait 15,000 malades dans son armée au bord de TAdige. Ajoutons à cela, d'après des lettres des généraux de division, que les troupes françaises étaient dans le dénuement le plus absolu en objets de toute espèce, surtout en effets d'habillement; et nous comprendrons très bien que Tarmée française ne se soit pas lancée immédiatement dans de nouvelles opérations. D'un autre côté, il n'y a pas à se dissimuler qu'en perdant ainsi trois semaines, elle passait le moment favorable, et que peut-être 25,000 hommes, suivant Wurmser sur ses talons, se seraient emparés du Tyrol et auraient jeté TefFroi en Allemagne. Nous disons ((peut-être », car le succès n'était rien moins que certain : il faut supposer une bien grande démoralisation chez des troupes pour qu'elles ne parviennent pas à se défendre, avec 40,0u0 hommes contre 25,000, dans un pays comme le Tyrol, qui fournit une milice de 7,000 à 8,000 hommes. En tout cas, les troupes restées dans le Tyrol auraient été occupées et empêchées de se porter au secours de l'archiduc (1). Pendant les trois semaines qui s'écoulèrent du 7 août aux premiers jours de septembre, Bonaparte resta avec son centre, c'est-à-dire avec le gros de ses forces sous Masséna, à Rivoli ; (1) Dans son ensemble, la critique de Glausewitz est parfaitement juste. Dans Texécution, le mouvement qu*il indique était difficile pour Wurmser, dès le 15 août. Moreau était entré en Bavière; on ne pouvait deviner qu*il serait aussi lent qu'il Ta été; il aurait dû arriver à Innsbrûck en quelques jours, et Bonaparte ne demandait qu*à Vy rejoindre. Que Wurmser remontât TAdige, et il allait peut-être se heurter à Moreau en ayant Bona

160 CHAPITRE XLV. Taile droite (Augereau) était à Vérone; l'aile gauche, (c'est-àdire la division Sauret, passée aux ordres de Vaubois) sur la rive occidentale du lac de Garde. La division Sérurier, passée aux ordres de Sabuguet, bloquait Mantoue, et Kilmaîne formait réserve entre le Mincio et TAdige. A la fin d'aoûty les forces de Tarmée française étaient réparties comme il suit : Division Vaubois , 11,000 — Masséna 13,000 — Augereau 9,000 — Sahuguel i0,000 Cavalerie sous Kilmaine 2,000 Total 45,000 parte sur ses talons. Il serait pris ou écrasé dans les gorges du Tyrol, après quoi les deux armées françaises seraient maîtresses de la situation en Allemagne. L'idée du Conseil aulique, de ramener la guerre dans le Frioul, semble absolument judicieuse. Il reste une exécution défectueuse, dont Wunnser est responsable.

CHAPITRE XLVI Nouveau plan d'attaque des Autrichiens.

Bonaparte se renforçait donc et n'arrivait pas à se mettre d'accord avec son gouvernement sur ce qu'il allait entreprendre; en même temps, le gouvernement autrichien avait tout fait pour reconstituer l'armée de Wurmser avec des renforts de l'intérieur. A la fin d'août, elle se trouvait ramenée à l'effectif de 45,000 hommes. Mais le gouvernement autrichien ne se contentait pas d'assurer ainsi la possession du Tyrol et de menacer le flanc et les derrières de Moreau, qui s'avançait en Souabe, il voulait encore reprendre l'offensive en Italie. Il fallut donc que Wurmser descendît à nouveau dans les plaines italiennes pour délivrer Mantoue. Cette fois, ce n'était plus l'État-major général, mais le corps du génie qui mettait ses lumières dans la lanterne magique des plans d'opérations; on se jetait à l'eau pour ne pas se mouiller. Au lieu du colonel Weirotter, ce fut le général du génie Lauer, qui, donné comme chef d'État-major général au vieux Wurmser, lui apporta le nouveau plan d'attaque. Il fallait encore diviser son armée. Davidovitch tiendrait le Tyrol avec 20,000 hommes, tandis que Wurmser descendrait dans la plaine par la vallée de la Brenta; si Bonaparte se portait contre ce dernier, un corps d'une force respectable, prélevé sur les troupes laissées dans le Tyrol, descendrait l'Adige et s'avancerait sur les derrières de larmée française; on la ferait ainsi reculer entre l'Adige et le Mincio par une simple manœuvre, ou on lui livrerait bataille, ou du moins on la fixerait dans la plaine italienne et on l'empêcherait de pénétrer dans le Tyrol. H

The text on this page is estimated to be only 27.04% accurate

CHAPITRE XLVII GonsldérationB. Nous Terrons comment ce plan, bien plus mauvais que le premier, eut aussi des résultats plus funestes ; mais nous ne pouvons nous dispenser de le faire suivre sur-le-champ des questions qu'il fait surgir. La délivrance de Mantoue était-elle un but d'un intérêt pressant? Évidemment non (1); la place n'était pas serrée de près et pouvait tenir des mois avant de songer à capituler. En quoi consistait la délivrance de Mantoue 7 A faire lever le blocus, c'est-à-dire chasser l'armée française de la rive gauche du Mincio; avec un adversaire comme Bonaparte, on ne pouvait y réussir que par une victoire décisive. Était-on plus en état d'y parvenir qu'un mois auparavant? Non, car on était plus faible. Prenait-on de meilleures dispositions ? Pas davantage, car on divisait encore l'armée, et on tombait dans la même confusion de manœuvre et de bataille que la première fois. Du reste, était-il nécessaire d'attaquer l'armée française d'Italie ? Elle ue faisait rien et c'était certainement ce qui pouvait arriver de plus heureux aux Autrichiens. Mais on pouvait prévoir que l'armée française ne resterait ^^^^**É^^a8 longtemps inactive; les Autrichiens aimaient mieux pré•enir son attaque, et livrer bataille dans les plaines d'Italie, oie de rester sur la défensive dans les montagnes du Tyrol.

(1) GauHewitz vient de dire lui-tnëme, sept lignes plus haut, que le .1 de l'offensive de Wurmser (qui n'a, d'ailleurs, pas él^ prononcée) était retenir Bonaparte en Italie, et non de délivrer Mantoue.

CONSIDÉRATIONS. 163 Ce sera donc toujours la même erreur, la même faute grossière contre la saine raison ! comme si Tattaque donnait plus d'espoir de vaincre que la défense. Deux fois, dans celte campagne, l'armée autrichienne, battue, s'est réfugiée dans le Tyrol ; les deux fois, elle a trouvé un refuge dans ses montagnes et ses gorges, car les Français, qui dans la plaine n'auraient pas cessé de la battre, se sont arrêtés les deux fois, comme médusés, au pied des Aipes du Tyrol; les Autrichiens ont assisté à ce spectacle, mais ils ne s'en sont pas étonnés, l'ont trouvé très naturel ; ils Tont regardé comme dans un songe, sans se rendre compte du pourquoi, sans se demander ce qu'il y avait là-dessous. Si une armée battue, en fuite, trouvait protection dans ces montagnes, a fortiori une armée constituée, renforcée, et toutes choses égales d'ailleurs, n'y sera pas attaquée. Ils n'ont pu arriver à une conclusion aussi simple ! Il nous faut remonter jusqu'à la source de cette erreur; elle agit si puissamment qu'elle n'empêche pas seulement le gouvernement autrichien, mais les neuf dixièmes du public raisonnant, de se rappeler que deux et deux font quatre. Plus que tout autre théoricien ou praticien, nous sommes convaincu que, dans les actions décisives, la montagne est défavorable à la défense. D'autre part, nous admettons aussi qu'il y aura bien des cas où, une solution étant inévitable, il faudra préférer l'offensive à la défensive ; mais il ne résulte pas de ces deux principes que les Autrichiens devaient quitter le Tyrol pour prononcer une offensive stratégique dans la plaine d'Italie. Si Bonaparte, après avoir battu Beaulieu ou Wurmser, avait pu trouver une occasion de redoubler sa victoire en plaine, il en eût été enchanté et aurait vu d'autant plus volontiers une nouvelle bataille qu'elle eût été plus nettement décisive. En montagne, cette victoire était encore plus facile à remporter, à mon sens, et sans doute aussi à celui de Bonaparte; mais, en montagne, sa portée devenait tout autre. A quoi bon pour Bonaparte une victoire dans le Tyrol? Il

CONSIDÉRATIONS. 165 des pertes énormes, on se trouve à]a fin l'avoir repoussé partout sans avoir remporté une véritable victoire qui affirme la mainmise sur le terrain ; on a sacrifié une partie de ses forces et on est dans une situation qu*on ne désirait pas. Ces considérations sont pour beaucoup dans la circonspection qui arrête Tassaillant au pied des montagnes. Le général français avait eu, par deux fois, en juin et en août, de bonnes- raisons pour rester immobile au pied des Alpes (4), raisons qui se percevaient plus facilement sous l'impression générale et inconsciente des événements, qu'ici dans un exposé théorique ; qu'est-ce qui pouvait faire penser à rAutriche qu'il n'aurait plus les mêmes raisons à la fin d'août? Il s'était renforcé, ce qui rendait plus probable qu'il se remit à agir, mais quelques milliers d'hommes ont-ils une valeur équivalente à celle des Alpes du Tyrol? Une armée sur la défensive, qui prendrait l'offensive chaque fois qu'elle croi-» rait une attaque de l'ennemi imminente, perdrait la plus grande partie des bénéfices de la défen^ve. C'est l'avantage de rester dans l'expectative qui constitue la plus grande force de la défense. Nous estimons donc que le gouvernement autrichien a entièrement méconnu, à cette époque, l'importance des Alpes du Tyrol, qu'il a si bien sentie aux heures de danger, et à laquelle il a attribué dans d'autres circonstances une valeur exagérée; il s'est laissé entraîner par quelques brouillons, enragés pour avoir du génie, à une offensive stratégique qui n'était nullement dans ses intérêts. Il nous reste encore un argument à examiner. L'offensive dans les plaines d'Italie a peut-être été entreprise pour donner du courage à Rome et à Naples, car elles n'avaient pas encore signé la paix avec la France, et même

(1) Ce n'est pas tant la montagne qui arrête Bonaparte que la bifurcation des deux routes de Tarvis et dlunsbrûck. Il ne pouvait s'avancer sur Tune sans être pris à revers par Tautre.

166 CHAPITRE XLVIÏ. Naples avait fait avancer en août quelques troupes sur la frontière des États romains. Évidemment, si Ton n'avait pas été â peu en mesure d'agir de concert avec ces deux puissances, une offensive en Italie aurait été pleinement justifiée ; mais il n'y avait pas à y penser. On voulait leur donner du courage, mais pour cela il fallait une victoire ; par conséquent, on ne pouvait admettre ce motif d'ordre politique que si l'on était sûr, pour d*autres raisons, que cette offensive réussirait. Si on se laissait mettre dans une situation fâcheuse, on donnait des verges pour se fouetter. Nous en avons dit assez sur le plan autrichien et sur les raisons pour lesquelles il nous parait sans motif et absolument contre nature. Pour ajouter un résultat positif a cette discussion purement négative, il nous faut revenir sur ce que le meilleur usage à faire des forces autrichiennes dans la seconde moitié du mois d'août eût consisté à faire passer à l'archiduc tous les renforts qu'on envoyait dans le Tyrol; le général Wurmser aurail eu pour mission de marcher avec 20,000 hommes contre Moreau pour Tattaquer de concert avec l'archiduc. L'effet de ces dispositions eût été aussi décisif qu'immanquable. Jourdan s'était déjà beaucoup trop avancé de l'autre côté du Danube, comme le prouvèrent les batailles d'Amberg et de Wurzbourg, pour pouvoir rétablir une situation compromise en Souabe ; il se trouverait très en danger dans une longue retraite, s'il ne l'entreprenait pas à temps. En admettant que Bonaparte eût pénétré dans le Tyrol à la nouvelle du mouvement de Wurmser, il ne serait pas ar* rivé à temps, et, en tout cas, il n'aurait pas rétabli avec 20,000 hommes une situation déjà réglée par un engagement entre des armées de 70,000 hommes, car les grandes masses entraînent les petites dans leur orbite, quand la disproportion est notable.

CHAPITRE XLVIII Bonaparte attaque Davidovitch. Le corps autrichien qui devait être laissé dans le Tyrol, sous Davidovitch, avait occupé cette région en trois endroits. Un corps de 3,500 hommes, sous le général Grôsser, couvrait le Vorarlberg, face à la Souabe; un second, sous le général Laudon, fort de 3,000 hommes, occupait les débouchés du côté de la Valteline; le reste, soit 14,000 hommes, faisait face à l'armée française du côté de Trente. Ce corps principal avait une division de 8,000 à 6,000 hommes, sous le prince de Reuss, sur la rive droite de TAdige, à Mori, entre Roveredo et le lac de Garde, avec avant-garde sur la Sarca. Une autre division, sous Wukassovitch, était à Marco, dans la vallée de TAdige, et à hauteur de Mori, avec avant-garde à Serravalle. La réserve était en arrière de Roveredo, dans la très forte position de Caliano. Davidovitch avait son quartier général à Roveredo. Wurmser lui-même s'était mis en route le 2 septembre avec les trois divisions Quasdanowitch, Sebottendorf et Meszaros, soit 26,000 hommes, pour gagner Bassano par la vallée de la Brenta. Bonaparte fut informé des projets de Wurmser. Il décida, en conséquence, de laisser Kilmaine avec 2,500 à 3,000 hommes sur TAdige inférieure, pour couvrir le blocus de Mantoue pendant qu'il remonterait TAdige avec les divisions Vaubois, Masséna et Augereau ; il battrait Davidovitch, puis marcherait à la poursuite de Wurmser dans la vallée de la Brenta,

BONAPARTE ATTAQUE DAVIDOVITCH. 169 général français avait attaqué les Autrichiens au point décisif, avec des forces doubles des leurs. Combat de Lavis, le 5 septembre, Davidovitch avait pris position derrière l'Avisio, qui se jette dans TAdige à deux lieues au nord de Trente. Cette position étant trop près du débouché de la vallée de la Brenta pour souffrir qu'il y restât, Bonaparte lattaqua encore le 5 au soir et l'obligea à se retirer jusqu'à Neumarkt.

CHAPITRE XLIX Bonaparte se tourne contre 'Wnrmaer, Wurmser, qui avait commencé sa marche le long de la Brenta à peu près au moment où Bonaparte avait prononcé son attaque, se trouvait en marche vers Bassano quand il apprit cette offensive. Il résolut de ne pas faire demi-tour, mais de continuer sa marche par Bassano et Vicence sur Vérone et Mantoue, où il était possible de compenser ce qui avait été perdu à Roveredo, en tout cas d'obliger Bonaparte à revenir avec son gros dans la plaine dltalie; Wurmser pensait que son adversaire reprendrait le chemin par lequel il était venu. Combat de Primolano, le 7 septembre. * Mais Bonaparte avait pris une autre résolution. Le 6, considérant son opération contre Davidovitch comme terminée, et apprenant que Wurmser se trouvait près de Bassano, il laissa la division Vaubois sur TAvisiopourobserver Davidovitch, et se mit en marche par la vallée de la Brenta avec les divisions Augereau et Masséna, 20,000 hommes environ. Cette marche fut accélérée de telle façon que la division Augereau, qui était parvenue le 5 à Levico, dans la vallée de la Brenta. arrivait le 7 au matin à Primolano, à six milles de Levico, et y attaquait trois bataillons de Croates, laissés par Wurmser comme arrière-garde. Ces bataillons furent enveloppés et forcés après quelque résistance de déposer les armes, laissant aux

BONAPARTE SE TOURNE CONTRE WUEMSER. 171 mains des Français 1200 à 1500 homineB et cinq pièces de canon. Wurmser était resté le 7 à Bassano. Son avant-garde, commandée par Meszaros, avait atteint Vicence dès le 6 et se dirigeait sur Montebeilo. Avec le gros (divisions SebottendorF et Quasdanowitch), il avait pris position près de Bassano, devant la Brenta, sur un plateau qui se trouve là. Son quartier général était à Bassano, les convois sur la route de Cittadella; trois bataillons avaient été envoyés sur la rive droite de la Brenta, à Campo-Lungo, trois autres vers Solagna sur la rive gauche, pour recueillir les Croates de Primolano et couvrir les flancs et les derrières de l'armée du côté de la Brenta. Bataille de Bassano, le 8 septembre, Bonaparte attaqua ces détachements le 8, à 7 heures du matin; ils tinrent quelque temps, puis fu^ent délogés et se retirèrent, talonnés par les Français, partie dans le camp, partie dans la ville de Bassano. On ne dit pas quelles dispositions prit Wurmser, ni quelle position. Il n'était pas absolument surpris, puisque ces six bataillons étaient à un mille de la ville et avaient tenu quelque temps. Il n'en semble pas moins qu'il régna une grande confusion dans les mesures prises par les Autrichiens, car non seulement les Français s'emparèrent de Bassano, mais ils y prirent, entre autres voitures, deux équipages de pont. La conséquence de ce combat absolument informe, à notre avis, fut la perte de 2,000 prisonniers et de 30 pièces de canon par les Autrichiens. Wurmser dut se retirer vers Fontania, sur la rive gauche de la Brenta, tandis que Quasdanowitch était complètement coupé avec sa division et mis en déroute dans la direction du Frioul. D'après le seul narrateur qu'ait fourni le parti autrichien pour cette partie de la campagne, le colonel anglais Graham, Wurmser se retira sans accepter le combat; il faudrait donc considérer ses pertes comme les résultats de la

172 CHAPITRE XLIX. surprise et d'un combat d'arrière-garde malheureux. Graham s'étant trouvé au quartier général de Wurm&er, on peut accorder à sa relation, si superficielle qu'elle soit, une grande importance. Par suite du détachement de la division Meszaros et des troupes laissées dans la vallée de la Brenta et ailleurs, il pouvait être resté i Wurmser de 16,000 à 18,000 hommes. Les divisions françaises comptaient environ 20,000 hommes.

CHAPITRE L "Wurmaer se Jette dans la place de Mantoue. Le 8 septembre, Wurmser passe la Brenta à Fontania, peutêtre avec une partie de la division Quasdanowitch, peut-être avec une réserve, et se porte sur Vicence, où Sebottendorf le rejoint ; ce dernier était sans doute venu directement du champ de bataille ; Wurmser décide de se jeter dans Mantoue avec ce qui lui reste, 12,000 hommes d'infanterie et 4,000 chevaux. Il continue donc sans tarder sa marche sur Legnago par Montebello, où il rejoint Meszaros et que son arrière-garde .quitte le 9 à la tombée de la nuit. Legnago a été pris entre temps par un détachement de Meszaros, et on s'occupe en toute hâte de fortifier quelque peu cette localité. Bonaparte, en voyant la direction de retraite prise par le gros de Wurmser, conçoit l'espoir de lui imposer une capitulation en rase campagne. 11 espère que le passage de l'Âdige, que le terrain coupé de marais et d'une foule de petits cours d'eau, entre Mantoue et Legnago, causeront un ralentissement suffisant pour que Kilmaine accoure avec une partie du corps d'investissement et se poste à l'un des passages, pendant que Masséna et Augereau poursuivent par derrière et sur les flancs. Avant tout, Bonaparte fait avancer Augereau, le 8, sur la route de Padoue, pour rendre impossible la retraite sur Frioul. Masséna prend ce jour-là la direction de Vicence; il arrive dans cette ville à la nuit^ en repart le 9 et atteint l'Adige à Ronco, où il passe le 10 sur des radeaux assemblés. Le 11 au

Wurmser arrive heureusement à Mantoue par Ronco-Ferraro, et OU l'y suit sans subir plus de pertes. Masséna se remet le !2 à la poursuite de Tarrière-garde autrichienne^ mais n^atteint Castellaro que quand tout est fini^ et se porte le 13 à Due-Castello, devant Mantoue. Augereau, après avoir fait capituler la garnison de Legnago dès le 12, a dirigé sa marche sur Governolo, pour investir Mantoue de ce côté. Sahuguet s'est tourné du côté de La Favorite, où il subit un échec.

CHAPITRE Ll Combat de Saint-Georges et de la Favorite, le 15 septembre. Wurmser se voyait maintenant à Mantoue avec une force de 29,000 hommes, dont 4,0fl0 de bonne cavalerie. Dans ces conditions, il pensait ne pas se laisser refouler aussitôt dans la ville par delà le lac; il établit un camp de 13 bataillons et 24 escadrons entre La Favorite et le faubourg de SaintGeorge. Masséna voulut mettre à profit le manque de vigilance des premiers moments. I! pénétra dans le camp le 14 au matin, par une espèce de surprise. Au premier moment, il y eut de Teffroi et du désordre; mais les unités d'infanterie ayant pris les armes çà et là, et la cavalerie, qui revenait de faire un fourrage, s'étant jetée sur les Français avec le général Ott, ils furent repoussés jusqu'à Due-Castello, et, à ce qu'il semble, assez maltraités. Les combats heureux de Cerea le 11, de Villa-Impenta le 12 et de Due-Castello le 14 septembre, que les Autrichiens devaient surtout à leur nombreuse et excellente cavalerie, encouragèrent Wurmser à tenter le 15 un combat général contre les Français et à faire en même temps un grand fourrage. Ce jour-là, il s'avança donc de quelques milliers de pas entre les deux chaussées de Legnago et de Vérone avec 16,000 à 18,000 hommes. Les trois divisions françaises, celle d'Augereau ayant laissé des troupes à Governolo, comptaient une vingtaine de mille hommes. Au débuty l'ennemi ne se montrait pas au centre, car Mas

séoa était plus loin et à couvert; au contraire, la division Âugereau (commandée par le général Bon pendant une indisposition d'Augereau) s'avançait contre le flanc droit, le long du Mincio; Wurraser envoya au-devant de cette division son aile droite, qui s'avança jusqu'à une lieue du fort de SaintGeorge. Mais le centre se trouvant ainsi affaibli, Masséna parut avec sa division, rejeta les Autrichiens jusque dans l'intervalle entre la citadelle et le fort Saint-George; Victor parvint même à s'emparer de ce dernier au cours de la poursuite. Ce mouvement obligea naturellement l'aile droite des Autrichiens à rebrousser chemin, et Wurmser eut de la peine à ramener tout son monde par la chaussée de la citadelle dans la place; il avait perdu 2,000 morts et blessés. Les Autrichiens avaient donc été complètement chassés de la rive gauche du Mincio jusqu'à la citadelle. Ils restaient en possession du Seraglio, région très fertile entre le Mincio, le Pô et le canal qui relie Mantoue à Borgoforte. Cependant, de nombreuses maladies sévissaient dans la place ; elles se propageaient si bien qu'il ne s'y trouvait plus que 18,000 hommes disponibles. Pendant les mois de septembre et d'octobre, Wurmser fit de nombreuses sorties, mais sans obtenir en aucune d'elles, ou au total, de résultat sensible. Le Directoire était d'avis qu'il n'y avait pas lieu de reprendre le siège, mais d'attendre que la place succombât aux. maladies et à la faim. Bonaparte disposait des forces suivantes : Kiimaine avec 9,000 hommes, bloquant Mantoue ; Augereau 9,000 — à Vérone ; Masséna 10,000 — à Bassano ; Macquart et Dumas avec. 4,000 — en réserve à Yillafranca ; Vaubois 40,000 — à Trente. Total 42,000 hommes. i2

CHAPITRE LU G onsidérations. Nous avons déjà donné notre avis sur le but de cette deuxième offensive contre Bonaparte (chapitre XLVII). Mais admettons qu'elle soit irrévoc€J3iement résolue; il reste à juger l'exécution. Demandons-nous d'abord à quoi cette seconde attaque a abouti? Malgré la défaite de Wurmser, la première avait donné, nous Tavons vu, un résultat très acceptable : Mantoue était dégagée et son siège rendu momentanément impossible. Quant à la seconde attaque, non seulement elle manqua son but, qui était d'améliorer la situation générale, mais elle Tempira bien certainement; elle se termina, en effet, en laissant dans Mantoue 29,000 hommes, dont 4,000 cavaliers, et Ton peut dire qu'ils y étaient bloqués dans toute la force du terme ; ils étaient donc menacés d'y être bientôt réduits par la faim. Bonaparte était dispensé, dès lors, d'aller chercher au delà des Alpes un champ à son activité, car la prise d'une telle masse de troupes vaut bien que 40,000 hommes l'attendent pendant quelques mois. On peut dire que cette seconde offensive autrichienne ne pouvait pas avoir de plus mauvais résultats. Cherchons-en les causes. Les Autrichiens se divisèrent encore pour cette attaque, et encore à peu près dans le même rapport que la première fois. En ne comptant pas les détachements du Vorarlberg et de la Valteline dans les disponibles, quoiqu'on ne voie pas bien ce

CONSIDÉRATIONS. 179 que faisait ce dernier, Davidovilch avait 14,000 hommes et Wurmser 26,000. Les deux corps ne sont plus séparés par un lac, mais par des montagnes, au travers desquelles ils n'ont de liaison que par la route de la Brenta ; que l'ennemi s'empare de cette route, la séparation est aussi complète que dans le cas précédent, et cette fois elle est plus funeste parce que les Autrichiens n'ont plus la même supériorité numérique. Les Français ont eu, dans l'un et l'autre cas, environ 30,000 hommes disponibles; les Autrichiens en avaient 30,000 la première fois et 40,000 seulement la seconde. Voulait-on livrer bataille à Bonaparte et le vaincre pour faire lever ainsi le blocus de Mantoue? Alors les dispositions prises étaient évidemment si mauvaises qu'on pouvait à peine penser au succès ; inutile de perdre notre temps à insister sur ce point. Mais quelques critiques ont prétendu que, dans cette campagne, les Autrichiens ne pensaient pas livrer bataille et qu'ils comptaient obtenir le résultat par des manœuvres stratégiques. Atteindre par une manœuvre stratégique un but positif, comme c'en était un de rejeter Bonaparte sur la rive droite * du Mincio, c'est d'abord d'une extrême difflculté ; il faut, en outre, que la situation de l'adversaire présente un point faible, et alors c'est ce dernier qui devient l'agent vraiment efûcace de la manœuvre, car il n'y a pas d'effet sans cause. Mais il n'y avait rien de tel dans la situation de Bonaparte vis-à-vis des deux corps autrichiens de l'Adige et de la Brenta. Le principe qui, dans la première offensive, avait donné une si grande importance à la colonne de la Chiese, faisait ici défaut. L'espoir de contraindre Bonaparte à se retirer au delà du Mincio, par tel ou tel mouvement bien combiné était donc purement fantaisiste ; il ne tient pas debout devant la critique. Au contraire, on aurait pu admettre la possibilité de retenir Bonaparte en Italie et d*arrêter son offensive dans le Tyrol par de simples manœuvres. Sa ligne d'opérations dans cette oCTensive aurait fait sur l'Adige un angle d'environ 90» ; les Français laissaient alors leur base absolument à leur gau

 che et le flanc droit était menacé par toute la frontière autrichienne. Qu'une armée autrichienne s'avançât donc par la vallée de la Brenta, et, par exemple, s'établît, comme fit Wurmser le 7 et le 8, à Bassano, il est certain que ToOfensive française par l'Adige et l'Eisach aurait été paralysée ; le général français eût été contraint. à la retraite dans la plaine d'Italie; il ne pouvait pas, en effet, en allant de l'avant, obtenir de tels résultats que l'armée de la Brenta s'en trouvât rappelée vers l'intérieur ; le tort que lui ferait la délivrance de Mantoue sur ses derrières et la rupture de son unique communication ne pouvait être compensé du côté où il marchait. La position de la Brenta jouait alors le rôle de position de flanc ; le général autrichien y avait la garantie de posséder deux lignes de retraite ; de la sorte, le danger d'être coupé, qui menace souvent les positions de flanc, n'était pas a craindre le moins du monde. La critique a encore un argument très puissant contre les manœuvres stratégiques. Contre un général qui veut et cherche la bataille et la cherche décisive, la manœuvre est rarement possible et, par suite, est déplacée. La manœuvre stratégique suppose, pour être efficace, qu'on joue à tenir en équilibre les forces et les situations des deux partis et qu'on n'ait pas à attendre d'événement décisif, parce que les deux: généraux n'en veulent ni l'un ni Tautre. C'est seulement alors* qu'elle est à sa place; son efficacité résulte des conditions^ générales dans lesquelles on se trouve et qui garantissent qu'elle sera dans son élément. La décision par la bataille est une solution d'un ordre plus élevé devant laquelle les moindres doivent plier ; c'est un élément plus fort, qui met en lambeaux la trame futile de la manœuvre. Comment un général se risque-t-il, pour courir après quelque résultat mesquin,, quelque action lente et faible, à diviser ses forces et à les tenir divisées, quand il sent sur sa tête, prêt à éclater, le coupde foudre d'une bataille qui brisera tout? Nous avons vu ce coup écrasant tomber sur la tête de Wurmser. Si sa position* de Bassano et ses démonstrations sur Vérone avaient obligé

CONSIDÉRATIONS. 181 son adversaire à redescendre la vallée de TAdige, ce général .pensait bien se garer des chocs décisifs, s'y dérober; mais Bonaparte a confondu cette prévision, et Ta saisi du côté où il ne l'attendait pas. Admettons que Wurmser réussît à éviter la bataille de Bassano, comme il le pensait; ((rien» n'empêchait Bonaparte de le relancer dans toute autre position et de le poursuivre jusqu'à ce qu'il l'eût refoulé dans les montagnes de Carinthie. Nous ne pouvons donc accorder aucune valeur à cette idée de manœuvre, et nous trouvons que le plan offensif des Autrichiens n'avait ni but bien déterminé, ni moyens clairement conçus; il restait dans le chaos d'une pensée à demi débrouillée ; il devait tomber en lambeaux comme un chiffon devant le génie d'un Bonaparte. Tel étant le but que Wurmser poursuivait dans la vallée de la Brenta, il ne pouvait plus être question de rebrousser à la nouvelle de l'attaque de Bonaparte contre Davidovitch. Cette impossibilité était dans l'essence même du mouvement; il ne faut donc blâmer ni féliciter Wurmser de ne pas être revenu sur ses pas. Bonaparte a pris ce dernier parti dans son rapport au Directoire; il a pris pour une inspiration du moment ce qui était une simple conséquence du système. En tant que mouvement hardi dans un moment embarrassant, la marche de Wurmser ne tombe pas sous le coup du blâme que nous avons infligé au système d'offensive. On ne peut porter de jugement sur la bataille même de Bassano, faute de documents autrichiens. On ne sait ni pour.quoi Wurmser l'accepta (si tant est qu'il le fit), ni comment il l'accepta, ni comment Quasdanowitch fut séparé de lui, ni comment il fut refoulé vers Mantoue ; en un mot, toute donnée stratégique fait défaut. Nous n'avons à faire de remarque qu'au sujet de Bonaparte. .11 avait une vingtaine de mille hommes à la bataille; il ne paraît donc pas avoir réussi, cette fois, à faire tomber des forces supérieures au point essentiel, sur un ennemi supérieur du reste dans Tensemble. La cause en est Qu'en laissant

 devant Davidovilch vaincu une force incomparablement supérieure, les 11,000 hommes de Vaubois, il assurait complètement sa marche par la Brenta et se garantissait par suite deux grands avantages stratégiques : d'abord de tomber comme un ouragan sur son adversaire, puis de le frapper par derrière ; d^une part il facilitait le succès, de Tautre il Taugmentait. Si dans cette bataille il a été moins fort qu'il ne Taurait été en procédant autrement, ce n*est pas pour avoir laissé une partie de ses forces dormir inutilisées, mais parce qu'il joua le grand jeu, sentant la veine et ayant pleine confiance en lui et dans son armée. La résolution que prit Wurmser de se jeter dans Mantoue est considérée tantôt comme un expédient devenu inévitable, tantôt comme un coup heureux. Il est impossible de juger si c'était nécessaire après la bataille de Bassano, mais quant à un trait heureux, ce n'en était certes pas un ; nulle part, avec sa belle cavalerie, cette armée ne pouvait être plus inutile qu'à Mantoue ; nous ne pouvons y voir que le résultat de la défaite stratégique la plus complète. Il est difficile de découvrir ce que pouvait signifier la bataille du 15 sous les murs de Mantoue, au point de vue de Wurmser. C'est sans doute le sentiment vague qu'il y aurait eu honte à enfermer définitivement une pareille armée dans la place, qui a été cause de tout. Mais à la guerre ce qui sert réellement l'intérêt général n'est jamais une honte, et ce qui est inutile ou nuisible n'est jamais avantageux à Ihonneur des armes. Cette sortie était une fanfaronnade qui ne pouvait que mal finir; il eût été bien plus sage de déboucher immédiatement dans le Seraglio et de s'y organiser d^me façon quelconque. La conduite de Bonaparte contre cette seconde ofiensive autrichienne est au-dessus de tout éloge. Il choisit la solution la plus décisive, parce qu'il est sûr de son aOaire, et il la mène avec une vigueur et une vitesse étourdissantes, qui n'ont jamais eu d'égales.

CHAPITRE LUI Première offensive d'Alvinzi. — Situation de Tarmée française. La victoire de BassaDO ne pouvait conduire Tarmée française à une offensive dans les États autrichiens, parce que Mantoue était occupé par 29,000 hommes, dont 15,000 à 16,000 dans le Seraglio, hors de le ville. Cette quantité de troupes à bloquer ou à observer demandait naturellement plus de forces que quand la garnison n'était, comme jadis, que le tiers de ce chiffre. Que serait-il resté à Bonaparte pour paraître dans les Âlpes ! Puis le blocus étroit de la garnison actuelle de Mantoue était un objet tout à fait digne, nous l'avons déjà dit, d'occuper l'armée d'Italie. Un blocus complet devait amener prochainement la chute de la place, qui n'était pas approvisionnée pourtant d'hommes, et alors ce n'était pas Mantoue, mais une véritable armée autrichienne qui tomberait aux mains des Français (1). (I) La moitié de la garnison de Mantoue était à Thôpital. Le lendemain de la bataille de Saint-Georges, qui coûte des pertes sérieuses à Wurmser, il n'a que 14,000 hommes valides dans la place, c'est-à-dire à peu près ce qui s'y trouvait en juin ou en août. Les fièvres d'automne allaient encore diminuer considérablement cette garnison. Ce n'est donc pas là ce qui retenait Bonaparte ; mais le Directoire pensait traiter immédiatement avec l'Autriche, et il était important de tenir Mantoue avant d'entamer les négociations; Clause witz lui-même le reconnaîtra plus loin (page 187). Bonaparte, de son côté, pensait à la campagne de t7Vl7, pour laquelle il n'avait pas les fonds nécessaires, et il voulait aller imposer une nouvelle contribution au Pape ; il ne pouvait le faire qu'une fois le corps du blocus rendu disponible, toutes ses autres troupes étant indispensables en première ligne.

 Rhin, à la possession de laquelle il tenait avant tout. Il n'osait pas donner aux Lombards trop d'espérances, ni leur permettre de trop grands progrès dans les institutions politiques. Le Directoire était dans des dispositions analogues et plus timides encore concernant les provinces du pape et du duc de Modène, occupées au sud du Pô. Bologne, Ferrare et Reggio s'étaient également donné des gouvernements provisoires ; au -mois d'octobre, Bonaparte, plus particulièrement hostile au duc de Modène (4), résolut de rompre sous des prétextes insignifiants l'armistice conclu avec lui, de renverser la régence établie en l'absence du duc, et d'établir là aussi un gouvernement provisoire sur le pied de trois autres. Il alla même jusqu'à donner à ces quatre puissances une sorte d'unité en leur octroyant une assemblée représentative commune. Le Directoire fut peu satisfait de voir Bonaparte s'avancer ainsi ; mais tout lui était présenté comme des réformes provenant de l'initiative même des provinces, et que les Français n'avaient fait que tolérer. Il laissa donc aller les choses. Là encore, on organisa des gardes nationales et une troupe de ligne de 2,000 à 3,000 hommes. Les moyens d'action procurés ainsi par les Français à leur parti leur permettaient d'assurer Tordre et la sécurité tant que les choses iraient bien, mais naturellement l'hostilité secrète et la haine des autres partis allaient croissant ; la situation était si tendue, si incertaine, qu'on pouvait s'attendre à tout en cas ■de revers. Ces revers pouvaient être dus au roi de Naples ou au pape. Le premier avait mis son armée à peu près sur le pied de (I) Cette remarque de Clausewitz est intéressante, bien qu*il ne s'explique pas le fait qui la suggère. Il semble que, dès Tété de 1 796, Bonaparte avait conçu le projet de créer une république italienne ayant pour frontière orientale TAdige, et séparant rAutriche, le Piémont et les États romains. Le duché de Modène, qui s'étendait du P6 à la mer Tyrrhénienne, pouvait seul former la séparation entre le Piémont et Rome ; Bonaparte 'tenait à Tincorporer dans la République cisalpine. De là cette attitude hostile qu'a remarquée Clausewitz.

 guerre e1 avait porté ses troupes a la frontière des États romains. Le pape avait avec la République des rapports très tendus, et un traité complet lui ayant été envoyé en manière d*ultimatum, il pensa qu^il était perdu s'il ne se jetait dans les bras de ses amis les Autrichiens et les Napolitains. Il commença donc à repousser toutes les offres des Français et à faire des préparatifs. Le moment n'était pas éloigné où Naples et le pape allaient pouvoir agir de concert contre Bonaparte. Ne pussent-ils former qu'une armée de 30,000 hommes, c'était assez cependant pour décider du sort de la haute Italie dans cette campagne, pourvu que l'attaque coïncidât avec une nouvelle offensive autrichienne. Il est clair, d'autre part, qu'un mouvement de Bonaparte vers la frontière autrichienne, en l'engageant dans des opérations qui auraient absorbé toutes ses forces, aurait encouragé ces deux puissances et compromis sérieusement sa situation en Lomhardie. Toutes ces circonstances justifient pleinement l'immobilité de Bonaparte dans ses positions après la victoire de Bassano pendant six semaines, c'est-à-dire jusqu'à l'offensive d'Alvinzi. Le Directoire avait eu, après Bassano, un vague désir de voir exécuter le projet de Bonaparte sur Trieste, rejeté jusque-là, mais il semble que ç*ait été simplement une amabilité à l'adresse du général. Le Directoire chargea aussi ce dernier d'envoyer un courrier à Vienne pour menacer l'empereur. Voici le passage qui s*y rapporte dans la lettre du Directoire à Bonaparte du 20 septembre : tt Parmi les dispositions que nous avons adoptées pour tirer ((parti de nos avantages, et les rendre décisifs en faveur de c< la République dont les intérêts tendent tous à la paix, la « première est de signifier à l'empereur que, s'il ne consent à

PREMIERE OFFENSIVE D'aLVINZI. 187 « sera décidé, vous dépêcherez à Vienne pour faire cette c< notification, et vous marcherez sur Trieste, prêt à exécuter M une menace, que légitime le droit de la guerre et Topi* « niHtreté d'une orgueilleuse maison qui ose tout contre la a République et se joue de sa loyauté, d Le 2 octobre, c'est-à-dire a la réception de cette lettre, Bonaparte envoya un courrier à Tempereur avec la lettre suivante : « Sire, l'Europe veut la paix. Cette guerre désastreuse o dure depuis trop longtemps. « J'ai l'honneur de prévenir Votre Majesté que, si elle « n'envoie pas des plénipotentiaires à Paris pour entamer les « négociations de paix, le Directoire exécutif m'ordonne de « combler le port de Trieste et de ruiner tous les établisse« ments de Votre Majesté sur l'Adriatique. Jusqu'ici, j'ai été c(retenu dans Texécution de ce plan par Tespérance de ne « pas accroître le nombre des victimes innocentes de cette « guerre. ((Je désire que Votre Majesté soit sensible aux malheurs n qui menacent ses sujets, et rende le repos et la tranquillité ce au monde. « Je suis avec respect de Votre Majesté, etc. a Bonaparte. » On ne sait pas si cette étonnante missive a été renvoyée ou non par les avant-postes autrichiens, ni les suites qu*a eues cette pointe inconvenante, déplacée à tous les points de vue et sentant bien le sans-culottisme de l'époque. En tous cas, la défaite de WUrzbourg (3 septembre) et la retraite de Jourdan sur le Rhin firent une telle impression sur le Directoire, qu'il ne pensa plus (et avec raison) qu'à assurer et h&ter la prise de Mantoue. La seconde défaite de Wurmser et la fuite de Jourdan, arrivées à peu près en même temps, amenèrent la paix avec

188 CHAPITRB LUI. Naples. Le premier de ces évéoemeats fut natacellement connu des Napolitains avant Tautre ; leur ambassadeur a Paris, qvà •faisait traîner les choses intentionnellement jusqu'à ce que le sort eût décidé entre Wurmser et Bonaparte, reprit aussitôt les négociations avec ardeur. De son côté, le Directoire, informé à la 6n de septembre de la retraite de Jourdan, devint très inquiet de la situation en Allemagne, et le 10 octobre la paix fut signée ; les conditions n*en étaient alors nullement pénibles pour le roi de Naples; comparées à celles dont on avait Thabitude, il fallait les considérer comme très avantageuses. Le roi de Naples se retira donc au moment où il aurait pu produire un effet sérieux/En Allemagne, la partie était définitivement perdue pour les Français cette année-là; si la marche du roi de Naples avait coïncidé avec celle d'Alvinzi, il aurait fallu, selon toute probabilité, que Bonaparte évacuât la haute Italie. La situation se retrouvait la même qu*à la Gn de l'année précédente. Le pape, quoique abandonné de son soutien le plus proche, ne vit rien de mieux à faire que de continuer ses préparatifs, et il y fut encouragé par la promesse d'une nouvelle offensive de r Au triche. Bonaparte faisait alors reposer ses divisions, celle de Kilmaine devant Mantoue, Vaubois à Trente, Masséna à Bassano et Trévise, Aùgereau à Vérone, et il reconstituait leur matériel. Lui*même s'occupait beaucoup de politique et de l'administration de l'armée; il se tenait généralement à Milan. On ne sait pas. bien ce qui s'est passé alors devant et dans Mantoue. Pendant le mois de septembre, Wurmser occupa le Seraglio; puis il paraît s'être enfermé dans la ville au commencement d'octobre. Comme il n'y avait guère que 10,000 hommes devant la place, on peut supposer que le blocus ne fut pas très serré ; aussi semble-t-il que la ville put constammentse réapprovisionner en vivres dans les environs. Ce système de Bonaparte n'est certes pas à préconiser. Si, -dès le combat de La Favorite, c'est-à-dire le 15 septembre, il avait empêché Wurmser de s'installer dans le Seraglio, s'il

 Pavait tenu si. serré que celui-ci eût vécu sur les approvisionnements de la garnison, la place tombait sans doute dès la fin d'octobre. On peut dire que, si Bonaparte n'était pas en état de poursuivre sa victoire en dehors de la zone qu'il occupait, il a négligé de l'exploiter à l'intérieur de celle-ci, en continuant de faire une guerre implacable. La seule explication qu'on en puisse donner est l'insalubrité des environs de Mantoue. Bonaparte estime que la garnison avait 12,000 malades au moment de la bataille d'Arcole, et il craignait, en faisant camper une grande partie de son armée autour de la place, de la voir ruinée rapidement par les maladies. Il s'était, du reste, fait à l'idée que Mantoue ne tomberait pas avant le mois de février, et le 16 octobre il proposa à Wurmser de le laisser sortir librement. Nous savons cotnbien la situation de Bonaparte fut critique au moment d'Arcole ; il s'en est fallu de peu qu'il n'éprouvât un échec bien plus considérable; il eût suffi que le roi de Naples ne fit pas défection ou que les Autrichiens eussent envoyé des troupes de leur armée du Rhin en Italie ; cette négligence de Bonaparte fut une grosse faute stratégique (i). Pendant tout ce temps, Bonaparte réclame sans cesse des renforts au Directoire. Celui-ci met peu à peu 26,000 hommes en marche ; mais on ne sait combien arrivèrent ni quand. On voit bien par la lettre suivante de Bonaparte au Directoire, du 14 novembre, jour de la bataille d'Arcole, coaune il à bien toujours été le même : « Il n'est pas de jour où il n'arrive 5,000 hommes, et depuis c(deux mois qu'il est évident qu'il faut des secours ici, il n'est Cl encore arrivé qu'un bataillon de la quarantième, mauvaise a troupe, non accoutumée au feu » , etc. Mais il dit dans ses Mémoires, page 318 : a Le Directoire(i) Il est difficile de savoir si le blocus a été plusoa moins sévère; mais l'armée française y a perdu 20,000 hommes, morts ou malades, de la fièvre, c*est-àrdire plus que dans une défaite sérieuse. Il ne fallait pas maintenir les troupes trop constamment sous les murs de Mantoue.

 promettait beaucoup, mais tenait peu ; il envoya cependant douze bataillons tirés de l^armée de la Vendée qui arrivèrent à Milan dans le courant de septembre et octobre » . Quelle fausseté et quel mépris du gouvernement il faut pour se permettre de pareilles exagérations I On ne croit pas qu'il se soit trompé dans ses Mémoires, car son armée se retrouve forte de 42,000 hommes au commencement de novembre et elle a dû perdre de 10,000 i 42,000 hommes depuis le commencement de septembre ; cela suppose des renforts sérieux, même en admettant que Bonaparte ait rappelé quelques-unes des troupes de l'arrière. Il paraît certain qu'au commencement de novembre son armée avait l'eCrectif suivant : Kilmaine devant Mantoue 9,000 hommes. Attgereau à Vérone 9,000 — Masséna à Bassano et Trévise 10.000 — Vaubois à Trente iQ,im — Réserve sous Macquart et Dumas à Yillafranca. 4,000 — Total 42,000 hommes. dont on peut considérer que 30,000 étaient disponibles (1). Si Bonaparte avait à faire à une nouvelle offensive des Au* trichions, sa tâche ne serait plus tout à fait la même que par le passé. La première fois, il avait sacriBé le siège de Mantoue, parce qu'il était impossible de le couvrir; la seconde fois, il n'avait aucune raison pour empêcher les Autrichiens d'arriver à Mantoue, car il ne pouvait en résulter qu'un accroissement de la garnison, ce qui était insignifiant. Mais, cette fois-ci, il fallait empêcher que Wurmser ne fût délivré et que, réunissant les 10,000 à 12,000 hommes dont il (1) Le total indiqué par Clausewitz est exact ; mais la décomposition de cet efTeclif ne Test pas. Kilmaine n*a que 8,000 hommes au lieu de 9,000; Masséna, 5,i00 ; Augereau, 5,60i) ; Macquart, 2,600. La îfy* et la 75* n*ont pas encore rejoint l'armée ; il y a 4,S00 hommes dans les garnirons et la division Macquart en fait partie. Elle n*est donc pas disponible pour les opérations en rase campagne.

PREMlàRB OFFENSIVE d'ALVINZI. 191 pourrait disposer à une colonne antrichienne importante, il ne formât une nouvelle armée. Il n'y avait plus seulement à battre Tennemi, mais à atteindre un but déterminé (f). (1) Clausewitz a parfaitement reconnu que les opérations de novembre 4796 présentaient un caractère bien particulier, qui les distingue de celles d*aoûtet de septembre, et de janvier 1797; mais il s'est trompé sur les motifs qui ont donné à Mantoue une importance momentanée. Nous savons aujourd'hui que Wurmser n'avait pas 10,000 hommes disponibles pour une opération extérieure, son effectif n'arrivant plus, en tout, à 1 0,000 hommes valides.

CHAPITRE LIV Nouveau plan offensif des Autrichiens, La deuxième tentative faite pour délivrer Mantoue, comme disaient les Autrichiens, ayant encore échoué, et les deux tiers de Tarmée de Wurmser ayant pour ainsi dire disparu du théâtre de la guerre, le gouvernement autrichien déploya la plus grande activité pour opposer une nouvelle armée à celle de Bonaparte. La colonne qui s'était retirée avec Quasdanowitch sur la Piave et Tlsonzo comptait environ 6,000 hommes. Le gouvernement autrichien mit tout en œuvre pour lui adjoindre vite des troupes récemment levées dans ses provinces frontières et quelques bataillons qui se trouvaient encore à Tintérieur ; elle parvint, au prix des plus grands efforts, quatre semaines après la défaite de Wurmser, c'est-à-dire dans la seconde moitié d'octobre, à organiser entre Tlsonzo et le Tagliamento, ainsi que sur la Piave, du côté de Bellune, une armée de 28,000 hommes. Les troupes laissées dans le Tyrol avec Davidovitch furent aussi renforcées par une concentration plus complète et par le rappel du détachement du Vorarlberg, que rendait disponible la retraite de Moreau; elles atteignirent ainsi TefTectif de 20,000 hommes. On pouvait donc opposer à peu près S0,000 hommes à Bonaparte. Les choses prenaient en Allemagne une tournure des plus favorables, et on pouvait porter en Italie tous les renforts dont on disposait ; comme il y avait dans Mantoue

 toute une armée à sauver, on avait les raisons les plus pressantes pour prendre ToiTensive. Les Autrichiens décidèrent de diviser leur attaque en deux colonnes répondant aux emplacements de leurs forces. Le feldzeugmeistçr Âlvinzi, promu au commandement supérieur, s'avancerait par Bassano sur Vérone avec les 20,000 hommes réunis dans le Frioul. Davidovitch attaquerait son adversaire dans la vallée de TAdige, le refoulerait dans celle-ci jusqu'à la plaine, puis réuni à Alvinzi, ou du moins de concert avec lui, attaquerait Tarmée française. Le plan d'opérations d'après lequel les deux colonnes devaient agir est exposé dans la relation autrichienne (1) de la façon suivante : « Le feldmaréchaUieutenant baron Davidovitch devait enlever Trente et la position de Calliano, sur laquelle il tiendrait jusqu'à la dernière extrémité, pour assurer le flanc du corps du Frioul et couvrir le Tyrol contre une nouvelle attaque des Français. — Le feldmaréchal-lieuteoant baron Quasdanowitch passerait la Piave pour marcher sur Bassano ; dès que le corps du Tyrol aurait pris Trente, il avancerait par Vicence jusqu'à l'Adige pour livrer bataille à l'armée française près de Vérone. On recommanda d'une manière générale au feldmaréchallieutenant Davidovitch de mettre à profit toutes les circonstances favorables pour réaliser le plus tôt possible la jonction des corps du Tyrol et du Frioul. Il fallait, soit 1® amorcer la liaison en portant son aile gauche dans le val Freddo ou sur tout autre chemin convenable, puis renforcer celle-ci avec toutes les troupes qui paraîtraient superflues à droite ; soit 2^ la suivre avec toutes ses forces ; soit 3* descendre de Trente par la rive gauche de l'Adige; soit enfin, si l'ennemi avait négligé d'occuper le Monte Baldo, occuper la position de Madonna délia Corona et avancer par Rivoli sur la rive droite de

(1) Le combat de la Brenla, en 1796, dans VOesterreichische MUitdr ZeUichrifl^ année 48î8, 9« cahier, pages 222 et suivantes. (Note de C auteur,)

 TAdige. — Le feld maréchal comte Wurmser aurait pour mission de sortir de Maotoue avec toutes les troupes disponibles, de repousser le corps de blocus, de se porter sur les derrières de Farmée française, et de contribuer ainsi au succès de la bataille livrée près de Vérone, ce qui amènerait ensuite la délivrance de Mantoue. Alvinzi, en prenant à la un d*octobre le commandement de l'armée, prescrivit plus exactement (1) que le 3 novembre le corps du Frioul attaquerait Bassano, et le corps du Tyrol Trente. Quand le premier aurait pris cette ville et passé la Brenta, Alvinzi attendrait de savoir du feldmaréchal lieutenant Davidovitch que Trente était pris aussi et la vallée de TAdige débarrassée de tout ennemi. C'est alors seulement qu'il voulait se porter sur TAdige pour le passer; du succès de cette dernière opération dépendait la jonction des deux corps impériaux, la délivrance de Mantoue et Theureuse issue de la campagne. Nous ferons plus tard nos observations sur les idées qui forment le fond de ce plan ; pour le moment, continuons le récit des événements et montrons comment les choses se passèrent dans la réalité. (1) Môme ouvrage, page 229.

CHAPITRE LV Davldovltch bat le général Vaubois dans la vallée de TAdige. Le général Davidovitch était à Neumarkt avec le gros de ses forces, ayant deux détachements avancés à Saint-Michel et Segonzano ; ses avant-postes étaient sur TÂvis à son confluent avec TAdige. Bonaparte voyait avec inquiétude que ce général pouvait repousser quelque peu Vaubois puis se réunir à Alvinzi par la vallée de la Brenta (1). Il pensa que le mieux à faire, pour éviter cette jonction, était de prescrire à Vaubois de chasser les avant-postes autrichiens de l'Avis et d'occuper Davidovitch par cette petite offensive. Mais, comme toujours, c'est le contraire qui se produisit. Au lieu de gagner du temps, il précipita par là Toffensive du général autrichien et, très probablement, la favorisa. Combat de Saint^Michel et Segonzano, les 2 et 3 novennbre. Le 2 novembre, le général Vaubois attaque les avant-postes autrichiens en deux colonnes. A Saint-Michel, sous le général Guyeux, les Français semblent avoir eu l'avantage ; mais à (I) Cette explication est contraire à la vérité : Bonaparte a cru, au contraire, que Vaubois n'avait plus devant lui que des forces inférieures, qu*il pourrait les battre au point de les mettre hors de combat, puis envoyer 3,000 hommes de renfort à Masséna pour les opérations contre Âlvinzi. Prescrire à Vaubois d'attaquer un ennemi dont on aurait redouté la supé« riorité aurait été absurde.

196 CHAPITRE LY. Segonzano, sous Fiorelli et Vaubois eo personne, ils ne purent repousser Wukassovitch. Le lendemain, 3 novembre, Davidovitch arriva de Neumarkt avec le gros de ses forces et Vaubois dut se replier par Trente jusqu'à sa position de Calliano. Combat c/e C&Hîmo, les 6 et 7 novembre. Davidovitch le suit, mais ce n*est que le 6, trois jours après, qu'il trouve moyen de l'attaquer dans sa position (1). Ce jourlà, il ne peut pas avancer ; le combat est remis au 7 ; il ne réussit pas davantage au centre; sur la rive droite de l'Âdige, les postes de Nomi et Torbole, à la pointe septentrionale du lac de Garde, avaient été surpris dès le 6 et enlevés en infligeant des pertes sérieuses aux Français ; le 7, le général Ocskay réussit également à les chasser de la position de Mori. Vaubois fut ainsi contraint à commencer sa retraite sur Rivoli et la Corona, qu'il n'atteignit qu'avec peine le 8. Les pertes infligées aux Français dans ces combats désastreux comprirent, de leur propre aveu, six pièces de canon; elles ne furent donc pas aussi insignifiantes que le ferait supposer la lenteur des Autrichiens. Après ce premier succès, Davidovitch s'arrête; il reste immobile à Serravalle jusqu'au 16. On lui avait probablement envoyé l'ordre de s'arrêter ; cependant il est impossible d'expliquer ainsi ces huit jours d'inaction, et on ne trouve pas l'ombre d'un éclaircissement (2). (1) Il est d^usage de critiquer sévèrement les opérations de Davidovitch. Elles semblent cependant assez explicables. Il n*a pas voulu pousser trop vite Vaubois parce qu*il comptait le faire enlever par Laudon, débouchant de Torbole. Ce coup de main a bien failli réussir. Sans la perspicacité de Bonaparte, qui envoya Berthier à Vaubois juste à temps pour ramener sa division sur la rive droite de TAdige, les Français auraient peut-être éprouvé un désastre complet. (2) Ici encore Timmobilité de Davidovitch semble bien naturelle : c'est la conséquence fatale des mouvements combinés. Si Davidovitch avait atteint Castelnovo avant qu*Âlvinzi ne fût engagé à fond contre Bonaparte, les Français l'auraient accablé dans le temps que le feldzeugmeister J

DAYIDOYITCH BAT LE GÉNÉRAL YAUBOIS. 197 Combat de Rivoli, les 16 et 17 novembre. Enfin, le 16, Davidovitch attaque en plusieurs colonnes les hauteurs de la Corona et les preud. Le 17, il attaque la position de Rivoli. Le général Vaubois était encore affaibli par le départ de la brigade Guyeux que Bonaparte avait rappelée à lui le 14 ; il ne devait plus guère lui rester que 6,000 hommes. Tourné de plusieurs côtés, il fut non seulement forcé de se retirer, mais encore perdit 12 canons et 1200 prisonniers parmi lesquels le général de brigade Fiorelli. Ce fut donc une défaite complète qui amena le général Vaubois le 17 aux environs de Castelnovo, où Davidovitch le suivit le 18. Nous avons exposé tout d'une traite les événements qui eurent lieu sur TAdige, parce qu'il n'y eut de ce côté aucune allée et venue du gros des troupes françaises ; de l'autre côté, au contraire, il est commode d^avoir les mouvements de Davidovitch sous les yeux pour suivre ceux de l'armée principale autrichienne. aurait passé TAdige, puis 8fe seraient retournés contre Alvinzi. Ce n'est que le 16, Bonaparte étant à Ajcole aux prises avec la principale armée autrichienne, que Davidovitch peut se risquer. Le seul responsable de rinertie de Davidovitch, c'est celui qui a ordonné Toffensive combinée par le Tyrol et le Frioul.

CHAPITRE LVI Alvlnzi se porte sur Vérone. Alvinzi avait passé la Piave le 2 novembre avec son gros à la Campanna, sur la route de Sacile à Bassano; le 5, il s'avança sur la Brenta en deux colonnes, Tune sous Quasdanowitch vers Bassano, l'autre sous Provera, vers Citadella. Masséna s'était retiré le 4 novembre sur Vicence par ordre de Bonaparte. Augereau entra le 4 à Montebello ; il ne restait sur la Brenta que des arrière-gardes. Elles furent délogées le 4 par les Autrichiens. Provera flt passer son avant-garde sous Liptay à Fontaniva; lui-même alla jusqu'à Citadella; l'aile droite vint jusqu'à Bassano. On ne connaît pas exactement la situation de l'armée française le 5. Bonaparte se porta sans doute avec Augereau et la réserve par Vicence sur Bassano, à côté de Masséna qui se portait sur Fontaniva. Le 4, en s'éloignant de l'Adige, Bonaparte avait appris l'échec de Vaubois le 2 et le 3; le 5, il savait sa retraite sur Calliano ; il résolut cependant (1) d'essayer une attaque sur Alvinzi, comptant que Vaubois ne serait pas chassé des montagnes avant trois ou quatre jours. L'aile droite autrichienne resta à Bassano sur la rive gauche de la Brenta. (1) C'est précisément à cause de Téchec de Vaubois que Bonaparte attaque Alvinzi. Il espère attirer de ce côté les forces autrichiennes. L'opération sur Bassano, d'après les témoins oculaires, était une diversion en faveur de Vaubois. On avait laissé les deux entrées du couloir de la Brenta aux mains des Autrichiens ; il fallait les empêcher de s'en servir pour se concentrer vers Trente ou vers Bassano.

ALVINZI SE PORTE SUR VÉRONE. 199 L'avant-garde de Taile gauche, sous le général Liptay, se retira, à Tapprocbe de Masséna, en arrière de la vieille Brenta, dans l'île formée par celle-ci, et y prit position; Provera, avec le reste des troupes, garda la Brenta de part et d'autre, et conserva une réserve à Citadella. Bonaparte s'avança le 6, avec la division Âugereau, sur la route de Bassano, pendant que la division Masséna attaquait sur celle de Citadella. Masséna délogea les avant-postes de Liptay qui étaient encore sur la rive gauche, puis engagea avec Liptay un combat acharné; on y trouve ce phénomène singulier que c'est Liptay qui sort de son île pour essayer de déboucher au delà de la vieille Brenta, et qu'il est repoussé par Masséna. Dans le rapport assez circonstancié des Autrichiens (1), cette offensive de Liptay est présentée comme un simple procédé de défense; la chose est cependant si extraordinaire qu'on ne peut pas reprocher aux Français de la présenter comme il suit : à les en croire, ils auraient empêché l'avant-garde de Provera de déboucher sur la rive droite, et l'auraient rejetée sur la rive gauche. Les Autrichiens ne se sont pas trouvés ici dans une situation bien brillante, et la preuve en est la mesure étonnante prise par Provera dans la nuit du 6 au 7, de faire replier les ponts de bateaux, qui reliaient l'île à la rive gauche, comme s'il eût craint de ce côté une défaite de Liptay. Il était donc prêt à sacriGer complètement le corps (2) de ce dernier. Augereau avait rencontré la division Quasdanowitch qui s'avançait sur la route de Vicence, et dont l'avant-garde avait atteint Marostica. On se battit longtemps pour la possession de cette localité ; enQn le prince de Hohenzollern dut se replier sur Quasdanowitch, qui avait pris une position avantageuse entre la Brenta et les derniers contreforts des Sette Com(1) Op. ct7., page 295. (2) M. 0., page 302.

 muni. Qaasdanowitch y repoussa toutes les attaques jusqu^au soir. Bonaparte n'avait donc pas obtenu de résultat bien accusé ; le fractionnement de son armée, le danger qui menaçait sa ligne de retraite si Provera réussissait à battre la division Masséna, ne le laissaient pas satisfait. D'un autre côté, la situation de Vaubois Tiuquiétait beaucoup. Il paraît regretter d'avoir suivi ce premier plan, Tabandonne et décide de se retirer sur Vérone pour resserrer ses forces et se trouver en mesure de se jeter en temps utile sur Davidovitch (1). Bonaparte, à qui Taveu d'une faute est presque impossible, prétend qu'il a été entraîné à modifier son plan par une dépêche de Vaubois reçue le 7, à 2 heures du matin, laquelle annonçait la perte de Nomi et Torbole, et de toutes les positions de la rive droite de TÂdige; mais ce n'est qu'un mensonge. La lettre du général Vaubois est du 6 novembre au soir, car elle a été écrite après le combat de Calliano, lequel, d'après cette lettre même, n'a commencé qu'après midi. Or il y a 18 milles de Calliano à Bassano ; la dépêche ne pouvait donc pas arriver le 7 au matin au quartier général à Bassano. Du reste Vaubois rend compte qu'il a ordonné de reprendre'les points en question; enfin, Mori, qui est aussi sur la rive droite de l'Adige, n'a été pris par les Autrichiens que le 7 (2). Le 7, les divisions françaises repartirent pour Vérone par Vicence et Montebello. Alvinzi suit le 8 à Vicence, le 9 à Mon(1) Bonaparte était résolu, en quittant Vérone, à ne poursuivre ses avantages dans le Frioul que s'ils étaient décisifs ; dès qu*il ne bousculait pas Tennemi d*emblée, il devait se retirer sur Vicence. S*il espérait un succès, malgré son infériorité, c*est qu'il savait les avant-gardes autrichiennes très éloignées du gros, et qu'il pouvait arriver qu'il les batUt séparément. C'est ce qui aurait eu lieu s'il ne les avait pas rencontrées précisément sur la forte position marquée par la Brenta. (2) La correspondance de Dommartin confirme que la dépêche de Vaubois est arrivée dans la nuit du 6 au 7 à Vicence, où Bonaparte s'était retiré après le combat indécis de Bassano, et où il comptait rester. La dépêche est datée de Roveredo, d'où elle a pu partir à 6 heures* du soir. Il y a 110 kilomètres de Roveredo à Vicence, et Bonaparte avait fait orga

ALVINZI SB PORTE SUR VÉRONE. 201 tebello; le 10 il s'arrête, le H il arrive à Villanova, où la chaiassée de Vérone traverse l'Alpon. Son avant-garde était poussée jusqu'à Caldiero devant Vérone. Bonaparte était arrivé à Vérone dès le 8 avec ses deux divisions. Apprenant là que, depuis le combat du 7, rien n'avait été entrepris contre Vaubois, il fit reposer ses divisions le 9 et le tO, et il décida de tenter encore la fortune le 11 contre Alvinzi. Combat de SnlnUMârtin et Saint-Michel, le 11 novembre. Le prince de HohenzoUern, qui commandait Tavant-garde autrichienne, avait rendu compte au général Alvinzi que les avantages remportés par Davidovitch sur la division Vaubois avaient contraint Bonaparte à se retirer derrière le Mincio ; toutes les dispositions furent donc prises en conséquence. Alvinzi voulut essayer de s'emparer sur-le-champ de Vérone. Quoiqu'il ne prit cette résolution qu'après avoir mûrement délibéré, et que son chef d'état-major se prononçât contre toute tentative de ce genre, Alvinzi exécuta ce qu'il appelle une forte reconnaissance. Cette idée amena le 11 novembre les 4,000 à S, 000 hommes de son avant-garde à Saint-Martin et Saint-Michel, sous les murs mêmes de Vérone. En apprenant leur approche, Bonaparte fit avancer ses divisions contre les Autrichiens dans l'après-midi, et le prince de Hohenzollern fut rejeté avec pertes jusque sur Caldiero. Bataille de Caldiero, le 12 novembre. On avait établi une brigade à Caldiero pour recueillir niser des postes de correspondance. Il est assez naturel que la transmission n'ait demandé que 8 ou 9 heures. » Bonaparte s*est décidé alors, au lieu de rester à Vicence, à se concentrer autour de Vérone, pour ne pas laisser couper sa communication par Davidovitch.

ALVINZI SE PORTS SUR VÉRONE. 203 chassait droit dans la figure des Français. On peut à la rigueur admettre cette explication, mais il semble plus juste de dire qu'il s'était lancé à l'attaque d'une position dont il ne reconnut la force qu'au cours du combat; et qu'il préféra abandonner une tâche mal engagée pour la reprendre d'une autre manière. La relation autrichienne évalue les forces d'Âlvinzi à quelque 20,000 hommes, mais contredit ainsi un état d'effectif antérieur d'après lequel il y aurait eu au moins 2S,000 hommes (i). Le 13, Bonaparte ramène ses troupes dans le camp sous Vérone. (1) Glausewitz confond ici Teffectif total deTamiée d*Âlvinzi avec celui qu*il a su réunir pour la bataille. Sur 25,000 hommes dont il pouvait disposer, Alvinzi en avait laissé 7,000 à Vicence et vers Albaredo. C'est ce qui explique que Bonaparte ait pu Tattaquer avec 14,000 ou 15,000 hommes sans éprouver un échec trop décisif.

CHAPITRE LVIl Bataille d'Arcole, les 15, 16 et 17 novembre. Le nouveau plan conçu par Bonaparte consistera à rompre par la droite, à jeter un pont sur TAdige à Ronco, à passer ce fleuve et à tomber dans le flanc gauche des Autrichiens, soit qu'ils demeurent dans leur position de Caldiero, soit qu'ils entreprennent quelque chose contre Vérone, ou enfin qu'ils tentent de passer TAdige, ce qui aurait lieu entre Ronco et Vérone. Au premier abord, ce plan paraît très heureusement conçu. A Ronco, Bonaparte était plus près de Mantoue qu'Alvinzi, si celui-ci parvenait à passer TAdige. Dans ce cas, s'il attaquait assez tôt pour maintenir Alvinzi sur la rive gauche, il l'empêcherait de tirer aucun profit de sa propre offensive; mais si la situation avait changé avant son attaque, il était toujours temps de revenir sur ses pas et d'attaquer sur la rive droite. Du reste, l'exécution de son entreprise, notamment le mouvement de Vérone à Ronco, l'établissement du pont et la marche sur Caldiero, demandaient environ 24 heures; dans cet intervalle, il n'y avait pas lieu de craindre un changement dans la situation de ces Autrichiens si prudents. Vaubois restait toujours à la Corona et à Rivoli sans y être attaqué. Il fallait au moins deux jours pour que Davidovitch p&t le chasser de cette position et le contraindre à se retirer jusqu'à Vérone. Vérone même devait rester occupée par 1500 hommes, sous le commandement de Kilmaine, en qui Bonaparte avait une grande confiance. Tant qu'il resterait

 près de Vérone, il ne pouvait être question d'attaquer cette place ; s'il la quittait pendant la nuit, il n'était pas possible qu'on la prît dans la journée suivante. Une telle garnison n'aurait pas suffi à défendre la ville contre un siège en règle, mais elle pouvait s'opposer à une attaque de vive force ; Bonaparte comptait beaucoup sur ce que les Autrichiens s'occupaient sérieusement d'assaillir Vérone au moment précis où il voulait les prendre à revers. La région entre TÂdige et l'Âlpon, en face de Ronco, était une vaste fondrière qu'on ne pouvait traverser que sur des digues; Bonaparte ne pouvait l'ignorer, d'autant plus qu'il était venu de ce côté quand la division Masséna était passée par Ronco pour couper à Wurmser la route de Legnago à Mantoue. En admettant que l'on pût traverser cette fondrière sur quelques digues et que les Autrichiens ne tinssent cette région que par de petits postes, cela paraissait plutôt un avantage qu'un inconvénient pour le plan de Bonaparte; il pouvait, en effet, après avoir chassé les postes autrichiens, se constituer une sorte de tête de pont, d'où il déboucherait plus facilement que d'un simple pont. On ne sait si Bonaparte prit cette résolution dès le 13, en ramenant ses troupes dans son camp de Vérone, car cela ne ressort pas de sa correspondance. Le 1 4 il écrit au Directoire : a Aujourd'hui, repos aux troupes ; demain, selon les mouvements de l'ennemi, nous agirons)>. Les troupes s'étaient déjà reposées le 13, puisqu'elles n'avaient fait que reculer d'une lieue, et, dès le 14 au soir, elles partaient pour Ronco. Ce passage de sa lettre ne donne donc qu'une présomption superficielle, n'indiquant pas nettement sa véritable résolution. Pour nous, la question est importante : pourquoi Bonaparte n'a-t-il pas fait partir son armée pour Ronco dès le 13 au soir? Attendait- il des nouvelles de Vaubois ? Attendait- il l'arrivée du général Guyeux et de sa brigade qu'il avait demandée à Vaubois pour se renforcer, ou ne pouvait-il achever le pont plus tôt? Toutes ces considérations paraissent mériter plus d'intérêt que les faits énoncés dans la lettre, lesquels se rap

 portent seulement au repos des troupes. Peut-être le retard fut-il motivé par plusieurs de ces raisons en même temps, ou même par toutes. Si nous nous inquiétons tant d'obtenir Texplication de ce retard, c'est que nous ne pouvons pas croire qu'un général comme Bonaparte ait abandonné l'attaque de Galdiero le 12 et battu en retraite sur Vérone le 13, sans avoir déjà formé un autre plan, sans savoir ce qu*il faisait, en quelque sorte sans motif. Ni la suite de sa lettre du 14, ni les mémoires ultérieurs ne donnent de renseignements à ce sujet; il se plaint, dans les uns et les autres, du manque de renforts, du danger dont la supériorité de Tennemi le menace, lui et ritalie. Il prétend que ses deux divisions, Masséna et AugereaUy ne comptaient que 13,000 hommes et qu'Alvinzi en avait 40,000. Il ne faut jamais accorder trop de valeur à une plainte de ce genre venant d*un général, c'est une chose bien connue; du reste, la parole de Bonaparte ne mérite pas la moindre confiance en pareil cas. La supériorité de Tennemi était cette fois moins grande ou tout au plus la même que dans les deux premières tentatives de délivrance de Mantoue ; le rapport de 13 à 40 est de pure imagination. Masséna, Augereau, Guyeux, Macquart et la cavalerie devaient faire une masse d'au moins 20,000 hommes, et les Autrichiens, depuis que Mitrowsky les avait rejoints, pouvaient en avoir 22,000 (1). Sans doute, les deux tentatives malheureuses sur la Brenta et sur Galdiero avaient pu ébranler la foi de Bonaparte en son étoile et en lui-même ; sa confiance dans le succès de son entreprise a pu être un peu moins grande ; mais nous ne pouvons consentir à nous représenter ce général comme font la plupart des écrivains, c'est-à-dire se trouvant, le 13 et le 14, (i) Clausewitza raison de ne pas accepter le chiffre de 13,000 hommes donné par Bonaparte, mais il va un peu loin en évaluant les forces françaises à 20,000 hommes. Elles ne dépassaient pas 17,000 ou 18,000 hommes. Alvinzi pouvait leur opposer des forces très supérieures, mais il ne parait pas avoir engagé, le premier jour, plus de monde que son adversaire. Il se concentra davantage le 16, et Bonaparte reçut de Kilmaine 2,000 ou 3,000 hommes, qui lui permirent de prendre l'offensive le 17.

BATAILLE D'ARCOLB. 207 dans une situation plus menacée que jamais de tous les c6tés, et plus critique. On l'y ferait rester 24 heures sans savoir comment en sortir; et cela simplement pour faire de la solution de ce problème colossal un véritable coup de théâtre. Nous y répugnons, d'abord, parce que c'est contraire à la réalité des faits, et ensuite parce qu'une situation aussi désespérée est tout à fait incompatible avec la grandeur de son génie. On peut admettre qu'un général reste dans une mauvaise situation pendant des jours et des semaines sans se décider sur le moyen d'en sortir, mais ce ne sera jamais quand l'heure de l'action aura sonné, quand la moindre perte 'de temps empire sa situation. Or voici, dans un moment de crise, une perte de temps de 24 heures, et nous ne pouvons expliquer cet arrêt dans l'action ; eh bien, nous préférons supposer des causes extérieures que d'admettre un arrêt de la volonté (1). Bonaparte a donc pris la résolution d'attaquer Alvinzi dans son flanc gauche, c'est-à-dire du côté où il devait le moins s'y attendre. Il y marche le 14, à la tombée de la nuit, trouve son pont établi, et, au point du jour, il passe le fleuve. De son côté, Alvinzi avait poussé le 13 son avant-garde jusqu'à Saint-Michel et se portait lui-même le 14 avec son armée jusqu'à Saint-Martin (2) . La relation autrichienne dit que le général Alvinzi avait dirigé les brigades Mitrowsky et Brigido vers l'Adige. Nous trouverons ensuite ce dernier à Arcole quand Bonaparte marche contre ce village ; or il ne s'est pas trouvé à Ronco, ainsi que l'indique la suite des évé(1) Clausewitz ne veut pas admeltre que le but de Bonaparte ait été de mettre la main sur les parcs d* Alvinzi et de renfermer, sans ressources, entre TAdige et les montagnes. S'il avait accepté cette explication, que tout vient confirmer, Tinaction de Bonaparte le 13 et le 14 ne Tétonnerait pas. Gomme il le remarque lui-même quelques lignes plus bas, c*est seulement le 14 que les Autrichiens ont été assez avancés du côté de Vérone pour que Bonaparte essayât de surprendre Villanova et de les bloquer en rase campagne. (2) C'est précisément cette marche d'Alvinzi qui provoque le mouvement de Bonaparte sur Villanova par Arcole.

208 CHAPITRE LYH. Déments et il ne pouvait pas se porter si vite à Arcole par Villaoova; il est donc hors de doute que la brigade Brigido est restée derrière TAIpon. Milrowsky était très probablement resté à Villanova, car, le 15, il est le premier à soutenir Brigido. Il paraît donc qu^Âlvinzi, se portant sur Vérone, avait laissé une division de 6 à 8 bataillons derrière l*AIpon(l). Au fond, Alvinzi avait atteint le résultat auquel ses opérations pouvaient le conduire, étant donnée la manière dont il les avait dirigées, et il était absolument impossible de rien faire qui Tavançât d*un pas. Impossible de donner Tassaut à Vérone, tant que l'armée française camperait près de cette ville. Passer TAdige entre Vérone et TAlpon était une entreprise au moins risquée, car il fallait l'exécuter à la barbe de l'armée française, et la bataille qui s'ensuivrait forcément serait livrée dans des conditions très dangereuses. Attendre que Vaubois fût battu par Davidovitch et repoussé dans la plaine d'Italie, c'était courir le danger que Bonaparte se tournât avec toutes ses forces contre Davidovitch, et le battît; c'eût été payer cher la délivrance de Wurmser, si tant est qu'on y parvînt; mais on n'avait plus grande chance d'y réussir, car Bonaparte pouvait bien revenir sur ses pas avant qu'Alvinzi eût achevé son passage de l'Adige, et atteint Mantoue. Dans cette occurrence, le général Alvinzi résolut, comme nous le lisons dans la relation autrichienne, de passer l'Adige à Zevio avec 42 bataillons pendant que 12 autres attaqueraient Vérone. Nous ne rechercherons pas ce qu'on a pensé de ce plan, ce qu'on peut en penser de raisonnable; il nous semble que ce serait peine perdue ; disons plutôt que les renseignements sont trop incom(i) La dispersion de Tannée autrichienne le 15 est extraordinaire. Alvinzi a 3,500 hommes entre Arcole et Albaredo, 3,500 vers Montebello, le gros de ses forces vers S. Martino, une avant-garde sous les murs de Vérone, et une autre devant Zevio, essayant de franchir TAdige. Bonaparte est venu prendre une position centrale au milieu de tous ces détachements, avec l'espoir suffisamment justifié de les battre Tun après l'autre. Il avait laissé à Tennemi le temps de s*éparpiller.

 plets pour nous faire devioer la véritable pensée du général autrichien. Si ce plan était réellement celui qu^il avait formé, ce fut un grand bonheur pour les Autrichiens que d'avoir tant tardé à l'exécuter; au reste, il n'y a pas à s'en étonner, car tout homme sain d'esprit devait reculer avec horreur plutôt cent fois qu'une. Ce n'est que dans la nuit du 1 S au 16 que cette opération devait commencer, c'est-à-dire juste 24 heures après le moment où Bonaparte agit. Ce général avait parfaitement réussi le coup qu'il avait médité. Non seulement il avait trouvé le fleuve inoccupé dans cette partie de son cours, et le pont fut jeté sans rencontrer de résistance ; mais encore, pendant ce temps, ainsi qu'il l'avait espéré, l'armée autrichienne s'était avancée davantage sur Vérone (i). Ce ne fut qu'à 9 heures du matin que Tattention d'Âlvinzi fut éveillée par quelques coups de canon dans les environs de Ronco; ce ne fût qu'à 10 heures qu'il apprit l'existence du pont et le passage de l'ennemi; encore crut-il plutôt à une démonstration destinée à diviser les forces autrichiennes. Mais Bonaparte commençait à s'apercevoir que son opération ne marcherait pas comme il l'avait pensé ; qu'elle serait bien diCTérente, bien autrement difGcile à réussir, si taot est qu'elle pût encore réussir. Les Autrichiens n'avaient' fait que surveiller la région entre r Alpon et l'Adige ; il n'y avait entre Arcole et Ronco qu'un bataillon et un escadron ; ils faisaient ce service assez mal, à ce qu'il paraît, car ils ne dérangèrent en aucune façon l'établissement du pont et l'annoncèrent très tard. Mais les Autri(1) Après cette remarque, on ne comprend plus la critique adressée plus haut à Bonaparte, d'avoir attendu inutilement 48 heures avant de se porter à Ronco. Si Davidovitch s'était avancé jusqu'à Bussolengo pendant qu'Âlvinzi était encore en arrière de Galdiero, Bonaparte aurait eu une belle occasion pour écraser l'armée autrichienne du Tyrol, ce qui était la manière la plus sûre d'en finir avec Alvinzi. C'était une raison de plus pour ne quitter Vérone que quand Alvinzi s'en serait suffisamment rapproché. 44

 chiens avaient à Porcil, à Tissue des digues qui sortaient du marais : le régiment Spleni, et à Arcole, au pont sur TAlpon, la brigade du colonel Brigido ; la brigade Mitrowsky, pensonsnous, se trouvait à Villanova. Cette région n'était donc pas aussi dégarnie qu'elle le paraissait. D'autre part, il semble qu'il en allait tout autrement, au point de vue du terrain, que Bonaparte ne l'avait cru. De Ronco, deux digues partaient au travers des marais, la première remontait TAdige pour gagner Porcil, et formait plusieurs ramiGcations ; l'autre gagnait le pont d'Arcole sur l'Alpon; de là, elle traversait le village d'Arcole, pour déboucher dans la plaine qui commence juste en arrière du village, ou bien remontait l'une ou l'autre rive de l'Alpon, tout contre les berges, jusqu'à Villanova. Combat du 15 novembre. Au fond, la première de ces digues répondait seule complètement aux vues de Bonaparte, avec ses embranchements vers Porcil; la seconde conduisait soit sur la rive gauche de l'Alpon, où Bonaparte n'avait rien à faire, soit sur la rive droite, mais dans une direction tout à fait divergente de la première, vers Villanova, de sorte qu'à l'issue des marais ses divisions se seraient trouvées distantes d'un mille l'une de Tautre, hors d'état de se soutenir. Si Bonaparte avait engag^é toute son armée sur Tune des chaussées, il n*est pas douteux qu'il aurait parfaitement atteint son but, la situation étant telle que nous la connaissons maintenant ; il serait arrivé en effet a Porcil sans grande résistance, aurait joint probablement entre cette localité et Caldiero une fraction de l'armée autrichienne et l'aurait battue isolément; puis il aurait attaqué l'armée elle-même revenant de Vérone, avant qu'elle eût le temps de se replacer devant sa ligne de retraite, qui passait par Villanova (1). Tout cela paraît indiscutable, aujourd'hui que nous (1) L*année de Bonaparte était inférieure à celle d^Alvinzi, et ses der

 voyons Tensemble de la situation ; mais Bonaparte ne pouvait pas savoir qu'il aurait si beau jeu sur Tune des digues et tant de mal sur l'autre ; il ne pouvait naturellement pas lui venir ridée de s'engager sur une seule digue, en laissant l'autre aux mains de l'ennemi, sur sa ligne de retraite ; c'eût été un acte de témérité inouïe; cet acte, il n'y avait pas de raison pour le risquer : l'ennemi n'ayant fait que surveiller celte région, il était invraisemblable qu'on rencontrât une résistance sérieuse au pont d'Arcole ; en se rappelant le pont de Lodi, le passage du Mincio à Borghetto, celui de la Brenta à Bassano, Bonaparte ne pouvait pas voir dans ce pont d'Arcole un obstacle capital à son opération. 11 s'avançait donc avec confiance sur les deux digues, la division Masséna sur Porcil et la division Augereau sur Arcole. Alvinzi opposa à la division Masséna le régiment de Spleni et un bataillon de Croates; les deux partis se rencontrèrent à Bionde, les Autrichiens furent repoussés, poursuivis jusqu'à Porcil, et ce village fut pris après un combat assez vif. C'était la tâche de Masséna pour cette journée. La division Augereau, au contraire, dans sa marche sur la digue d'Arcole, se heurta à des difGcuItés de terrain, qui avaient bien pu passer inaperçues du général français. Cette digue va directement de Ronco sur l'Alpon, puis, longeant la niera échecs avaient diminué sa valeur morale ; il eût été d'autant plus imprudent de chercher une bataille décisive en plaine dès le 15, qu'une défaite aurait rendu la situation des Français presque désespérée. Au contraire, puisque Alvinzi avait commis la faute de s'avancer sur Vérone, séparé de Davidovitch, le seul fait de prendre position entre Porcil et Arcole donnait barre sur lui. S'il concentrait son armée à Touest des marais, vers Caldiero, il livrait sa communication, ses magasins et ses parcs; s'il la concentrait à l'est, vers Arcole, il s'éloignait de Vérone, reculait par conséquent, et exposait Davidovitch à se faire battre isolément ; enfin, en restant séparé en deux par l'armée de Bonaparte, comme il le fît, il se condamnait à être écrasé en détail et à ne pas pouvoir obtenir de succès décisif. La solution proposée par Clausewitz n'aurait procuré aux Français aucun de ces avantages, et il est impossible de ne pas trouver prodigieuse celle de Bonaparte, qui, par la force des choses, obligeait l'ennemi à se faire battre ou à lâcher prise.

212 CHAPITRE LVII. rive droite de ce ruisseau pendant environ 3,000 pas, arrive au pont d*Arcole. Une autre digue suivant TAIpon d'aussi près sur l'autre rive, les Autrichiens y trouvèrent les éléments d'une position à peu près inattaquable ; ils occupèrent la digue de la rive gauche avec leur infanterie, et battirent ainsi celle de la rive droite, sur cette longueur de 3,000 pas, par un feu de mousquelerie à bout portant. Le pont lui-même était défendu par quelques canons et par de Tinfanterie, qui s'était retranchée dans les premières maisons d'Arcole, qu'elle avait crénelées. Dans de telles conditions, Tassaut de cette localité ne pouvait pas réussir; avant même d^avoir atteint ce pont si bien défendu, l'infanterie française avait essuyé un feu de flanc si terrible qu'il avait suffi à arrêter l'attaque. L'avantgarde d'Augereau fit demi-tour avant d'arriver au pont; luimême s'élança, saisit un drapeau et le planta sur le pont, mais ce fut en vain. Les généraux, voyant qu'ils s'étaient embarqués dans une mauvaise affaire, qu'il n'y avait pas d'expédient capable de les en sortir, voulurent tout emporter à force de bravoure et de dévouement, espérant encore s'ouvrir un chemin et réparer leur faute par les moyens les plus rapides. Tout fut inutile. Quatre généraux, Lannes, Verdier, Bon et Verne furent blessés, et la colonne reculait toujours. Bonaparte s'élance, saute à bas de son cheval, Harangue les troupes, leur rappelle Lodi ; il croit déjà les avoir entraînées, saisit un drapeau, se rue sur le pont — c'est en vain ! — La colonne rebrousse, les Autrichiens chargent sur le pont, poursuivent les fuyards pêle-mêle avec eux, et Bonaparte, en danger d'être pris, n'est enlevé et sauvé qu'à grand'peine par ses grenadiers (1). (1) La division Àugereau est parvenue jusqu'au pont d*Ârcole; ce ne sont donc pas les feux de flanc qui l'ont arrêtée. La tête de colonne n*a pas dû être foudroyée par la fusillade en arrivant sur le pont, puisque le p'us grand nombre des officiers qui ont essayé de l'entraîner n'ont pas succombé. Bonaparte, en particulier, est resté un certain temps à l'entrée du pont, et devait être le point de mire des tireurs ennemis. 11 semble donc que l'échec essuyé au pont d'Arcole ne soit dû qu'à la mollesse de

BATAILLE DARCOLE. 213 Cet exemple montre, mieux que tout au monde, qu'il existe des situations tactiques dont ni la bravoure, ni la résolution, ni le dévouement, ni l'enthousiasme ne peuvent venir à bout. Bonaparte vit bien qu'il était inutile de faire ici de nouvelles tentatives. Il avait déjà ordonné au général Guyeux de passer l'Adige en bac, à Albaredo, avec 2,000 hommes, de façon à prendre à dos la position d'Arcole. Ce général n'arriva qu'à la tombée de la nuit, et cette localité, pour laquelle on s'était battu si furieusement, fut alors évacuée presque sans résistance par les Autrichiens. Pendant que les Français commencent par dépenser leurs forces inutilement et n'occupent qu'à la nuit close l'objet de leurs sanglants efforts, Alvinzi a changé de position. Ne laisrsant devant Vérone que le prince de HohenzoUern avec son avant-garde renforcée de 4 bataillons, il était accouru avec le reste de ses troupes pour faire face à Bonaparte. Provera s'est établi avec 6 bataillons, entre Caldiero et Porcil, et Mitrowsky, avec les 14 autres, prend position, l'aile droite à Saint-Bonifacio, la gauche à Saint- Stefano. Bonaparte avait évidemment gagné quelque chose qu'il n'avait pas recherché tout d'abord et qui n'était qu'accessoire, où il avait été entraîné presque malgré lui, le passage par Arcole ; mais d'un autre côté, la retraite d' Alvinzi sur l'Alpon lui faisait manquer le but pour lequel il s'était engagé sur ce terrain ; il dit lui-même le dépit qu'il éprouva, en voyant du clocher de Ronco la retraite des Autrichiens. Dès lors, le passage d'Arcole devenait ce qu'il n'était pas auparavant : le plus court chemin pour atteindre Alvinzi. Seulement cette attaque contre Alvinzi, même si elle réussissait, ne promettait vraiment plus des résultats énormes; d'un autre côté, la situation de Bonaparte dans la soirée du 15 n'était pas des plus favorables pour engager une bataille. Une division à Porcil, la troupe, et c*est d'ailleurs Timpression de tous les témoins oculaires, Bonaparte, Marmont, etc. Il n*y avait pas là une de ces situations dont rien ne peut venir à bout.

214 CHAPITRE LVtl. une autre à un mille et demi de là à Arcole, un grand marais entre les deux : c*était une situation peu faite pour promettre la victoire (I). Pour proQter malgré tout de Tattaque entamée, il fallait rappeler la division Masséna, établir un poste défensif sur la digue de Porcil à Ronco à une distance convenable, et tourner Taile gauche des Autrichiens par Âlbaredo ou même par Legnago. Bonaparte sent quHl ne peut pas passer la nuit dans la situation où il est le 15 au soir; il peut craindre que les Autrichiens n'attaquent ses divisions avec des forces supérieures, ne les jettent dans les marais, ne les coupent en partie du pont de Ronco; puis Davidovitch vient encore de battre Vaubois, et il faudra se tourner contre lui. II décide donc de renoncer aux avantages obtenus et de se retirer sur la rive droite de TAdige. Il ne laisse que deux demi-brigades pour couvrir le pont de Ronco, et tout près de celui-ci. On croirait, d'après cette résolution, que Bonaparte a abandonné son offensive contre Alvinzi. Pas du tout! Il est décidé, si la situation de Vaubois ne l'oblige pas à faire autre chose, à renouveler son attaque le lendemain (2). Dans cette intention, il est inexcusable de n'avoir pas occupé solidement la chaussée de Porcil quelque part vers Bionde pour couvrir son pont de Ronco, et le village d*Arcole pour assurer son débouché et de n'avoir pris aucune mesure pendant la nuit pour exécuter un mouvement par Legnago, surtout avec sa cavalerie. On ne pourrait excuser la retraite complète en deçà de l'Adige que s'il renonçait à son attaque ; ou la reprise de Tattaque le lendemain, que s'il avait occupé Arcole; il est (1) Les inconvénients dont parle Clausewitz existaient bien plutôt pour Alvinzi que pour Bonaparte ; c*est lui qui avait ses deux ailes séparées par les marais, et par Tennemi, tandis que Masséna et Augereau étaient en liaison entre eux et avec le détachement laissé à Ronco. (2) Clausewitz veut absolument que Bonaparte cherche une action décisive et attaque. Au contraire, les Français n*avaient qu'à attendre Tattaque des Autrichiens, et c*est ce qu'ils ont fait. Alvinzi était forcé de prendre Toflensive, étant donné le but qu'il poursuivait.

 tout à fait incompréhensible qu'il n'ait fait ni l'un ni l'autre, et on ne peut dire pourquoi il se promettait de mieux réussir le lendemain à l'attaque du pont d'ÂrcoIe. Le mouvement tour* nant par Albaredo, qui l'avait cependant seul rendu maître d'Arcole, n'est pas utilisé pour l'attaque du second jour et le général Guyeux n'est nommé dans aucun rapport. Nous avouerons qu'il nous a été absolument impossible de découvrir ici un fil conducteur qui permît de suivre l'enchaînement des idées; le deuxième jour de la bataille nous est resté tout à fait incompréhensible, le troisième l'est pour bien des choses. Tantôt ce sont des actes auxquels on ne trouve pas de motifs, tantôt des effets auxquels on ne voit pas de causes. Ni Bonaparte ni Berthier, dans leur premier rapport, le lendemain de la bataille, alors que l'idée était encore toute vivante, ne permettent de deviner i'enchaînement des pensées qui ont servi de base à la décision du général (1). Combat du 76 novembre. Le fait matériel, c'est que, le 16 au matin, Bonaparte se reporte en avant au point du jour, de la même façon que la veille (2). Mais en même temps Alvinzi s'est décidé à attaquer et a déjà traversé Arcole et le pont avec son aile gauche. Français et Autrichiens se rencontrent sur les deux digues. Les Impériaux sont battus sur l'une et sur l'autre, Masséna rentre victorieusement à Porcil, Augereau pousse jusqu'au pont d'Arcole; mais tous les efforts des troupes les plus braves, conduites par les généraux les plus braves, échouent (i) Le rapport de Bonaparte et la lettre de Berthier, écrits au lendemain des événements, exposent pourtant bien le but que poursuivait le général français ; mais Glausewitz s'est arrêté à Tidée que Bonaparte voulait prononcer une attaque décisive, et il repousse tout ce qui ne se plie pas à sa théorie. (2) Non pas de la même façon que la veille, mais seulement de manière à se replacer sur les digues en avant du pont. C*est là qu* Alvinzi vient les attaquer.

 Bonaparte. Le temps perdu ne lui avait encore causé aucun doiâniage, et les pertes matérielles avaient été plus considérables dii côté des Autrichiens que du sien (i). Il supposait les Impériaux déjà très frappés par ces deux sanglantes journées ; il pensait qu'une nouvelle attaque, surtout avec des dispositions un peu différentes, les forcerait sans aucun doute à se retirer. Il avait parfaitement jugé son adversaire, et la suite Ta montré. Mais comment, va-t-on nous demander, Bonaparte avait-il cette conviction, puisque Alvinzi se trouvait encore le 17 dans la situation favorable où il était les jours précédents (2)? A cela, nous répondrons qu'on ne reconstitue pas de pareilles impressions loin de l'heure et du lieu de l'action ; tout repose ici sur les moindres détails, sur des nuances, en un mot sur une impression générale. C'est un regard plongé par le combattant dans la prunelle de son adversaire : quelle critique peut-on baser là-dessus ! Les changements apportés aux dispositions d'attaque consistèrent surtout en ce que la division Masséna n'attaqua plus Porcil ; on n'y dirigea qu'une demi-brigade, et juste assez loin pour couvrir l'attaque que le reste de la division prononcerait sur Arcole; la division Augereau passerait l'Alpon en aval d'Arcole sur un pont de chevalets; enQn, la garnison de Legnago ferait, avec 2 bataillons et 4 pièces, une diversion dans le flanc gauche et sur les derrières des Autrichiens. La réserve de cavalerie suivrait et soutiendrait Augereau. Il n'est toujours question de Guyeux dans aucun rapport. Alvinzi, recevant par un espion la fausse nouvelle de la retraite de Bonaparte sur Mantoue (d'après les mémoires de Bonaparte), croit, le i7 comme le 16, pouvoir repousser les Français ; les avant-gardes de ses colonnes avancent au point du jour vers Ronco par les chaussées de Porcil et d'Arcole. (i) En outre, Bonaparte avait reça 2,000 ou 3,000 hommes de renforts. (2) On ne sait comment Clausewitz peut qualifier de favorable la situation d*une armée coupée en deux tronçons, et qui ne peut plus songer qu*à battre en retraite, alors qu'elle avait une mission offensive.

218 CHAPITRE LVII. Au même instant, et comme les Français allaient se porter audevant d*euxy le pont s'entrouvre, les deux bataillons laissés sur la rive gauche par la division Augereau étaient donc menacés d'être perdus, et le passage allait devenir impossible; mais il se trouvait que, près de Ronco, les deux digues longeaient quelque temps TAdige, Tune en amont, Tautre en aval ; de sorte que lartillerie française put à elle seule arrêter les colonnes autrichiennes, ce qui donna le temps de rétablir le pont. Aussitôt deux demi-brigades de la division Masséna, chacune à 3 bataillons, passèrent ; Tune, dirigée par Masséna lui-même, s'avança sur la chaussée de Porcil ; l'autre, sous le général Robert, vers Arcole. L'une et l'autre refoulèrent les avant-gardes autrichiennes. Le gros des divisions passa ensuite. Augereau, tout en laissant deux bataillons à la garde du pont, en avait encore 14 ; il les porta à droite d' Arcole, sur le cours inférieur de TAlpon ; le pont de chevalets semble y avoir été préparé pendant la nuit même ; il s'en servit pour attaquer les Autrichiens dans leur position un peu en arrière. Ce qui restait des 18 bataillons de Masséna, soit 12 bataillons, fut conservé provisoirement près de la bifurcation des deux chaussées. Cependant, les demi-brigades engagées sur ces dernières étaient venues se heurter au gros des colonnes autrichiennes ; un combat violent s'était engagé, et les deux demi-brigades, accablées par le nombre, avaient été repoussées avec beaucoup de vigueur. Masséna fit avancer en soutien une de ses brigades sur la chaussée de Porcil, et parvint ainsi à rejeter les Autrichiens assez loin pour éviter toute inquiétude au sujet du pont de Ronco et de la sécurité de la gauche française. 11 restait donc au pont de Ronco 6 bataillons de la division Masséna et les 2 bataillons de la division Augereau, qui avaient couvert le pont auparavant. Bonaparte Qt cacher 3 de ces bataillons, ceux de la 32* demi-brigade, dans le fourré qui se trouvait à la droite de la chaussée d' Arcole, et plaça les autres, partie sur cette chaussée, partie sur celle de Porcil,

 d'où Ton pouvait agir également dans le flanc des Autrichiens engagés sur l'autre. Le général Robert, cédant à la supériorité numérique des Autrichiens du côté d'Arcole, se replia sur la division Augereau avec une partie de ses troupes, pendant que le reste était refoulé sur le pont de Ronco. Les Autrichiens tombèrent ici aux mains des réserves disposées par Bonaparte. La 32^ s'élança de son embuscade dans le flanc gauche de la colonne autrichienne ; les bataillons tenus sur la digue de Porcil tombèrent dans son flanc droit. Attaquée ainsi de tous les côtés, cette colonne, qui pouvait compter 2,000 hommes (Bonaparte dit 3,000 Croates), céda au nombre et à l'excellence des dis-^ positions, et se retira sur Arcole, réduite probablement de moitié, ou du moins après avoir subi de grosses perlés. Pendant que ces événements se passaient sur les deux chaussées, Augereau avait attaqué l'aile gauche autrichienne. Elle occupait une position assez avantageuse à quelque 4000 pas de l'Alpon, sa droite s'appuyant à Arcole, sa gauche à un marais ; son front couvert par l'Alpon et par un terrain coupé de canaux et en partie encore marécageux. D'après la relation autrichienne, l'attaque d'Augereau aurait quelque peu surpris Alvinzi, et l'aurait décidé à se retirer ; le mouvement en avant de son aile gauche n'aurait eu pour but que de gagner le temps de rallier à Villanova les troupes détachées sur Vérone. Quoi qu'il en soit, la position autrichienne était si forte, qu' Augereau fut longtemps sans rien pouvoir entreprendre contre elle. Il y avait bien encore, entre le marais qui couvrait son flanc gauche et l'Adige, un chemin qui contournait le marais, mais on ne pouvait aventurer une colonne sur un chemin si dangereux; Bonaparte eut l'idée d'ordonner à un ofGcier et à 25 de ses guides de se glisser par là; il leur prescrivit, quand ils seraient arrivés sur le flanc gauche des Autrichiens, d'attirer l'attention à grand renfort de trompettes aûn de se faire prendre pour une cavalerie nombreuse. Bonaparte prétend avoir ainsi efl'rayé les Autrichiens et les avoir décidés à la retraite; mais une ruse comme celle-là réussit

 mieux sur le papier que sur le champ de bataille, et quand ou s*en prend à de grandes masses, elle ne peut passer que pour une plaisanterie. Il faut bien plutôt attribuer la retraite des Autrichiens i leur situation générale, et à la nouvelle qu'une colonne arrivait de Legnago. Alvinzi voyait ses colonnes battues sur les deux digues, Augereau qui l'attaquait après avoir passé TAlpon, et des troupes qui arrivaient de Legnago dans le flanc des Autrichiens : il se décide donc, vers deux heures de Taprès-midi, à se retirer sur Villanova. Masséna qui entre-temps s*est rabattu sur Arcole, traverse ce village, fait poursuivre les Impériaux sur Villanova, et fait sa liaison avec Augereau. Les Français prennent position, la gauche à Arcole, la droite à SaintGiorgio; les Autrichiens sont à Villanova. Les pertes des Autrichiens, dans cette bataille de trois jours, sont évaluées par les Français à 7,000 ou 8,000 morts, blessés et prisonniers. Il y en a peut-être 2,000 de trop. Celles des Français n'ont pas dû être beaucoup moindres. *

CHAPITRE LVIII Considérations sur la bataille d'Axcole. Nous n'avons employé, pour cet exposé sommaire de la bataille, que les récits de Jomini et du général Neipperg, ainsi que les rapports originaux de Bonaparte et de Berthier, et nous avons coordonné ces éléments de manière que Tensemble présentât autant de suite que possible. Nous sommes donc loin de croire que notre exposé soit absolument véridique ; quand les données sont si rares et si confuses, la confrontation la plus soigneuse ne préserve pas de toutes les erreurs; et aurait-on beaucoup plus de discernement que nous ne pouvons en avoir, qu'on ne serait pas à Tabri des erreurs. — Nous espérons bien moins encore que le développement de Faction, tel que nous l'avons exposé, paraîtra tout à fait naturel et raisonnable. Nous Tespérons d'autant moins qu'il y reste une foule de choses, par exemple l'emploi de brigades et de divisions entières sur de simples digues, que nous trouvons nousmème incompréhensibles. Le sol n'était probablement pas aussi impraticable en dehors des digues qu'il l'a été en Hollande lors des inondations de 1672 et 1787; il devait être ferme par places. On ne peut résoudre la question qu'avec un plan très détaillé ou par une reconnaissance personnelle de la région. Le plan que donne le général Jomini, et qui a servi de base à notre description, est très insufQsant et plus propre à compliquer qu'à éclaircir la queslion.^ Du reste, pour que dans l'ensemble les combats se soient développés ainsi que toutes les relations le racontent, il faut bien que le terrain Tait permis ; cela/ nous pouvons en être sûrs.

222 CHAPITRE LYIII. Il en est tout autrement des résolutions adoptées par les deux généraux. Elles ont pu être çà et là quelque peu oiodifiées par des circonstances particulières dont il ne reste plus trace, mais dans leurs grandes lignes, elles ont dû résulter de la situation générale ; c'est un besoin naturel de notre esprit que de concevoir une connexion logique entre la situation et les mesures adoptées. Nous avons déjà remarqué, au cours du récit, qu'on pouvait trouver le plan de Bonaparte pour le 45 assez naturel, pourvu qu'il n'eût pas à craindre qu'on Tempêchât de déboucher des marais. Il peut toujours paraître audacieux, mais ce qui est audacieux n'est pas forcément déraisonnable. On conçoit que Bonaparte n'ait pas osé, dans les circonstances où il se trouvait, s'engager uniquement sur la digue de Porcil, ou s'avancer sur celle de la rive droite de l'Alpon sans tenir Ârcole. On s'explique ainsi ses combats furieux pour la possession d'Arcole : après avoir d'abord méconnu l'importance de ce point, il en était venu à s'apercevoir qu'un mouvement par Âlbaredo était préférable, mais il n'était plus temps de le faire. La retraite du 15 au soir serait encore assez compréhensible, n'était la résolution de reprendre le 16 une attaque identique, laquelle aurait forcé Bonaparte à conserver les points conquis. Quant à l'attaque du 16, en tout point semblable à celle du 15 (i), pourquoi aurait-elle donné de meilleurs résultats? Et si elle donnait le même résultat, elle laissait Bonaparte dans la même situation. Si cette situation ne paraissait pas si mauvaise au général français, pourquoi commençait-il par l'abandonner le soir ? Trouvait-il dangereux de passer la nuit dans cette situation et espérait-il s'emparer d'Arcole de bonne heure le 1 6 ? L'un est aussi peu rationnel que l'autre. L'explication la plus naturelle et la plus simple de cette (1) 11 ii*y a pas eu d'attaque, le 16, de la part des Français. lU se sont portés au-devant de rennemi quand celui-ci eut attaqué leurs avant* postes. La critique de Clousewitz n'est donc pas fondée.

seconde attaque pourrait être que Bonaparte avait compté sur la retraite des Autrichiens ; mais il ne s'en est expliqué dans aucun de ses rapports, et, du reste, ce serait en contradiction avec l'inquiétude qu'il avait pour la nuit. Cette attaque du 16 reste donc absolument inexpliquée. La retraite du 16 au soir est plus motivée que celle du 15, car, cette fois, on n'était même plus maître d'Arcole (1). De même, l'attaque du 17 est beaucoup plus intelligible que celle du 16, et par cette seule raison qu'on a pris d'autres dispositions dont Bonaparte avait reconnu la possibilité pendant la journée du 16, et sur lesquelles il pouvait fonder d'autres espérances. Tant qu'il reste une chance de vaincre, il est tout naturel qu'un général n*abandonne pas un combat qui, lui ayant coûté beaucoup de monde, en a coûté plus encore à son adversaire. S'il se retirait, l'ennemi s'attribuerait la victoire et jouirait, en effet, de quelques-uns des avantages qu'elle entraîne, tandis que, s'il persiste dans son attaque, les efforts antérieurs et les résultats acquis feront déjà la moitié de l'ouvrage. Tant que Davidovitch n'avançait pas davantage, tant que les combats partiels coûtaient plus de monde aux Autrichiens qu'aux Français, tant qu'il restait une possibilité d'avoir un succès général, et tant qu'un terrain aussi impraticable empêcherait les Autrichiens, même vainqueurs, d'infliger à leurs adversaires une défaite complète (2), Bonaparte pouvait continuer ses attaques ; il s'agissait surtout, en effet, de bravoure et d'opiniâtreté, et il était difficile de l'emporter sur les Français pour Tune ou l'autre de ces qualités. Toutefois, il fallait pouvoir espérer une victoire générale; or, le 15, Bonaparte croyait la tenir, parce qu'il ne connaissait pas exacte(i) Lorsqu^on se replia, le 15 au soir, sur le pont de Ronco, on n*était pas encore maître d*Àrcole où Guyeux n'arriva qu*à la nuit close. Arcole avait si peu de valeur par soi-même, que les Autrichiens et les Français s^en désintéressaient après la fin du combat. (2) Il n*avait donc pas été si maladroit, de la part de Bonaparte, de s'établir dans cette région marécageuse, au lieu d'attaquer en plaine un ennemi supérieur qui Tavait déjà battu deux fois.

rAlpon,àpeu près à un quart de lieue de son embouchure; ce qui a été un objet de critique pour les militaires mal instruits^ En effet, si le pont eût été placé sur la rive gauche vis-à-vis Albaredo : 1® l'armée se fût trouvée déboucher dans une vaste plaine et c'est ce que son général voulait éviter; 2® Alvinzi qui occupait les hauteurs de Caldiero, eût, en garnissant la rive droite de l'Alpon, couvert la marche de la colonne, qu'il aurait dirigée sur Vérone ; il eût forcé cette ville faiblement gardée et eût opéré sa jonction avec l'armée du Tyrol; la division de Rivoli, prise entre deux feux, eût été obligée de se retirer sur Peschiera ; l'armée tout entière en eût été étrangement compromise ; au lieu qu'en jetant le pont sur la droite de TAlpon on obtenait l'avantage inappréciable : 1® d'attirer l'ennemi sur trois chaussées, traversant un vaste marais; 2® de se trouver en communication avec Vérone par la digue qui remonte l'Adige et passe aux villages de Porcil et de Gambione, où Alvinzi avait son quartier général, sans que l'ennemi eût aucune position à prendre, ni pût. couvrir d'aucun obstacle naturel le mouvement des troupes qu'il aurait fait marcher pour attaquer Vérone. Cette attaque n'était plus possible, puisque toute l'armée française l'eût prise en queue, pendant que les murailles de la ville en auraient arrêté la tête », etc. Les deux avantages allégués pour la disposition qu'il a prise ne sont évidemment que le reflet des deux inconvénients qu'a rencontrés l'offensive sur la rive droite de l'Alpon. Nous voulons bien accepter la seconde raison, mais pour le 15 seulement; elle ne signiGe rien pour les journées suivantes. Quant à la première, Bonaparte a l'air d'y attribuer une importance pai*ticulière, car il raconte, un peu auparavant, dans la marche de Vérone à Ronco : a Alors les officiers et soldats qui, du temps qu'ils poursuivaient Wurmser, avaient traversé ces lieux, commencèrent à deviner l'intention de leur général : il veut tourner Caldiero qu'il n'a pu enlever de front ; avec 13,000 hommes ne pouvant lutter en plaine contre 40,000, il porte son champ de bataille sur des chaussées 15

 entourées de vastes marais, où le nombre ne pourra rien, mais où le courage des têtes de colonnes décidera de tout » , etc. Le lecteur appréciera ce qu'il faut penser de ce monologue stratégique des soldats. C'est une fable qu^il ajoute à son explication, afin de l'embellir par le merveilleux de cette voix publique de Tarmée. Bonaparte cherchait ek savait larmée autrichienne à Caldiero, et non dans les marais; il était Tassaillant et il fallait donc, pour faire aboutir son attaque, laisser les marais derrière lui, et se battre en plaine avec les Autrichiens ; les choses se passèrent tout autrement et les Autrichiens furent réellement assez bons pour venir l'attaquer sur les digues, mais il n'y avait pas de calcul qui pût le faire prévoir (1). Celte explication de Thistorien de Sainte-Hélène n'est pas seulement en contradiction avec le but qu'il avait cherché et éloignée de toute vraisemblance ; elle est en contradiction avec les faits eux-mêmes; pourquoi donc, le IS, ces attaques furieuses contre le pont d'Arcole, qui était le débouché de la chaussée, si Bonaparte n'avait pas voulu se porter dans la plaine (2) ? Pourquoi ne pas attirer plutôt les Autrichiens sur la chaussée même, comme cela eut lieu le 17 (3) ? Il est tout à fait évident que cette explication a été déduite de la marche même des événements, notamment le 17 ; mais cette dernière journée s'était déroulée à l'inverse de l'attente et des projets de Bonaparte. Nous ne pouvons donc conserver au général français, pour la bataille d'Arcole, que sa réputation de grande bravoure et (1) ir semble au contraire que tout en donnait l*assurance. Comme on Ta déjà remarqué page 176, Alvinzl ne pouvait qu^attaquer, battre en retraite ou livrer ses parcs, et, pour ne pas sacrifier Davidovitch, il fallait attaquer. Jamais on n*a vu, à la guerre, faire échec à son ennemi comme Bonaparte Ta fait à Alvinzi. (2) Il voulait se porter dans la plaine, mais à Yillanova, où étaient les parcs et convois de son ennemi. (3) Il était certainement plus séduisant de saisir la ligne d'opérations de toute Tarmée ennemie, que d'attirer 2,000 Croates sur une digue, en admettant môme qu'ils voulussent bien s'y prêter.

d'opiniâtreté, qualités qui sont loin, du reste, de ne pas valoir le succès qu'elles ont obtenu; mais nous considérons les dispositions de la première journée comme absolument vicieuses, et celles des deux suivantes comme dues à son acharnement et contraires, d'ailleurs, aux principes de tactique les plus élémentaires. Malheur au général médiocre (1) qui entreprendrait une telle manœuvre et y échouerait I La conduite du général autrichien mérite aussi bien des critiques (2). Sur une digue, le défenseur a forcément de grands avantages, si la situation n'est pas tout à fait perdue ou les troupes par trop mauvaises; ainsi la défense a plus de chances de succès en se tenant sur la digue même, quoiqu'elle ne puisse y engager plus de monde que l'attaque. Mais le défenseur a encore bien plus d'avantages au débouché même de la chaussée ; car il peut déployer plus de troupes que son adversaire. Il était donc naturel de tenir fortement les débouchés, c'est-àdire Arcole et Porcil, et d'y attendre l'attaque des Français. Si Porcil même ne s'y prêtait pas, parce que la chaussée s'y divise en plusieurs branches, on aurait choisi une position a la bifurcation ou en tout autre endroit qui eût mieux convenu. Dans ces conditions, les Autrichiens s'opposaient à tous les efforts des Français avec très peu de monde, et gardaient une réserve considérable pour faire face à un mouvement tournant. Ils n'auraient certes pas obtenu ainsi une victoire comme il leur en fallait une, mais l'offensive sur les digues y menait (1) Mais, puisqu*il n*a pris que de mauvaises dispositions, à quoi sert que Bonaparte n*ait pas été médiocre ? S*il ne lui reste que le mérite de l'acharnement, une courageuse nullité en aurait fait autant. Clausewitz a beau critiquer : il sent bien dans ces journées d'Àrcole quelque chose de supérieur qui lui en impose. (2) Plus que Clausewitz ne pense, car il n*a pas été question de l'étonnante dispersion des troupes d*AIvinzi, laquelle a contribué pour beaucoup à la décision et au succès de Bonaparte.

 encore bien moins ; cette victoire était surtout presque impossible dans la situation stratégique où ils se trouvaient, et dont nous reparlerons. Ils ne pouvaient guère obtenir un résultat plus favorable que de repousser l'attaque des Français. — Les Autrichiens renoncèrent à tous ces avantages pour se porter au-devant des Français sur les digues, et les combattre à armes égales. On n'y comprendrait rien^si Ton ne réfléchissait que le 15, les Autrichiens crurent d'abord n'avoir alTaire à Ronco qu'à un faible détachement facile à repousser ; ils ne firent donc que s'avancer sur la chaussée de Porcii; les 46 et 17, ils crurent prendre Bonaparte en flagrant délit de retraite et il était tout simple, dès lors, de le harceler. Mab ces explications ne sufGsent même pas à excuser Alvinzi pour le 16 et le 17, car la moindre avant-garde l'aurait vile averti de son erreur, sans l'exposer aux pertes que subirent ses deux colonnes sur les chaussées. Nous laissons de côté la question de savoir si le passage de TAlpon par Augereau, le 17, n'aurait pas dû être empêché, ou s'il ne s'explique pas par une négligence des Autrichiens. Et maintenant qu'est-ce qui, le 47, a forcé Alvinzi à se retirer, c'est-à-dire à renoncer à la lutte, à baisser pavillon? Ces trois journées de combats mal conduits avaient notablement entamé son armée, aussi bien que son moral à lui et celui de la troupe; le passage de TAlpon par Augereau et la manœuvre de la garnison de Legnago gâtaient sa situation tactique ; après ces funestes journées, disposant d'une armée assemblée à la hâte, mal formée, sans supériorité numérique prononcée, il n'osait plus livrer en plaine, le 18, la bataille décisive que Bonaparte lui aurait certainement imposée; une défaite complète n'aurait pas manqué de changer en désastre ce qui n'était jusque-là qu'une tentative avortée. Ce raisonnement n'est pas fait pour nous surprendre; il est dans l'esprit de tous les généraux qui, se trouvant dans une situation critique, n'ont pas la très grande force de caractère nécessaire pour en sortir.

Qu'est-ce donc qui a fait pour Bonaparte, de cette bataille mal engagée, une véritable victoire ? C'est une direction plus habile des combats élémentaires, une plus grande valeur dans la troupe, une opiniâtreté supérieure, une audace sans bornes.

CHAPITRE LIX Bonaparte sa toiime contre Daiddorvitch. Le 17, pendant qu\\IviQzi s'avouait vainca et battait en retraite, Davidovitch remportait enfin sa victoire sar la division Vauboiâ dans la position de Rivoli ; il Ten chassait et la rejetait avec pertes sur Casteinovo comme noas Tavons dit plus haut (chap. 53). Une victoire remportée sur 6,000 hommes ne pouvait compenser la défaite de 22,000 ; c'est assez naturel. Davidovitch suivit le général Vaubois et s'établit le 18 à Casteinovo, pendant que Vaubois se retirait derrière le Mincio. Bonaparte, averti de la défaite de Vaubois, résolut de se tourner sur-le-champ contre Davidovitch. 11 Gt poursuivre Alvinzi le 4 8, simplement par la cavalerie de réserve, fit prendre à la division Masséna la direction de Villafranca, par où Vaubois allait se replier sur Borghetto et prescrivit à Augereau de passer par Vérone et le Monte Molare pour descendre dans la vallée de l'Adige à Dolce et couper la retraite à Davidovitch. Ce général s'aperçut à temps du danger qu'il courait ; il se retira le 19 jusqu'à Ala, avant que les dispositions prises contre lui eussent pu être exécutées. Son arrière-garde éprouva cependant à Campara de grosses pertes, et un bataillon y fut pris. A la nouvelle du danger que courait Davidovitch, Alvinzi, qui se trouvait le 19 à Montebello, envoya quelques bataillons dans le Monte Molare pour menacer le flanc droit d'Auge

reau; afln d'appuyer cette démonstration, il rebroussa luimême le 20 sur Villanova. Au su de ce mouvement, Bonaparte revint immédiatement à Vérone, sur quoi Alvinzi jugea bon de se retirer derrière la Brenta. Le 23 novembre, Wurmser fît enfin une tentative de sortie; elle ne pouvait naturellement pas réussir, puisque les colonnes qui étaient venues pour le délivrer s'étaient retirées depuis longtemps ; les Français avaient déjà renforcé à nouveau le corps d'investissement, qui avait été affaibli pendant la période de crise. Ainsi se termina la troisième tentative faite pour délivrer Mantoue. La crise passée, les deux partis se reposèrent. Les Autrichiens prirent position derrière la Brenta, l'aile gauche à Padoue, l'aile droite à Trente. Bonaparte reprit son ancienne position sur l'Adige.

CHAPITRE LX Considérations. C'est ici que vont trouver place nos considérations sur le quatrième acte de la campagne. Cette troisième attaque des Autrichiens était commandée l)ar les circonstances; nous Tavons déjà montré (chap. 54). Wurmser s'était jeté dans Mantoue avec 46,000 hommes; eu admettant qu'il y en eût seulement 12,000 de trop pour la défense, et qu'on les en fît sortir en rompant Tinveslissement, ce n'était pas à dédaigner, aussi bien pour ce que ces troupes valaient en elles-mêmes, que pour l'honneur des armes. La situation était réglée en Allemagne, et, ce qu'il y avait de plus urgent pour le moment, c'était d'envoyer en Italie tous les renforts disponibles, afin de délivrer le corps de Wurmser qui souffrait déjà de la faim. Voilà un des objets de l'offensive autrichienne ; mais il était naturel qu'on ne s'en tînt pas là, et qu'on cherchât une victoire décisive sur Bonaparte; on eût ainsi non seulement dégagé Mantoue, mais reconquis toute la haute Italie. Il était d'autant plus utile de chercher une pareille victoire, que le pape, comptant sur l'appui de TAutriche, continuait ses armements et qu'on ne pouvait pas le planter là. Les troupes que les Autrichiens pouvaient rassembler pour cette offensive s'élevaient, nous l'avons vu, à 48,000 hommes. Les Français pouvant, grâce à leur manière de bloquer Mantoue et à l'inertie de Wurmser, disposer de 30,000 hommes pour les opérations en rase campagne, les Autrichiens étaient supérieurs dans le rapport de 4 à 3 ; c'eût

CONSIDERATIONS. 233 été une assez forte garantie de succès si les généraux et leurs armées avaient eu un moral équivalent de part et d'autre ; étant donnée la supériorité morale des Français, cette proportion numérique ne donnait qu'une faible chance de succès. D'autre part, les renseignements sur l'ennemi, ne Voublions pas, font toujours juger ses forces plus nombreuses qu'elles ne sont en réalité ; il y a donc lieu de s'étonner que lé gouvernement autrichien ait compté sur un succès décisif et éclatant dans cette troisième offensive. Les gouvernements commettent souvent de ces erreurs, parce qu'ils ne voient pas assez l'importance des causes générales ; ils se laissent toujours raconter par les généraux et autres rédacteurs de rapports, que les mauvais résultats sont dus à telle faute isolée facile à éviter, tel hasard malheureux qui ne se reproduira pas. Ils conçoivent donc de nouvelles espérances quand il n'y a pas lieu ; ils se remettent en mouvement pour tenter la fortune encore une fois, au lieu de s'occuper d'abord d'améliorer leur situation, et de reprendre leur opération comme une œuvre bien préparée et non comme une affaire de chance. Un changement de personnes dans le commandement fait concevoir aussi de grandes espérances, et Ton ne se demande pas si le nouveau général est un homme d'une autre espèce que les précédents. 11 y avait pourtant lieu de le faire, si l'on voulait compter sur un succès décisif après une série de malheurs de tout genre ; ce ne sont pas des nuances dans le tempérament qui changeront beaucoup le résultat. Beaulieu, Wurmser, Alvinzi étaient évidemment des hommes de même espèce, et il n'était pas raisonnable de croire que la personnalité de l'un ou de l'autre fournirait un appoint capable de faire pencher la balance. Nous concluons de là que les Autrichiens n'avaient guère lieu d'espérer une victoire décisive ni la conquête de la Lombardie. C'est ici un point capital en stratégie, car les questions stratégiques ont d'autant plus d'importance qu'on aborde des régions plus élevées. Si le gouvernement autrichien s'en était tenu à un raisonnement bien simple et bien clair, comme

 des Français, si toute l'armée autrichienne avait évacué leur pays. Les Autrichiens pouvaient laisser, par exemple, 3,000 hommes dans le^ Tyrol, sous un général connu; en les joignant aux 8,000 hommes de milice, on formait un corps auquel les Français étaient bien obligés d'opposer quelque chose, et dont ils ne pouvaient évaluer exactement la force. En répandant de plus le bruit que 10,000 hommes de l'armée du Rhin allaient passer dans le Tyrol, les Autrichiens rassuraient les habitants, et d'autre part les Français n'étaient pas à même de discerner l'exacte vérité. Sur les 20,000 hommes de Davidovitch, on pouvait donc en prélever 15,000 pour Jes porter dans la plaine, où on aurait rassemblé ainsi une force de 43,000 hommes. Il n'était pas nécessaire, il était même mauvais, de faire cette réunion par la vallée de la Brenta, car Bonaparte pouvait s'interposer entre les deux colonnes â Bassano. Pour un jour ou deux de plus qu'eût demandé cette jonction, ce n'était pas une affaire. Nous avons assez parlé de la division des forces. On objectera que Bonaparte avait un point bien déterminé à couvrir, à savoir Mantoue ; il est plus commode, en pareil cas, d'avoir affaire à un agresseur unique, car le défenseur n'a qu'à s'interposer entre lui et l'objectif. Si au contraire les forces de Tassaillant sont divisées, il faut aussi que le défenseur divise les siennes ; on livre plusieurs combats en des points différents, et le défenseur a l'inconvénient d'être obligé de vaincre partout pour remplir sa mission ; l'assaillant, au contraire, n'a besoin de vaincre qu*en un point; il a donc beaucoup plus de chances de réussir. D'après cela, dans le cas présent, l'attaque en plusieurs colonnes eût quelque peu relevé la probabilité du succès. Mais les circonstances et la zone de manœuvre très favorable dont disposaient les Français s'opposaient sérieusement à ce qu'on profitât de cet avantage. Il y a deux principes fondamentaux à observer dans l'organisation d'une offensive multiple.

236 CHAPITRE LX. Le premier, c'est que chaque colonne doit agir indépendamment, c'est-à-dire livrer bataille pour son compte; le plan ne comportera donc pas de réunion avant la bataille, et chaque pas de Tune des colonnes ne dépendra pas de l'autre; le second, c'est que les colonnes doivent s'avancer par les chemins les plus écartés qui existent entre leur base et leur objectif. Le premier principe assure le salut de toute attaque multiple ; il est souverainement déraisonnable, et par suite généralement funeste, que des colonnes séparées agissent en se préoccupant l'une de l'autre, alors que leur situation rend si difficile, pour ne pas dire impossible, qu'elles se donnent de leurs nouvelles. L'unité d'action ne réside que dans la communauté d'objectif. Cet objectif, il faut que chacune d'elles le poursuive par son chemin propre, non pas follement, aveuglément, sans réflexion, car il ne faut jamais agir ainsi à la guerre, mais, du moins, avec cette persistance dans l'effort qu'exige toute action une fois lancée, et dont on n'est plus maître. Que chaque général fasse ainsi, de son côté, tout ce que sa situation lui permet; il est, certes, par le fait même que l'attaque est multiple, en grand danger d'être battu à plates coutures ; mais Tinfluence de chaque défaite sera aussi faible que possible sur le résultat général, et, ce qu'on aura perdu d'un côté, on le retrouvera très probablement de l'autre. Nous disons « très probablement » parce que nous avons supposé que la tâche entreprise convenait surtout à une attaque en plusieurs colonnes. Pour satisfaire plus facilement à ce premier principe, nous demandons, au nom du second, la plus grande distance possible entre les deux colonnes ; il est clair que chacune d'elles sera d'autant plus indépendante qu'elle sera plus éloignée de l'autre et de son ennemi; de plus, le défenseur ne peut manœuvrer en lignes intérieures par une navette vertigineuse de sa masse centrale, que si les dislances n'en sont pas par trop grandes.

CONSIDÉRATIONS . 237 Essayons d'appliquer ces principes à l'attaque contre Bonaparte sur TAdige, et nous trouverons que les circonstances particulières s'opposaient à l'une et à Tautre. D'abord, la zone de manœuvre des Français est d'une force tout exceptionnelle. Elle n'est nullement enveloppée par la base de l'assaillant; si nous faisons abstraction, pour un instant, de la route qui longe le lac de Garde à l'ouest, son développement de Peschiera par Vérone et Legnago n'est que de neuf milles, c'est-à-dire bien peu de chose. On ne peut pousser une attaque en aval de Legnago, parce que de nombreux cours d'eau viendraient l'embarrasser et rendraient sa retraite sur le Frioul très précaire. Sur ce front, déjà étroit, se trouvent encore les places fortes de Vérone et Legnago qui ne peuvent pas être assiégées tant qu'il y a un corps ennemi derrière elles. L'accès de l'Adige est gêné en partie par des marais, comme en amont de l'Alpon; le fleuve lui-même ne peut être franchi sans ponts de bateaux. On trouve encore, entre l'Adige et le Mincio, 5 ou 6 petits cours d'eau parallèles, comme le Tartaro, le Tione, la Molinella, dont les bords sont en partie marécageux et qui peuvent être facilement défendus. La route qui descend du Tyrol, le long de l'Adige, est barrée d^un côté par la Chiusa, de l'autre, par la position de Rivoli ; et ces points, môme après avoir été enlevés, constituent toujours un défilé qui peut être intercepté par une troupe détachée de Vérone, en arrière de l'assaillant ; la retraite de celuici se trouve alors coupée, ou peu s'en faut. Ainsi, une colonne autrichienne qui aurait enlevé la position de Rivoli ne peut guère s'aventurer que jusqu'à Castelnovo, tant qu'elle court le risque de rencontrer des forces supérieures; qu'elle soit battue par celles-ci en continuant son mouvement sur Mantoue, et l'ennemi aura eu le temps de se porter de Vérone sur le haut Adige ; comme on ne peut pas se retirer par le Monte Baldo avec de l'artillerie et qu'il faut ramener l'infanterie elle-même sur l'Adige par un détour, un corps à qui on a coupé la route de la vallée sera facilement contraint à poser les armes. Si donc une colonne autrichienne

 continue sa marche sur Mantoue tant que rien ne Tarrête, elle s'expose à de grands dangers. Nous voyons, en outre, que le second principe n'est pas applicable, car le passage sur TAdige ne peut avoir lieu qu'en amont de Legnago ; or on y serait tellement près de la gauche française, si elle s'était retirée sur Casteinovo ou Villafranca, que le général français pouvait y aller et en revenir avec sa masse centrale avant que la colonne dirigée sur Legnago n'eût ie temps de passer, de se frayer un chemin jusqu'à Mantoue en franchissant tous les autres petits cours d'eau, et de battre le corps d'investissement. On peut avoir l'idée de faire passer la colonne du Tyrol non par la vallée de l'Adige, mais par la rive occidentale du lac de Garde ; mais alors, de deux choses l'une : ou bien on tiendra en même temps la vallée de l'Adige, ce qui laisse une partie des forces inutilisées pour l'attaque, ou bien la retraite de cette colonne sera très compromise, et, de toute façon, la séparation par le Mincio ne sera réalisée qu'au profit de la défense. Ces considérations font donc écarter toute idée d'attaque en plusieurs colonnes; elles amènent à rassembler les forces le plus possible, et cela d'autant mieux qu'on tiendra plus à la seconde partie de la tâche, a la victoire décisive. Prenons en considération, en outre, les qualités des deux armées et de leurs chefs, l'habileté et la résolution du général français, la rapidité foudroyante de ses mouvements, l'endurance inouïe de la troupe, l'habitude de la victoire, la confiance en soi et dans la fortune qu'avaient l'armée et son chef; on n'en sera que plus convaincu que les Autrichiens auraient dû adopter les dispositions les plus simples, car celles-ci ne visent guère que le succès dans la bataille décisive, et il est clair que si: les troupes autrichiennes pouvaient équilibrer dans une certaine mesure les avantages de toute sorte qu'avaient les Français par d'autres qui leur fussent propres, ce ne pouvait être que dans une grande bataille où de grandes maisses de troupes auraient été engagées.

 ' L'auteur du plan d'opérations autrichien pouvait faire toutes ces réflexions ; il n'aurait pas Compté simplement sur la complication du plan et l'agencement de ses parties pour augmenter ses forces ; c'est un résultat qui ne se produit jamais, à moins de circonstances très particulières; son plan aurait alors consisté à rassembler une armée de 40,000 hommes dans la plaine d'Italie, pour se porter contre Bonaparte ; il lui aurait arraché la victoire dans une bataille simple mais vigoureuse et soutenue jusqu'au dernier homme. Nous disons une bataille simple, parce que nous tenons cette appellation pojr éminemment stratégique. Nous entendons par là une bataille qui n'a en vue que la victoire pure et simple, qui ne cherche pas à augmenter le succès par des combinaisons, par de grands mouvements tournants, etc.; cette augmentation du succès n'a jamais lieu qu'aux dépens do sa certitude ; et celleci n'était déjà pas trop grande ici. Du reste, dans ce cas, une victoire simple remplissait parfaitement tous les objets, car Bonaparte, une fois battu, on ne pouvait manquer, en apportant l'énergie voulue à exploiter le succès, de délivrer Mantoue et de reconquérir le Milanais. Nous n'entendons point ici que la bataille aurait dû être à fronts parallèles, car, à notre avis, ce n'est pas la forme qui donne le plus de chances de vaincre. Nous nous perdrions ici dans une discussion tactique qui sort de notre sujet, si nous voulions nous expliquer davantage sur ce point; tenons-nousen à cette remarque, faite simplement pour écarter toute fausse interprétation. Les Autrichiens ayant résolu de descendre du Tyrol dans la plaine en deux colonnes, voyons comment ils ont compris l'exécution, pour la comparer avec celle qui fût résultée de nos principes. Ils ont agi manifestement à l'encontre de ceux-ci. Âlvinzi cherche à se rapprocher le plus vile possible de Davidovitfh, et, quand il arrive près de lui, il est à bout de forces. Vérone, l'Adige et l'armée française les séparent; chacun d'eux attend l'autre, et personne ne comprend com

 ment ils auraient pu se tirer d'affaire. On voit parfois de petits insectes, qui, inquiets, font quelques pas en courant, puis restent immobiles quelques instants, et dont la faible et confuse intelligence ne pourrait pas expliquer le pourquoi de l'un ni de l'autre: telle fut la marche hésitante de Davidovitch et d'Alvinzi. Enfin, Alvinzi passe de son offensive à une espèce d'hésitation, qui ne pouvait rien donner de bon. Il est réduit à la défensive ; sûr de son sort comme le spadassin vaincu sur qui le glaive est suspendu et va infailliblement s'abattre, il reste indécis et laisse son adversaire tourner autour de lui jusqu'à ce qu'il ait trouvé le défaut de la cuirasse. D'après nos principes, Alvinzi aurait dû se porter sur Legnago par Padoue et il aurait fallu que son arrivée à Legnago coïncidât à peu près avec la prise de Rivoli par Davidovitch. Tous deux devaient prendre Mantoue pour but de leurs opérations et avancer avec la dernière énergie tant qu'il leur resterait un espoir de vaincre. Cette prescription bien simple était la seule pratique, et, si elle faisait courir des dangers, elle donnait du moins en échange quelques chances de réussite qu'on n'avait pas autrement. Supposons d'abord que la masse centrale de Bonaparte fût victorieuse quoi qu'on Rt ; il pouvait se présenter les cas suivants: 1® Les deux colonnes auraient été battues l'une après l'autre par le gros des forces françaises. Dans ce cas, l'opération était manquée. Pourtant, il était bien différent que le premier battu fût Alvinzi ou Davidovitch. m Etait-ce Alvinzi et se trouvait-il hors d'état de faire quelque chose pour aider à la retraite de Davidovitch, celui-ci se trouvait, nous l'avons déjà montré, dans une très mauvaise situation, et pouvait être contraint de poser les armes. Au contraire, si Davidovitch était le premier battg, le corps d'Alvinzi, intact, suffisait à assurer la retraite, car Bonaparte n'avait pas de temps à perdre pour se porter contre Alvinzi.

CONSIDÉRATIONS. 24i 2^ L'un des généraux pouvait être battu, pendant que l'autre délivrait Mantoue. Il y a encore ici une distinction assez importante à faire. Supposons Alvinzi battu et Davidovitch à Mantoue, ce dernier n'avait d'autre ressource, après avoir rallié Wurmser, et porté ainsi son effectif à 30,000 hommes, que de se retirer par Governolo, soit pour rejoindre Alvinzi à Castel Baldo, soit pour se tourner, comme pis aller, vers Ferrare, comme l'empereur lui-même le prescrivit ultérieurement à Wurmser. Était-ce, au contraire, Davidovitch qui essuyait la défaite, Alvinzi réuni à Wurmser pouvait attaquer le gros des forces françaises engagé contre Davidovitch, et livrer une seconde bataille, entre TAdige et le Mincio, dans des circonstances favorables. Nous voyons donc que, dans l'un ou l'autre cas, il était toujours plus avantageux pour les Autrichiens que Bonaparte portât d'abord sa masse centrale sur Davidovitch : celui-ci faisait une espèce de diversion ; il ne fallait cependant pas que cela conduisît à lui donner trop d'avance sur Alvinzi ou à ralentir ce dernier ; l'essentiel, quand on marche en plusieurs colonnes, est d'agir constamment rf'accorrf(l). Nous voyons donc qu'avec nos dispositions, il pouvait se présenter deux cas principaux : il y en avait un où les Autrichiens manquaient leur but, mais il en restait un, du moins, où ils arrivaient à délivrer Wurmser ; et, même si les Français étaient vainqueurs, il restait aux Autrichiens une chance d'atteindre la première partie de leur desideratum. II reste bien trois cas qui ne rentrent pas dans la discussion que nous venons de faire : 1® d'abord, une des colonnes pouvait dégager Wurmser, pendant que l'autre avait la chance d'être assez habile pour éviter la bataille ; 2* le gros de l'armée française pouvait être battu; 3® Bonaparte pouvait empêcher (1) C'est assez difficile à concilier avec le principe fondamental énoncé plus haut, que les diverses colonnes doivent agir d'une manière absolument indt^pendante, et sans se préoccuper Tune de l'autre. 16

942 CHAPITRE LX. Tune et l'autre colonne de rallier Wurnaser, mais sans s'opposer à leur jonction avant la bataille décisive. De ces trois cas, le premier augmente les chances de succès ; on atteint le premier objectif sans le payer d'une défaite, et on a le moyen d'atteindre ensuite le second : la victoire sur Bonaparte. Le second cas est plus avantageux encore ; il revient à atteindre les deux buts. Le troisième cas est tout au moins un très bon acheminement vers le succès complet; il comporte une bataille que les Autrichiens livreraient à Bonaparte avec toutes leulrs forces réunies sous les murs de Mantoue. Nous concédons volontiers que ces trois derniers cas étaient peu probables ; pourtant, on ne peut pas les exclure complètement de la discussion. En résumé, nous croyons avoir montré que, s'il fallait absolument que l'offensive des Autrichiens se fît en deux colonnes, les dispositions déduites de nos principes auraient toujours donné la perspective d'un succès plus ou moins grand ; au contraire, celles qu'adoptèrent les Autrichiens étaient sans issue. . Nous avons supposé dans cette discussion que Bonaparte resterait dans sa zone de manœuvre entre l'Adige etleMincio, parce que nous pensons que c'était la meilleure conduite à tenir. Mais, que Bonaparte commit la faute (qu'il commit en réalité) d'aller assez loin au-devant des Autrichiens, jusqu'à la Brenta, par exemple, Alvinzi n'avait aucun avantage à le pousser énergiquement ; son intérêt était, au contraire, de rester le plus longtemps possible loin de Mantoue, car Davidovitch pouvait alors dégager la place sans grand danger; Alvinzi pouvait perdre une bataille contre Bonaparte sans empêcher Davidovitch de délivrer Wurmser et de rentrer ensuite dans le Tyrol. Bonaparte se porta en réalité le 5 jusqu'à Bassano, au-devant des Aulrichiens, mais, le 6, il reconnut son erreur et revint vivement à Vérone.

CON SIDÈRATION S . 243 La direction de Vérone paraît avoir été choisie par le général autrichien dans la conviction que Bonaparte se Telirait tout à fait, ou s'était porté en masse contre Davidovitch. Dans le premier cas, Alvinzi voulait se réunir le plus tôt possible à Davidovitch, ce qui était alors assez indifférent; dans le cas contraire^ il espérait amener Bonaparte à se retirer en enlevant Vérone ou en passant TAdige près de cette ville. Quelle folle espérance ! Mais les Autrichiens ont toujours commis la même faute dans cette guerre; ils ont été plus préoccupés d'exploiter que d'acquérir ; leur plan était conçu eo vue de ce qu'ils entreprendraient à la suite de la victoire, plutôt que de la victoire même. L'enveloppement complet d'un général, c'est sa perte s'il est vaincu ; mais, tant qu'il ne l'est pas, il n'en résulte rien, si ce n'est peut-être quelque avantage pour lui ; ou bien alors, c'est que son armée est d'un tempérament particulièrement faible, ou déjà ébranlée par quelque terreur panique. Les Autrichiens ne saisissaient pas cette différence et ne reconnaissaient pas l'influence du facteur moral ; aussi visaient-ils toujours au delà du but avec aussi peu de mesure. Combien il eût été plus naturel qu'Ai vinzi, arrivé à Villanova, au lieu de marcher sur Vérone, tournât à gauche, sur Albaredo, pour franchir brusquement l'Adige. Le voyant sur la rive droite de l'Adige, Bonaparte ne pouvait guère s'en éloigner; Davidovitch pouvait pousserjusqu'auprès de Villafranca, et c'est là plutôt qu'à Vérone qu'on pouvait songer à se réunir avant la bataille. La conduite de Bonaparte nous paraît beaucoup moins admirable dans ce 4* acte que dans les trois précédents. La marche sur Bassano était une erreur complète, l'attaque du 6 une demi-mesure; celle du 12, àCaldiero, ne valut guère mieux, car il est peu admissible que l'on ne pût prendre la position autrichienne, en flanc, d'aucun côté ; la marche sur Ronco aurait pu être quelque chose de sublime, et elle entraîna Bonaparte dans les difTicultés les plus graves. Quant à la bataille d'Arcole, nous en avons déjà parlé.

244 CHAPITRE LX. Si, malgré tout, il sortit encore vainqueur de la lutte, il le dut au plan et aux dispositions compliquées des Autrichiens, puis à son courage et à son opiniâtreté, mais point à son habileté. Aussi, la victoire fut-elle simplement négative et ne procura-t-elle aucun trophée ; les Autrichiens renoncèrent à leur projet, mais prirent position derrière la Brenta.

CHAPITRE LXI Deuxième offensive d'Alvinzi Situation politique. La bataille d'Arcole flnit le 17 novembre; la victoire de Rivoli, qui termina le S* acte de la campagne, eut lieu le 14 janvier ; il y eut donc, entre elles, un intervalle de deux mois environ, pendant lequel la paix régna dans le théâtre d'opérations d'Italie. Ce repos s'explique aisément de la part de Bonaparte. Il à les mêmes raisons qu'après la bataille de Bassano pour ne rien entreprendre en dehors du blocus de Mantoue, Les Autrichiens employèrent ce repos à renforcer encore leur armée. Ce n'est qu'après ce laps de temps qu'ils eurent achevé leurs préparatifs; leur armée fut remise sur le pied de 40,000 hommes environ, comme dans la première offensive d'Alvinzi, de sorte que les renforts n'ont guère dû dépasser les pertes, et furent de 8,000 à 10,000 hommes. La tranquillité du théâtre d'opérations le lui permettant, Bonaparte se remit à s'occuper de la situation politique de l'Italie. D'une façon générale, le Directoire désirait vivement la paix, car la nation la voulait, et lui-même avait besoin de consolider son gouvernement. Il montrait par conséquent beaucoup d'appréhension a s'engager le moins du monde envers les provinces italiennes au sujet de leur indépendance ; il pensait à les rendre à l'Empereur en échange de la Bel

 gique. Il ne pouvait pas davantage en offrir d'avance une partie à la Sardaigne pour prix d'un contingent, ou au duché de Parme, pour conclure une alliance offensive avec TEspagne. Bonaparte pensait là-dessus plus hardiment. Il ne croyait pas la paix si nécessaire ; il souhaitait que Tarmée française fût renforcée de 10,000 Espagnols et 10,000 Piémontais, et croyait aussi qu*on pouvait avoir les 10,000 Albanais levés par Venise. On pourrait dès lors faire la paix dans des conditions bien plus favorables. Il pensait, du reste, qu'il n'y avait pas besoin de concessions pour acheter l'alliance des deux royaumes ; il suffisait largement de garantir le maintien ultérieur des gouvernements de Turin et de Parme, qui n'avaient de recours qu'en l'alliance française, et de calmer les intrigues révolutionnaires. D'ailleurs, il répondait à ceux qui voulaient républicaniser toute l'Italie, et aux yeux de qui une alliance monarchique était un acte rétrograde, que la Sardaigne ne tiendrait pas longtemps entre les répubUques ligurienne, cispadane, lombarde et française, et qu'on pouvait laisser sa chute se produire parla force des choses, sans en faire un acte politique de la France. « L*jalliance de la France avec la Sardaigne, c'^st un géant qui embrasse un pygmée ; s'il l'étouffé, c'est contre sa volonté, et par le seul effet de la différence extrême de leurs organes. » Mémoires de Napoléon^ tome III, page 348. C'est en pensant à continuer la guerre qu'il favorisait l'essor de la Cispadane, et qu'il eût favorisé volontiers celui de la République lombarde, si le Directoire n'avait pas fait trop d'opposition sur ce point. Les Français, en occupant Bologne et Fen^are, et en restant maîtres de ces provinces pendant la trêve avec le pape, y avaient institué des gouvernements provisoires, par lesquels il semblait qu'on eût formé des États provisoires, Reggio, qui appartenait au duc de Modène, s'était mis dans la môme situation par une véritable révolution, et l'armée française l'avait toléré. Restait Modène, où se produisaient quelques troubles, vraisemblablement imputables aux Français. Le duc se tenant à Venise, Bonaparte, qui lui était

 particulièrement hostile (i), décida de rompre l'armistice sous prétexte que la régence avait fourni des vivres à Mantoue. Les députés de ces quatre provinces se réunirent en un congrès où Ton devait former, du tout, la République cispadane. Le Directoire n'était peut-être pas tout à fait d'accord avec Bonaparte pour agir de la sorte, mais il n'avait pas le courage de résister a ce général et aux démocrates exaltés qui l'entouraient. Milan dut se contenter, il est vrai, de son gouvernement provisoire, mais Bonaparte en eût fait volontiers, dès lors, une République lombarde. Les négociations avec le pape semblaient sur le point de prendre fin. Le saint-père continuait à armer et faisait rebrousser sur Rome les voitures portant la contribution de quinze millions de francs. Bonaparte réunit 3,000 hommes de troupes françaises et 4,000 Italiens, avec lesquels il voulait menacer et au besoin prendre Rome, s'il ne pouvait obtenir la paix autrement. Pendant que Bonaparte s'occupe ainsi à Bologne de la situation des États italiens, le Directoire envoie en Italie le général Clarke, pour aller de là à Vienne proposer un armistice à l'empereur et entamer les négociations préliminaires en vue de la paix. La cour de Vienne refuse les passeports à cet ambassadeur, en se basant sur ce que le gouvernement anglais a envoyé à Paris lord Malmesbury pour traiter de la paix, et que l'Autriche présente ses conditions avec celles de l'Angleterre par l'intermédiaire de ce dernier. L'empereur envoie cependant son aide de camp le baron Vincent à Vicence, pour y traiter d'un armistice avec le général Clarke. Bonaparte s'oppose a tout armistice qui ne comporte pas la reddition de Mantoue ; mais Clarke, dans l'esprit du Directoire, (1) L'hostililé apparente de Bonaparte vis-à-vis du duc de Modène s'explique naturellement parce que l'État de Modène était nécessaire à la future république italienne pour séparer le Piémont de Tltalle centrale et avoir un port dans la mer tyrrhénienne.

 croit pouvoir prendre pour base le statu quo. Auquel des deux adversaires eût proQté un pareil armistice ? c'est une question qui nous regarde d'autant plus qu'elle a un caractère bien stratégique, et il est impossible de ne pas répondre avec Bonaparte : aux alliés, La tête de pont de Kehl fut prise dans les premiers jours de janvier, au moment où commençaient les négociations de Vicence ; il était donc très douteux qu'un armistice, sur la base du statu quo, laiss&t ce passage aux Français. Un apport journalier de vivres à Mantoue, inévitable pendant Tarmistice, pouvait, si ce dernier durait plusieurs mois, être mis à proQt pour reconstituer les approvisionnements de la place pour un temps beaucoup plus long. En général, un armistice est favorable à celui qui a les blessures les plus profondes à panser, et ici c'étaient les Autrichiens. L'heureuse issue de la campagne n'avait pas sufG à les ramener sur leurs emplacements du début en Allemagne, et en Italie ils avaient perdu toute la Lombardie ; dès que Manloue aurait capitulé, il faudrait s'attendre à voir Tennemi aux portes des États héréditaires. Les blessures de Gastiglione, Bassano et Arcole saignaient encore ; joints à de nouveaux succès des Français, les effets des premières victoires formeraient un total énorme. Enfin, un armistice de trois à quatre mois faisait gagner aux Autrichiens le temps de se renforcer par de nouvelles alliances ; les négociations avec les États italiens, aussi bien qu'avec la Russie, en donnaient l'espérance. Le gouvernement français n'avait donc d'autre intérêt à conclure l'armistice que la perspective de la paix ; mais cette paix, l'Autriche et l'Angleterre n'en voulaient pas à cette époque ; le sacrifice par lequel l'Autriche l'aurait achetée leur semblait trop lourd ; la possession de la Lombardie reposait, pour ainsi dire, sur la pointe d'une épée, car une seule victoire suffisait à la reprendre ; dès lors, en se procurant de nouvelles alliances, on pouvait nourrir Tespoir de reconquérir, en continuant la guerre, tout ce qui avait été perdu. L'épuisement visible de la force d'expansion révolutionnaire,

 rinstabUité du gouvernement français, ne contribuaient pas peu à entretenir ces dispositions. Ils avaient eu, sans aucun doute, une part prépondérante dans les considérations qui avaient motivé l'envoi de lord Malmesbury. Le gouveraement anglais voulait connaître la situation des partis en France ; il voulait avoir des nouvelles fraîches des expéditions en Irlande projetées parle gouvernement français ; ces dispositions paciBques apparentes devaient surtout nuire au Directoire aux yeux des Français désireux de la paix, et servir en même temps de justification aux yeux du Parlement anglais, de manière à le décider au vote des subsides. Ni les démarches de lord Malmesbury, ni celles du général Clarke n'aboutirent. Le premier fut renvoyé le 19 décembre par le Directoire, et les négociations de Vicence furent rompues par la nouvelle offensive des Autrichiens. L'expédition en Irlande consistait à débarquer 15,000 hommes sous le commandement du général Hoche, pour soutenir la révolte des catholiques qui était prête à éclater. Cette expédition mit à la voile au milieu de décembre, et fut en peu de jours si bien dispersée par les vents, qu'il fallut y renoncer complètement. Le gouvernement français aurait bien mieux fait d'envoyer ces 15,000 hommes en Italie, où ils auraient procuré des résultats certains, que de les gaspiller pour une entreprise aussi aléatoire ; même en cas de succès, elle n'aurait pu avoir d'influence sur la situation du continent, où les Anglais n'avaient pas de troupes. Cette expédition appartient évidemment à la catégorie des diversions ; l'attrait qu'ont les diversions pour la plupart des hommes d'État provient de ce qu'elles ne rentrent pas dans la catégorie des opérations simples et naturelles, mais dans celle des plans compliqués dont on se promet sans raison bien plus d'avantages. Au contraire, les diversions ne sont utiles que dans certaines circonstances très particulières, hors desquelles elles sont toujours funestes; d'abord, parce qu'elles font faire un détour à des forces qui auraient pu agir par le plus court

 chemin, et deuxièmement parce qu'elles ne servent qu'à réveiller chez Tennemi des forces qui dormaient. On pouvait peut-être juger que Tlrlande catholique était mûre pour la révolte, et qu'elle se trouvait dans le cas où une diversion est avantageuse ; mais la France n'y gagnait rien que de tenir les forces de l'Angleterre plus occupées ; au contraire, les Français auraient été très embarrassés si l'Irlande était devenue réellement indépendante ; ils ne pouvaient y trouver l'équivalent de leurs colonies perdues, ni la séparer complètement de l'Angleterre, parce que c'était rendre toute paix impossible.

CHAPITRE LXII Plan d'opérations des Autrichiens. Bonaparte avait reçu quelques renforts ; il avait non seulement réparé ses pertes, mais atteint l'effectif de 47,000 hommes. Les emplacements occupés par ses troupes pendant cette période de repos étaient les suivants : Division Joubert, à Rivoli 10,000 hommes. — Masséna, à Vérone 9,000 — — Sérurier, devant Mantoue 10,0u0 — — Augereau à Legnago et environs. 9,000 — — Rey, à Desenzano 4,000 — — Victor (réserve), à Goïto 2,000 — — Réserve de cavalerie 700 — — Lannes, à Bologno 2,000 — Total 46,700 hommes. Les Autrichiens avaient ramené leur effectif à 45,000 hommes, dont 42,000 seulement étaient disponibles ; ils avaient peut-être consacré 3,000 hommes à une couverture quelconque, ce qui faisait autant de moins à Tarmée d'opérations. Le plan qu'ils allaient suivre était en quelque sorte l'inverse du précédent. Ils voulaient encore s'avancer en deux colonnes distinctes, par l'Adige et par la plaine ; mais, celte fois, l'armée principale, sous le commandement du général Alvinzi, attaquerait les positions françaises de la Corona et de Rivoli, et se porterait par la vallée de TAdige sur Mantoue ; un corps plus faible, de 14,000 hommes, s'avancerait dans la plaine, divisé lui-même en deux colonnes : Tune de 5,000 hommes, sous le général Bayalitsch, marchant sur Vérone; l'autre de

 9,000 hommes, soas Provera, marchant par Padoae sur Legnago. La colonne qui opérait dans la plaine devait sorlout attirer sur elle Tattention de Tennemi, et le retenir autant que pos* sible sur TAdige inférieur, tandis que le gros des forces autrichiennes battrait et détruirait la division firançaise établie daos la montagne. Les deux colonnes principales devaient, du reste, marcher indépendamment Tune de Tautre et sans trêve sur Mantoue, pour y rallier le général Wurmser. On avait envoyé à ce général, par un courrier (qui tomba aux mains des Français), un ordre de Tempereur prescrivant de prendre comme pis aller la direction de Ferrare et des États de TÉglise, où il serait bien accueilli. Nous renverrons nos observations sur ce plan à la fin de celte période ; contentons-nous de remarquer qu'on espérait occuper une partie des forces françaises au moyen des troupes pontificales, auxquelles on avait envoyé des généraux et des officiers autrichiens. Les troupes levées par le pape se montaient à 1S,000 hommes; si elles avaient tenu 5,000 à 6,000 Français éloignés du théâtre d'opérations de TAdige, c'eût été déjà d'une certaine importance. Mais Bonaparte, plein du mépris le plus complet pour tous ces armements, ne parait avoir laissé que 1000 hommes du côté de Bologne, avec les 4,000 Italiens tirés du Milanais. Jamais personne n'a mieux su faire abstraction des objectifs secondaires pour porter le plus de forces possible au point essentiel.

CHAPITRE LXIII Bataille de Rivoli, les 14 et 15 Janvier. Les Autrichiens réglèrent leurs mouvements de manière que la colonne de Provera arriva le 9 devant Legnago ; son avant-garde, commandée par Hohenzollern, avait eu, le 7 et le 8, un combat assez vif avec celle d'Âugereau à Bevilacqua ; d'autre part, Ja colonne de Bayalitsch n'arriva que le 12 devant Vérone, et c'est le 12 aussi que devait avoir lieu l'attaque des positions de Joubert. Cette avance de l'aile gauche était sans doute calculée pour lui faire mieux remplir son rôle de diversion ; mais elle eut naturellement le résultat contraire ; car plus Provera resta en contact avec Augereau, et mieux on put connaître sa véritable force et ses intentions. Le choc principal eut donc lieu sur la position de Joubert, à La Corona et Rivoli. On peut considérer la position de La Corona, nous l'avons déjà dit, comme l'avant-ligne naturelle de celle de Rivoli. La position de Rivoli est une partie du Monte Magnone sorte de terrasse par laquelle le Monte Baldo s'étend vers l'Adige. La position de La Corona est une coupure abrupte où coule un torrent qui, descendant du Monte Baldo, se jette dans l'Adige à Ferrara, près de Brentino. La rive droite de ce ruisseau a un commandement sérieux sur l'autre ; elle présente une berge élevée et à pic, et, entre Ferrara et Brentino, on ne peut la gravir que par un sentier â gradins. Comme nous l'avons déjà dit, la position de Rivoli ellemême est un plateau séparé du Monte Baldo par la vallée de Caprino, qui a une largeur d'environ 2,000 pas ; elle se relie

 à la crête du Monte Magnone près de TAdige, et celte crête, se prolongeant au delà de San-Marco, où se fait la liaison, jusqu'à Osteria, marque le revers de la position. A Osteria, elle s'arrête brusquement sur TAdige ; la route de la rive droite cesse alors de descendre la vallée et gravit le plateau près d'Osteria ; c'est donc TAdige seulement qui longe les derrières de la position à partir de là. La position elle-même •est constituée par un double demi-cercle de hauteurs assez insignifiantes. Le cercle extérieur prend à San-Marco, où se trouve l'aile droite de la position, et il revient sur TAdige, en aval de Rivoli, en formant le Monte Pipolo. Ce demi-cercle a un développement de trois lieues, avec une lieue de diamètre ; le village de Rivoli est situé juste au centre. Un deuxième bourrelet, séparé du premier par une étroite dépression, forme un autre demi-cercle ; celui-ci se relie par sa droite à la crête du Monte Magnone, entre San-Marco et rOsteria, tandis que sa gauche court vers Rivoli. 11 a environ une lieue de développement. Ces deux bourrelets ne sont rien moins que réguliers, mais brisés et parfois dédoublés en plusieurs autres; ils ont, en général, une crête étroite et une pente plus raide vers Tintérieur que vers l'ennemi; cette position ressemble par là, comme par bien d'autres côtés, à celle de Landshut. Dans le bourrelet extérieur, c'est la partie comprise entre San-Marco et le village de Trombalore, qui forme le véritable front pendant une grande demi-lieue. C'est la, en effet, que viennent aboutir la plupart des petits chemins et sentiers venant de la Corona et du Monte-Baldo. San-Marco en forme l'aile droite; rOsteria fournit un solide point d'appui en retour. Le reste de ce cercle extérieur, depuis Trombalore jusqu'au Monte Pipolo ne peut être considéré que comme un emplacement pour les réserves, si nous pouvons nous exprimer ainsi, sur lequel on placerait ses troupes aux points où l'ennemi chercherait à tourner la position principale. Le cercle intérieur est une position de repli ; mais, situé à 1000 pas en arrière du premier,

 et dominé par lui, il ne paraît pas être dans de bonnes conditions de défense. Les voies par lesquelles le défenseur peut venir de Vérone et Caslelnovo convergent sur Rivoli par Orza et Colombaro, laissant le Monte Pipolo à leur droite. Juste en face du Monte Pipolo, sur la rive gauche de TAdige, se trouve la Chiusa, qui, comme nous l'avons dit, ferme hermétiquement la route pirincipale qui suit la rive gauche du fleuve. La force de cette position de Rivoli consiste surtout en ce que Je défenseur peut y accéder par Orza et Colombaro avec des colonnes de toutes armes, et, par conséquent, faire usage des trois armes ; l'assaillant, au contraire, ne peut pas en approcher avec de l'artillerie de campagne par les quatre oii cinq chemins de la Corona et du Monte Baido ; il ne peut donc se munir que d'artillerie de montagne, qui ne comporte jamais qu'un petit nombre de pièces, et de petit calibre ; il ne peut pas non plus avoir beaucoup de cavalerie, et il ne reste à ces deux armes que la route de la vallée avec la montée de l'Osteria qu'il est à peu près impossible de forcer. Il faut donc engager le combat presque uniquement avec de l'infanterie ; il faut que celle-ci soit très supérieure en nombre à son adversaire pour compter sur un bon résultat. Joubert, disposant de 10,000 hommes, n'avait d'abord occupé la Corona qu'avec deux milliers d'hommes, et gardé le reste de sa division cantonné dans la vallée de Caprino. Quoique le général Jomini raconte le combat de la Corona comme si Joubert ne s'y était trouvé qu'avec son avant-garde, il semble pourtant résulter des relations originales qu'il a rassemblé toute sa division à la Corona dès l'arrivée des Autrichiens, afin de défendre d'abord cette position et de se battre une seconde fois à Rivoli ; mais les grands mouvements tournants des Autrichiens l'obligent, dès le 12, à renvoyer une partie de sa division à Rivoli pour garder cette dernière position. Alvinzi savait Bonaparte à Bologne, occupé de l'organisation de la république cispadane; il croyait, en outre, que les colonnes engagées dans la plaine Axeraient exclusivement son

256 CHAPITRE LXIII. attention et rindniraient en erreur sur le véritable point d*attaque ; il espérait donc avoir le temps non seulement de battre, mais d'envelopper si bien le général Joubert dans ses positions de la Corona et de Rivoli, qu'il l'obligerait à poser les armes. C'est dans cet ordre d'idées qu*il régla ses dispositions pour l'attaque. Alvinzi partagea ses 28,000 hommes en 6 colonnes ; la première, de 5,000 hommes sous le colonel Lusignan, passerait sur le versant occidental du Monte Baldo et par Lumini, pour prendre a revers non seulement la Corona, mais encore plus loin, par Pezzena, la position même de Rivoli. La 2* colonne, de 4,700 hommes sous le général Liptay, et la 3*, de 4,000 hommes sous le général Koblos, devaient pénétrer dans la montagne par les vallées latérales venant de Belluno et Avio, et attaquer la Corona, en partie de front, en partie sur le ilanc gauche. La 4* colonne, de 3,400 hommes, sous le général Otscbkay, devait suivre la 5* dans la vallée de TAdige en formant réserve, pour soutenir soit celle-là, soit les deux précédentes. La 5* colonne, sous le général Quasdanowitch, avançait par la rive droite de TAdige et devait attaquer la position de Rivoli par le défilé de rOsteria,'où la route grimpe sur le plateau. La 6« colonne, sous le général Wukassovitch, devait se porter par la grande route, c'est-à-dire par la rive gauche de TAdige, contre la Chiusa, tant pour enlever ce poste, que pour canonner la position de Rivoli par derrière. Les deux dernières colonnes comptaient, à elles deux, une dizaine de raille hommes, dont, sans doute, quelques milliers à peine à la sixième colonne; Quasdanowitch devait avoir 7,000 à 8,000 hommes. Les trois premières colonnes n'avaient comme artillerie que 2 pièces de montagne, et, en fait de cavalerie, que 20l) chevaux, car elles s'avançaient par de simples sentiers ou chemins forestiers, qui, à cette époque, étaient presque partout couverts de neige.

 La plus graade partie de rartillerie et les 1700 chevaux se trouvaient donc dans la vallée de TAdige avec les 5^ et 6® colonnes. Les colonnes se mirent en marche le 11 ; l'attaque devait être donnée le {2 à la Corona. Elle se produisit en effet le 12 de bonne heure. Les 2® et 3* colonnes se trouvaient opposées aux Français du côté de Ferrara ; le génerd Kôblôs attaqua, mais le général Liptay ne le soutint pas, parce qu'il voulait rester disponible en attendant la coopération de la l'® colonne. Or la l'« colonne, ralentie par les neiges, n'était pas aussi avancée qu'on l'avait espéré et sa coopération Ht défaut le 12 ; le général Joubert put ainsi se maintenir toute la journée sur sa position de la Corona ; il était encore à même de continuer la résistance le 13, lorsqu'il apprit pendant la nuit que la 1"* colonne était en train de tourner sa gauche ; il se décida donc, le 13 à quatre heures du matin, à se retirer sur Rivoli. Il fit cette retraite sans subir de pertes sensibles. Il reprit position à Rivoli, et y resta toute la journée, en attendant les ordres de Bonaparte, car les Autrichiens le suivirent très lentement ; ils ne l'attaquèrent même pas, à proprement parler, de tout le jour. Alvinzi se voyait quelque peu déçu dans les espérances qu'il avait fondées sur ses dispositions du 12 ; il lui fallut toute la journée du 43 pour disposer ses troupes en vue de l'attaque du 14 contre la position de Rivoli. A cet effet, il poussa les 2" et 3* colonnes jusqu'au pied du Monte Baldo, près des villages de Caprino et S. Martine. La 1^^ colonne était arrivée à Lumini ; on ne dit nulle part où étaient arrivées les trois colonnes de la vallée de l'Adige. Joubert n'avait reçu dans le courant du 13 ni ordres ni renforts, et, pendant la nuit, il avait vu toutes les montagnes qui l'entouraient illuminées par les feux des Autrichiens ; il craignit donc d'être écrasé et peut-être complètement cerné le lendemain par des forces supérieures ; il résolut donc, à dix heures du soir, de commencer sa retraite par Campara sur 17

258 CHAPITRE LXUI. Castelnovo. Elle veDait de commencer quaud il reçat la nouvelle que BoDaparte allait arriver, ainsi que Tordre de se tenir en avant de Rivoli. Il revint aussitôt sur ses pas, et prit immédiatement en avant de Rivoli une position bien rassemblée, tout en occupant avec son infanterie légère le bourrelet de hauteurs le plus voisin. Les colonnes autrichienpes avaient poussé leurs pointes jusqu'au bourrelet extérieur, sur lequel on tirailla toute la nuit. Bonaparte était encore a Bologne quand il apprit, le 10, Toflensive des Autrichiens. Il court à Rouerbella, y donne ses ordres au corps d'investissement pour le cas où les AutrichieDs marcheraient sur la place, puis il se porte à Vérone, où il arrive le 12 dans Taprès-midi. Il trouve la division Masséna engagée dans un combat d'avant-postes avec Bayalitscb. II porte toute la division sur le général autrichien, le culbute avec des pertes considérables, et se convainct . ainsi aisément qu'il n*a pas affaire là à la masse principale de l'ennemi. D'autre part, il sait qu'Augereau est attaqué aussi, et ce n'est qu'a dix heures du soir qu'un rapport de Joubert lui donne la certitude que le gros des Autrichiens arrive par la montagne. Il ordonne à Augereau de ne se laisser entraîner dans aucun engagement décisif, porte la réserve de Victor à Villafranca, et part avec la division Masséna pour Rivoli, le 13 au soir. La division Masséna comprend 5 demi^brigades ; mais, i! n'en emmène que 3 : les 75% 32* et;i8« (1) ; la 25* reste en face de Bayalitscb ; la mission de la 18« (2) n'est pas bien expliquée ; peut-être reste-t-elle aussi contre Bayalitscb. La réserve du général Rey, qui est a Desenzano, a reçu, le 12, l'ordre de se porter à Castelnovo, par où la division Masséna doit passer également. Le général Murât, partant de Salo, doit traverser le lac de Garde avec une demi-brigade de 600 (1) 18« de bataille. (2) 18« légère.

BATAILLE DB RIVOLI, LES H ET 15 JANVIER. 2S0 hommes, débarquer à Torre, et prend1r«e les Autrichiens à revers. Bonaparte arrive ainsi dans la nuit du 43 au 14, avec environ 12,000 hommes de renforts, ce qui, d'après lui-même, porte refTeclif des Français à 22,000 homme.s et 60 canons. Pendant ce temps, Alvinzi prend de nouvelles dispositions pour l'attaque du 14. Lusignan continuerait son mouvement tournant par Pezzena sur la rive droite du ruisseau appelé Tasso, qui sort de la vallée de Caprino; il marcherait ensuite dans la direction d'Affi, ce qui lui ferait, en effet, tourner la position, l'amènerait près de la route par laquelle les renforts pouvaient venir de Vérone et Castelnovo. De la, il pourrait assaillir le plateau par son revers méridional, c'est-à-dire de manière à prendre à dos la position principale. Les 2« et 3* colonnes devaient se porter vers la partie septentrionale du plateau ; Liptay par Caprino contre les hauteurs de Trombalore, c'est-à-dire contre la gauche de la position principale ; Kôblôs contre son aile droite, c'est-à-dire surtout contre San-Marco. Cette localité a des vues sur la vallée de TAdige, et sa possession assure tant bien que mal le débouché du déQlé de l'Osteria. La 4« colonne rebrousserait dans la vallée de l'Adige, et passerait par Belluno pour gravir aussi les pentes de la montagne, et appuyer les 2* et 3®. La S®, sous Quasdanowitch, attaquerait le défilé de l'Osteria; la 6* marcherait sur la Chiusa. Bonaparte a devancé les troupes qu'il amenait et est arrivé «à deux heures du matin auprès de Joubert. Il ordonne à ce général d'attaquer les Autrichiens avec toute sa division dès le point du jour, sans attendre Masséna, et en ne laissant que la 39® demi-brigade au défilé de TOsteria. Les Autrichiens n'ayant occupé qu'avec quelques troupes avancée$ les hauteurs qui forment la véritable position, Joubert les reprend sans difficulté, ainsi que le poste important de San-Marco ; il pénètre oième dans le vallon de Caprino jusqu'au gros de^

 Ceux-ci attaquent; il s^eogage doue un combat violent entre les 2*, 3^ et 4* colonnes autrichiennes, comptant ensemble une douzaine de miUe hommes, sous le commandement personnel d'Alvinzi, et la division Joubert, forte d'euviron 8,000 hommes. Ce combat pouvait avoir duré quelques heures, quand il parut tourner au désavantage des Français. L'aile droite de Joubert ne pouvait plus avancer, et se voyait même à chaque instant menacée de reperdre San-Marco. L'aile gauche, qui était parvenue au pied du Monte Baido, y fut en grande partie mise en déroule par Liptay ; un seul bataillon put se jeter dans le village de San-Giovanni, et éviter ainsi d'être écrasé immédiatement. C'est à ce moment (vers 40 heures du matin) qu'arrive Masséna. Il a envoyé la i8« demi-brigade vers Garda pour couvrir son flanc gauche ; la 32* marche en tête de la colonne. Bonaparte se jette avec celle-ci, comptant 2,000 hommes, au secours de Taile gauche de Joubert, pendant que la 75*, forte de 3,000 hommes, reste en réserve près de Rivoli. Bonaparte parvient, grâce à ces renforts, à rétablir le combat à l'aile gauche de Joubert, et à rejeter Liptay jusqu'au pied du Monte Baldo. Cependant les colonnes des Autrichiens, entourant le général français d'un cercle plus vaste, font des progrès et atteignent le théâtre du combat Lusignan, à l'aile droite, arrive devant Affi. Bonaparte a fait rappeler deux bataillons de la demi-brigade envoyée a Garda ; ils sont opposés à Lusignan, près de Costerman, et ralentissent sa marche, mais sans l'arrêter. A l'aile gauche des Autrichiens, Wukassovitch a atteint les abords de Somano, sur la rive gauche de l'Adige ; il y établit son artillerie et canonne la 39*, chargée de défendre l'Osteria. Quasdanowitch lui-même a poussé jusque-là et gravit, avec des groupes de tirailleurs, la pente abrupte du plateau, au moment où l'aile droite de Joubert, vivement pressée, est obligée d'évacuer San-Marco. Dans ces conditions, la 39* est obligée d'évacuer l'Osteria, et déjà un bataillon et un escadron de Quasdanowitch ont pris pied sur le plateau de Rivoli, pen

Bataille db rivoli, les 14 et i S janvier. 261. dant que tout le reste avance encore en colonne sur la route. L'aile droite de Joubert est donc battue, le débouché de TOsteria semble assuré, et, à l'aile gauche, Masséna contient l'^P^^y» à grand'peine, sur la position principale de Trombalore. Cette instant de la bataille, qui est présenté dans les relations françaises comme celui de la détressse suprême, de la véritable crise, où, selon toute apparence, Bonaparte résiste avec 15,000 hommes contre 20,000 qui l'enveloppent, où les points essentiels de TOsteria et de San-Marco sont perdus, où Lusignan menace de couper la retraite, où il n'y a plus en réserve qu'une demi-brigade de 3,000 hommes et 600 cavaliers; cet instant, disons-nous, n'était nullement aussi critique qu'on le dit pour servir à l'effet dramatique. Ce qu'il y avait réellement d'engagé contre Bonaparte, c'étaient les 12,000 hommes des 2®, 3® et 4^ colonnes autrichiennes. Ils étaient absolument rompus par le combat et si fatigués, si épuisés par les efforts qu'ils avaient fournis, qu'ils se traînaient lentement et péniblement en grandes lignes de tirailleurs éparpillés sur la neige ; ils n'avaient plus assez de nerf pjpur une vigoureuse attaque décisive. C'est la colonne de Quàsdanowitch qui traversait alors la crise suprême. Elle était encore enfoncée dans le défilé formé par cette route, grimpant à pic sur le plateau ; la pointe seule, peu nombreuse, avait débouché, et, grâce à 1 échec de l'aile droite de Joubert, se trouvait tout près de l'ennemi. Nous verrons bientôt comme la colonne de Quàsdanowitch était peu en état de combattre. Lusignan était a une lieue (2,000 toises) de l'endroit qui était alors le point décisif, l'aile droite de la position de Rivoli, et on attendait d'un moment à Tautre Je général Rey avec sa réserve d'environ 3,000 hommes. Lusignan arrivait sur la ligne de retraite de Bonaparte, mais il était lui-même pris à revers par Rey. Bonaparte sentait ces côtés avantageux de sa situation au milieu du désordre et du fracas de la bataille, et, dans sa sérénité, il apparaissait à ses généraux et à ses soldats comme un demi-dieu. Il ordonne que la 75% qui se trouvait derrière Rivoli, trop loin pour

Sfô CHAPITRE LXin. secourir I aile droite dans sa détresse, occupe les hauteurs de Tifaro sur la face occidentale du plateau, pour recueillir les deux bataillons de la 18® et résister à Lusignan. De Tepdroit même où il se trouve, il jette une partie de la division Joubert, les 600 hommes de la cavalerie de réserve, et la 39®, en for* mation massée, sur la pointé dé la colonne de Quasdanowitch ; cette pointe est rejetée sans peine du plateau sur la colonne même, entassée en masses profondes d'infanterie, de cavalerie et d*artillerie, qui se pressent les unes sur les autres ; un feu violent d*artillerie est dirigé sur elle, pour la forcer à se retirer, el, pour comble, deux caissons y font explosion et la mettent dans un tel désordre, que ce seul coup inDige à Quasdanowitch la défaite la plus complète. Cependant, Masséna tenait sur les hauteurs de Trombalore avec la 32® et laile gauche de Joubert. Aussitôt le coup décisif porté à Quasdanowitch, Joubert se retourna avec son aile droite et la cavalerie contre Otchkay et Kôbiôs. Ceux*ci s'étaient déjà avancés assez loin pour que Masséna, qui s'était maintenu sur ses positions, menaçât leur flanc droit ; les masses de la droite française se rabattant sur eux, ils se virent exposés, très en Tair, sans cavalerie ni artillerie, et furent pris d'une . terreur panique, surtout a la vue de ces deux armes; tous les efforts d'Alvinzi furent inutiles, et il ne fut pas difficile aux Français de les repousser jusqu'au pied du Monte Baldo, en leur prenant un millier de prisonniers. Liptay ne crut pas pouvoir continuer le combat contre Masséna dans de pareilles conditions, et il se retira aussi sur Caprino. L*aile gauche et le centre d'Alvinzi étaient donc complètement battus avant que laile droite, sous Lusignan, eût pu exercer sur le combat une influence décisive. Dès lors, cette aile se trouva menacée elle-même d'une perte complète, et, comme il arrive en pareil cas par la force des choses, Lusignan ne sut pas assez tôt la défaite d'Alvinzi, et poussa toujours plus avant, comme le lui prescrivaient ses instructions, se jetant inconsciemment dans le gouffre. Il avait peu à peu repoussé les cinq bataillons qu'il avait devant lui et occupé le

 Monte Pi polo, quand Bonaparte en personne se tourna contre lui. Ce dernier ne renforça les troupes engagées contre Lusignan que d'une batterie de 12 (1), mais ce renfort était d'une grande importance contre un corps entièrement dénué d'artillerie. Le colonel Lusignan vit les autres colonnes écrasées par le feu, et défaites; il se vit lui-même complètement perdu, et menacé par un corps qui tombait sur ses derrières. C'était le général Rey qui arrivait justement par Orza avec ses 3,000 hommes. Dans ces conditions, il sufQsait de la moindre pression sur le corps de Lusignan pour le faire reculer ; pourtant il essaya encore de résister, mais ne parvint qu'à augmenter ses pertes ; tout fut détruit, mis hors de combat ou pris. Le noyau de ce détachement, comptant environ 1200 hommes, essayait de se sauver sur Garda avec son chef, quand il rencontra quelques compagnies du bataillon que les Français avaient laissé là; les fuyards ne purent juger , dans ce terrain accidenté, de la force de leurs adversaires ; ils se crurent, comme il arrive si souvent, entourés de tous côtés par des forces très supérieures, et posèrent les armes en rase campagne, à la première sommation ; de ces 5,000 hommes, il n'échappa que leur chef et quelques isolés, qui se sauvèrent en traversant le lac de Garde. Tel fut le sort de l'aile droite ; revenons aux autres colonnes. Le 14, Quasdanowitch s'était retiré dans la vallée de l'Adige jusqu'à Rivalta, c'est-à-dire, à deux lieues et demie ; il était donc hors d'état, par la suite, d'agir en liaison avec le centre. Alvinzi avait réuni, au pied de Monte Baldo, les trois corps de ce centre qui avaient été battus ; il était abandonné de ses deux ailes, livré aux attaques des forces ennemies réunies, dans une position dont il ne pouvait sortir que par des sentiers cachés sous la neige, et tracés sur des pentes très raides. (1) Dans ses Mémoires, Bonaparte lui attribue 15 pièces, mais c'est peu vraisemblable, car les autres rapports ne parlent que de quelques pièces. (Note de l*auteur,)

Bataille de rivoli, les 14 et 1S janvier. 265 des Autrichiens, Baraguey d'Hilliers se portait avec le centre contre leur front à San-Martino. Alvinzi se rendit bientôt compte que l'attaque résolue par lui serait sans résultat ; les troupes montraient peu de vigueur et de courage, et le combat n'avait pas duré une heure qu'il fallut ordonner la retraite. Elle dégénéra bientôt en une véritable débâcle ; on s'apercevait que, sur la droite et la gauche, les Français se hâtaient de gagner le défllé de la Corona ; la crainte d'être coupé s'empara peu à peu de tout le monde, et bientôt on se précipita sur ce sentier dans une fuite désordonnée. Tout s'y entassait et s'y pressait, et avant que cette masse épouvantée de fuyards eût pu s'échapper sur ce chemin étroit et escarpé, les infatigables Français étaient déjà là. Il s'ensuivit qu'une grande partie de l'armée fut coupée et que sur ce seul point on fît 5,000 prisonniers. La bataille de Rivoli aboutit ainsi à une défaite des plus complètes : sur 28,000 hommes, on en avait perdu 14,000, dont 10,000 ou 12,000 prisonniers.

CHAPITRE LXIV Bataille de La Favorite devant Hantoue, le 16 janvier. Le général Provera avait, comme on Ta vu, battu le 8 et le 9 l'avant-garde d'Augereau à Bevilacqua. Il arriva ainsi le 9 devant Legnago, et resta inactif les 10, 11 et 12. Aucune relation ne donne les causes de ce retard ; il semble assez naturel de Tattribuer à ce que Provera aura craint d'arriver trop tôt et de se faire prendre par le gros des forces françaises sans avoir fait une diversion utile à Alvinzi. Si son pont avait été jeté dès le 10, il aurait pu livrer, le 11 , un combat décisif; or, le 11, Alvinzi ne faisait que se mettre en mouvement, et il était à prévoir que ses opérations contre Joubert lui demanderaient deux ou trois jours; ce laps de temps sufGsait largement aux Français pour porter leur masse centrale de Provera contre Alvinzi. En somme, le calcul le plus élémentaire aurait fait prévoir que Provera arriveraitdeux jours trop tôt sur TAdige. En réalité, Tavance fut plus grande encore, car la bataille de Rivoli, qui aurait pu être livrée dès le 12 ou du moins le 13, n'eut lieu que le 14 ; il se serait donc écoulé quatre jours entre les engagements des deux armées, et malgré la distance de neuf milles qui séparait les champs de bataille, c'était encore un trop long intervalle, avec la rapidité de mouvement des Français, pour que l'une des colonnes pût faire une diversion utile à l'autre. Est-ce par hasard que Provera déboucha aussi prématurément? Il est difficile d'admettre que cette avance fût imprévue;

 il semble bien plutôt que le général en chef autrichien ait cru qu'il attirerait mieux l'attention de ce côté et serait plus sûr de ne pas avoir affaire au gros des Français dans la montagne ; mais il manqua complètement ce but (1), parce que le temps d'arrêt marqué par Provera au contact de l'aile droite française fit naturellement découvrir, sans peine, ses forces et son rôle secondaire. En s'arretant pendant trois jours, Provera laissa s'écouler trop de temps. S'il avait effectué son passage le 12, il aurait paru devant Mantoue le 13 ; alors de deux choses l'une : ou bien Bonaparte se portait contre lui et ne pouvait accourir au secours de Joubert ; ou bien il allait à Rivoli et ne pouvait se porter contre Provera le 13 et le 14. Celui-ci serait-il parvenu à rallier Wurmser? On pouvait encore en douter, mais, enfin, c'était la seule Tâamère d'y réussir. On voit par là comme il est difficile à une colonne séparée de deviner l'instant précis où il faut agir, et c'est indispensable quand on a affaire à un adversaire comme Bonaparte. Du reste, il est possible que certaines circonstances se soient opposées au passage de Provera. Reprenons le récit des événements. Augereau était sur l'Adige avec sa division, forte de 9,000 hommes, et la cavalerie de réserve du général Dugua, forte de 700 chevaux; il défendait le fleuve depuis Vérone jusqu'en aval de Legnago. Un ennemi qui veut se porter sur Mantoue ne pouvant guère passer en aval de Legnago, le front à garder était d'environ six milles. Aussi Augereau ditil, dans une lettre à Bonaparte, du 9 janvier, qu'il avait rassemblé la majeure partie de sa division à Zevio, Ronco et Legnago. Au contraire il dit, dans sa lettre du 26, comme pour se justifier : a Quand une division est disséminée sur une ce étendue de plus de 30 lieues, il faut plus d'un quart d'heure (I) Bonaparte déclare cependant être resté dans Tincertitude jusqu'au dernier moment sur la répartition des forces autrichiennes.

368 CHAPITRE LXIV. « pour la rassembler ». Impossible de rien comprendre à cette phrase, si elle ne fait allusion au général Lannes, que Bonaparte avait rappelé de Bologne pour renforcer Augereau . Cependant, à tout prendre, il faut croire qu'Augereau s'éteudit notablement au delà de Legnago, car il parle d'une tête de pont à Castagnaro (confluent du Castagnara); d'ailleurs, il craint que les Autrichiens n'aient l'intention de se porter sur Ferrare (I), Le 13 au soir, Provera s'avança jusqu'au fleuve, en face d'Anghiari (à une lieue en amont de Legnago) en faisant des démonstrations sur quelques autres points. Il réussit à jeter un pont avant que le général Guyeux, qui commandait l'aile gauche d'Augereau, ne fût accouru avec 1200 ou ITiOO hommes. Ceux-ci s'opposèrent au passage le 14, mais durent céder au nombre. Provera laissa iSOO hommes et 14 pièces pour couvrir le pont et poursuivit sa marche sur Manfoue, avec 7,000 hommes, par Cerea et Sanguinetto jusqu'à Nogara, où il passa la nuit. Il est incompréhensible que ce soit l'aile gauche d'Augereau, commandée par le général Guyeux, qui ait été la première à s'opposer aux Autrichiens à Anghiari, pendant que lui-même se trouvait à une lieue de là, à Legnago, avec l'aile droite (2) ; et pourtant, si loin qu'il ait étendu sa droite, il lui restait bien deux milliers d'hommes. Augereau a dû penser qu'il valait mieux ne pas se faire battre en détail, qu'il importait peu d'attaquer l'ennemi quelques heures plus tôt ou plus tard, puisqu'il avait déjà passé le fleuve ; il préférait d'abord rassembler la plus grande partie de son aile droite. Peut être aussi l'opinion exprimée dans sa lettre du 9, que Provera pourrait vouloir se diriger sur Ferrare, l'a-t-elle un peu égaré. (1) Bonaparte craignait très sérieusement que Provera, apn>s avoir fait une démonstration devant Legnago, ne se portât par Ferrare en Romagne. Il avait réuni 6,000 hommes à Badia et Castagnaro, dont 3,000 environ de la division Augereau. Celle-ci s'étendait donc bien de Zevio à Badia. (2) L'aile droite d'Augereau était à Badia ; Legnago n'était guère occupé que par la garnison strictement nécessaire.

 Le général Guyeux se replia sur Ronco et le mouvement de Provera eut pour résultat de séparer Augereau de quelque 4,000 hommes de sa division. Avec les 5,000 qui lui restaient et le renfort amené par Lannes, il eut 7,000 hommes pour se porter sur Anghiari. Il n'y trouva plus Provera, qui était déjà passé, mais seulement les ISOO hommes que celui-ci avait laissés. Ceux-ci ne paraissent pas avoir en le temps de se retourner ; ils prirent le parti de suivre Provera. Mais le chemin leur fut coupé par une colonne d'Augereau sur une digue qu'il fallait franchir ; ils se virent entourés d'ennemis de tous côtés et mirent bas les armes sans grande résistance. Augereau brûla le pont, prit des mesures pour s'opposer à Provera, s'il revenait de Mantoue, et résister à ce qui pourrait venir encore de Padoue. C'est à cela qu'il consacra toute la journée comme en témoigne une lettre qu'il écrivit à Bonaparte, de Legnago, le 15. Les quelques détachements autrichiens restés sur la rive gauche de l'Adige, qui ne pouvaient pas être bien nombreux, paraissent l'avoir absolument tenu en échec pendant quelque temps. Telles sont les causes pour lesquelles Augereau n'arrive pas devant Mantoue le 15, mais seulement le 16, et même ce jour-là après le véritable combat. Provera était arrivé le i 5 à midi devant le faubourg SaintGeorges, que le général Miollis occupait avec 1200 hommes, et qui était retranché de tous les côtés. Provera le fit sommer, mais reçut une réponse négative. Après quelques coups de canon inutiles, il se décida à rompre à droite et à se rapprocher de la citadelle. La citadelle et le faubourg Saint-Georges sont les deux têtes de pont de Mantoue; ils sont séparés par un meurais impraticable; les avenues de la citadelle sont commandées par les deux localités de Montado et de La Favorite ; Provera s'y heurta en arrivant de Saint-Georges. Il s'en approcha dans la nuit du 15 au 16, et attendit la sortie dont il était convenu avec Wurmser. Bonaparte était arrivé à Castelnovo dans la nuit du 14 au 15 ; il y avait reçu de Sérurier la nouvelle que Provera était

 en marche sur Mantoue. Il ordonna au général Sérurier de défendre Saint-Georges jusqu^à la dernière extrémité, et de s'établir de sa personne à La Favorite. N*ayant aucune nouvelle d*Augereau, il en conclut que ce général était sur le flanc gauche de Provera, et trouverait peut-être encore une occasion pour lui interdire le passage de la Molinella à Castellaro. Il employa la journée du 15 à rassembler la division Masséna, la brigade Victor et la cavalerie de réserve de Dugua à Roverbella, où il se rendit lui-même. Guyeux reçut l'ordre de se rendre à Castelbelforte ; Augereau celui de talonner du moins Tennemif s'il ne pouvait pas lui barrer la roule. Il résulte de ces dispositions que Provera ne trouva le 15 devant Mantoue que la partie de la division Sérurier qui se trouvait sur la rive gauche du Mincio. Elle pouvait compter 7,000 hommes dont 1200 tenaient le faubourg Saint-Georges; on ne pouvait donc engager le 15 devant les débouchés de la citadelle que 5,000 à 6,000 hommes. C'était à peu près aussi la force de Provera. Si Wurmser avait tenté le 14 une sortie, avec 8,000 ou 40,000 hommes, on ne voit guère comment le général Sérurier aurait résisté à cette attaque combinée. Par conséquent, en y mettant une certaine activité, les deux généraux autrichiens pouvaient battre complètement Sérurier, puis, leur jonction opérée, se porter sur Governolo et Ferrare. Mais, comme il arrive le plus souvent en pareil cas, il se produisit des pertes de temps de toute espèce. L'entente avec Wurmser ne s'était pas faite assez vite pour que celui-ci crût pouvoir tenter sa sortie le jour même ; il la remit au lendemain. Ce fut incontestablement une très grosse faute. Les généraux autrichiens ne craignaient peut-être pas que Bonaparte arrivât le 16 au matin ; car ils savaient qu'il s*était engagé le 14 a Rivoli^ à huit mille de Mantoue; peut-être même entendaient-ils encore le canon de ce côté le 15; mais ils devaient penser, en revanche, qu'Augereau arriverait très probablement derrière Provera, que d'autres troupes de réserve afflueraient des environs et que, par suite, ce qui était

encore aisé le IS au soir pouvait devenir impossible le 16 au matin, ou du moins très hasardeux; dès que les Français avaient rassemblé des forces égales à celles des Autrichiens, il ne fallait plus compter réussir. Dans ces conditions, les généraux autrichiens n'auraient même pas dû reculer devant une opération de nuit. Mais tout se passa autrement qu'on n*aurait pu s'y attendre. Wurmser, nous l'avons dit, remit son attaque au lendemain. Augereau perdit son temps en dispositions inutiles et ne prit aucune part à l'engagement décisif. Au contraire, Bonaparte, que les généraux autrichiens croyaient encore à Rivoli ou tout au plus en marche, apparut dès le 16 au matin en position près de La Favorite. Il était arrivé avec ses troupes dans la nuit du 15 au 16. En les évaluant à 8,000 hommes, il s'ensuit que les Autrichiens avaient affaire dès lors à des forces égales . Les Français avaient pris position principalement à Montada, à La Favorite et à Sant' Antonio, qui se trouve sur la route de Vérone. Ils se trouvaient donc entre Provera et la Citadelle. Dès six heures du matin, Wurmser exécuta sa sortie et attaqua La Favorite et Sant' Antonio. Il s'empara, en effet, de cette dernière localité, mais fut obligé de l'évacuer devant quelques bataillons de renfort envoyés par Bonaparte. Les relations sont muettes en ce qui concerne l'engagement de Provera lui-même ; ce général se porta probablement en même temps sur La Favorite et Montada, mais il fut tenu à telle distance par les troupes de Victor et de Masséna, qu'il ne put avoir aucune influence sur le résultat de la sortie de Wurmser. Après quelques heures de combat, les généraux autrichiens furent convaincus qu'ils ne pourraient pas percer. Wurmser rentra dans la place ou du moins se maintint avec peine. Peu à peu les troupes d'Augereau s'approchèrent par les routes de Ronco et Legnago ; les Français se trouvèrent devenus trois ou quati*e fois plus forts que Provera seul ; la route de l'Adige

 était coupée à Wurmser, et, vu les nombreux cours d*eau qu'il avait à franchir, il n'avait plus d'espoir de se frayer un chemin. On ne voit pas nettement s'il pouvait encore se retirer sur Govemolo, car la position d'Augereau n'eât pas très bien indiquée ; on ne sait pas s'il était déjà parvenu sur la route de Legnago à Stradella, et s'il était en état de se relier au faubourg de Saint-Georges. Mais, vraiment, une retraite à la barbe d'un ennemi aussi supérieur, et en plein jour, était une chose presque irréalisable. Elle le parut au général Provera, et, dès dix heures du matin, il posa les armes avec 6,700 hommes*. (1) Il est très remarquable que le général de brigade Miollis, qui commandait à Saint-Georges, réclame pour lui Thonneur de cette journée dans une lettre du 29 janvier i797 à Bonaparte (Correspondance inéditt^ Italie, tome 2, page 466) ; il prétend que le général Provera s'adressa d'abord à lui et lui envoya les propositions pour la capitulation sur un billet au crayon ; qu'il en changea quelques-unes, et que la capitulation fut signée de cette façon. Cette réclamation même montre que Tarmée ne jugeait pas la chose ainsi ; il n*en est pas moins remarquable que Provera se soit adressé d*abord à ce général, qui n'avait selon Jomini que 1200 hommes pour tenir le faubourg de Saint-Georges, et ne pouvait faire, par conséquent, que de très faibles sorties contre Provera. Le rapport du général Miollis est singulièrement naïf ; il a Tair de dire qu'il a cerné et fait capituler Provera à lui tout seul. (Note de t auteur,)

CHAPITRE LXV Résultats du cinquième acte. Bonaparte avait donc déjoué la quatrième tentative faite pour dégager Mantoue, ou plutôt la seconde pour délivrer Wurmser. Il avait obtenu ce résultat sans précédent d'avoir fait 20,000 prisonniers et mis 5,000 à 6,000 hommes hors de combat à une armée de 42,000. Ce résultat obtenu avec une armée moins forte et la perte insignifiante de quelques milliers d'hommes, est un des traits lès plus merveilleux qu'offre l'histoire militaire, et on peut dire que Bonaparte s'était surpassé lui-même. Ce succès colossal, cet anéantissement des forces ennemies, assuraient le général français qu'il ne serait pas fait de sitôt de nouvelle tentative, et l'autorisaient à compter que la capitulation de Mantoue ne tarderait plus longtemps. On ne pouvait préciser à quelques jours près combien la place tiendrait encore, mais on pouvait bien prévoir que la reddition serait chose accomplie dans la première moitié de février. Il fallait donc ajournera cette époque l'offensive stratégique contre la frontière de TAutriche allemande, car il est clair qu'avec les quelque 20,000 hommes qui lui restaient disponibles, le général français ne pouvait entreprendre une pareille opération. Ajoutez à cela qu'il fallait absolument régler la situation vîs-à-vis de Rome. Les coups épouvantables frappés sur les Autrichiens étaient une excellente entrée en matière, et le temps pendant lequel il fallait attendre la reddition de Mantoue en donnerait le loisir. 18

274 CHAPITRE LXV. EnQn, deux divisions envoyées du Rhin étaient en marche pour venir renforcer Tarmée d'Italie ; il fallait retarder les opérations contre rAutriche jusqu'à leur arrivée. Cependant, quoique cette victoire éclatante parût pour le moment ne donner que des résultats négatifs platôt que positifs, il ne faut pas croire qu*elle fut sans influence sur Tissue de la campagne de 1797, qui s'ouvrit, au mois de mars du côté de ritalie. L'Autriche n'eut pas comblé ses pertes de sitôt, et reflet moral s*étendit bien au delà des premiers événements de la campagne, jusqu'aux négociations de Leoben et de Campo-Formio. Bonaparte se contenta, pour le moment, de pousser ses trois divisions assez loin pour être maître de la Brenta. Alvinzi s'était retiré sur Trente, où il voulait rassembler ses troupes, pour les conduire sur la Piave, par la vallée de la Brenta. Le général Laudon avait pris position près de Roveredo avec 8,000 hommes, en grande partie de milices locales, et Bayalitsch, renforcé par l'armée principale, était à Bassano. Mais ni l'un ni l'autre ne put conserver ses positions. Joubert se porta le 24 janvier contre Laudon, l'obligea à évacuer sa position, le suivit jusque sur l'Avis ; le 26, il lui fit évacuer celte seconde ligne ; l'entrée de la vallée de la Brenta tomba ainsi aux mains des Français. Masséna se porta sur Bassano et en chassa les Autrichiens le 24. Bayalitsch se retira sur Conegliano. Les Français balayèrent alors la vallée de la Brenta et les divisions Masséna et Joubert y firent leur liaison. Augereau s'était porté par Padoue sur Trévise, que son avant-garde occupa. Ces circonstances obligèrent Alvinzi à retirer jusqu'à Villach par le Puslerthal les troupes chargées de couvrir la Carynthie, puis de les ramener en avant sur le Tagliamento.

CHAPITRE LXVl Considérations. Nous avons à faire les remarques suivantes sur la bataille de Rivoli, qui est un des événements les plus remarquables de Thistoire militaire, tant par ses détails que par ses résultats : I. — La position de Rivoli est une des rares positions de montagne où le défenseur, outre l'avantage que lui donnent des obstacles naturels très forts et en partie insurmontables, a aussi celui de pouvoir employer toutes les armes et tenir ses forces parfaitement rassemblées. Pour faire ressortir ses propriétés actives, on peut la déGnir un plateau horizontal, dont l'ennemi gravit péniblement les pentes abruptes, tandis que nous nous mouvons à Taise sur sa surface, avec des troupes de toutes armes ; c'est la disposition la plus forte qu'on puisse imaginer. Il est vrai que le Monte Baldo et le Monte Magnone, qui entourent la position de Rivoli et constituent les obstacles qui en gênent l'abord, sont bien plus élevés que la position même et n'en forment pas les talus ; mais c'est sans aucune importance, car ils sont trop loin pour la commander et sont si peu praticables que l'assaillant ne peut y engager que de l'infanterie (il en est du moins ainsi au mois de janvier); on trouve, au contraire, un avantage décisif dans ce fait que Tennemi ne peut employer que cette seule arme, et se trouve privé de Télément destructif par excellence, de l'artillerie. Tout le revers de la position, le long de l'Adige, est inattaquable ; il est accessible par l'unique défilé de l'Osteria, qu'on peut tenir facilement. Dans ces conditions, peu importe que

276 CHAPTTBB LXTI. Jes hauteurs qui forment la position principale niaient pas une force intrinsèque considérable, et n'opposent pas de sérieux obstacles i Tassaillant. Passons maintenant à la valeor strate^ gique de la position : la vallée de TAdige forme, entre le lac de Garde et Bassano, sur une étendue de 12 milles, la seule voie qui traverse les avant-chaînes des Alpes, et que Ton puisse suivre avec de Tartillerie et des colonnes importantes ; la position est près de TAdige, très élevée, U est vrai, mais elle barre cependant la vallée, car elle est traversée, à partir de rOsteria, par la route de la rive droite de l'Adige ; la route de la rive gauche est barrée une première fois par la Chiusa, puis, à son débouché en plaine, par Vérone. II y a plus ; la position de Rivoli est située entre TAdige et le lac de Garde. L'Adige forme une ligne de défense très forte ; il a d^autant plus d^ valeur que la position de Rivoli couvre l'intervalle entre lui et le lac de Garde, intervalle qui n'est que de deux milles. Toutes ces circonstances font que le défenseur n'est nullement tenté de disperser ses forces, et, lorsqu'il a jeté quelque douze cents hommes à la Chiusa, il peut garder tout le reste dans la position même et sous ses yeux. Enfin, cette position ne présente pas l'inconvénient, habituel en montagne, que les bois et les crêtes empêchent de distinguer les dispositions de l'ennemi. L'assaillant s'avance bien à couvert, mais seulement jusqu'à la vallée de Caprino. Or cette vallée a 3,000 pas de largeur, et permet, par conséquent, de voir l'ensemble de l'attaque assez à temps pour prendre toutes les dispositions préventives en conséquence. L'attaque d'une semblable position n'est admissible qu'avec une grande supériorité, car on finit toujours alors par venir à bout de toutes les difficultés. C'est ainsi que Masséna et Vaubois en ont été chassés par un ennemi deux ou trois fois plus nombreux, et au moment où la montagne était le plus praticable. On pouvait porter l'armée principale des Autrichiens contre cette position et compter sur son enlèvement pour décider de la campagne, mais à condition de n'avoir affaire qu'à la seule division Joubert. Bonaparte était à Bologne, à

CONSIDÉRATIONS. 277 vingt milles du champ de bataille ; les colonnes engagées dans la plaine pouvaient le tenir quelque temps dans l'incertitude ; l'espoir de livrer un combat décisif à la division Joubert avant que Bonaparte ne pût venir à son secours n'était donc pas sans fondement ; mais il est clair que l'essentiel était d'agir avec une extrême rapidité. Si Alvinzi avait attaqué Joubert énergiquement le 12 ou au moins le 13, il le refoulait jusqu'à Castelnovo avant que Bonaparte pût intervenir, et c'était déjà un grand point de gagné. Alvinzi ne voulait pas seulement battre Joubert, mais prendre la plus grande partie de sa division ; on ne lui en fera pas un reproche, car il était assez supérieur en nombre pour y être autorisé ; seulement, il ne fallait pas faire de cette prise le point essentiel, ni s'y prendre de manière à perdre tant de temps ; ce qui importait par-dessus tout, c'était d'aller vite. Alvinzi perdit deux jours par les dispositions qu'il prit, par son peu de décision, et faute d'être naturellement enclin à se hâter. Ce fut son plus grand malheur dans cette bataille. IL — La force des colonnes laissées dans la vallée de l'Adige n'était nullement motivée. Ces colonnes n'avaient d'autre but que d'attaquer en tout cas la Chiusa ; comme, au fond, c'était parfaitement irréalisable, on ne pouvait y voir qu'une démonstration ; elles avaient aussi à protéger l'artillerie et la cavalerie; 4,000 à 5,000 hommes y auraient largement sufG ; or Alvinzi avait envoyé, le 13, 14,000 hommes, et, le 14, 10,000 hommes dans la vallée de l'Adige. S*il avait eu 24,000 hommes au lieu de 14,000 contre Joubert dans les deux premiers jours, il l'eût probablement délogé dès ce moment, et peutêtre à moitié anéanti. III. — Le 12, Alvinzi fit faire un mouvement tournant très large autour de l'aile gauche de la position delà Corona; cette mesure a pu être suffisamment justifiée par quelque détail topographique qu'on n'aperçoit pas assez nettement aujourd'hui sur les cartes pour en juger ; mais la formation débordante des 13 et 14 était un déploiement bien inutile, qui lui a tout fait perdre. S'il avait porté toutes ses forces le 13 dans

 enfin les grands dangers qui menaçaient la retraite, toutes choses ayant un rôle ou des effets de nature évidemment défensive ; or c'est grâce à elles que Bonaparte put lancer ses attaques contre le centre ennemi de la manière dont il le fit, et obtenir de tels résultats. Nous ferons une autre remarque sur la réserve venant de Desenzano avec le général Rey. Des réserves peuvent ainsi être très éloignées, s'engager très tard ; elles surviennent alors comme des corps d'armée qui arriveraient pour la fin de la bataille. Nous pensons que, de nos jours, dans les batailles défensives, de pareilles réserves ou, si l'on veut, des corps intervenant ainsi seront très avantageux. Plus les réserves sont éloignées, moins elles peuvent être cernées par les colonnes enveloppantes de l'ennemi ; il y a peu de batailles où l'assaillant se soit abstenu de tout mouvement enveloppant ; les colonnes qui débordent le défenseur sont enveloppées à leur tour par le simple mouvement en avant de semblables réserves. Du reste, nos batailles actuelles ont rarement des crises à proprement parler; si elles en ont, ce n'est guère que quand les deux adversaires se sont déjà usés réciproquement; iL s'ensuit qu'on peut toujours rétablir le combat avec une réserve ou un corps qui survient, tant qu'on n'a pas évacué le champ de bataille. Les deux réflexions que nous faisons ici sur les réserves s'appliquent à celle que commandait le général Rey. Elle tomba sur le dos du colonel Lusignan, qui lui-même avait tourné Bonaparte, et elle ne faisait que d'arriver, semble-t-il, quand fut livré à Lusignan l'engagement décisif, c'est-à-dire dans l'après-midi, soit six à huit heures après le commencement de la bataille. Il s'était produit quelque chose d'analogue pour la colonne d'aile droite autrichienne dans la bataille de Caldiero, comme nous l'avons vu. II nous reste peu de chose à dire sur le plan stratégique de cette quatrième attaque, car en développant nos opinions à propos de la troisième, au chapitre 60, nous avons à peu près donné implicitement la critique de ce plan.

280 CHAPITRE LXVI. • D'après cette opinioD, nous eussions encore préférév cette fois, une attaque dans la plaine. Le fractionnement lui-môme se rapproche un peu de nos principes, puisque Tune des colonnes principales s'avance par Padoue sur Legnago, et paraît avoir reçu Tordre de pousser jusqu'à Mantoue, quoi qu'il arrivât, et sans souci de ce qui aurait lieu sur le haut Adige. Aussi, cette colonne a-t-elle réussi à pénétrer ; il est vrai qu'elle n'a pu remplir son but, et même qu'elle a subi l'obligation désastreuse de capituler; mais cela tient d^abord à la mollesse de la tentative de sortie de Wurmser, puis au temps perdu, enGn à ce qu'elle était trop faible et s'était encore affaiblie en faisant un détachement inutile au peut d'Anghiari ; inutile, car si l'on était vainqueur de Bonaparte dans l'ensemble, le pont d'Anghiari était une chose insignifiante, et si l'on n'arrivait à Mantoue qu'en détresse, comme Provera, il n'y avait plus à penser à faire sa retraite par ce même pont. La faute capitale, dans cette attaque multiple, fut de diriger l'armée principale par la vallée de l' Adige; il est contre nature de s'engager avec le gros de ses forces dans uue région où l'on ne peut employer ni l'artillerie ni la cavalerie, et surtout c'est faire un mauvais calcul que de porter reffort décisif sur un point où la résistance de l'adversaire s*accroît de celle d'un terrain extrêmement fort. Si l'armée principale s'était avancée par Legnago, ou bien elle atteignait Mantoue et dégageait. Wurmser, ou bien elle était battue par le gros des forces françaises. Dans ce dernier cas, la colonne du Tyrol, si elle parvenait à pénétrer jusqu'à Mantoue, pourrait courir le danger de se voir couper la retraite comme nous l'avons dit dans le chapitre 60 ; mais, même après une défaite, l'armée principale n'était nullement hors d'état de faciliter la retraite de l'autre et de l'assurer ; du moins elle pouvait faire plus qu'Alvinzi n'a pu faire de Rivoli pour Provera. Enfin le fractionnement en trois colonnes est une autre grosse faute. La colonne du général Bayalitsch ne pouvait

CONSIDÉRATIONS. 381 avoir d'autre but qu'une démonstration; employer à cela 5,000 hommes qui n'en immobiliseraient pas moitié autant chez l'adversaire, est une mauvaise économie des forces. Gardons-nous, du reste, d'attacher trop d'importance à tout cela. Les dispositions stratégiques ont bien leur valeur, mais elles sont loin d'être seules à déterminer le résultat ; c'est l'exécution qui fait la plus forte part du succès, et les 20,000 prisonniers faits en trois jours par Bonaparte sont dus bien plutôt à l'exécution qu'au plan même.

CHAPITRE LXVII Fin de la campagne.— Chute de Mantoue.— Le pape est contraint de signer la paix de Tolentino. Peu après la bataille de la Favorite, Bonaparte avait mis ea mouvement les généraux Victor et Lannes, ayant ensemble 5,000 hommes, vers les États romains. Victor entrait à Imoia dès le 2 février. Ce même jour, par conséquent une quinzaine de jours après la bataille de la Favorite, Wurmser capitulait à Mantoue. Il obtint, en témoignage de considération personnelle, libre passage pour lui avec 500 hommes et six pièces de canon; la garnison posa les armes. On l'évaluait encore à 15,000 hommes, et le dénombrement des malades laissés dans les hôpitaux en donna 6,000 ^ Par conséquent, des 28,000 hommes que la place avait contenus en tout après la seconde attaque de Wurmser, 7,000 étaient morts ou disparus. La défense de la place avait duré huit mois en tout ; celle que cette garnison avait soutenue, un peu plus de six mois. Bonaparte pouvait désormais se consacrer tout entier aux affaires de Rome. Quoi qu'il n'eût destiné que peu de monde à cette entreprise, il crut cependant qu'il y aurait peut être lieu de pousser jusqu'à Ronae ; il entretient le Directoire, dans une lettre du jer février, du projet suivant : non seulement Ferrare et la (1) D*après le rapport du général Sérurier à Bonaparte, du 3 février. Correspondance inédite, Italie, tome II, page 471 . (Note de fauteur.)

Romagne seraient réunis à Modène pour former la République cispadane, mais on promettrait les autres possessions de rÉglise à l'Espagne en échange de Parme, pour pouvoir offrir celle-ci à TAutriche à la paix. Le Directoire, dans sa réponse du 12 février, paraît entrer quelque peu dans ses vues. Bonaparte avait donc Tintention, en entreprenant les opérations contre Rome, de se lancer dans un bouleversement politique complet. Les forces qu'il y consacrait comprenaient les 5,000 hommes de Victor et Lannes, une colonne mobile, commandée par Marmont, qui se portait sur Sienne ; elle ne semble pas avoir été prélevée sur l'armée active d'Italie, et ne comptait peut-être pas plus de 4000 hommes ; enfin quelques milliers d'hommes de la Répubhque cispadane déjà constituée; le tout pouvait faire 8,000 à 9,000 hommes, ce qui montre le mépris de Bonaparte non seulement pour les troupes pontificales, mais surtout pour les Romains. Le Directoire manifesta à ce sujet une légère inquiétude : si cette force minime était suffisante, moyennant de nouvelles victoires qu'on remporterait sur les Autrichiens, pour réaliser un pareil bouleversement, il était fâcheux de se priver de ces 6,000 hommes au moment de tenter une attaque dans le cœur des États autrichiens. Enfin, ce bouleversement de l'Italie rendait plus difficile et retardait évidemment la paix avec l'Autriche. Il nous semble que ce plan de bouleversement n'avait pas été mûrement réfléchi, et l'on est d'autant plus fondé à le prétendre que Bonaparte lui-même l'abandonna subitement, sans motif appréciable, semble-t-il ; entre sa lettre au Directoire et la paix de Tolentino, il ne s'écoula qu'une quinzaine de jours. Bonaparte était parti pour Bologne dans les derniers jours de janvier. Dans les premiers jours de février, Lannes rencontre 3,000 à 4,000 hommes de troupes pontificales postées derrière le Sennio ; ils sont immédiatement culbutés et on leur prend i4 canons. Les Français se portent à Faenza. Le 9 février, Victor bat 1200 hommes qui avaient pris posi

 six semaines, parce qu'elle ne peut pas attendre pour faire valoir ses droits à la victoire. C'est manifestement une force accélératrice acquise qui a motivé cette conduite exceptionnelle et l'a rendue possible. Ce seul élan sufQt à atteindre le but ; les grandes masses n'en vinrent plus aux mains et ne modiGèrent point la situation, de sorte que cette campagne de 1797 ne peut être considérée que comme une partie, un sixième acte de la précédente. Le lecteur nous comprendrait mal, s'il croyait qu'il nous faut tant de paroles pour nous excuser de traiter la campagne de 1797 comme un appendice de celle de 1796; il est à peine nécessaire de s'en expliquer ; il se tromperait également s'il croyait que nous attachons une valeur pédantesque à savoir ce qu'on peut appeler une nouvelle campagne ; le droit de définir n'a pas à entrer dans une histoire militaire ; seulement, nous trouvons la caractéristique de la campagne de 1797 dans le fait qu'elle ne comprend que la fin d'un mouvement déjà entamé, qui se continue presque involontairement jusqu'à ce qu'il soit éteint par le frottement et les résistances passives ; ce n'est qu'en l'envisageant à ce point de vue qu'elle devient tout à fait intelligible, comme nous le montrerons de plus près en faisant nos réflexions sur elle (1). Avant d'en venir à cette partie, nous avons encore à jeter un coup d'œil critique sur l'ensemble de la campagne de 1796.

(1) Ces considérations manquent absolument de justesse. La campagne ' de 1797 est caractérisée par le fait que Bonaparte a reçu des forces suffisantes pour garder la roule d'Innsbrûck tout en marchant sur Vienne. D n'y a pas de « force vive acquise » qui eût permis à 30,U00 hommes de marcher sur Vienne, et, toutes les fois que deux campagnes se succèdent sans être séparées par une période de paix, la seconde est la suite naturelle de la première.

CHAPITRE LXVIII Considérations sur Tensemble de la campagne

L'offensive des Français les conduisait jusqu à la frontière alpine des États autrichiens. C'était assez naturel, étant données la séparation des Sardes et de l'Autriche, l'énergie de Bonaparte et la supériorité morale de son armée, et il n'y a là aucun phénomène qui ait besoin d'explication. Sur le chemin des États autrichiens, le général vainqueur rencontre la grande place de Mantoue, fortement occupée ; il s'y arrête. Cette forteresse et la nature de la frontière des Alpes ne lui permettent pas de se joindre aux deux armées qui opéraient en Allemagne. Quatre grandes victoires collectives, remportées coup sur coup, ne lui donnent que des résultats négatifs ; mais une seule victoire de son adversaire lui aurait fait perdre toute la Lombardie et l'aurait vraisemblablement rejeté jusqu'aux Alpes maritimes. Ces propriétés inéluctables de la situation tiennent-elles à quelque influence magique, à quelque élément stratégique particulièrement efQcace ? Sont-ce certaines lignes ou certains angles? Est-ce l'action de certains points ou la puissance d'une certaine position qui imposent ces résultats? Si nous faisons cette question, c'est que la stratégie,, depuis qu'elle a voulu s'ériger en science, ne se contente pas volontiers des propriétés les plus simples et les plus évidentes pour expliquer les succès dont la grandeur l'étonné ; elle éprouve le besoin de découvrir des forces secrètes dans des choses invisibles, qui échappent à l'œil du profane. En tous cas, on est bien forcé de voir clair quand il s'agit du résultat final d'une campagne. En effet, on ne va pas, pour l'expliquer.

387 accumuler toutes les causes accidentelles imputables aux actions particulières dont il est la résultante générale ; un coup d'œil d'ensemble sur ces causes élémentaires en fera toujours reconnaître une ou plusieurs d'un caractère général, dont rinfluence s'exerce d'un bout à l'autre de la guerre, et autour desquelles les autres viennent se grouper. Analysons ces causes aussi clairement que possible ; nous verrons qu'il suffit de déterminer avec exactitude les grands traits de la situation pour que tout s'en déduise très simplement. C*était sa faiblesse qui empêchait Bonaparte de franchir les Alpes tant que Mantoue n'avait pas succombé. Pour investir 12,000 hommes, il en fallait bien 20,000 ; s'il réalisait l'investissement avec iO,000, c'était à condition que les autres restassent dans le voisinage (i). S'il avait eu 20,000 hommes de plus, rien ne l'aurait arrêté devant les Alpes, aucune des conditions stratégiques exigibles n'eût fait défaut ; ce sont très probablement les Alpes Noriques qu'il aurait franchies sur la roule directe de Vienne. L'armée du Rhin étant déjà à cette époque près du Tyrol, les Autrichiens auraient sans doute retiré de là une grande partie de leurs forces, tant pour courir au secours de leur capitale que pour ne pas s'exposer à une perte complète. Ainsi Mantoue, les Alpes, la saillie formée par le Tyrol étaient autant de boulets aux pieds des Français, mais sans l'ombre de magie ; et il serait grotesque de tirer une fois pour toutes de cet exemple la conclusion suivante : tant que les Français ne possèdent pas Mantoue, ils ne peuvent pénétrer en Allemagne, ou tant qu'ils ne tiennent pas les Alpes du Tyrol, ils ne peuvent franchir les Alpes Noriques (2). (1) On ne voit pas comment la présence de 20,000 hommes à Vérone et Legnago diminuait la force de résistance de la garnison de Mantoue. Glausevvitz est obligé de chercher des explications obscures pour donner à Mantoue une importance prépondérante, et au moment où il se moque des forces secrètes, il invente une action de présence tout à fait mystérieuse. (2) Il faut cependant afiirmer qu'une armée française ne peut marcher

S89 n'en est pas moins désavantageuse ; s'il y avait moyen de faire autrement, c'était, on peut bien le dire, une faute stratégique dans le choix de la solution générale que de rester six mois dans cette situation et de tenter la fortune en quatre batailles décisives, à chacune desquelles le sort de toute la campagne était remis en question. Cette situation n'était cependant inévitable ni pour le gouvernement, ni pour le général français. Le premier pouvait dispenser Bonaparte de cette longue quarantaine en Italie, en le renforçant de 20,000 à 30,000 hommes dès sa première victoire ; personne ne soutiendra qu'un pareil renfort fût introuvable, puisqu'il y avait une quantité de troupes à l'intérieur, et notamment toute une armée sur les côtes de l'Océan. Il suffisait d'abandonner l'expédition d'Irlande pour se mettre à même de le fournir. Mais le Directoire ne pouvait pas encore apprécier suffisamment la valeur d'un mouvement au delà des Alpes et ne savedt pas, comme Bonaparte le fit plus tard, rechercher en un point unique la solution d'une question complexe, chercher le centre de gravité de toutes les résistances, et y frapper le coup décisif. Les partis de l'intérieur auraient été vaincus avec l'Autriche. Bonaparte lui fit sentir assez souvent cette négligence. Il y avait peut-être, pour abréger cette campagne, un autre moyen qui dépendait du général. Un général du temps de Louis XIV eût assiégé Mantoue, et couvert le siège par une ligne de circonvallation (1). De nos jours, on a pris ces lignes absolument en horreur ; les généraux ont toujours préféré se porter au-devant de l'armée (1) A condition que sa communication avec les magasins ne fût pas menacée. L'apparition de l'ennemi sur ses derrières lui aurait fait évacuer ses lignes. Bonaparte a essayé de couvrir le siège de Mantoue sur la circonvallation naturelle formée par le Mlncio et la Molinella, jusqu'au moment où il a su que Quasdanowitch avait un corps d'armée capable de lui couper la retraite. 49

Î90 CHAPITRE LXTin. de secours en rase campagne avec une armée réduite de moitié. Nous sommes loin de vouloir condamner ce procédé, mais il n'est admissible qu'à la condition de bien remplir le bat. Or, dans le cas présent, il en était incapable. Les Aulrichieos pouvant venir parles deux rives du lac de Garde et, par suite, du Mincio, Bonaparte aurait dû former deux armées d^observation, ce qui était naturellement impossible. II ne lui restait donc rien à faire que d'abandonner le siège, comme il le fit, ou de s'enfermer dans une ligne de circonvallation. Était-il vraiment si invraisemblable de résister avec succès dans une ligne de ce genre? Quiconque se sera formé une opinion, non d'après les préjugés courants mais d'après Tbistoire militaire, ne sera pas de cet avis. Des innombrables sièges du temps de Louis XIY, que l'on couvrit par des lignes de circonvallation, il n'y en a que trois où ces lignes aient été forcées par les armées de secours, ceux d'Arras en 1654 (Turenne contre Condé), Valenciennes 1656 (Condé contre Turenne), Denain 1712 (Villars contre Eugène). Mais, on peut juger combien ces lignes étaient faiblement occupées, quand on sait qu'à Arras et Valenciennes le défenseur n'avait que 12,000 hommes d'infanterie, tandis que les lignes avaient, à Arras, trois milles et demi, à Valenciennes, deux milles de développement. 11 ressort de là que, dans un nombre considérable de cas, les généraux les plus entreprenants, Condé, Turenne, Villars, Vendôme et Eugène, tinrent ces lignes pour inattaquables (1). Si Bonaparte avait voulu employer ce moyen devant Mantoue, il aurait eu à fortifier une circonférence de 5,000 à 6,000 toises, ou un mille et demi, où il pouvait disposer de (1) Turenne considère qu*il est presque impossible d*einpècher Tassaillant de forcer les lignes. Bonaparte a longuement discuté la question, et il admet parfaitement Tusage des circonvallations ; il considère comme une faute de n*en pas établir; mais, en 1796, il ne pouvait y attendre nn ennemi supérieur en lui abandonnant sa ligne de retraite. La thèse de Clausewitz n'est même pas spécieuse.

291 40,000 hommes de la meilleure infanterie. Le grand Frédéric tenait à Bunzelwitz une circonférence de deux milles avec S0,000 hommes d'infanterie. Les forces avec lesquelles Tennemi de Bonaparte pouvait l'attaquer dans ses lignes étaient de 43,000 hommes; celles que Frédéric avait contre lui à Bunzelwitz, de 160,000 hommes. Nous tenons pour éminemment invraisemblable que Wurmser, ou Alvinzi, ou qui que ce fût, eût entrepris une attaque contre les lignes françaises. ^ On dira que les Autrichiens seraient devenus maîtres du plat pays et auraient coupé les vivres aux Français. Mais il ne s'agissait là que d'une durée de quelques semaines, et le général Chasseloup avait promis à Bonaparte de prendre la place en quinze jours ; on pouvait prévoir que la majeure partie de ce temps serait écoulée avant l'arrivée de l'armée de secours ; Bonaparte dit effectivement dans son rapport qu'au moment de la première attaque de Wurmser, il ne fallait plus que quelques jours pour faire tomber la place ; si donc Bonaparte pouvait emmagasiner un mois de vivres dans son camp, ce qui n'est pas douteux, il pouvait laisser les Autrichiens courir les champs à leur gré. Bonaparte aurait échappé ainsi à cette fatale nécessité, dans laquelle Ta mis le genre de résistance qu'il a adopté, de provoquer toujours lui-même la bataille décisive ; il n'y en aurait d'ailleurs probablement pas eu. Mais Bonaparte ne voulut pas s'imposer la tâche pénible de faire et de couvrir en même temps un siège ; il lui semblait beaucoup plus facile de battre les Autrichien^ sans tant d'embarras. Nous ne rechercherons pas s'il en avait complètement pesé les suites et si la légèreté de la jeunesse n'entre pas ici pour quelque chose ; le monde entier a hautement vanté sa conduite ; personne n'a pensé que cette conduite même a retardé de cinq mois la prise de Mantoue, et empêché l'armée d'appuyer les progrès des armées d'Allemagne. Comparez, et, malgré toute la préférence que vous pouvez avoir pour les victoires brillantes, vous serez ramené impérieuse

 ment à vous demander si ce que Turenne ou Eugène auraient fait à sa place n'eût pas mieux valu (1). Nous voyons, en tout cas, que c^est au prix de cette perte de temps, de cette levée du siège, que Bonaparte a acheté la possibilité de remporter cette série de victoires éclatantes; tout bien pesé, il ne luttait donc pas, malgré tout son génie, contre les exigences d*une situation inouïe, mais il avait fait son choix entre deux solutions, dont il n'a pas pris la plus courte ; si cette série de belles victoires doit Je faire priser très haut, il ne faut pas oublier, pour apprécier leur valeur stratégique, de mettre en balance les avantages sacrifiés pour elles. Il nous reste à faire une remarque très importante sur les Autrichiens. Ils ont fait quatre tentatives Tune après l'autre pour délivrer Mantoue : La première au commencement d'août ; elle dure jusqu'au milieu d'août ; La seconde au commencement de septembre; elle dure jusqu'au milieu de septembre ; La troisième au commencement de novembre; elle dure jusqu'au milieu de novembre ; La quatrième au milieu de janvier. La force de leur armée était toujours, à peu de chose près, de 45,000 hommes^ Dans les trois premières tentatives, ils ont perdu en tout environ 20,000 hommes ; Wurmser s'est jeté dans Mantoue avec 16,000 hommes ; ce sont donc 36,000 hommes qu'il a fallu remplacer peu à peu jusqu'à la quatrième tentative, pour ramener l'armée à l'effectif qu'elle avait d'abord. Il est donc très naturel de se demander : Que serait-il arrivé si les Autrichiens avaient attendu pour faire leur première tentative d'avoir rassemblé ces 36,000 hommes? On pouvait les mettre sur pied, comme la suite l'a montré, et on aurait faitlapre(i) Eugène a évacué les lignes de Landrecies parce que la victoire de Denain menaçait sa communication et ses magasins.

293 mière attaque avec 80,000 hommes. II n'est pas douteux qu'avec de tels effectifs on aurait reconquis du coup la Lombardie. On s'est hâté, il est vrai, de faire la première tentative parce que Mantoue était assiégée et pouvait tomber d'un jour à l'autre ; il était donc parfaitement justifié de faire cette tentative avec ce qu'on avait sous la main ; mais les deux suivantes n'étaient plus aussi urgentes, et on aurait pu les ajourner puisqu'on y trouvait l'avantage de paraître avec 20,000 hommes de plus. On va dire à cela qu'en septembre (c'est-à-dire au moment de la seconde tentative) on ne pouvait pas savoir que Mantoue tiendrait jusqu'en janvier (moment de la quatrième tentative), mais la crainte qu'elle succombât plus tôt n'était nullement motivée ; il n'était pas douteux, du reste, que l'on pouvait avoir ces renforts trois mois plus tôt, puisqu'on ne les appela qu'à la troisième tentative, en novembre (1). En un mot, si la monarchie autrichienne était en mesure d'envoyer 36,000 hommes de renfort à son armée d'Italie entre le milieu du mois d'août (fin de la première offensive) et le milieu de janvier, elle était aussi en état de le faire avant le milieu d'octobre : il suffisait que le gouvernement fût pénétré à temps de la nécessité de consentir des efforts aussi considérables. La faute dans laquelle le gouvernement autrichien est tombé ici viole un des principes fondamentaux de la stratégie, à savoir : qu'il faut employer en même temps toutes les forces disponibles. L'apport successif de forces nouvelles pour produire des chocs répétés coup sur coup, qui est d'une importance incalculable en tactique, va, au contraire, en stratégie, contre la (i) Ce que Clausewitz appelle la seconde tentative, c'est-à-dire le niouvement de Wurmser sur Bassano, était destiné surtout à retenir Bonaparte en Italie au moment où Moreau atteignait Tlnn. Ce résultat, autrement important que la conservation de Mantoue, a été atteint. Il a empêché les Français d*écraser Tarchiduc et de marcher sur Vienne avec 100,000 hommes.

 nalare des choses. Il serait trop long de développer ici ce principe, mais il saffit d*y réfléchir sans parti pris pour reconnaître à quel point il s'impose. La stratégie prescrit d'amener ensemble à la bataille toutes les forces dont on dispose, ou, du moins, si Ion n'a pas besoin du tout, ce qui est nécessaire a assurer le succès. On ne mettra en réserve, pour une action ultérieure, que ce qui n'aura pu être mis sur pied pour Ventrée en campagne. Or personne ne prétendra que les Autrichiens eussent assuré sufQsamment le succès de leur attaque, en engageant une armée à peine aussi nombreuse que celle de rencemi ; ce qui venait d'avoir lieu devait les avoir édifiés sur la supériorité morale des Français, qu'ils en fissent remonter la cause au général ou aux soldats ; lorsqu'on veut s'assurer le succès, et qu'on n'a pas soi-même une supériorité morale suffisante, il faut s'assurer une supériorité numérique notable, et quand on est obligé de reconnaître la supériorité morale de l'ennemi, il faut estimer au double l'excédent d'efiectif nécessaire. Du reste, nous l'avons déjà dit, il ne faut pas objecter que les Autrichiens, avec plus d'efforts, ne seraient pas arrivés à mettre sur pied en trois mois les forces qu'ils ont engagées en cinq. De toute façon, le temps ne pressait pas, et nous sommes en droit de dire que les Autrichiens ont eu tort de ne pas engager simultanément, mais bien successivement, des forces que la victoire exigeait et qu'ils pouvaient fournir. La cause psychologique de cette faute n'est pas difficile à apercevoir. En toute chose, on ne fait pas volontiers ce qui exige un efTort, à moins d'en sentir la nécessité immédiate ; il faut donc des motifs très puissants pour pousser les hommes à faire de grands efforts. L'Autriche en avait de pareils chaque fois que les généraux autrichiens avaient été battus en ItaUe ; car alors la frayeur et la consternation renaissaient ; on appelait donc de nouvelles forces ; mais dès que la défaite n'était plus présente, les efforts cessaient avec la pression brutale des circonstances. En nous plaçant à ce point de vue, nous avons eu le droit de dire que si l'on n'eut pas à sa disposition simul

 tanément les forces que nous aurions voulu voir concentrer en temps utile, c^est qu'on n'eut pas Fénergie de les mettre sur pied. Mais peut-on s'excuser de n'avoir d'énergie que sous le coup de la terreur et de la consternation ? La résolution ne devrait-elle pas, à la guerre et surtout en ce qui dépend de la stratégie, résulter d'un calcul intelligent, fait à tête reposée ? C'est cette prévoyance même qui a manqué . Le gouvernement autrichien ne s'est pas dit assez carrément : Si nous voulons rétablir nos affaires en Italie, il nous faut la supériorité numérique ; et il ne s'est pas rendu compte que l'emploi simultané de toutes les forces est un principe fondamental qui tient à l'essence même de la stratégie.

CHAPITRE LXIX Campagne de 1797 dans les Alpes. Force et emplacements des deux partis. L'absence de toute relation autrichienne pour cette campagne ne permet pas d'en tracer une esquisse suffisante. Nous ne pouvons exposer que les grandes lignes jusqu'aux préliminaires de Leoben, et nous sommes hors d'état d'analyser complètement la situation dans les moments les plus graves. Par exemple, au lieu de pouvoir donner l'effectif des forces de l'archiduc, on sait seulement qu'il était bien plus faible que son adversaire ; c'en est assez, du moins, pour comprendre l'ensemble, et l'ensemble tient en stratégie une place plus importante que la succession des détails ; dans le cas présent, ceux-ci ne sont, au fond, que les incidents d'une retraite serrée d'un peu près par l'ennemi. • Nous n'en pensons pas moins qu'il y aurait eu grand intérêt à ce que les Autrichiens voulussent bien nous ofTrir des données précises sur leurs troupes et leurs emplacements, permettant de constituer un exposé complet des détails de cette retraite ; la nature alpestre du pays l'aurait rendu particulièrement intéressant. Il s'écoula quatre semaines entre la paix de Tolentino et le commencement de la campagne de 1797; Bonaparte attendait l'arrivée des divisions Delmas et Bernadotte, qu'on lui envoyait des armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse. Toutes deux étaient en marche par le mont Cenis et devaient arriver à la un de février. Le renfort que son armée recevait ainsi

 n'est pas facile à évaluer, car Bonaparte dit 18,000 hommes, et le Directoire et le général Kellermann, qui commandait dans les Alpes, disent 30,000. II y avait probablement une vingtaine de mille hommes ; Bonaparte se trouvait ainsi avoir une armée d'environ 80,000 hommes. La composition de cette armée vers le 1 0 mars, au début de la campagne, était à peu près la suivante : !• Armée principale sous Bonaparte ; Division Masséna 1 1 ,SO0 — Guyeux 10,500 — Sérurier 10,500} 44,000 — Bernadette 10,500 Réserve de cavalerie Dugua i , 100 63,500 2® Le corps du Tyrol, sous Joubert : Division Joubert 7,500 \ — Baraguey d'Hiiliers... 6,500 J 19,500) — Dèlmas 5,500 J Victor, en marche d*Anc6ne sur Ferrare . . 6,500 j - « ^^ Garnisons en Lombardie 9,000 } ' Total général 79,000 Les emplacements de ces forces étaient à la fin de février : Masséna, à Bassano ; Sérurier, à Gastel Franco ; Guyeux (ci-devant Augereau), à Trévise ; Bernadette, à Padoue; Joubert, Baraguey d*Hilliers et Delmas, dans le Tyrol, aux environs de Trente. Nous manquons de données précises sur les forces et emplacements des Autrichiens ; nous n'avons que les renseignements généraux qui suivent : Laudon et Kerpen commandaient dans le Tyrol ; le premier avait pris position derrière le Lavis, l'autre derrière la Nos ; tous deux paraissent s'être formés en cordon. Les milices tyroliennes avaient été levées partout et groupées en formations régulières ; ces troupes, très faibles séparément, arrivaient à fournir un renfort très important. Alvinzi avait con

CHAPITRE LXX Plan d'opérations. On ne trouve rien de satisfaisant sur le plan d'opérations du Directoire. Il serait d'autant plus nécessaire de savoir les intentions de ce gouvernement que Bonaparte commence sa campagne le iO mars, tandis que Hoche ne passe le Rhin avec l'armée de Sambre-et-Meuse que le 18 avril, Moreau avec l'armée du Rhin que le 21. Il y a là un intervalle d'environ six semaines pendant lesquelles Bonaparte est deux fois plus près que ses collègues du cœur de l'Autriche. Tout ce qu'on trouve pour élucider cette situation est contenu dans une lettre du Directoire à Bonaparte du 12 février {Correspondance inédite^ Italie, tome II, page 439). « Nous espérons, dit-il, que le renfort de douze demice brigades et de trois régiments de troupes à cheval, qui se « rendent à l'armée d'Italie, vous mettra en état, après Texpé« dition de Rome, de déboucher du Tyrol avec supériorité, et « nous ordonnerons à cette époque au général Moreau de « passer le Rhin et de combiner ses mouvements avec les w vôtres. Le général Hoche, à la tête de l'armée de Sambre« et-Meuse, occupera, vers la Franconie, une partie des c(ennemis et bloquera les places du Rhin. » Cette lettre ne nous précise pas grand'chose, et il est très probable qu'on ne mit pas la moindre unité dans les opérations des trois armées, mais que les trois généraux les commencèrent dès que leurs dispositions eurent été prises. Bonaparte, dont les renforts arrivaient a la Qu de février, et

 qui savait combien son adversaire était faible à ce moment, ne voulut pas tarder à profiter de sa supériorité. Il calcula que les renforts autrichiens qu'on enverrait de Tarmée du Rhin à celle d'Italie devaient déjà être en marche, qu'il n'aurait pas affaire, par conséquent, à un ennemi bien inférieur s*il attendait le mouvement de Tarmée française du Rhin ; qu*il avait au contraire, au début, l'avantage inappréciable de se battre avec Tarchiduc avant l'arrivée des renforts destinés à ce dernier, par conséquent de neutraliser cette partie des forces autrichiennes. Toute troupe qui se trouve en route au moment de la bataille peut, en effet, être considérée comme neutralisée. Bonaparte comptait donc sur une supériorité décisive dans les premiers moments ; il s'en remettait à sa fortune pour le choix du but ultérieur et la manière de terminer la campagne ; il n'aurait qu'à se laisser conduire par elle. La justesse de ce calcul n'est pas douteuse, et Bonaparte en était si convaincu qu'il n'a probablement pas demandé de plus amples instructions à son gouvernement, mais s'est lui-même fait la loi. Sa longue suite de victoires avait rendu le Directoire non seulement timide, mais même soumis vis-à-vis de lui, de sorte qu'il n'y avait guère d'opposition à attendre. Nous réservons Texamen plus approfondi de cette situation pour la conclusion. Le passage cité plus haut parle d'une attaque que Bonaparte devait prononcer en débouchant du Tyrol. Nous devons cependant remarquer qu'une lettre antérieure mentionne aussi l'occupation des cols des Âlpes du Frioul, ainsi que la division de l'armée en deux corps, un dans le Tyrol, l'autre en Carynthie. La pensée du Directoire n'en paraît pas moins avoir été que Bonaparte devait traverser le Tyrol avec le gros (1). Au contraire, Bonaparte croyait encpre, au milieu de février, (1) Remarque juste et importante. Tout donnait à penser que le gros des forces autrichiennes se réunirait dans le Tyrol et qu*il y aurait lieu d*attaquer de ce côté. Un corps d*armée français serait dirigé sur la route de Trieste pour couvrir la ligne d'opérations de Bonaparte de ce côté. Ce premier projet fut renversé au dernier moment par suite de la répartition des forces ennemies.

PLAN d'opérations. 301 que l'archiduc pouvait réunir une partie de ses renforts pour pénétrer dans le Tyrol, et de là dans la plaine d'Italie. Son intention était, dans ce cas, que Joubert tint une dizaine de jours entre Trente et Mori, de façon à lui donner le temps de tomber par la Brenta dans le flanc gauche des Autrichiens ; l'instruction qu'il donna à Joubert le fait voir. Les troupes autrichiennes s'étant retirées fort avant dans le Frioul, Bonaparte vit qu'il n'y avait plus à s'attendre à une offensive parle Tyrol. Habitué à frapper toujours le centre de gravité des forces ennemies, et convaincu que chaque pas dans la direction même de Vienne serait plus décisif que des opérations contre la Souabe par le Tyrol, il ne paraît pas avoir hésité un instant à rechercher l'archiduc dans le Frioul avec le gros de ses forces, pour le battre et pousser sur la route de Vienne aussi loin que les circonstances le permettraient. Il avait certainement la fière espérance d'être le premier, entre tous les généraux français, à porter ses drapeaux sous les murs de Vienne. Dans ces conditions, Joubert était très supérieur aux troupes autrichiennes du Tyrol, du moins dans le premier moment, avant que la levée en masse eût produit tout son effet. Il fallait utiliser cette supériorité pour refouler les généraux autrichiens Kerpen et Laudon, autant que possible au pied du Brenner ; Joubert pourrait alors prendre la vallée de la Rienz derrière lui et rejoindre Bonaparte parle Pusterthal, si ce dernier avait besoin de lui en Carynthie, ou si sa propre situation dans le Tyrol devenait trop critique. En voilà assez sur le plan de Bonaparte ; passons à l'archiduc. On sait que les montagnes de Carynthie et de Carniole, appelées aussi Alpes juliennes, ne sont traversées que par deux routes. La première mène en Autriche par le col de Tarvis, où elle franchit la ligne de partage des eaux, et par Villach, dans la vallée de la Drave ; la seconde mène plus spécialement en Hongrie, par Laybach sur la Save, puis, en faisant un angle droit, par le col de Loibel sur Klagenfurt dans la vallée de la Drave, ou, avec un détour plus grand

 encore, par la vallée de la Mur, sur Bruck. Les deux premiers itinéraires se rejoignent donc à Klagenfurt, et la distance de ce point au Taglîamento est à peu près d'un tiers plus grande par le second que par le premier. On gagne le col de Tarvis, en parlant de Valvasone sur le Tagliamento, par deux routes. La grande route, qui est la plus courte, longe le Tagliamento et la Fella, et traverse les déGlés de Chiusa-Veneta et de Pontebba. L'autre passe par Udine, Cividale, Canale sur l'Isonzo, puis, remontant ce fleuve, franchit les gorges de la Chiusa di Plez. L'archiduc avait résolu de rassembler son armée à Valvasone, derrière le Tagliamenlo, couvrant son front par ce cours d'eau. Il se trouvait à cheval sur la route de Laibach, avait aussi derrière lui la route de Tarvis par Tlsonzo, et la route de la vallée de la Fella passait juste devant lui, sur l'autre rive du Tagliamento. Il les couvrait donc tous les trois, car l'ennemi ne pouvait évidemment s'engager sur la troisième sans avoir repoussé l'archiduc. Ce prince était forcé, au contraire, de renoncer a la retraite par Tarvis, car il n'en couvrait qu'indirectement la route la plus courte, l'avait devant lui et non derrière; il ne pouvait donc en faire usage, et ne pouvait aussi se servir que difficilement de celle de l'Isonzo. Sa véritable ligne de retraite était donc sur Laibach, et la position de Valvasone n'était qu'une position de flanc. L'archiduc tenait les deux avenues du col de Tarvis par les détachements d'Otschkay et KoblOs, et comptait sur l'arrivée des divisions envoyées du Rhin dans la vallée de la Drave, de sorte qu'elles pouvaient déboucher par Tarvis si elles survenaient assez tôt ; il pensait donc que cette position de flanc remplissait mieux le but qu'une position de barrage. Par le fait, celle-ci aurait eu ce gros inconvénient qu'il aurait fallu diviser ses forces et occuper les deux routes qui allaient à Tarvis ; étant données la supériorité de l'ennemi et les montagnes que l'archiduc avait derrière lui, il ne pouvait à aucun prix s'exposer au danger d'être tourné. Du reste, il aurait sacrifié complètement, en prenant une position de ce genre, le

PLAN d'opérations. 303 chemin de Gradizca, de Trieste et de Laibacb, alors qu'il avait sans doute la majeure partie de ses magasins de ce côté. EnGn, l'archiduc espérait peut-être encore utiliser le chemin de Valvasone à Tarvis par l'Isonzo, qui n'allonge pas beaucoup ; nous avons vu qu'il avait, du reste, fait garder la route directe. L'ennemi pouvait, il est* vrai, envoyer un corps par la Fella avant même d'avoir combattu sur le Tagliamento ; cependant ce n'était guère à craindre, étant donnée la manière de faire de Bonaparte.

CHAPITRE LXXI Bonaparte franchit les Alpes Juliennes. Les divisions françaises quittèrent leurs cantonnements le 10. Bonaparte s'ébranla avec trois d'entre elles, Sérurier, Guyeux et Bernadotte, et la réserve de cavalerie, le tout formant deux colonnes, et se porta, par Sacile et Porto-Bufole, sur Valvasone, où ces 35,000 hommes se rassemblèrent le 16 mars, après avoir refoulé Tavant-garde de l'archiduc, commandée par le général Hohenzollern. Masséna avait reçu une mission qui n'est expliquée bien clairement nulle part, et que ses mouvements même ne font pas concevoir suffisamment. Il s'ébranla aussi le 10 pour attaquer Lusignan; il était le 11 à Feltre, et, Lusignan se retirant dans la vallée de la Piave, il le suivit le 13 jusqu'à Bellune, le 14 à Longarone, où il atteignit son arrière-garde, la cerna, et lui prit 500 hommes, dont le général Lusignan lui-même, Masséna s'avança encore jusqu'à Pieve di Cadorc, puis rebroussa pour franchir la chaîne qui sépare la Piave du Tagliamento aux gorges de la Colline. Il se serait trouvé dès le 14 à Spilimbergo, à deux lieues en amont de Valvasone, y aurait franchi le Tagliamento, et serait parvenu le 15 à Gemona, à cinq milles de Valvasone, sur le chemin de Tarvis. Il serait donc arrivé sur celui-ci avec deux jours d'avance sur l'archiduc, en admettant que ce dernier prît par Tlsonzo. Seulement les mouvements de Masséna, racontés par Bâcler d'Âlbe et Jomini de la façon dont nous venons de le faire» ont dû avoir lieu autrement ; d'abord, de Longarone à Pieve di

Cadore puis à Spilimbergo, il y a douze milles à faire en tra-^ versant une chaîne élevée, et Masséna ne put les parcourir en un jour ; en outre, il est peu croyable que, deux jours avant la bataille du Tagliamento, Tarchiduc ait permis à ce général de franchir isolément ce fleuve, à un mille de sa position ; troisièmement, Masséna n'a attaqué le général Otchkay que le 20 dans la position de Casa Sola ; s^il s'était trouvé dès le 15 à Gemona, à trois milles de là, il serait donc resté cinq jours inactif. Il est très probable que Masséna ne parut à Spilimbergo qu'après la bataille, c'est-à-dire le 17 au plus tôt ; qu'il fut îe 18 à San Daniele, le 19 à Gemona, enleva le 20 la Chiusa Veneta et chassa Otchkay de sa position de Casa Sola, au sud de Pontebba (1). Quant à l'objet de ce mouvement de Masséna dans la vallée de la Piave, il ne ressort d'aucun récit ni d'aucun rapport. On l'appelle un mouvement tournant autour de la droite ennemie ; mais ce ne peut être qu'à Spilimbergo qu'elle agit ainsi ; le trajet elliptique sur la Piave et retour n'en fait pas partie. Il semble bien plutôt que Masséna ait eu tout d'abord pour destination de pénétrer jusqu'à la Drave par la vallée de la Piave, en se portant de Pieve di Cadore sur Toblach. Ce pouvait être un mouvement débordant autour de l'aile droite des positions de la Fella et de l'Isonzo, ou comme une liaison entre l'armée principale et Joubert ; mais il n'y a là aucune relation bien suivie avec ce que fît Masséna dans la suite. Les deux destinations qu'on lui attribue auraient été mauvaises, plus dans l'esprit d'une stratégie autrichienne que napoléonienne. Le retour de Masséna par le Zellino sur le Tagliamento est un véritable demi-tour sur place, ce qui suppose une disposition changée, décommandée ; il nous semble très probable que Bonaparte s'est laissé entraîner d'abord à une mesure qui lui

(I) Ce calcul de Glausewitz est exact. Ayant dû poursuivre Lusigna» jusqu*à Cadore, Masséna revint sur ses pas pour rejoindre par Serra valle. Les montagnes étaient infranchissables à cause des neiges, et la rout^ même de Longarone à Serravalle présenta de grandes difficultés.

 parut vicieuse par la suite, et qu'il ordonna au général Masséna de marcher sur le Tagliamento par le chemin le plus court, et d'agir en liaison plus étroite avec Tarmée principale (1).

Combat du TagliAmento, le 16 mars. L'archiduc avait, nous Tavons vu, réuni les 15,000 à 20,000 hommes de son armée à Valvasone, dierrière le Tagliamento, dans l'intention d'accepter la bataille, mais de ne pas tenir trop obstinément, de manière à ne pas s^exposer a un véritable désastre. L'infanterie occupait surtout les villages» la cavalerie était en arrière pour être employée à charger. Si l'afTaire ne paraissait pas bien tourner, il la mènerait comme un simple combat dé retraite, dans lequel on disputerait le terrain à l'ennemi, pied a pied, en ayant soin de se dégager. Le Tagliamento avait très peu d'eau ; les Français passèrent en amont et en aval de Valvasone sans difficulté, et presque en formations régulières. II était midi, et la résistance ne dura que jusqu'à la tombée de la nuit ; ce fut donc au bout de quelques heures seulement que l'archiduc se retira, perdant 500 hommes et six canons. L'archiduc ne décida pas de se replier sur Laybach avec toutes ses forces, mais son aile droite, sous Bayalitsch et Gontreuil, se retira excentriquement par Udine, Cividale, Caporetto et la vallée de l'Isonzo, sur Tarvis ; Tarchiduc se porta avec HohenzoUern et Reuss par la roule de Gradisca et Gorz sur Laibach. Ce qui lui faisait prendre cette disposition au moins risquée, c'est qu'il croyait les forces laissées sur la (1) La vérité est beaucoup plus simple que toutes ces suppositions. Masséna est chargé de détruire le corps de Lusignan, de manière à empêcher les deux armées ennemies de communiquer autrement que par Toblach. Cela fait, il rejoint Tarmée, où il forme la seconde ligne à la place de Bemadotte, poussé en première ligne. Bonaparte avait espéré que Masséna arriverait sur le Tagliamento avec les antres divisions de l*armée> mais le mauvais état des chemins s'y opposa.

 route de Villach trop faibles et les divisions venant du Rhin trop éloignées encore pour résister aux Français. Il courait donc le danger de voir les troupes qui arrivaient par le Pusterthal coupées de Villach, où elle devaient rejoindre; en même temps, les Français le devanceraient lui-même à Klagenfurt, puisque son aile gauche faisait un grand détour par Laibach et Krainbourg avant d'y arriver. Ainsi coupé de Klagenfurt, il se trouverait obligé de porter son aile gauche par Grâtz sur la Mur, et de n'arriver ainsi à réunir ses forces qu'à Bruck, à vingt-cinq milles plus en arrière sur la grande route de Vienne. On ne peut juger à quel point cette retraite de l'aile droite devait déjà sembler risquée, car on ne sait pas ce que l'archiduc avait appris du mouvement de Masséna. D'après la supposition que nous avons faite plus haut, ce général n'atteignit le Tagliamento que le 17, et il serait alors assez naturel que Tarchiduc eût été sans inquiétude pour Otchkay le 16. De Valvasone à Tarvis, par Udine et Tlsonzo, il y a quinze milles; l'aile droite pouvait les faire en quatre jours, car la moitié de la route est en plaine, et elle eût ainsi atteint Tarvis le 20 ; elle devançait donc Masséna, qui n'y arriva que le 21. Bonaparte suivit par la route de Gradizka avec trois divisions. Palmanova avait été évacué par les Autrichiens, mais Gradizka était occupée par 2,000 hommes avec 10 pièces de canon; on avait donc fait quelque chose pour défendre l'Isonzo. Mais, dès le 19, cette place tomba entre les mains des divisions Bernadette et Sérurier avec sa garnison, et l'archiduc dut se retirer sur Gôrz. Pendant que Bernadette et Sérurier s'occupaient de prendre Gradizka, Guyeux était venu à Cormons, où il reçut l'ordre de gagner Caporetto par Cividale, pour y poursuivre l'aile droite des Autrichiens. Bernadette fut chargé de suivre l'archiduc sur Laibach, et Bonaparte se porta lui-même le 22 par Canale sur Caporetto, avec Sérurier, pour soutenir Guyeux, le cas échéant. Masséna, nous l'avons dit plus haut, avait attaqué et refoulé

 le général Otchkay, le 20, au pont de Casa Sola; le 21, il Tattaqua encore à Pontebba et le rejeta au delà de Tarvis dans la vallée de la Save, jusqu'à Wurzen, avec une perte de 600 hommes. L*aile droite autrichienne, qui aurait pu être dès le 2i a Tarvis, ne poussait ce jour-là son gros qu*à Caporetto, à six milles de là ; son arrière-garde avait été chassée de Bnffero par Guyeux. Le 21, c'est «à-dire, comme nous Tavous vu, le jour même où Masséna se rend maître du col de Tarvis, Gontreuil, qui commande sans doute Tavant-garde de cette aile droite, arrive à Oberpret, à deux lieues de Tarvis. Il ne trouve que Tavant-garde de Masséna installée à Tarvis, ce qui Semble indiquer que le gros n'avait pas encore atteint Tarvis ce jour-là. Gontreuil attaque cette avant-garde et la rejette vers Safnitz, sur le gros de la division. Mais le 22, de bonne heure, il est attaqué par Masséna et rejeté avec pertes par Tarvis sur la route de Villach. En somme, Gontreuil s'était fait jour avec peine et non sans pertes. Masséna se rabattit sur Kaibl contre Bayalitsch. Le 22, celui-ci devait marcher sur Oberpret par la Cbiusa di Plez que Kôblôs tenait encore ; il allait donc au-devant de Masséna. Bayalitsch avait à peine dépassé le déQlé de la Chiusa que Kôblôs était attaqué par la division Guyeux. La force de la position ne put prévaloir longtemps contre le nombre ; les bataillons français escaladèrent les hauteurs escarpées qui entouraient le déQIé, et, après une courte résistance, Kôblôs posa les armes. Bayalitsch se trouvait dès lors complètement cerné. Par un bout de cette étroite vallée, qui n'offrait pas d'issue latérale, Masséna arrive au-devant de lui; à l'autre extrémité, Guyeux et Sérurier le poursuivent ; ce général pose donc ainsi les armes le 23 avec 3,000 à 4,000 hommes, 26 pièces de canon et 500 voitures. Les relations nous laissent encore dans l'incertitude sur les opérations qui suivent. Nous apprenons, à notre grande surprise, que Bonaparte n'arrive à Villach avec les trois divisions Masséna, Sérurier et Guyeux, que le 28, tandis qu'il eAt pu,

semble-t-il, y être le 25. Comme il s'agissait de chasser Varchiduc de Klagenfurt, c'est-à-dire de la route directe de Vienne, il semble qu'il y avait sérieusement lieu de se hâter. Il est vrai que l'archiduc, qui pouvait aisément quitter Gôrz vers le 20, a dû parvenir à Klagenfurt le 25 par Laibach et Krainburg, puisqu'il n'avait que 24 milles à faire; Bonaparte serait donc arrivé trop tard, étant données les pertes de temps dues à la prise de Gradiska, à la capitulation de Kôblôs et Bayalitsch, et aux difficultés du terrain. Seulement, on ne pouvait prévoir ces retards, et il aurait pu arriver, au contraire, que l'archiduc parvînt quelques jours plus tard à Klagenfurt. Bonaparte pouvant y être aisément le 25, la perspective de couper son adversaire n'était pas si invraisemblable et valait qu'on essayât. Il y a ici une sorte de lacune dans le développement logique des opérations, et l'on ne peut se l'expliquer que par le désir de rassembler les nombreux traînards des divisions françaises ou la nécessité d'attendre des ravitaillements (l). On a moins de données encore sur les mouvements de l'archiduc. Nous savons seulement que, quand Bonaparte se porte sur Klagenfurt le 29, l'archiduc y laisse la division Mercantin, arrivée d'Allemagne, et se retire avec le reste sur Saint-Veit. On peut alors estimer l'effectif de son armée à30,000 hommes. Le 30, Bonaparte, qui a chassé Mercantin de Klagenfurt, marche sur Saint-Veit. Il fait descendre la Drave par un détachement vers Marbourg, tandis qu'un autre, sous Zayontchek, la remonte pour donner la main à Joubert. Ce dernier (1) Glausewitz ne tient jamais compte, en recherchant les intentions de Bonaparte, de la ligne d'opérations, qui joue un rôle essentiel. Ici, Bonaparte poursuit Tarchiduc vers Tlsonzo avec tontes ses forces, mais il fait garder sa ligne d'opérations par Masséna d'abord, et, dès qu'il dépasse la route de Caporetto, par Guyeux ; il s'arrête ensuite sur l'Isonzo jusqu'à ce qu'il soit renseigné sur les mouvements de l'archiduc ; il ne veut pas s'engager en Carinthie en laissant la route de Gamiole ouverte à l'ennemi.

310 CHAPITRE LXXI. avait été, paraît-il, non seulement repoussé, mais encore fortement étrillé par les milices tyroliennes. La division Bernadette a fait occuper Trieste par la réserve de cavalerie et un détachement dlnfanterie, et elle est en marche vers Krainburg. Avant d'aller jusqu*à la fin de la campagne, occupons-nous du Tyrol ; il faut savoir ce qui s'y était passé pour embrasser l'ensemble de la situation.

CHAPITRE LXXII Opérations de Joubert dans le Tsrrol. Pendant ^ue Bonaparte avait ainsi franchi les Âlpes juliennes, Joubert était parvenu au pied du Brenner. Ce général attendit le passage du Tagliamento par Bonaparte, sans doute parce qu'il n'était pas bien sûr, jusque-là, que le gros des forces ennemies fût dans le Frioul (1). A ce moment, il attaqua avec son corps d'armée, bien rassemblé, le cordon formé par le général Kerpen derrière l'Avis, le rejeta avec une perte de iOOO hommes et quelques canons sur SaintMichel, et de là sur Botzen. Le 21 mars, Joubert avait ses trois divisions à Neumarkt. Le général Laudon, qui était resté dans la vallée de la Nos, parut le 21 devant Neumarkt, et tenta de l'enlever; mais rencontrant trop de résistance, il resta sur la rive droite de TAdige et se retira sur Meran. Joubert entra ce même jour à Botzen. Mais ici la route d'Inspruck s'engageait dans la vallée de l'Eisach, tandis que Laudon s'était retiré sur l'Adige, où s'étaient rassemblées la plupart des milices tyroliennes ; la situation de Joubert devenait donc difficile. Il se décida à aller de (1) La mission de Joubert consiste à couvrir la ligne d'opérations de Tarmée en s'en éloignant le moins possible. Tant que les magasins sont à Vérone, et l'armée en Yénétie, il suffit que Joubert occupe Trente et les débouchés du val Pergine. Quand Bonaparte prendra Palmanova ou Osoppo pour centre d'opérations, il appellera Joubert au débouché du col d'Ampezzo, etc. Quand il atteindra Klagenfurt, il ordonnera & Joubert de rejoindre cette place.

The text on this page is estimated to be only 27.37% accurate

m CHAPITRE LXXII. l'avaDt, mais eu laissant Delmas à BoLzea avec S.OOO hommes. Le 22, il arrive avec son gros devant Klausen, où Kerpen avait pris une forte positioa au milieu du village ; il l'attaqae ; le combat est longtemps indécis ; ei>fia, les Français ayant tourné la positioa par les hauteurs, Kerpen est contraint de l'évacuer. • . • Ce général prit alors position à Mittenwald, dans la vallée de l'Eisach, à quelques lieues en amont de Brocen, ce qui dégagea l'entrée du Pusterthal. Joubert l'attaqua le 28 mars et le rejeta encore jusqu'au delà de Sterzing. Ce point n'est plus qu'à seize lieues d'Iansppuck ; mais, à la vérité, il en est séparé par le prenner, que franchit la route. Joubert, dans l'ignorance de ce qui pouvait se passer à l'armée de Bonaporte, et ne sachant pas davantage si l'armée du Rhin était déjà en situation d'agir en liaison avec lui, entouré d'un peuple belliqueux en pleine insurrection, ne se hasarda pas à pousser plus avant ; il décida de s'établir i Brixen avec les deux divisions qui lui restaient, et il s'y rabattit en conséquence. Les généraux autrichiens passèrent alors à une espèce d'offensive. Le 31 mars et le 2 avril, des combats violents furent livrés à Unterane contre les avant-postes de Brixen. Le 2 également, Laudon parut devant Botzen et y retint les Français pendant qu'il envoyait un détachement s'établir sur la route de Neumarkt. Botzen se trouvait sérieusement menacé, car l'effectif de Laudon avait atteint 12,000 hommes. Dans celte situation, qui devait conduire Joubert à sa perte en peu de jours, il eut le bonheur inouï, le 3 avril, d'apprendre à n'en pas douter, par un colonel déguisé en paysan (Ëberle, cependant un Tyrolien, selon toute apparence), lequel put pénétrer dans la vallée de ta Drave, que Bonaparte avait heureusement franchi les Alpes. Il résolut aussitôt de marcher i par le Pusterthal, c'est-à-dire de faire sa retraite dans direction où il aurait au moins l'avantage de ne pas renrer de troupes réguhères ennemies. En même temps, sa

 réunion avec l'armée principale, dans la situation critique où celle-ci devait se trouver, rendrait à Bonaparte un service décisif. Le 4, Delmas évacua Botzen. Le 5, le corps tout entier se porta de Brîxen à Briinecken, en rompant les ponts en amont de Brixen. Cette précaution et la conduite remarquable de son arrière-garde en face de Laudon lui donnèrent le temps d'échapper à ses deux adversaires. Il continua donc sa marche sans s'arrêter par le col de Toblach et Lienz sur Villach ; dans cette marche de vingt-quatre milles, il n'eut plus à combattre qu'une fois : ce fut à Spital, à cinq milles de Villach, où il rencontra des milices, auxquelles il flt encore quelques prisonniers. Il arriva à Villach le 8, à ce qu'il semble, aussitôt après la signature des préliminaires de Leoben. On ne dit pas les pertes que Qt Joubert dans cette marche. Bonaparte dit, dans ses Mémoires, qu'il le rejoignit avec 12,000 hommes, ce qui porterait ses pertes à 6,000 ou 8,000 hommes, si tant est, comme Bonaparte le prétend, qu'il avait laissé exprès 1200 hommes sur TAdige. Ces 1200 hommes étaient peut-être un détachement coupé du gros.

FIN DE LA CAMPAGNE. 315 et Victor étaient en marche pour revenir des Etats romains ; mais on ne pouvait mettre en balance un renfort de 7,000 à 8,000 hommes avec tant de difQcuItés. L'archiduc disposait alors d'un effectif presque égal à celui de Bonaparte, et on ne pouvait évaluer ce qu'il allait retrouver en arrière de ces Alpes styriennes, qui se dressaient devant son adversaire. Que Bonaparte perdit une bataille en Styrie ou au delà du Semmering, et il lui serait difficile de sauver de son armée des débris de quelque importance ; le désastre serait si immense que l'Italie serait perdue du coup pour les Français et qu'ils seraient balayés jusqu'à cent milles en arrière. Bonaparte sentait cette suprême gravité de sa situation , qui ne pouvait durer longtemps, et devait le conduire à sa perte s'il n'en sortait pas par un triomphe prodigieux. Reculer était moralement impossible; c'était peut-être sauver son armée, mais c'était faire peser sur elle tout le poids d'un échec stratégique ; c'était la campagne des trois armées gâtée, sa propre gloire anéantie, la situation qu*il avait acquise perdue, son existence politique supprimée et sa personne jetée en proie aux factions I Comment une pareille idée se serait-elle fait jour chez un homme trempé comme Bonaparte? Il pouvait encore s'arrêter tout simplement pour attendre les autres armées, mais c'était permettre aux Autrichiens d'utiliser tous les éléments hostiles entre lesquels il était enserré, c'était déchaîner mille dangers contre lesquels il n'était pas de force. C'était l'équivalent d'une bataille perdue. En allant de l'avant, il pouvait encore obtenir une solution favorable : une victoire brillante remportée sous les murs de Vienne et dont l'influence morale arrêterait partout, sur les flancs et en arrière, les bras levés pour la défense du pays, et qui pouvait coïncider avec l'entrée en campagne de l'armée du Rhin. C'était là, toutefois, une chance sur laquelle on ne pouvait pas tabler et qu^il fallait abandonner avant tout au grand Peut-Être. Si résolu, si hardi que fût Bonaparte, il sentait trop le danger de jouer un tel jeu pour ne pas prendre l'autre issue qui s'offrait, la solution diplomatique, soit qu'il

316 Chapitre lxxiu. fût muDÎ des pleins pouvoirs de son gouvernement, ou qu^il les prît de lui-même ; il se contenta donc des avantages qu'elle pouvait lui donner. Il savait de quelle urgence la paix était pour le Directoire, ce qu'il pouvait offrir aux Autrichiens. Arrivant ainsi aux portes de Vienne, précédé d'un renom qui jetait Teffroi et la consternation, U pouvait compter qu'on l'écouterait volontiers. Le 31, il écrivit de Saint-Veit à l'archiduc pour lui faire les premières ouvertures. Ce général répondit, selon Tusage, qu'il n'avait aucun pouvoir, mais qu'il allait en référer a Vienne. Pour contrebalancer l'effet de cette démarche, il fallait en même temps marcher sans trêve et sans hésitation. Bonaparte arriva donc le 1^ avril à Friesach. Immédiatement en arrière de cette localité se trouve le col de Dirnstein, où la route franchit la crête principale des Alpes de Styrie, avant de redescendre à Hundsmarkt, dans la vallée de la Mur. C'est là que l'archiduc s'était établi. Pendant que Bonaparte marchait sur Friesach, l'archiduc lui demanda un ar^nistice de vingt-quatre heures. La brièveté de ce délai inspira de la méfiance au vainqueur : il pensa que des renforts étaient en marche dans la vallée de la Mur et que l'archiduc désirait prendre le temps de les rallier; il refusa l'armistice. Le 2, il attaqua l'arrière-garde de l'archiduc à Dirnstein et l'en chassa, sur quoi l'archiduc se retira à Hundsmarkt. Le 3, Bonaparte l'y suivit et il y eut encore un. combat d'arrière-garde. A Scheiflingen, où la route de Villach atteint la Mur, Bonaparte apprit que la division autrichienne Sporken se trouvait encore dans la vallée de la Mur. Il détacha contre elle le général Guyeux, mais sans résultat, Sporken s'étant retiré par la route de Salzbourg, par laquelle il put rallier l'archiduc. Le 5, Bonaparte se porte à Judenburg, où il veut rassembler ses forces. U sait que Bernadette l'aïu^a rejoint dans quelques jours ; mais quoique Joubert soit aussi à quelques étapes

FIN DE LA CAMPAQNE. 317 de lai, il n'en a pas de nouvelles. Tandis qu'il est plein d'inquiétude à ce sujet, arrivent les généraux Bellegrarde et Meerfeldt ; ils viennent conclure un armistice, qui commence immédiatement et que suivent, a dix jours de la, le 17 avril, les préliminaires de Leoben.

CHAPITRE LXXIV Considérations. La marche rapide de Tarmée d'Italie jusqu'à dix-huit milles de Vienne, alors que le général autrichien n'avait rien à lui opposer qui pût livrer bataille sous les murs de la capitale, fît signer l'armistice de Leoben et la paix de Campo-Formio. L'un et l'autre semblent dictés par la crainte des armes françaises, ce qui nous engage naturellement à jeter un coup d^œil sur la situation militaire à ce moment. Cette étude ne peut se borner à ce qui concerne l'armée d'Italie ; elle s'étendra forcément aux armées du Rhin. Mais, avant tout, il nous faut jeter un regard sur les opérations de l'armée d'Italie elle-même. Nous avons déjà dit ce qui poussa Bonaparte à ouvrir la campagne, pour sa part, dès les premiers jours de mars. D'après ses mémoires, il aurait cru pouvoir donner la main sur l'Enns à l'armée du Rhin. Il admettait que celle-ci avec ses 120,000 hommes, commandée par un chef unique, pouvait franchir le Rhin et traverser la Bavière tout d'un trait. C'est avec 200,000 hommes, pensait-il, que nous marcherions ensuite sur Vienne pour faire la loi à l'Empereur. Nous doutons que cet exposé après coup de ses préoccupations d'alors soit tout à fait vrai. Il n'est pas probable qu'il ait cru à la possibilité d'avoir, à la fin de février, rassemblés à Strasbourg, pour passer le Rhin, les 120,000 hommes dont la France disposait près de ce fleuve, alors que, six semaines

CONSIDÉRATIONS. 319 plus tard, ils formaient encore deux armées distantes de quarante milles (1). Un désir brûlant d'être le premier sous les murs de Vienne, d'élever son nom bien haut au-dessus de ceux de ses émules en dictant la paix à l'Empereur sans le concours de personne, le sentiment de sa valeur personnelle, la foi en son étoile : voilà ce qui entraîna Bonaparte sur ce chemin de la victoire, qui s'était ouvert devant lui, et ce fut sans trop calculer ni redouter les dangers. Il joua gros jeu, parce que c'était dans son caractère et dans son intérêt. A tout prendre, il n'avait pas vu la situation aussi périlleuse qu'elle le parut quelques semaines après l'entrée en campagne. Il devait bien savoir qu'il n'arriverait jamais devant Vienne en même temps que l'armée du Rhin; la différence entre les distances le faisait bien voir; mais il ne pouvait se douter que, au moment où il en serait à descendre du Semmering, l'armée du Rhin ne se serait pas encore mise en mouvement. Il n'avait pas cru que Joubert dût rencontrer tant de difficultés dans le Tyrol, ni que les populations de la Carynthie et de la Carniole se soulèveraient. Tout cela se produisit peu a peu, tandis qu'il devenait plus dangereux peut-être de s'arrêter que d'aller de l'avant. Qu'un général audacieux, dédaigneux de son adversaire, comme Bonaparte l'a toujours été, se laisse entraîner dans une voie incertaine par la perspective des succès les plus brillants, la critique ne peut pas lui en faire un reproche ; mais nous ne pouvons pas ne pas nous étonner de la légèreté d'un gouvernement comme le Directe içe, qui ouvre ainsi une campagne sans le moindre plan. Comment a-t-il pu laisser l'armée d'Italie, et, qui plus est, une armée réduite aux deux tiers de son effectif, marcher seule sur Vienne, pendant que les autres (I) L'armée de Rhin-et-Moselle s'ébranla le 19 avril, exaspérée des lenteurs de son chef. Rien n'avait modifié sérieusement sa situation depuis un mois. Elle aurait pu passer le Rhin dans les derniers jours de mars si Horeau avait compris l'importance d'une offensive rapide en Bavière.

320 CHAPITRE LXXIV. traînaient encore six semaines sur les bords da Rbia ? Que rarchiduc Charles trouvât une réserve de 20,000 hommes derrière les Alpes de Styrie, et Tarmée d'Italie était très probablement battue, à moitié ruinée par une longue retraite à travers des montagnes et des populations insurgées ; la campagne entière était perdue. Le Directoire n'en montre jamais la moindre préoccupation, ce qui prouve surabondamment qu'il n*a pas conçu du tout l'importance capitale qu^a l'action simultanée et concourante de toutes les forces disponibles. Il n'y a pas de contradiction à absoudre le général en incriminant le Directoire. Ils n'étaient pas placés de la même manière pour apprécier la situation ; Bonaparte ne pouvait savoir où en était l'armée du Rhin; il n'y pouvait rien, et, d'ailleurs, il subissait l'influence de l'intérêt personnel, de Tambition ; ce sont des sentiments toujours permis chez un général, car ce sont des leviers puissants sans lesquels il ne se fait rien de grand à la guerre. Ce n'est pas une raison parce que l'offensive isolée de l'armée d'Italie s*est terminée heureusement par la paix de Campo-Formio, pour que nous l'approuvions ; ce résultat eût été atteint bien plus sûrement par l'offensive simultanée des trois armées. L'unique motif pour lequel Bonaparte se mit en mouvement le premier fut que les divisions Mercantin et Kaim, détachées de l'armée d'Allemagne, n'avaient pas encore rejoint l'archiduc; on ne peut lui accorder une importance pareille quand on examine la situation générale. Cependant, il est un point sur lequel on peut blâmer le général français ; c'est de n'avoir marché sur les Alpes Juliennes qu'avec 44,000 hommes, en en laissant 20,000 sur TAdige. Ce détachement n'était pas de force à conquérir le Tyrol, en chassant les troupes régulières et en désarmant les milices ; mais alors, il ne pouvait se trouver que dans une situation critique. 10,000 hommes laissés dans la plaine, à Vérone, eussent été plus à même d'assurer les communications de l'armée, d*intimider les Vénitiens et de se garantir eux-mêmes de

CONSIDÉRATIONS. 321 toute catastrophe; Tarmée principale s'en fût trouvée plus forte de 10,000 hommes. Cette pointe dans le Tyrol eût-elle môme coïncidé avec une offensive de l'armée du Rhin en Souabe, qu'elle était encore à blâmer ; en effet, le corps de Joubert n'eût été détaché dans ce cas que pour assurer la liaison. Or une pareille disposition, tant que les armées principales sont dans l'attente de la bataille, n'est pas strictement nécessaire ; elle ne constitue qu'un éparpillement funeste. Le généml Joubert se trouva dans la situation la plus périlleuse, et dut s'estimer heureux de rejoindre Bonaparte au bout de quatre semaines avec son armée réduite d'un tiers. Cela prouve simplement que sa place était avec le gros et non dans le Tyrol. Bonaparte, il est vrai, expose la chose dans ses Mémoires comme si le mouvement de Joubert par Toblach avait été le but même de sa mission ; mais il en est de cela comme de la direction donnée à Ney après la bataille de Ligny, qu'il voulut par la suite avoir conçue comme concourante et non comme divergente. Quelle idée étonnante c'eût été que d'envoyer d'abord ce général jusqu'au pied du Brenner, avec ordre de se rabattre ensuite sur Toblach en faisant un détour de plus de trente milles 1 Aussi, cette idée n'apparaît-elle pas dans les discussions du temps ; Jomini, dans son histoire de cette campagne, donne la marche de Joubert par le Pusterthal comme un expédient que ce général prit sur lui d'adopter (1). En ce qui concerne les Autrichiens, nous avons à poser une question d'un grand intérêt stratégique et qui se présente souvent. (!) Joubert eut, en effet, à prendre Tinitiative de cette marche, puisqu'il ne reçut pas les ordres de Bonaparte ; mais il était dans ses instructions de rester à Trente jusqu'à ce que l'armée passât le Tagliamento, de se porter alors sur Toblach, et de gagner enfin Klagenfurt quand cette ville deviendrait le centre d'opérations de Bonaparte.
21

sa CHAPITRE LXXIY. Si les Autrichiens avaient constitué Tarmée de Tarchiduc Charles dans le Tyrol au lieu du Frioul, laissant la Carniole et laCarynthie déôoa vertes, ils pouvaient aisément rassembler là une armée de 40,000 hommes avant que Bonaparte ne rou* vrit la campagne, car les divisions venues du Rhin auraient rejoint bien plus vite. Ces 40,000 hommes, soutenus par les milices tyroliennes, constituaient une masse autrement respectable que ne Ta été le corps réuni par Tarchidnc sur le Tagliamento. Examinons les avantages et les inconvénients de cette solution. En se plaçant ainsi dans le Tyrol, il prenait une position de flanc par rapport à la route de Vienne par le Frioul et la Carynthie, qui, comme telle, était incontestablement très forte à divers points de vue. En effet : 1» Les communications de cette région avec les magasins, avec la zone de Tarrière, et, par elle avec toute la monarchie ne pouvaient guère être coupées ni menacées ; 2^ Au contraire, celles de Tennemi seraient menacées de la manière la plus dangereuse s*il doublait cette position et s'avançait sur la route du Frioul; Bonaparte lui-même ne se serait pas risqué à marcher sur Vienne par la route laissée libre; 3* L'objectif de l'ennemi, qu'on peut considérer comme étant Vienne, est si éloigné qu'il peut être aussi bien couvert par une position de flanc que directement. Pour tous ces motifs, il était hors de doute que, si Tarchiduc était resté dans le Tyrol, les Français auraient été forcés d'y pénétrer aussi. D'autre part, quand bien même l'archiduc eût rassemblé 40,000 hommes et tiré des milices une force de résistance considérable, il ne faut pas oublier que : 1" Bonaparte n'aurait certainement jamais divisé ses forces dans de pareilles circonstances : il aurait pénétré dans le Tyrol avec 70,000 hommes ; 2^ Les montagnes favorisent bien la défense quand elle

 veut, avec des effectifs restreints, fournir une résistance d'une durée proportionnée à ses forces ; au contraire, quand il s'agit d'une lutte décisive entre les armées principales des deux partis, elles nuisent au défenseur : toutes les ressources qu'offre en plaine le jeu des ripostes, l'avantage de voir venir, n'existent pas en montagne. On pouvait donc mettre en fait que Bonaparte avait une supériorité de plus d'un tiers, qu'il fallait livrer bataille sur une position étendue, en montagne ; il n'était guère douteux que Farchiduc serait battu par Bonaparte et chassé du Tyrol avec de grosses pertes. A cette probabilité venait se joindre un autre inconvénient : grâce au coude que fait dans le Tyrol la route de Vienne, l'armée de l'archiduc courait grand danger d'être coupée de cette capitale et du bas Danube, et s'exposait à toutes les difficultés d'une retraite des plus périlleuses. Il faut se dire également que l'archiduc ne pouvait guère compter que les Autrichiens résisteraient victorieusement sur le Rhin, ni savoir dans combien de temps une armée française pouvait arriver au Danube de ce côté. Dès lors, se porter dans le Tyrol avec le gros de ses forces pour y défendre la monarchie autrichienne devenait quelque chose de très risqué ; on conçoit aisément que ni le gouvernement ni l'archiduc n'en aient eu le courage. Ils auraient paru s'exposer à une épouvantable catastrophe pour se faciliter les premiers moments de résistance. Cette solution eût été parfaitement satisfaisante si les Autrichiens avaient pu opposer à leurs adversaires des forces équivalentes, tant au point de vue moral qu'au point de vue matériel, qui leur auraient permis d'assurer l'inviolabilité de leurs frontières ; mais quand on n'est plus à égalité de forces avec son adversaire, on ne peut rétablir l'équilibre qu'en laissant venir l'invasion ennemie, où plutôt en se retirant au cœur du pays. Bonaparte, dans ses Mémoires, fait un reproche à l'ar^ chiduc Charles de ne pas s'être retiré dans le Tyrol ; il est vrai

 qu'il dit ailleurs qu'il n'attendait que cela pour lui tomber dessus. Occupons-nous maintenant des circonstances qui ont amené l'armistice de Leoben et la paix de Campo-Formio. En premier lieu» c'est manifestement l'armée de Bonaparte qui a décidé l'Autriche à signer, sous la pression exercée par sa marche sur Vienne. De son côté, cette armée paraissait aussi dans une situation périlleuse. La masse de l'Empire autrichien était encore intacte ; cette petite armée s'y était frayé un sentier étroit et n'y paraissait que comme une faible avant-garde, éloignée du gros. Aussi a-t-on cru souvent que Bonaparte avait été sauvé, au bord même du précipice, par la faiblesse et Fétourderie du gouvernement de Vienne. Nous-même, nous avons considéré la solution qu'adoptait Bonaparte comme un moyen ingénieux de se tirer de sa situation, et, en faisant ressortir très vivement les dangers de celle-ci, nous avons paru insinuer que son adversaire n'avait pas su les voir. Il n'en est pas ainsi. La situation de Bonaparte était très critique s'il se heurtait, dans sa marche ultérieure sur Vienne, à des forces supérieures; on lui eût demandé raison de son audace, et la victoire eût été difficile ou impossible à remporter; mais du moment où ces masses n'existaient pas, sa situation cessait d'être dangereuse ; c'est seulement parce qu'il n'en pouvait rien savoir et que la marche de Joubert dans le Pusterthal lui était également inconnue, qu'il devait tenir sa situation pour plus mauvaise qu'elle n'était et que son adversaire ne la jugeait. Mais, ici, il nous faut j ouvrir une parenthèse pour justifier notre appréciation. Bonaparte a prétendu, dans ses Mémoires, que sa situation, à la veille de l'armistice de Leoben, ne lui avait pas paru périlleuse; il n'avait demandé à conclure cet armistice qu'en apprenant du Directoire qu'il ne fallait plus compter sur la coopération de l'armée du Rhin. Nous sommes f&ché de ne pouvoir accepter le jugement du général lui-même sur ce qui le concerne personnellement ; cependant, quand on cherche la vérité, il s'agit de se faire une

CONSIDÉRATIONS. 325 conviction ; si on la trouve plutôt dans l'analyse immédiate des faits que dans la relation du général , on ne peut pas la sacrifier à l'autorité de celui-ci. Bonaparte a écrit ses Mémoires quinze ou vingt ans après les événements et, pour ainsi dire, à propos des critiques qu'on lui avait adressées sur certaines de ses actions, car il s'occupe d'y répondre. Dans ces conditions, il n'est plus impartial ; il l'est d'autant moins qu'il ne peut tolérer aucune critique et qu'il lui est impossible d'avouer aucune de ses fautes, comme d'autres grands généraux l'ont fait si souvent. Aussi faut-il se tenir sur ses gardes quand on se sert de ses Mémoires ; il faut accorder plus de crédit aux relations des contemporains, ainsi qu'aux conséquences qu'on peut tirer des événements mêmes et de leur succession. Nous repoussons l'affirmation de Bonaparte quand il prétend que sa situation, en avril 1797, ne lui parut nullement dangereuse ; nous nous en tenons à l'opinion qui résulte de toutes les discussions que nous venons de faire. Et, franchement, quel motif pouvait bien amener ce grand orgueilleux à faire les premières démarches pour obtenir un armistice et entamer les négociations de paix? Le Directoire le prévenait qu'il n'y avait plus à compter sur la coopération des armées du Rhin ; mais cet avis, lors même qu'il eût produit un effet aussi dramatique et frappé son esprit comme un éclair, ne pouvait se comprendre que d'une seule manière : c'est que les armées du Rhin entreraient trop tard en campagne pour donner à celle d'Italie l'appui d'une victoire décisive ; cela ne pouvait nullement signifier qu'elles ne lui seraient d'aucun secours: l'ofi'ensive sur le Rhin était décidée et les effectifs en présence ne laissaient aucun doute sur son issue. Il n'y avait donc que l'inquiétude de ne pouvoir attendre cette coopération dans les circonstances où il se trouvait, qui pût lui faire engager les négociations. Encore est-il obligé, pour faire paraître son affirmation plus exacte, d'évaluer ses forces disponibles en Carynthie et Carniole à 60,000 hommes, alors qu'elles n'en comptaient que 45,000.

3S6 CHAPITRE LXXIY. Telles soDt les raisons pour lesquelles nous nous sommes tenu, dans notre exposé, & notre première opinion : que Bonaparte avait proposé un armistice à Tarchiduc pour sortir d'une situation que chaque pas rendait plus dangereuse. Ce n'est que le désir d'être aussi véridique que possible qui nous y a conduit; dans la suite de notre discussion, le souci où nous supposons le général français ne jouera aucun rôle. Fermons la parenthèse et revenons à notre sujet. L'archiduc s'étant réuni dans les Alpes juliennes aux divisions Kaym et Mercantin, qui compensaient à peine les pertes qu'il avait faites en quinze jours, ne trouva plus, avant d'atteindre Vienne, que la division Sporcken, arrivée du Rhin; il restait donc toujours si faible, que Bonaparte pouvait lui offrir la bataille sous les murs de Vienne avec des forces supérieures, et la victoire n'eût pas été douteuse. Les armées du Rhin étaient encore sur ce fleuve, à quatre-vingts et cent vingt milles de Vienne ; il n'y avait donc pas à compter sur l'arrivée prochaine de renforts pour écraser Bonaparte. De la sorte, Bonaparte, tout en se trouvant dans une situation extrêmement grave, était en mesure de menacer Vienne. Si les Autrichiens avaient pu tirer parti de la situation où se trouvait le général français, l'écraser avec des forces supérieures, détruire cette armée isolée, ils auraient pris une telle avance, qu'ils n'auraient pu la reperdre dans le reste de la campagne. Vraiment, s'ils avaient été en état d'agir ainsi, ils seraient inexcusables d'avoir traité. Mais, n'étant pas en mesure de prononcer une contre-offensive efficace contre Bonaparte, ils n'auraient pu que continuer leur retraite et retarder la solution définitive. Cela pouvait se produire si l'archiduc s'était jeté dans Vienne sans livrer bataille, pour s'y défendre; il pouvait même évacuer Vienne, se retirer plus loin, en Moravie ; il aurait pu encore se retirer de Bruck non sur Vienne, mais sur la Hongrie, et mis ainsi la capitale hors de cause. Chacune de ces trois solutions exige le concours des autres armées ; il ne s'agit donc plus de la situation de l'Autriche en

. CONSIDERATIONS. 327 face de l'armée de Bonaparte, mais en face des trois armées françaises. Il' nous faut donc jeter un coup d'œil sur Tensemble de celles-ci. L'armée du Rhin, sous Moreau, comptait 70,000 hommes ; celle de Sambre-et-Meuse, sous Hoche, 60,000 ; au total, 130,000. Elles avaient respectivement devant elles, Latour, avec S0,000 hommes; Verneck, avec 30,000; au total, 80,000. Il résulte de la comparaison de ces chiffres que les deux armées ennemies venant du Rhin s'avanceraient sans subir de retard sensible, et pourraient faire leur jonction avec l'armée d'Ilahe. Il n'y avait donc pas à espérer que l'Autriche regagnât en Allemagne ce qu'elle avait perdu en Italie ; d'un côté comme de l'autre, elle aurait le dessous. Puisqu'il n'y avait pas moyen de détruire l'armée d'Italie isolément en profitant de ce qu'il y avait de critique dans sa situation, il fallait traî* ner les choses en longueur et chercher la solution en tenant compte des forces engagées sur le Rhin. La perte du Tyrol, de l'Autriche, de la Styrie, de la Carynthie et de la Carniole, n'était pas douteuse ; celle de Vienne était probable. Cependant l'empire d'Autriche n'eût pas été réduit pour cela à la dernière extrémité ; la Bohême, la Moravie et la Hongrie, avec 120,000 hommes sous les drapeaux, formaient pour la résistance un noyau qui rendait encore l'issue de la guerre très incertaine. Les Français auraient eu à choisir entre deux solutions, s'ils avaient voulu faire reconnaître à toute force leurs conquêtes par la monarchie autrichienne, et être libres de lui imposer une paix à leur guise. Ils pouvaient continuer leur offensive, aller jusqu'à l'anéantissement des forces ennemies, les acculer aux frontières extrêmes de l'empire, et leur faire poser les armes, comme on le fit en 1806 pour les Prussiens. S'ils jugeaient la chose impossible, ils pouvaient s'arrêter sur une ligne quelconque, se mettre en possession complète de la zone envahie et y affirmer leur autorité ; ils eussent compté alors, pour mettre fin à la guerre, sur l'affaiblissement de l'ennemi et la ruine qui devait s'ensuivre.

328 CHAPITRE LXXIV. Si Ton envisage la première des deux solutions, il faut songer à toutes les lignes de retraite qu'avaient les Autrichiens par la Bohême et la Moravie jusqu'en Hongrie, à la quantité de provinces qui leur étaient restées sur les flancs et les derrières de Tennemi, les unes déjà en armes, les autres près de l'être ; il faut songer enfin que les trois armées françaises, bien que comptant 200,000 hommes au début, auraient à bloquer Mannheim, Mayence, Ehrenbreistein, à surveiller le Tyrol, à subir les pertes et les déchets habituels, inévitables même au cours d'une offensive ininterrompue à travers des espaces immenses ; elles ne pouvaient arriver que très affaiblies. Qu'on pèse tout cela, et l'on ne verra plus, dans cette offensive à outrance, qu'une fiction, tout au plus qu'une possibilité très lointaine, qu*il faut mentionner pour que la discussion soit complète logiquement. Pour traverser de part en part une monarchie de 23 millions d'habitants, pour assurer une ligne de communication de 150 milles de développement, il faut autre chose qu'une armée de 150,000 hommes. Les positions de flanc du Tyrol, de la Hongrie, de la Bohême, la masse des Alpes étaient autant de circonstances aggravantes. Une pareille entreprise exige de plus gros effectifs, un afflux de réserves, choses qui manquaient aux Français ; elle exige aussi un gouvernement solide, conséquent avec lui-même, ce que n'était pas le Directoire ; enfin, le fonctionnement régulier et sûr d'une bonne administration, ce qui manquait aussi. Nous pensons donc que les Français ne se seraient pas laissé entraînera une invasion aussi lointaine; nous sommes convaincu que s'ils l'avaient fait, ils auraient été obligés de céder tôt ou tard à la force des choses, et qu'ils auraient battu en retraite sans qu'aucune bataille vînt les y contraindre. Cette retraite se serait effectuée avec de grosses pertes et aurait reporté la guerre sur le Rhin et sur le Mincio. Le gouvernement autrichien pouvait donc, si son intérêt l'avait exigé impérieusement, laisser les choses aller plus loin. La seconde solution était moins impraticable pour les Fran

CONSIDÉRATIONS. 329 çais. Mais, si rassemblées que fussent leurs troupes sur la ligne où les généraux auraient voulu tenir, ce qu'ils avaient amené de forces n^auraient pas suffi à se maintenir indéfiniment dans une position aussi avancée; ici encore, il fallait un apport de réserves. La différence était que l'intervention de ces réserves n'était pas aussi urgente ; cette solution, en effet, ne précipitait pas comme l'autre la décision finale, et Ton pouvait rassembler des ressources importantes en attendant l'automne ou l'hiver, époque où l'armée risquait d'être accablée ; de plus, dans le cas précédent, il suffisait que l'Empereur montrât de l'obstination, car la catastrophe devait se produire par la force môme des choses ; avec la seconde solution, au contraire, il fallait que les Autrichiens fissent des efforts positifs, et une direction habile leur était nécessaire. Ainsi, nous ne trouvons pas que les Français auraient pu adopter sans danger l'une ou l'autre de ces deux solutions. Avec une patience et des efforts suffisants du côté du vaincu, nous pensons que le résultat final devait tourner plutôt contre que pour le vainqueur. Le lecteur est donc conduit à se demander d'où vient cet évanouissement d'une puissance bien réelle, et il est en droit de mettre la critique en demeure de lui expliquer ce que cette puissance est devenue, Voilà les Français en possession de la victoire et de la supériorité numérique, et ils finissent comme ils auraient pu commencer, par un résultat défavorable. Il semble qu'il y ait là une contradiction. L'explication de cette énigme est dans l'affaiblissement qu'une offensive stratégique éprouve toujours, eo ipsOj par le seul fait qu'elle avance, affaiblissement qui va croissant, jusqu'à ce que le défenseur soit désarmé. Il faut alors que la supériorité du vainqueur reste en rapport avec la grandeur de l'empire ennemi, si celui-ci ne peut pas retrouver bientôt des forces équivalentes et même reprendre la supériorité numérique. Ce n'était pas le cas ici, car un Empire comme l'Autriche n'est pas embarrassé pour rattraper rapidement une différence de 50,000 à 60,000 hommes.

 Nous pensons donc qu^en 4797 les Français, malgré la grande supériorité morale qu'ils avaient conquise, n^auraient probablement pas été en état, par quelque moyen que ce fût, de désarmer la monarchie autrichienne et de lui imposer tontes leurs volontés. Il s'ensuit que le gouvernement autrichien n'avait besoin que de constance, d*énergie, d'habileté pour sortir de cette crise et se retrouver de pair avec la France. S'ensuit-il que les Autrichiens ont agi en étourdis en signant la paix de Leoben ? Nous ne le croyons pas. i^ question qui se posait était la suivante : le sacriBce qu'entraînerait l'obstination & prolonger la crise, les nouveaux dangers qu'elle ferait courir, valaient-ils le résultat qu'on eût atteint de la sorte? Que l'Autriche sortît victorieuse de la crise finale à force d'eiTorts et de constance, que les Français fussent obligés d'évacuer les provinces allemandes, et la guerre reprenait sur le Rhin et le Mincio ; la réaction ne pouvait porter plus loin. Il n'y a pas ici de contradiction avec ce que nous avons dit autrefois, qu'un revers pouvait rejeter l'armée de Bonaparte dans les Alpes maritimes. Il s'agissait 1& d'écraser et de culbuter cette armée isolée avant l'arrivée des autres. Les mêmes résultats ne pouvaient se produire si les trois armées se retiraient ensemble en se donnant la main. Jetons maintenant un regard sur les conditions fixées à Leoben ; les Autrichiens n'y ont sacrifié que des territoires qu'il était, à tout prendre, bien difficile de sauver : les PaysBas, le Milanais au delà de TOglio ; ou des territoires qui avaient peu de valeur pour eux, Nice, Modène, la Savoie. Les Français ne réclamaient pas encore toute la rive gauche du Rhin. Qu'on revînt sur le Rhin et le Mincio, et l'on ne serait pas encore en situation de sauver rien de tout cela ; les Français en restaient maîtres et on n'avait pas le moyen de les en chasser. Il est donc naturel que les Autrichiens aient accueilli très volontiers des propositions de paix dans un moment où l'ennemi menaçait pour le moins très sérieusement de leur asséner

CONSIDÉRATIONS . 331 un coup à bout portant, où une série de batailles malheureuses était présente à leur esprit et déprimait leur moral ; surtout étant donné qu'en persistant et en se tirant de cette crise, on ne pouvait pas compter obtenir de meilleures conditions. C'est ainsi que se justifie la décision prise par les Autrichiens en avril 1797, en tant qu'elle résulte de la situation militaire. Les négociations poursuivies dans le courant de Tannée, Jes concessions plus grandes faites au système français (rive gauche du Rhin et rive droite de TAdige) n'ont plus été la conséquence de la pression exercée par les armes ; c'était un acte purement politique, car l'Autriche reçut des compensations aux dépens de Venise et de l'Allemagne. Le gouvernement autrichien avait été abandonné par tous ses alliés sur le continent, il n'en avait pas d'autres à espérer; il se décida donc à chercher son salut dans une politique mesquine et à courtes vues ; ce ne sont plus là, nous l'avons dit* les effets de la nécessité, les' conséquences de la situation militaire ; nous n'avons rien à y voir. Nous accordons qu'il eût été plus chevaleresque et plus grandiose de soutenir la lutte jusqu'aux bornes de la lice, pour retrouver ensuite, à force de constance et d'énergie, l'équilibre primitif des forces militaires; peut-être pouvait-il survenir alors des événements politiques favorables que cette conduite même rendait possibles et vraisemblables ; peut-être eût-il été sage d'agir ainsi, car on avait laissé rompre l'équilibre politique au profit de la France, et Ton pouvait prévoir que le conflit avec cette puissance en viendrait tôt ou tard à l'état aigu. Mais quels politiques vit-on jamais pousser du premier coup la réflexion à ses dernières limites? Il y a cependant une grande différence entre un gouvernement qui ne juge pas à propos de tenter tout ce qui serait possible et celui qui commet une faute aveugle, une folie, par faiblesse et par légèreté. Du reste, n'oublions pas que le raisonnement stratégique, tel que nous pouvons et tel que nous devons le faire maintenant, ne semblait pas, à beaucoup près, aussi naturel à cette

332 CHAPITRB LXXIY. époque. La force croissante qu'offre la résistance des grands États poussée à ses dernières limites, la difficulté qu'on éprouve i asseoir d'emblée son autorité sur de vastes régions^ n'avaient pas été mises en évidence par les faits aussi nettement qu'elles l'ont été depuis ; il fallait d'abord que la force colossale de Bonaparte vînt se briser sur des frontières où la nature des choses, plus que ses adversaires, l'a enfin ta*rassée.

CONCLUSION Eq terminaot ces remarques sur la campagne de 1797, et en voyant converger toutes les lignes de notre tableau en un point unique, nous constatons combien la manière de juger une situation stratégique varie avec le point de vue. La situation de Bonaparte, quand il passa les Alpes juliennes, paraît très dangereuse si Ton peut supposer que les Autrichiens rassemblent des forces supérieures pour l'écraser; mais l'horizon s'élargit ; on sait que ces forces n'existent pas ; alors c'est l'armée autrichienne qui est menacée d'une défaite sous les murs de Vienne, si elle veut risquer une bataille pour sauver cette capitale. L'armée française d'Italie semble à son tour une nuée d'orage prête à crever. Qu'on élargisse encore l'horizon, qu'on ne songe plus au salut de la capitale, mais à celui de l'Empire, l'armée française d'Italie paraît incapable à elle seule, et pour elle seule, d'éviter sa propre ruine en évitant la bataille. Qu'on ne s'en tienne pas à cette seule armée, mais qu'on étende son horizon jusqu'à celles qui opèrent sur le Rhin, on voit alors une telle supériorité du côté des Français qu'il faut renoncer à la lutte depuis le Rhin jusqu'à l'Autriche, et l'infériorité de l'armée d'Italie est. plus que compensée par la supériorité des autres. Une invasion des trois armées jusqu'au cœur de la monarchie autrichienne n'est plus hors de proportion avec leurs forces, et, cette fois, cette invasion constitue un danger qui menace l'Autriche. Mais on peut encore considérer que cette invasion n'est pas

 en soi et pour soi un mal qu'il est urgent d'écarter par une paix précipitée ; on n'y voit plus alors pour les Français qu'un moyen d'atteindre des objets plus éloignés. Le but qu'ils poursuivent peut être le renversement de la monarchie autrichienne, c'est-à-dire la poursuite de l'invasion jusqu'aux frontières les plus reculées, aQn d'y écraser les derniers bataillons ennemis ; mais alors le succès, ou du moins la probabilité du succès Qnal, va encore changer de parti. D'après tous nos calculs, pour peu que les peuples de la monarchie autrichienne montrent quelque fidélité à leur souverain, les forces françaises seront insuffisantes pour atteindre un résultat pareil; les progrès de l'invasion ramèneront d'eux-mêmes aux revers. Ne laissons pas nos regards s'arrêter définitivement sur cette solution, mais examinons encore l'autre cas possible, celui où les Français, au lieu de pousser jusqu'aux frontières opposées, s'arrêteraient sur une ligne donnée. Il ne faut plus compter cette fois que l'Autriche bénéficie d'un retour de fortune par la force même des choses ; les Français auront le temps de recevoir des renforts. Néanmoins, l'Autriche a encore pour elle la probabilité de remporter un premier succès, mais cette chance est déjà bien moindre et comporte des sacrifices, des efforts, une activité énorme. Entre tous ces points de vue, les circonstances indiquent celui où il faut se placer pour juger la situation stratégique : tantôt le regard ne pourra dépasser une ligne déterminée, comme c'était le cas pour Bonaparte au moment où il franchissait les Alpes juliennes ; tantôt un but que fixe le regard, que toutes les pensées prennent pour objectif, acquiert une importance prépondérante : tels furent souvent, aux yeux des Autrichiens, le salut de Vienne, l'expulsion d'une armée française. En 1814 et 1815, la prise de Paris présentait un intérêt si exceptionnel que les grandes lignes des raisonnements stratégiques tendaient forcément toutes vers elle. Si l'importance d'un pareil objectif est telle que les conditions auxquelles on peut traiter et écarter le mal ne sauraient être trop chères, la paix s'ensuit forcément.

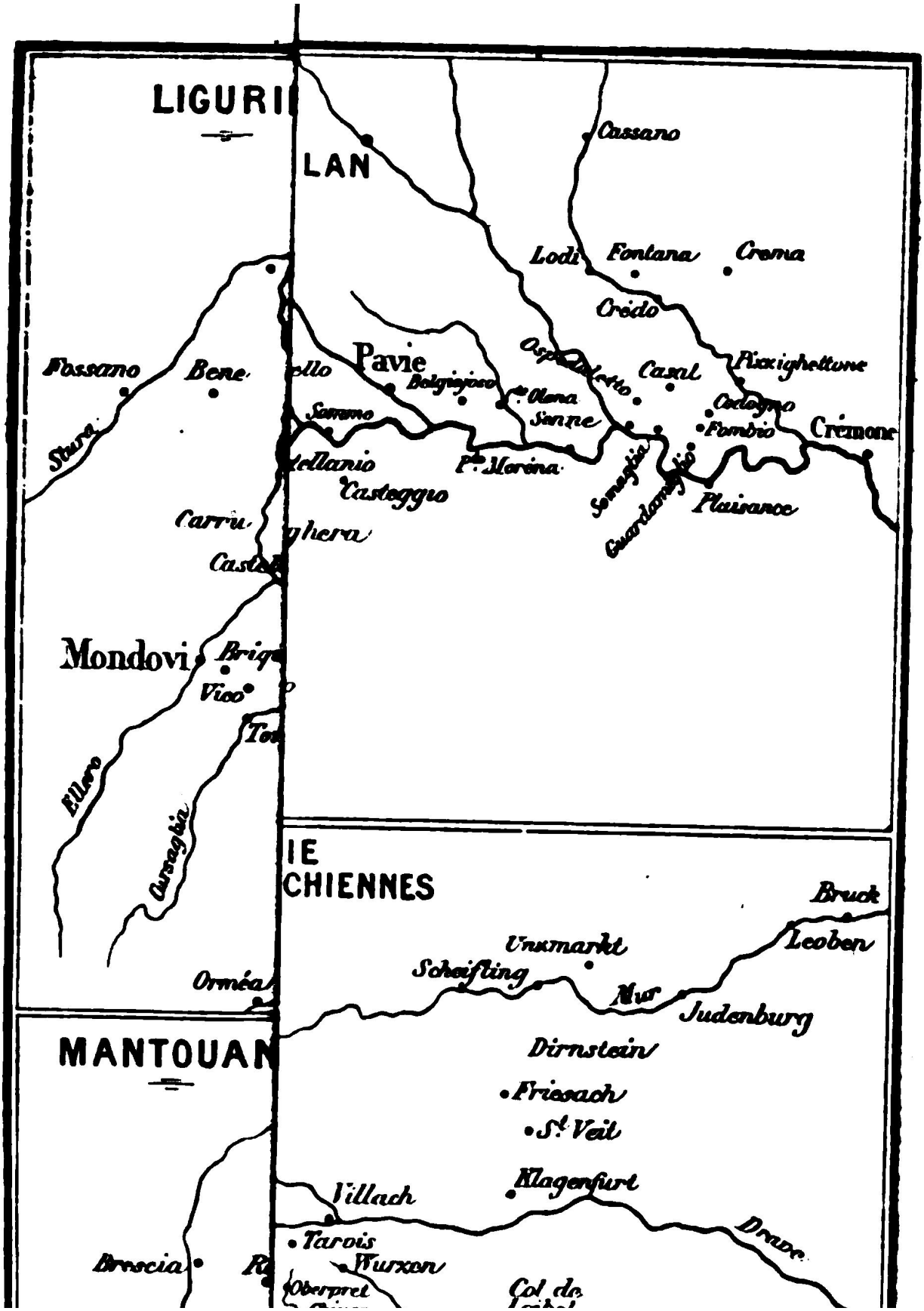
CONCLUSION. 338 Que cette importance soit appréciée ou mécoûDue, ou jugée diversement, on portera encore un jugement différent en raison du dernier élément capable d'exercer une influence générale : le caractère, la tournure d'esprit, qui jouent un si grand rôle à la guerre, auront encore une influence énorme sur le jugement dans ces régions supérieures, et, pour un acte qui est une simple afi'aire de réflexion, c'est naturel. L'homme ferme et énergique jugera sa situation autrement qu'un esprit léger. Ce sera surtout le cas s'il faut qu'ils agissent. D'autres n'ont qu'à juger : tels les écrivains, qui sont tous fermes et énergiques ; ils apprécient les situations d'après certaines circonstances dont l'influence l'a emporté; c'est souvent faute de données suffisantes, plus souvent encore faute d'un véritable esprit critique.

TABLE DES MATIÈRES La campagne de 1796 en Italie. Pages.

Avant-Propos ▼ Chapitre P'. Forœs et Emplacements des troupes françaises. . . 3 — IL LesAUiés 6 — III. Comparaison des deux armées et des deux généraux il — lY. Les États italiens 14 — V. Plan d'opérations : 45 — VL Ouverture de la campagne 22 — VIL Combat de Voltri, le 10 avril 26 — YIII. Combat de Montelegino, le 11 avril 28 — IX. Combat de Montenotte, le 12 avril 30 — X. Combat de Millésime, le 13 avril 32 — XL Premier combat de Dego, le 14 avril 34 — XII. Second combat de Dego, le 15 avril 36 — XIII. Résultats de ces premières rencontres 39 — XIY. Considérations sur le changement de front de Bonaparte contre Colli 48 — XV. Combat de Ceva, le 19 avril 51 — XVI. Combat de la Cursaglia, le 20 avril 53 — XVII. Combat de Mondovi, le 22 avril 55 — XVIII. Armistice avec les Sardes 58 — XIX. Mouvements jusqu'à la signature de l'armistice. . . 60 — XX. Clauses de l'armistice 62 — XXI. Situation après l'armistice 63 — XXIL Le Plan de Bonaparte 66 — XXIII. Beaulieu passe le Pô 68 — XXIV. Bonaparte passe le Pô 70 — XXV. Combat de Fombio, le 8 mai 73 — XXVL Combat de Lodi, le 10 mai 78 — XXVn. Considérations. Beaulieu 83

The text on this page is estimated to be only 9.67% accurate

Campagne de 1!


LIGURI
LAN
Cassano
Lodi
Fontana
Crema
Crédo
Pavie
Casal
Pizzighettone
Fossano
Bene
Belgiojoso
Sannazzaro
Sonne
Codogno
Fombio
Crémone
Stura
Castegnio
Casteggio
Plaisance
Carru
Mondovi
Brigue
Viso
Ellero
Orméa
IE
CHIENNES
Bruck
Leoben
Unzmarkt
Scheifling
Judenburg
MANTOUAN
Dirnstein
Friesach
St Veit
Klagenfurt
Villach
Tarvis
Brescia
Wurzen
Oberpret
Col de

The text on this page is estimated to be only 19.63% accurate

A L.A MÊME I^IBRAIItlE fitndes sur la campagne de 1706-97 en Italie; par J. C, capit&mf d'artillerie. Paris, 1898, 1 vol in-S avec 29 croquis et t cart«s 5 fr. Histoire abrégée des campagnes modernes ; par J. Vlal, coIoDel d>ta:msjor en retraite, ancien professeur d'art et d'histoire militaires à l'Ecole d'application d'état-major; complétée et mise à jour par son fils C. Vlal, capiuioe d'artillorio. 5* édition. Paris, 189i, 2 vol. in-8 avec atlas de 51 planches.. 13 fr. • Précis de l'art de la guerre ou Nonvean tableau analytique di^ principales combinaisons de la stratégie, de la grande tactique et de la poIitiqa« militaire; par le baron de Jomini, général en chef, aide de camp de S. M. l'Empereur de toutes les Russics. Nouvelle édition^ revue et augmentée d'après les appendices et documents du général Jomini ; par F. Liecomte. ancien colonel divisionnaire suisse, membre honoraire de l'Académie royale des sciences militaires de Suède. Paris, 1894, 2 vol. in-8 avec un Atlas 20 fr. Théorie de la grande guerre ; par le général de Clansewttx. Traduction du lieutenant-colonel db Yatrt, précédée d'une lettre du général Piebron. Pans, 1886-89, 4 vol. in-8, y compris l'Introduction 23 fr. Stratégie napoléonienne, — Maximes de guerre de Napoléon I"; pv A. Ô.. ancien élève de l'Kcole polytechnique. — Nouvelle édition. Paris, 1897, 1 vol . in-8 avec cartes et croquis 7 fr. 50 Thèmes tactiques gradués. Application des règlements sur le «iervice en campagne et sur les manœuvres à nn détachement de toutes armes ; par le uugof Grlepenkerl. Traduit de l'allemand par le capitaine Richbrt, de TEcoIe supérieure de guerre. Cartes accompagnant le texte : l« 1/80,000% Metz; 2» l/25,000», Meta, Verny, Ars, Gravelotte. Paris, 1896, 1 vol. in-8 10 fr. Questions de tactique appliquée traitées de 1858 à 1882 au grand étatmajor allemand. — Thèmes, solutions et critiques du maréchal de Moltke, publiés par la section historique du grand état-major allemand. Traduit de l'alleinanU par le capitaine Kicheut, professeur à l'Ecole supérieure de guerre. Paris, 18U5, l vol. in-8 avec Atlas de 27 cartes et de 9 croquis 14 fr. Préparation à l'École supérieure de guerre. — Essai sur la tactique. — Kxorcicos sur la carte. Rédaction des ordres. Discussions et solutions de seize thomos tactiques donnés aux examens d'entrée à l'Ecole de guerre jusqu'en 189& inclusivement. Dcuxirme édition. Paris, 1896, 1 vol. in-8 3 fr. 50 Napoléon chef d*armée ; par le lieutenant-colonel comte Torok de Wartenburg. Traduit de lallcmand par le commandant Ricbbrt. Paris, 1898, t vol. in-8

{lùi prèpnration). Pans — Imprimerie L. Baudoin, 1, nie Chriftine. NDINO C O. -^ ^ — , >■ s3 p , G-/1 o rrs I »L MAHK

The text on this page is estimated to be only 18.00% accurate

KjatA .CS14 c.t 3 6105 036 006 778 1 DATE DUE 1 JUK W
Stanford University Libraries Stanford, Ca. J